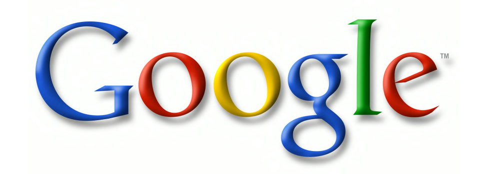
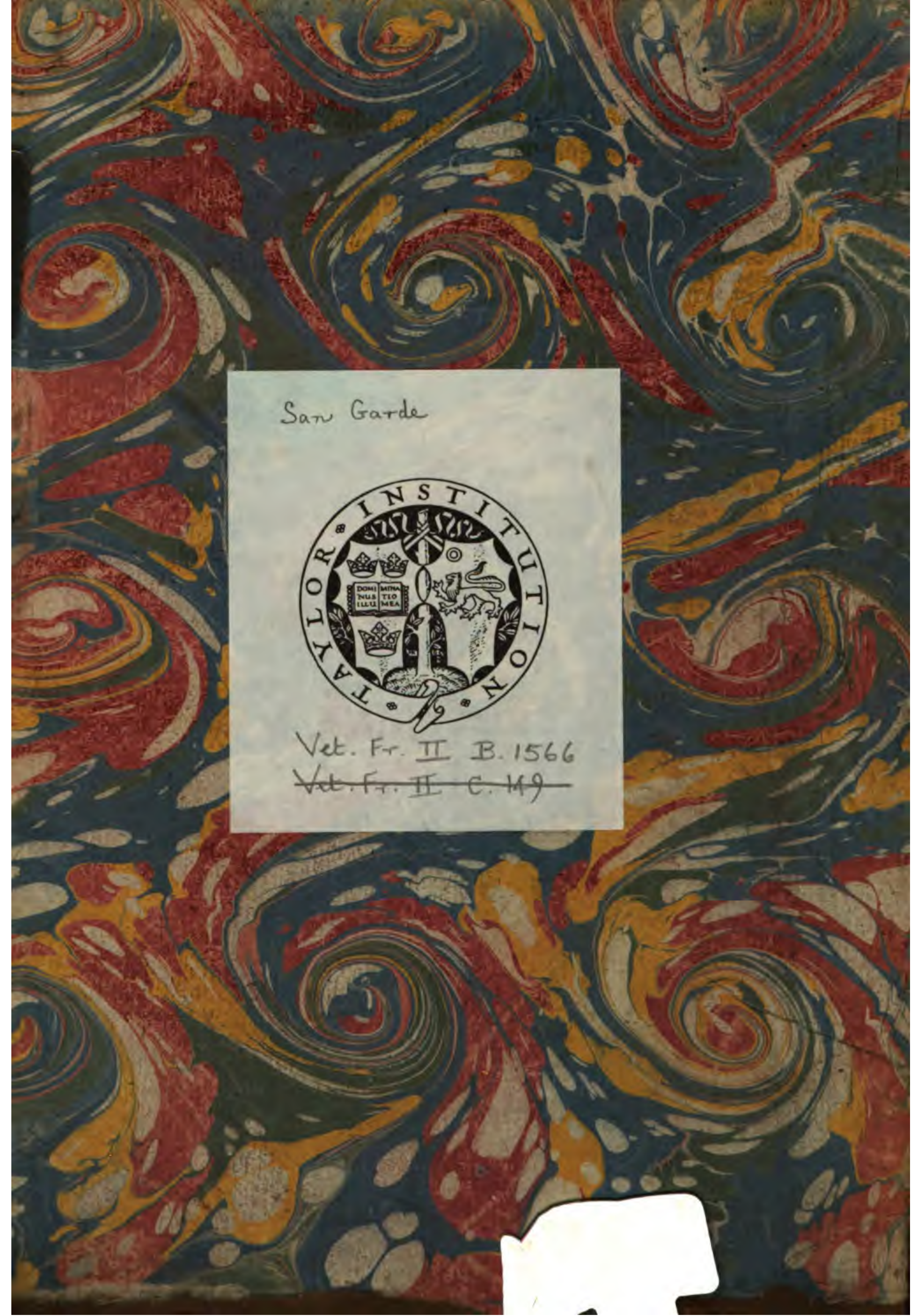
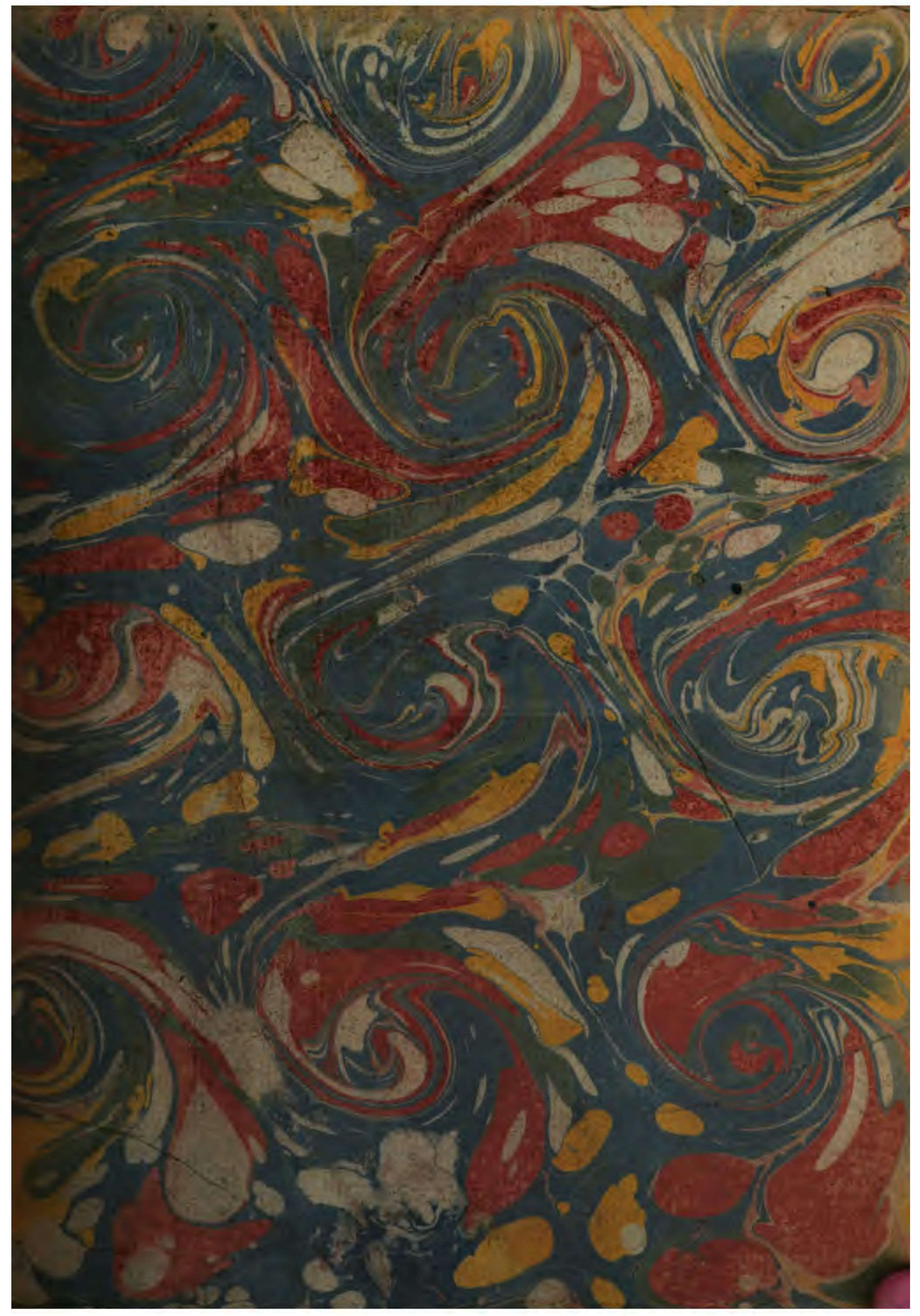





San Garde
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Vet. Fr. II B. 1566
Vet. Fr. II C. 149




San Garde
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Vet. Fr. II B. 1566
Vet. Fr. II C. 149

ŒUVRES

DE

M. DE FÉNÉLON.

TOME IX.

ŒUVRES

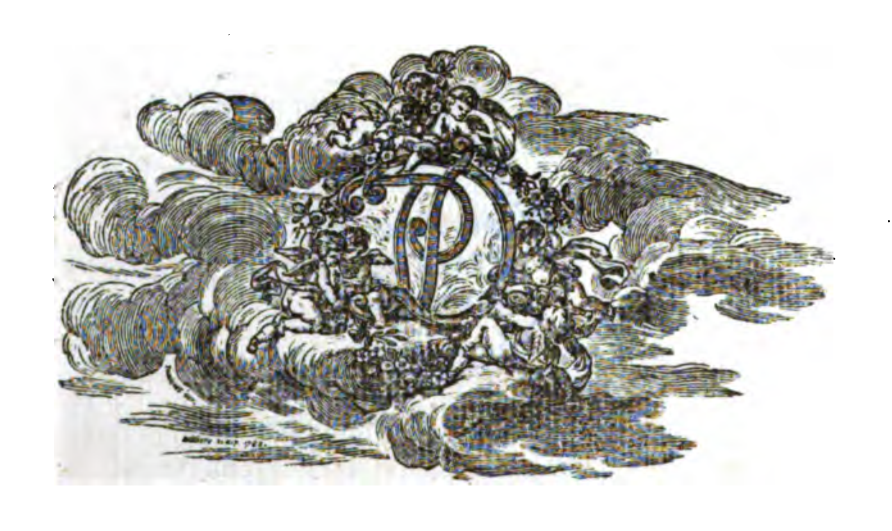
DE M. FRANÇOIS DE SALIGNAC

DE LA MOTHE FÉNÉLON,

PRÉCEPTEUR DES ENFANTS DE FRANCE,

ARCHEVÊQUE-DUC DE CAMBRAI.

TOME NEUVIEME.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE PIERRE DIDOT L'AÎNÉ.

M. DCC. XCII.

LETTRES SPIRITUELLES.

LETTRES SPIRITUELLES.

LETTRE LXXI.

Utilité des privations et des sécheresses.

Je suis sensible à votre peine; et je comprends que les privations sont fort ameres quand on est accoutumé à sentir les dons de Dieu. Mais les privations ont je ne sais quoi qui met Dieu plus avant dans le cœur lorsqu'il semble s'éloigner. On voit bien plus facilement ce qui est sur la peau que ce qui est dans les chairs. Les superficies sont plus apparentes et moins réelles. Dieu ne va pas se cacher loin pour nous alarmer. Il n'est jamais si bien caché que quand il se cache au fond de notre cœur. Ce que je crains des privations n'est pas la sécheresse et l'amertume qu'elles vous causent; car il faut souffrir pour aller tout de bon à Dieu. Mais je crains ce qui cause les privations, je veux dire les petites infidélités par lesquelles vous les attirez pour vous soulager dans vos scrupules. Si vous ne suiviez pas vos réflexions scrupuleuses, votre simplicité vous tiendroit en paix, votre paix conserveroit votre oraison, et

votre oraison seroit votre vie. Tournez votre scrupule contre vos recherches scrupuleuses qui sont des infidélités contre votre grace.

Pour l'état de sécheresse et de privations sensibles il faut s'y accoutumer. On est trop à son aise et on sert Dieu à trop bon marché quand il se fait sentir. Une mere caresse moins les grands enfants que les petits.

LETTRE LXXII.

Éviter les prévoyances, et vivre de foi et d'abandon à Dieu.

NE songez point à des choses éloignées; cette inquiétude sur l'avenir est contraire à votre grace. Quand Dieu vous donne un secours ne regardez que lui seul dans le secours qui vous est donné, et prenez-le chaque jour comme les Israélites prenoient la manne, sans en faire jamais de provision d'un jour à l'autre. La vie de pure foi a deux choses. La premiere est qu'elle fait voir Dieu seul sous toutes les enveloppes imparfaites où il se cache; la seconde est de tenir une ame sans cesse en suspens. On est toujours comme en l'air sans pouvoir toucher du pied à terre. La consolation d'un moment

ne répond jamais de la consolation du moment qui suivra. Il faut laisser faire Dieu dans tout ce qui dépend de lui, et ne songer qu'à être fideles dans tout ce qui dépend de nous. Cette dépendance de moment à autre, cette obscurité et cette paix de l'ame dans l'incertitude de ce qui lui doit arriver chaque jour est un vrai martyre qui s'opere sans bruit. C'est être brûlé à petit feu. Cette mort est si lente et si interne qu'elle est souvent presque aussi cachée à l'ame qui la souffre qu'aux personnes qui ignorent son état. Quand Dieu vous ôtera ce qu'il vous donne il saura bien le remplacer, ou par d'autres instruments, ou par lui-même. Les pierres mêmes deviennent dans sa main des enfants d'Abraham. Un corbeau portoit tous les jours la moitié d'un pain à saint Paul hermite, dans un désert inconnu aux hommes. Si le saint eût hésité dans la foi et s'il eût voulu s'assurer un jour d'un autre demi-pain pour le jour suivant, le corbeau ne seroit peut-être point revenu. Mangez donc en paix le demi-pain de chaque jour que le corbeau vous apporte. [1] *A chaque jour suffit son mal.* Le jour de demain aura soin de lui-même. Celui qui nourrit aujourd'hui est

(1) Matth. 6, v. 34.

le même qui nourrira demain. On reverra la manne tomber du ciel dans le désert plutôt que de laisser les enfants de Dieu sans nourriture.

LETTRE LXXIII.

S'accoutumer à la privation sans réflexions et avec abandon.

Il y a long-temps que rien ne m'a fait un plus sensible plaisir que votre derniere lettre. Elle vient *d'un seul trait* comme vous le dites : c'est ainsi qu'il faut s'épancher sans réflexion. Il faut vous accoutumer à la privation. La grande peine qu'elle cause montre le grand besoin qu'on en a. Ce n'est qu'à cause qu'on s'approprie la lumiere, la douceur et la jouissance, qu'il faut être dénué et désapproprié de toutes ces choses. Tandis qu'il reste à l'ame un attachement à la consolation, elle a besoin d'en être privée. Dieu goûté, senti et bienfaisant, est Dieu : mais c'est Dieu avec des dons qui flattent l'ame. Dieu en ténebres, en privations et en délaissements, est tellement Dieu, que c'est Dieu tout seul et nud pour ainsi dire. Une mere qui veut attirer son petit enfant se présente à lui les mains pleines de douceurs et de jouets : mais le pere se présente à son

fils déjà raisonnable sans lui donner aucun présent. Dieu fait encore plus, car il voile sa face, il cache sa présence, et ne se donne souvent aux ames qu'il veut éprouver que dans la profonde nuit de la pure foi. Vous pleurez, comme un petit enfant, le bonbon perdu. Dieu vous en donne de temps en temps. Cette vicissitude console l'ame par intervalle quand elle commence à perdre courage, et l'accoutume néanmoins peu-à-peu à la privation.

Dieu ne veut ni vous décourager ni vous gâter. Abandonnez-vous à cette vicissitude qui donne tant de secousses à l'ame, et qui, en l'accoutumant à n'avoir ni état fixe ni consistance, la rend souple et comme liquide pour prendre toutes les formes qu'il plaît à Dieu. C'est une espece de fonte du cœur. C'est à force de changer de forme qu'on n'en a plus aucune à soi. L'eau pure et claire n'est d'aucune couleur ni d'aucune figure. Elle est toujours de la couleur et de la figure que lui donne le vase qui la contient. Soyez de même en Dieu.

Pour les réflexions pénibles et humiliantes, soit sur vos fautes, soit sur votre état temporel, regardez-les comme des délicatesses de votre amour-propre. La douleur, sur toutes ces choses, est plus humiliante que les choses mêmes. Mettez le tout ensemble, la chose qui afflige avec l'affliction de la

chose, et portez cette croix sans songer ni à la secouer, ni à l'entretenir. Dès que vous la porterez avec cette indifférence pour elle et cette simple fidélité pour Dieu, vous aurez la paix; et la croix deviendra légere dans cette paix toute seche et toute simple.

Pour moi, souvenez-vous que je ne vous suis donné que pour vous appauvrir et vous dénuer. Vous voudriez vous trouver en Dieu toute parfaite, toute digne de lui, toute pleine d'amour et sans aucun défaut; mais il faut dire à la vue de l'époux comme saint Jean : [1] *Il faut qu'il croisse et que je diminue.* Je ne vous suis bon qu'à vous faire décroître, qu'à vous rappetisser, qu'à vous accoutumer au vuide, au néant, à porter les privations en pure foi. Quand vous y serez accoutumée vous reconnoîtrez que ce n'est pas l'amour de Dieu, mais celui de nous-mêmes, qui nous rend si délicats et si désolés dès que nous ne sentons pas en nous l'abondance spirituelle. Dieu vous bénisse et vous apprenne à être en paix. Sans paix sensible et goûtée, tout le reste est plus imagination que réalité d'amour et de foi.

(1) Jean, 3, v. 30.

LETTRE LXXIV.

Ne point perdre sa paix pour la vue de ses imperfections.

Il y a une illusion très subtile dans vos peines; car vous vous paroissez à vous-même tout occupée de ce qui est dû à Dieu et de sa pure gloire; mais dans le fond c'est de vous que vous êtes en peine. Vous voulez bien que Dieu soit glorifié; mais vous voulez qu'il le soit par votre perfection; et par-là vous rentrez dans toutes les délicatesses de votre amour-propre. Ce n'est qu'un détour raffiné pour rentrer sous un plus beau prétexte en vous-même. Le vrai usage à faire de toutes les imperfections qui vous paroissent en vous, est de ne les justifier ni condamner (car ce jugement rameneroit tous vos scrupules), mais de les abandonner à Dieu, conformant votre cœur au sien sur ces choses que vous ne pouvez éclaircir, et demeurant en paix, parceque la paix est l'ordre de Dieu en quelque état qu'on puisse être. Il y a en effet une paix de confiance que les pécheurs mêmes doivent avoir dans la pénitence de leurs péchés. Leur douleur est

paisible et mêlée de consolation. Souvenez-vous de cette bonne parole qui vous a touchée : [1] *Le Seigneur n'est point dans le trouble.*

LETTRE LXXV.

Sur le même sujet.

J'ESPERE que Notre Seigneur vous aura gardée contre vous-même pour vous conserver la paix. L'état des apôtres entre l'ascension du Fils de Dieu et la descente du Saint-Esprit étoit un état d'oraison et de retraite où ils attendoient la vertu d'en haut. La préparation que je vous demande pour recevoir le Saint-Esprit est de ne point écouter le vôtre. L'inquiétude est le seul obstacle que je crains ; je ne me défie que de vous : laissez tomber toutes vos pensées de doutes et de scrupules : laissez-les bruire dans votre imagination comme des mouches dans une ruche. Si vous les excitez elles s'irriteront et vous feront beaucoup de mal ; si vous les laissez sans y mettre la main vous n'en aurez que le bourdon,

(1) III. Rois, 19, v. 11.

nement et la peur. Accoutumez-vous à demeurer en paix dans votre fond malgré votre imagination agitée.

LETTRE LXXVI.

Ce que Dieu permet pour nous faire mourir à nous-mêmes doit être porté sans écouter les délicatesses de l'amour-propre.

Vous voyez bien que toutes vos peines ne viennent jamais que de jalousie ou de délicatesse d'amour-propre, ou d'un fonds de scrupule, qui est encore un amour-propre enveloppé. D'ailleurs ces peines portent toujours le trouble avec elles. Leur cause et leur effet montrent clairement qu'elles sont de véritables tentations. L'esprit de Dieu ne nous occupe jamais des sentimens de l'amour-propre; et loin de nous troubler il répand la paix dans le cœur. Qu'y a-t-il de plus marqué pour la tentation, que de vous voir dans un demi-désespoir révoltée contre tout ce qui vous est donné de Dieu pour aller à lui? Ce soulevement n'est point naturel; mais Dieu permet que la tentation vous pousse aux plus grandes extrémi-

tés afin que la tentation soit plus facile à reconnoître. Il permet aussi que vous tombiez dans certaines choses très contraires à votre excessive délicatesse et discrétion aux yeux d'autrui, pour vous faire mourir à cette délicatesse et à cette discrétion dont vous étiez si jalouse. Il vous fait perdre terre afin que vous ne trouviez plus aucun appui sensible, ni dans votre propre cœur, ni dans l'approbation du prochain. Enfin il permet que vous croyiez voir le prochain tout autre qu'il n'est à votre égard, afin que votre amour-propre perde toute ressource flatteuse de ce côté-là. Le remède est violent, mais il n'en falloit pas moins pour vous déposséder de vous-même et pour forcer tous les retranchements de votre orgueil. Vous voudriez mourir, mais mourir sans douleur en pleine santé. Vous voudriez être éprouvée, mais discerner l'épreuve et lui être supérieure en la discernant. Les jurisconsultes disent sur les donations : *Donner et retenir ne vaut.* Il faut de même donner tout ou rien. Quand Dieu veut tout, si vous n'avez pas la force de le donner, laissez-le prendre.

LETTRE LXXVII.

Vie de croix et de foi. Mort profonde.

Tout est croix; je n'ai aucun goût que d'amertume : mais il faut porter en paix ce qui est le plus pesant. Encore n'est-ce point porter ni traîner ; c'est demeurer accablé et enseveli. Je souhaite que Dieu vous épargne autant qu'il le faut pour vous donner de quoi souffrir : c'est le pain quotidien : Dieu seul en sait la juste mesure; et il faut vivre de foi sur les moyens de mort pour croire, sans le voir, que Dieu proportionne avec une secrete miséricorde l'épreuve au secours qui est en nous à notre insu. Cette vie de foi est la plus profonde de toutes les morts.

LETTRE LXXVIII.

Souffrir sans résistance les peines et humiliations dont Dieu se sert pour nous humilier.

Non, je ne saurois être en peine pour vous des choses qui vous agitent tant; mais je suis bien loin de les mépriser. Je sais que Dieu choisit exprès ces choses sans fondement pour nous éprouver d'une façon qui est tout ensemble rigoureuse et humiliante. La délicatesse de notre orgueil a besoin de cet assaisonnement de nos croix; il faut qu'elles soient imaginaires et qu'elles nous surmontent : il faut que nous soyons accablés par notre propre imagination, et que nos propres chimeres nous crucifient.

Loin de mépriser ces choses, j'y reconnois le doigt de Dieu. C'étoit précisément ce qu'il vous falloit. Je vous plains de tout mon cœur : mais je vois une grande miséricorde dans cette grande misere : consolons-nous de la douloureuse opération par le bien qu'elle fera. Nous ne sommes ici-bas que pour souffrir, mourir, sacrifier, perdre sans aucune ressource. Comme la moindre partie morte dans les chairs vivantes fait souffrir des dou-

leurs étranges, de même le moindre reste de vie dans une ame mourante fait un supplice affreux. Ne laissons donc rien en nous de cette vie secrete et maligne. Il faut que Dieu nous arrache tout. Ne repoussons pas sa main crucifiante; ce seroit à recommencer. O que vos douleurs seroient douces si vous ne faisiez que sentir simplement et qu'adorer, sans résistance ni réflexion volontaire, les coups de la main de Dieu! Mais les coups que votre propre main vous porte sont les plus douloureux. Que celui qui commande aux vents et à la mer, commande à votre imagination pour y mettre le silence et le calme.

LETTRE LXXIX.

Comment la paix vient dans le fond de l'ame.

Je ne vous souhaite que le retranchement de vos réflexions. La vue de nous-mêmes cause le trouble; c'est la juste peine de l'amour-propre. Au contraire la simple vue de Dieu donne la paix; c'est la récompense d'un amour pur et direct : c'est un petit commencement de paradis. Sans plaisir sensible et même avec des douleurs, on sent un je ne sais quoi très

profond et très intime, qui ne veut rien au delà et qui fait un rassasiement de volonté. On ne sort de ce paradis que par les subtilités inquietes sur soi-même.

LETTRE LXXX.

Le vrai amour consume les fautes qu'il fait voir en paix.

Ne vous inquiétez ni sur vos fautes ni sur vos confessions. Aimez sans cesse, et [1] *il* vous *sera beaucoup remis parceque* vous aurez *beaucoup aimé*. On cherche des ragoûts d'amour-propre et des appuis sensibles au lieu de chercher l'amour. On se trompe même en cherchant moins à aimer qu'à voir qu'on aime. On est, dit saint François de Sales, plus occupé de l'amour que du bien-aimé. C'est pour le bien-aimé seul qu'on s'occupe directement de lui : mais c'est par retour sur soi qu'on veut s'assurer de son amour. Les fautes vues en paix, en esprit d'amour, sont aussitôt consumées par l'amour même ; mais les fautes vues avec un dépit d'amour-propre trou-

(1) Luc, 7, v. 47.

blent la paix, interrompent la présence de Dieu et l'exercice du parfait amour. Le chagrin de la faute est d'ordinaire encore plus faute que la faute même. Vous tournez toute votre peine contre la moindre de vos infidélités, comme un homme que je viens de voir, qui, ayant lu dans le noviciat des Bénédictins la vie de saint Benoît, se dépita tellement de ne lui point ressembler qu'il sortit du noviciat. Je juge de votre fidélité par votre paix et par la liberté de votre cœur : plus votre cœur sera paisible et au large, plus vous serez unie à Dieu.

LETTRE LXXXI.

Se supporter contre le prochain.

Je suis consolé de voir que vous reconnoissez que Dieu est glorifié par votre humiliation. Nous ferions du poison de toutes nos vertus si nous ne trouvions en nous rien dont l'amour-propre ne fût content. Accoutumez-vous peu-à-peu à n'être pas si délicate sur vous-même. La délicatesse du pur amour est simple, douce, paisible; celle de l'amour-propre est ombrageuse, inquiete et tout auprès du désespoir. Supportez-vous vous-même comme le prochain : vous ne vous devez pas moins la charité qu'à autrui.

LETTRE LXXXII.

User bien du moment présent; s'appetisser. Instruction abrégée (1).

Vivez en paix, mademoiselle, sans penser qu'il y ait un avenir. Peut-être n'y en aura-t-il point pour vous. Le présent même n'est pas à vous; et il ne faut que s'en servir suivant les intentions de Dieu à qui seul il appartient. Faites les biens extérieurs que vous êtes en train de faire, puisque vous en avez l'attrait et la facilité. Conservez votre réglement pour éviter la dissipation et les suites de votre excessive vivacité. Sur-tout soyez fidele au moment présent qui vous attirera toutes les graces nécessaires.

Ce n'est pas assez de se détacher: il faut s'appetisser. En se détachant on ne renonce qu'aux choses extérieures; en s'appetissant on renonce à soi. S'appetisser c'est renoncer à toute hauteur apperçue. Il y a la hauteur de la sagesse et de la vertu qui est encore plus dangereuse que la hauteur des fortunes mondaines, parcequ'elle est moins grossiere.

(1) Cette lettre et les suivantes, jusqu'à la CXIV^e, sont écrites à une même personne.

Il faut être petit en tout et compter qu'on n'a rien à soi; sa vertu et son courage moins que tout le reste. Vous vous appuyez trop sur votre courage, sur votre désintéressement et sur votre droiture. L'enfant n'a rien à lui; il traite un diamant comme une pomme. Soyez enfant. Rien de propre. Oubliez-vous. Cédez à tout. Que les moindres choses soient plus grandes que vous.

Priez du cœur simplement, par pure affection, point par la tête et en personne qui raisonne.

La vraie *instruction* pour vous est le dépouillement, le recueillement profond, le silence de toute l'ame devant Dieu, le renoncement à l'esprit, le goût de la petitesse, de l'obscurité, de l'impuissance et de l'anéantissement. Voilà l'ignorance qui seule enseigne toutes les vérités, que les sciences ne découvrent point, ou ne montrent que superficiellement.

LETTRE LXXXIII.

Préférer la paix et l'édification commune à sa propre justification.

PERMETTEZ-MOI de vous demander le nom de l'auteur d'une lettre qui m'est venue de votre part. Je ne vous demande que ce que vous pourrez me confier. Cette lettre me paroît écrite par un homme droit et qui juge sans passion de la doctrine; mais il ne sait pas les faits et ne me fait pas justice là dessus. Le moins que mes amis pourront parler sera le meilleur: il vaut mieux taire les raisons décisives. Le parti d'écouter patiemment des choses fausses et injustes est difficile aux cœurs bons et sensibles; mais il vaut mieux appaiser les esprits que me justifier. Le silence, la patience, l'humilité, calment les esprits; les hommes superbes en sont adoucis, et les hommes droits dans leur prévention en sont édifiés. Tâchons d'appaiser les méchants et d'édifier les bons. La paix et l'édification de l'église valent mieux que la justification de l'homme.

Dieu aura soin de dissiper les vains ombrages et de montrer la pureté de mes sentiments avec mes bonnes intentions, s'il daigne vouloir se servir de

mon travail pour le troupeau qu'il m'a confié. S'il me rejette de son œuvre, c'est à moi à porter l'opprobre, et à me contenter de rendre compte de ma foi à tout homme qui aura la charité de m'écouter. Priez pour moi, et retenez sans cesse le zele qui presse votre cœur pour vos amis. Ce n'est qu'à force de simplicité, de patience, de défiance de ses propres pensées et de fidélité à porter sa croix, qu'on est digne de contribuer à l'œuvre de Dieu.

LETTRE LXXXIV.

Péril d'être approuvé des hommes. Caracteres de l'humilité. Regles de conduite.

La bonne santé de M.... et votre calme présent me donnent de la joie. Je crains néanmoins pour vous que l'amour-propre ne goûte un peu trop cette douceur si différente de l'amertume où vous étiez. La contradiction et toutes les autres peines humiliantes sont bien plus utiles que le succès. Vous savez que cet état vous a fait découvrir ici en vous ce que vous n'y aviez jamais vu; et je crains que l'autorité, le succès et l'admiration qu'on s'attire à peu de frais parmi les gens grossiers de la province, ne nourrissent

rissent votre humeur impérieuse et ne vous rendent contente de vous-même comme vous l'étiez auparavant. Ce contentement de soi-même gâte la conduite la plus réguliere parcequ'il est incompatible avec l'humilité.

On n'est humble qu'autant qu'on est attentif à toutes ses miseres. Il faut que cette vue fasse la principale occupation de l'ame, qu'elle soit à charge à elle-même, qu'elle gémisse, que ce gémissement soit une priere continuelle, qu'il lui tarde d'être délivrée de la servitude de la corruption pour entrer dans la gloire et dans la liberté des enfants de Dieu; et que se sentant surmontée par ses défauts elle n'attende sa délivrance que de la pure miséricorde de Jésus-Christ. Malheur à l'ame qui se complaît en elle-même, qui s'approprie les dons de Dieu et qui oublie ce qui lui manque!

Pour remédier à la dissipation et à la sécheresse, c'est de vous réserver des heures pour vos prieres et pour vos lectures qui doivent être régulieres; c'est de n'entrer dans les affaires que par pure nécessité; c'est d'y songer encore plus à rompre la roideur de vos sentiments, à réprimer votre humeur et à humilier votre esprit, qu'à faire prévaloir la raison même dans les partis à prendre; enfin c'est de vous humilier quand vous remarquerez qu'une chaleur indis-

crete sur les affaires d'autrui vous fait oublier votre unique affaire qui est celle de l'éternité. [1] *Apprenez de moi*, vous dit Jésus-Christ, *que je suis doux et humble de cœur; et vous trouverez le repos de vos ames.* En effet, la grace, la paix intérieure, l'onction du Saint-Esprit viendront sur vous si vous conservez dans vos embarras extérieurs la douceur et l'humilité.

LETTRE LXXXV.

Souffrir les outrages avec humilité et en silence.

Je suis touché, comme je dois l'être, de toutes vos peines; mais je ne puis que vous plaindre et prier Dieu qu'il vous console. Vous avez grand besoin qu'il vous donne son esprit pour vous soutenir dans vos embarras et pour tempérer votre vivacité naturelle dans des occasions si capables de l'exciter. Pour la lettre qui regarde votre naissance, je crois que vous n'en devez parler qu'à Dieu seul, pour le prier en faveur de celui qui a voulu vous outrager. J'ai toujours entrevu ou cru entrevoir que vous étiez sensible de ce côté-là. Dieu

(1) Matth. 11, v. 92.

nous attaque toujours par notre foible. On ne tue personne en le frappant sur les endroits morts, comme sur les ongles ou sur les cheveux, mais en attaquant les parties les plus vivantes, qu'on nomme nobles. Quand Dieu veut nous faire mourir à nous-mêmes il nous prend toujours par ce qui est en nous le plus vif et comme le centre de la vie. Il proportionne ainsi les croix. Laissez-vous humilier. Le silence et la paix dans l'humiliation sont le vrai bien de l'ame. On seroit tenté de parler humblement et on en auroit mille beaux prétextes : mais il est encore meilleur de se taire humblement. L'humilité qui parle encore est encore suspecte. En parlant l'amour-propre se soulage un peu.

Ne vous échauffez plus le sang sur les discours des hommes. Laissez-les parler et tâchez de faire la volonté de Dieu. Pour celle des hommes vous ne viendrez jamais à bout de la faire : elle n'en vaut pas même la peine. Un peu de silence, de paix et d'union à Dieu doit bien consoler de tout ce que les hommes disent injustement. Il faut les aimer sans compter sur leur amitié. Ils s'en vont ; ils reviennent ; ils s'en retournent : laissez-les aller et venir ; c'est de la plume que le vent emporte. Ne regardez que Dieu seul en eux : c'est lui seul qui nous console ou qui nous afflige par eux selon nos besoins.

Vous avez besoin de votre fermeté dans la situation où vous êtes; mais aussi votre vivacité a besoin de mécomptes et d'obstacles. Possédez votre ame en patience. Renouvelez-vous souvent en la présence de Dieu pour vous modérer, pour vous rappetisser et pour vous proportionner aux petits. Il n'y a rien de grand que la petitesse, la charité, la défiance de soi-même, le détachement de son sens et de sa volonté. Toute vertu haute et roide est opposée à Jésus-Christ. Dieu sait combien je suis à vous en lui.

LETTRE LXXXVI.

S'appliquer fidèlement au recueillement, s'humilier, et résister à la curiosité.

Je ne sais pour vous que ce que je vous ai toujours dit : obéissez simplement à votre directeur, sans écouter ni votre raison ni votre goût. Vous avez les conseils d'un homme très éclairé et très pieux. Pour moi voici ce que je puis vous dire en général. Vous devez, ce me semble, être ferme pour réserver des heures de recueillement; autrement vous serez la croix de celle qui veut que vous soyez son soutien.

Vous avez un penchant terrible à la dissipation et à la vaine complaisance; vous aimez à être applaudie et à vous applaudir vous-même; vous sentez dans votre oraison et dans votre courage naturel une force qui nourrit votre orgueil. Il n'y a que le recueillement qui puisse amortir cette vie superbe et tempérer votre insupportable vivacité.....

Remarquez seulement deux choses, pour vos heures de recueillement; l'une que vous ne devez point les réserver par esprit de contradiction et d'impatience contre N..... qui voudroit toujours vous avoir. Quand vous sentirez que vous agissez par ce mauvais esprit, il faut vous en punir, en cédant pour ce jour-là à ses empressements les plus importuns. L'autre regle est de ne vous réserver que les temps nécessaires pour vous recueillir et pour nourrir votre ame. Rien pour l'amusement en votre particulier; rien pour la curiosité qui est un grand piege pour vous. Pour la maniere de réserver du temps elle doit être ferme, mais douce et tranquille..

Que vos lectures et vos oraisons soient simples; que l'esprit cherche moins et que le cœur se livre davantage. Tout ce qui paroît remplir votre esprit ne fait que l'enfler : vous croyez nourrir votre zele et vous nourrissez votre hauteur. Il n'est pas question de savoir beaucoup, mais de savoir s'appetisser et

devenir enfant sous la main de Dieu. Je le prie, non seulement de vous faire petite, mais encore de vous anéantir sans réserve.

Pour les sujets de crainte je ne crois pas que vous deviez vous forcer pour y entrer. Vous trouverez souvent de bonnes ames qui vous presseront de le faire, et qui trembleront pour vous quand elles ne vous verront pas trembler : mais ne vous gênez point; suivez simplement votre attrait; et pourvu que vous soyez fidele au recueillement et à l'humilité, demeurez en paix. C'est assez craindre que de craindre de déplaire à Dieu.

Pour votre curiosité sur les meilleurs livres il faut la réprimer. Vous avez éprouvé qu'elle vous est dangereuse; et c'est une lumiere sur laquelle vous devez à Dieu une singuliere reconnoissance. Sous prétexte de chercher une solide instruction on conserve un goût qui flatte l'amour-propre, et qui entretient une certaine hauteur d'esprit qui s'oppose à l'esprit de Dieu. Il faut s'abaisser, se rendre simple, devenir enfant. C'est là que se trouve la vraie instruction qui est l'intérieure, et non dans les choses qui ont de l'éclat au dehors.

LETTRE LXXXVII.

Ne point prendre feu sur les déréglements des hommes, mais remettre tout à Dieu en paix dans l'accomplissement de nos devoirs.

La chaleur d'imagination, la vivacité des sentiments, la foule des raisons, l'abondance des paroles, ne font presque rien. L'effectif, c'est d'agir devant Dieu en parfait détachement, faisant par sa lumiere tout ce qu'on peut, et se contentant du succès qu'il donne. Cette continuelle mort est une bienheureuse vie que peu de gens connoissent. Un mot, dit simplement dans cette paix, opere plus, même pour les affaires extérieures, que tous les soins ardents et empressés. Comme c'est l'esprit de Dieu qui parle alors, il ne perd rien de sa force et de son autorité. Il éclaire, il persuade, il touche, il édifie. On n'a presque rien dit et on a tout fait. Au contraire quand on se laisse aller à la vivacité de son naturel, on parle sans fin; on fait mille réflexions subtiles et superflues; on craint toujours de ne parler et de n'agir pas assez; on s'échauffe, on s'épuise, on se passionne, on se dissipe, et rien n'avance. Votre tempérament a un besoin infini de ces maximes. Elles

ne sont guere moins nécessaires à votre corps qu'à votre ame : votre médecin doit être là-dessus d'accord avec votre directeur.

Laissez couler l'eau sous les ponts; laissez les hommes être hommes, c'est-à-dire foibles, vains, inconstants, injustes, faux et présomptueux. Laissez le monde être toujours monde; c'est tout dire : aussi bien ne l'empêcheriez-vous pas. Laissez chacun suivre son naturel et ses habitudes; vous ne sauriez les refondre, le plus court est de les laisser et de les souffrir. Accoutumez-vous à la déraison et à l'injustice. Demeurez en paix dans le sein de Dieu, qui voit mieux que vous tous ces maux et qui les permet. Contentez-vous de faire sans ardeur le peu qui dépend de vous; que tout le reste soit pour vous comme s'il n'étoit pas. Je suis ravi de ce que vous avez des heures de réserve. N'en soyez ni avare, ni prodigue.

LETTRE LXXXVIII.

Chercher ses amis en Dieu et se mortifier.

Il faut s'accommoder sans choix de ce que Dieu donne. Il est juste que sa volonté se fasse et non pas la nôtre; et que la sienne devienne la nôtre même sans réserve, afin qu'elle se fasse sur la terre comme dans le ciel. Voilà ce qui vaut cent fois mieux que de se voir, que de s'entretenir, que de se consoler. O qu'on est près les uns des autres quand on est intimement réunis dans le sein de Dieu! O qu'on se parle bien quand on n'a plus qu'une seule volonté et qu'une seule pensée en celui qui est toutes choses en tous! Voulez-vous donc trouver vos vrais amis? Ne les cherchez qu'en celui qui fait les pures et éternelles amitiés. Voulez-vous leur parler et les écouter? Demeurez en silence dans le sein de celui qui est la parole, la vie et l'ame de tous ceux qui disent la vérité et qui vivent véritablement. Vous trouverez en lui, non seulement tout ce qui vous manque, mais encore tout ce qui n'est que très imparfaitement dans les créatures en qui vous vous confiez.

Vous ne sauriez trop amortir votre vivacité naturelle et votre grande habitude de suivre votre activité,

pour vous taire, pour souffrir, pour ne juger jamais sans nécessité, pour écouter Dieu au dedans de vous. C'est tout ensemble une oraison et une mort continuelle dans le cours de la journée.

LETTRE LXXXIX.

Avantages de s'être vu près de la mort.

Il est bon d'aller aux portes de la mort : on y voit Dieu de plus près : on s'accoutume à faire ce qu'il faudra faire bientôt. On doit mieux se connoître quand on a été si près du jugement de Dieu et des rayons de la vérité éternelle. O que Dieu est grand, qu'il est tout, que nous ne sommes rien, quand nous sommes si près de lui, et que le voile qui nous le cache va se lever! Profitez de cette grace pour vous détacher du monde et encore plus de vous-même; car on ne tient aux autres choses que pour soi, et tous les autres attachements se réduisent à celui-là.

Aimez donc Dieu et renoncez-vous vous-même pour l'amour de lui. N'aimez ni votre esprit ni votre courage. N'ayez aucune complaisance dans les dons de Dieu, tels que le désintéressement, l'équité, la sincérité, la générosité pour le prochain. Tout cela

est de Dieu; mais tout cela se tourne en poison; tout cela nous remplit et nous enfle dès que nous y prenons un appui secret. Il faut être anéanti à ses propres yeux et agir dans cet esprit en toute occasion. Il faut que nous soyons, dans toute notre vie, cachés et comme anéantis, de même que Jésus-Christ dans le sacrement de son amour.

LETTRE XC.

Sentiments qu'on doit avoir de soi-même. Facilité à laisser voir ses petitesses.

Quand quelqu'un croiroit voir en vous des petitesses, vous ne devriez point écouter la peine que vous en ressentiriez. Il y a une hauteur secrete et une délicatesse d'amour-propre à souffrir impatiemment qu'on nous croie capables de petitesse et de foiblesse dans nos sentiments. Vous l'avez bien senti vous-même quand vous avez dit : *mon orgueil s'en seroit défendu : peut-être y en a-t-il à cette justification, etc.* Pour moi non seulement je veux bien que les hommes me croient capable de petitesse, mais encore je veux le croire; et je ne trouve de paix au

dedans de moi qu'autant que je n'y trouve aucune grandeur, aucune force, aucune ressource, et que je me vois capable de tout ce qui est le plus misérable, pour ne trouver mon secours qu'en Dieu seul,

Au reste vous avez très bien fait de dire simplement ce que vous éprouviez dans votre cœur. Quand on ne suit point volontairement ces délicatesses et qu'on les déclare avec simplicité, malgré la répugnance qu'on a à les dire, on a fait ce qui convient et il faut demeurer en paix. Il est vrai que je vous ai dit que vous n'aviez pas avancé vers la perfection comme il auroit été à desirer; mais vous devez vous en étonner moins que personne, vous qui m'avez dit l'état de gêne, de dissipation et de trouble sans relâche, où vous avez été pendant tant d'années sans pouvoir pratiquer le recueillement. Ce que je trouve de bon, malgré ces causes de retardement, consiste dans les choses suivantes. Vous revenez au recueillement et à l'oraison : vous avez la lumiere et l'attrait de travailler à éteindre votre vivacité : vous voulez être simple et docile pour renoncer à votre propre sens. Voilà des fondements solides : le reste se fera peu-à-peu. Il s'agit de mourir; mais Dieu travaille avec nous. Il agit par persuasion et par

amour. Il faut croire et vouloir tout ce qu'il demande; et il ne demande que de mettre son saint amour en la place de notre amour-propre trompeur et injuste.

LETTRE XCI.

Nécessité et bonheur de souffrir dans cette courte vie.

Je prends part à toutes vos peines; mais il faut bien porter la croix avec Jésus-Christ dans cette courte vie. Bientôt nous n'aurons plus le temps de souffrir : ce sera celui de régner avec un Dieu consolateur, qui aura essuyé nos larmes de sa propre main, et devant qui les douleurs et les gémissements s'enfuiront à jamais. Pendant qu'il nous reste encore ce moment si court et si léger des épreuves, ne perdons rien du prix de la croix. Souffrons humblement et en paix. L'amour-propre nous exagere nos peines et les grossit dans notre imagination. Une croix portée simplement, sans ces retours d'un amour-propre ingénieux à les augmenter, n'est qu'une demi-croix. Quand on souffre dans cette simplicité d'amour, non seulement on est heureux malgré la

croix, mais encore on est heureux par elle; car l'amour se plaît à souffrir pour le bien-aimé, et la croix qui rend conforme au bien-aimé est un lien d'amour qui console.

Portez le pesant fardeau d'une personne fort âgée qui ne peut plus se porter elle-même. La raison s'affoiblit à cet âge; la vertu même, si elle n'a été bien profonde, semble se relâcher; l'humeur et l'inquiétude ont alors toute la force que l'esprit perd, et c'est la seule vivacité qui reste. O que voilà une bonne et précieuse croix! Il la faut embrasser, la porter tous les jours et peut-être jusqu'à la mort. Il y a là de quoi faire mourir l'esprit et le corps.

Mais encore est-ce un bonheur et un soulagement que vous ayez des heures libres pour respirer en paix dans le sein de Notre Seigneur. C'est là qu'il faut se délasser et se renouveler pour recommencer le travail. Ménagez votre santé. Soulagez même votre esprit par quelques intervalles de repos, de joie et de liberté innocente. Plus l'âge avance, moins il faut espérer d'une personne qui n'a point de ressources. Il ne faut presque rien prendre sur elle; mais aussi ne prenez pas trop sur vous.

LETTRE XCII.

Amortir notre activité naturelle.

Je crains que votre vivacité naturelle ne vous consume au milieu des choses pénibles qui vous environnent. Vous ne sauriez trop laisser amortir votre naturel par l'oraison et par un fréquent renouvellement de la présence de Dieu dans la journée. Une personne chrétienne qui s'échauffe pour les bagatelles de ce monde et que la présence de Dieu vient surprendre dans cette vivacité, est comme un petit enfant qui se voit surpris par sa mere quand il se fâche dans quelqu'un de ses jeux. Il est tout honteux d'être découvert. Demeurons donc en paix, faisant le mieux ou le moins mal que nous pouvons pour tous nos devoirs extérieurs, et occupous-nous intérieurement de celui qui doit être tout notre amour.

N'appercevez jamais vos mouvements naturels sans les laisser tomber, afin que la grace seule vous possede librement. Il faut suspendre l'action dès qu'on sent que la nature y domine. Cette fidélité fait presque autant au corps qu'à l'ame. On ne néglige rien, et on ne se trouble point comme Marthe.

LETTRE XCIII.

Accorder la condescendance pour autrui avec la fermeté nécessaire pour ne se laisser point déranger dans la réserve des temps pour prier et se recueillir.

Je vous plains; mais il faut souffrir. Nous ne sommes en ce monde que pour nous purifier en mourant à nos inclinations et à toute volonté propre. Mourez donc; vous en avez de bonnes occasions : quel dommage de les laisser perdre! Je suis convaincu comme vous qu'il ne faut rien relâcher sur le réglement journalier; mais pour le jour entier et la retraite de huit jours il faut compatir à l'infirmité du prochain. Vous pourrez reprendre en menu détail ce que vous perdrez en gros. Il faut un peu d'art avec les gens pressés de vapeurs. Si on leur montre sans adoucissement tout ce qu'on veut faire, on les met au désespoir : d'un autre côté si vous leur laissez la moindre espérance de vous envahir, ils ne lâchent jamais prise jusqu'à ce qu'ils vous aient mis à leur point. Il faut donc couler adroitement, selon les occasions, sur certaines petites choses; et pour celles qu'on croit essentielles il faut

toute la fermeté dont vous avez usé sur le réglement.

Mais souvenez-vous que la vraie fermeté est douce, humble et tranquille. Toute fermeté âpre, hautaine et inquiete, est indigne de soutenir les œuvres de Dieu. [1] Dieu, dit l'Écriture, agit *avec force et douceur:* agissez donc de même; et quand il vous échappera d'agir rudement, humiliez-vous aussitôt sans vous amollir. Avouez que vous avez tort pour les manieres; et pour le fond gardez votre réglement. D'ailleurs, vous ne sauriez avoir trop de complaisance, d'attachement et d'assiduité. Il n'y a ni lecture ni oraison qui vous fasse autant mourir à vous-même que cette sujétion, pourvu que vous trouviez dans vos heures de réserve le recueillement nécessaire pour apprendre à faire un bon usage de cette espece de servitude, et que la dissipation des affaires ne vous desseche point le cœur. En un mot recueillez-vous autant que vous le pouvez, selon votre réglement; et donnez ensuite le reste de votre temps à la charité, qui ne s'ennuie jamais, qui souffre, qui s'oublie, qui se fait petit enfant pour l'amour d'autrui.

---

(1) Sag. 8, v. 1.

LETTRE XCIV.

Le naturel ne se surmonte pas tout d'un coup.

Je prie Dieu que cette nouvelle année soit pour vous un renouvellement de grace et de bénédiction. Je ne m'étonne point de ce que vous ne goûtez pas le recueillement comme vous le goûtiez en sortant d'une longue et pénible agitation. Tout s'use. Un naturel vif, qui est accoutumé à l'action, languit dès qu'il se trouve dans la solitude et dans une espece d'oisiveté. Vous avez été pendant un grand nombre d'années dans une nécessité de dissipation et d'activité au dehors. C'est ce qui m'a fait craindre pour vous, à la longue, la vie morte d'ici. Vous étiez d'abord dans la ferveur du noviciat, où l'on ne trouve rien de difficile. Vous disiez comme saint Pierre : (1) *Il est bon que nous soyons ici.* Mais il est dit que saint Pierre *ne savoit pas ce qu'il disoit*, et nous sommes souvent de même. Dans les moments de ferveur nous croyons pouvoir tout : dans les moments de tentation et de découragement nous

(1) Marc, 9, v. 4, 5.

croyons ne pouvoir plus rien et que tout est perdu. Mais nous nous trompons dans ces deux cas.

La dissipation que vous éprouvez ne doit pas vous étonner : vous en portiez le fonds ici lors même que vous sentiez tant d'ardeur pour vous recueillir. Le naturel, l'habitude, tout vous porte à l'activité et à l'empressement. Il n'y avoit que la lassitude et l'accablement qui vous faisoient goûter une vie tout opposée. Mais vous vous mettrez peu-à-peu, par fidélité à la grace, dans cette vie toute concentrée, dont vous n'avez eu qu'un goût passager. Dieu le donne d'abord pour montrer où il mene ; puis il l'ôte pour faire sentir que ce bien n'est pas à nous, que nous ne sommes maîtres ni de l'avoir ni de le conserver, et que c'est un don de grace qu'il faut demander en toute humilité.

Ne soyez point alarmée de vous trouver vive, impatiente, hautaine, décisive : c'est votre fonds naturel, il faut le sentir. Il faut porter, comme dit saint Augustin, le joug de la confusion quotidienne de nos péchés. Il faut sentir notre foiblesse, notre misere, notre impuissance de nous corriger. Il faut désespérer de notre cœur et n'espérer qu'en Dieu. Il faut se supporter sans se flatter et sans négliger le travail pour notre correction. En attendant que Dieu

nous délivre de nous-mêmes nous devons en être désabusés. Laissons-nous rappetisser sous sa puissante main : rendons-nous souples et maniables en cédant dès que nous sentons quelque résistance de la volonté propre. Demeurez en silence le plus que vous pouvez. Évitez de décider : suspendez vos jugements; vos goûts et vos aversions. Arrêtez-vous, et interrompez votre action dès que vous appercevrez qu'elle est trop vive. Ne vous laissez point aller à vos goûts trop vifs, même pour le bien.

LETTRE XCV.

Réserver toutes ses affections pour Dieu.

Ce que je vous souhaite le plus est un certain calme que le recueillement, le détachement et l'amour de Dieu donnent. Quand on aime quelque chose hors de Dieu, dit saint Augustin, on en aime moins Dieu. C'est un ruisseau dont on détourne un peu d'eau. Ce partage diminue ce qui va à Dieu; et c'est dans ce partage que se ressentent toutes les inquiétudes du cœur. Dieu veut tout, et sa jalousie ne laisse point en paix un cœur partagé. La moindre

affection hors de lui fait un entre-deux et cause un mésaise. Ce n'est que dans un amour sans réserve que l'ame mérite de trouver la paix.

La dissipation, qui est opposée au recueillement, réveille toutes les affections des créatures : par là elle tiraille l'ame et la fait sortir de son vrai repos. De plus elle excite les sens et l'imagination ; c'est un travail pénible que de les appaiser, et cette occupation est encore une espece de distraction inévitable.

Occupez-vous donc le moins que vous pourrez de tout ce qui est extérieur. Donnez aux affaires dont la Providence vous charge une certaine attention paisible et modérée aux heures convenables : laissez le reste. On fait beaucoup plus par une application douce et tranquille en la présence de Dieu, que par les plus grands empressements et par les industries d'une nature inquiete.

LETTRE XCVI.

Porter l'esprit d'oraison dans tout ce que l'on fait.

Il ne vous reste qu'à tourner vos soins vers vous-même. Ne vous découragez point pour vos fautes : supportez-vous en vous corrigeant comme on supporte et corrige tout ensemble le prochain dont on est chargé. Laissez tomber une certaine activité d'esprit qui use votre corps et qui vous fait commettre des fautes. Accoutumez-vous à étendre peu-à-peu l'oraison jusques sur les occupations extérieures de la journée. Parlez, agissez, travaillez en paix comme si vous étiez en oraison; car en effet il faut y être.

Faites chaque chose sans empressement par l'esprit de grace. Dès que vous appercevrez l'activité naturelle qui se glisse, rentrez doucement dans l'intérieur où est le regne de Dieu. Écoutez ce que l'attrait de grace demande : alors ne dites et ne faites que ce qu'il vous mettra au cœur. Vous verrez que vous en serez plus tranquille; que vos paroles seront plus courtes et plus efficaces, et qu'en travaillant moins vous ferez plus de choses utiles. Il ne s'agit point d'une contention perpétuelle de tête qui seroit

impraticable : il ne s'agit que de vous accoutumer à une certaine paix où vous consulterez facilement le bien-aimé sur ce que vous aurez à faire. Cette consultation, très simple et très courte, se fera bien plus aisément avec lui que la délibération empressée et tumultueuse qu'on fait d'ordinaire avec soi quand on se livre à sa vivacité naturelle.

Quand le cœur a déja sa pente vers Dieu on peut facilement s'accoutumer à suspendre les mouvements précipités de la nature, et à attendre le second moment où l'on peut agir par grace en écoutant Dieu. C'est la mort continuelle à soi-même qui fait la vie de la foi. Cette mort est une vie douce, parceque la grace qui donne la paix succede à la nature qui cause le trouble. Essayez, je vous conjure, de vous accoutumer à cette dépendance de l'esprit intérieur ; alors tout deviendra peu-à-peu oraison. Vous souffrirez : mais une souffrance paisible n'est qu'une demi-souffrance.

LETTRE XCVII.

Ménagement des forces du corps pour une personne foible, et amortissement de l'activité de l'esprit et des sentiments.

Vous ne devez point écouter vos scrupules sur les soulagements que votre communauté vous donne. Votre complexion est très délicate et votre âge avancé; le moindre accident vous accableroit. N'attendez pas une maladie pour ménager vos forces. Il faut prévenir les maux et non pas attendre qu'ils soient venus. En l'état où vous êtes il n'est plus permis de rien hasarder. Malgré ce petit ménagement votre vie ne sera pas fort voluptueuse.

Pour l'esprit la mortification doit être d'un plus fréquent usage. Il faut amortir votre vivacité, renoncer à votre propre sens, retrancher les petites curiosités, les desirs de réussir et les empressements pour s'attirer ce qui flatte l'amour-propre. Le silence, pour se familiariser avec la présence de Dieu, est le grand remede à nos maux: c'est le moyen de mourir à toute heure dans la vie la plus commune.

Profitez de votre repos pour vous tranquilliser, pour adoucir votre humeur, pour nourrir la charité,

pour abaisser la présomption, pour amortir les saillies, pour conserver le recueillement et la présence de Dieu avec la douceur et condescendance nécessaires pour le prochain : *faites cela et vous vivrez.* Dieu a mis dans votre tempérament un grand trésor, en y mettant de quoi brûler à petit feu et mourir à toutes les heures du jour. Ce qui échaufferoit à peine les autres vous enflamme jusques dans la moëlle des os. Rien ne vous choque et ne vous plaît à demi. C'est ce qu'il est bon que vous connoissiez, afin que vous puissiez vous défier de vos goûts et de vos répugnances.

LETTRE XCVIII.

Avis sur la vivacité et le sentiment.

Ne vous laissez point aller à la vivacité de vos goûts ni de vos dégoûts. Défiez-vous même d'un certain zele de ferveur qui vous exposeroit à des mécomptes dangereux. Ne vous pressez jamais sur rien, et principalement sur les changements de demeure. Évitez la dissipation sans vous exposer trop à la langueur et à l'ennui. Ne craignez point de soulager un peu votre esprit par une société pieuse et

réglée. Contentez-vous de la ferveur intérieure que Dieu vous donne, sans la vouloir forcer pour la rendre plus sensible et plus consolante. Le grand point est de faire fidèlement la volonté de Dieu pour mourir à soi, malgré les sécheresses et les répugnances qu'on y ressent. Je prie Notre-Seigneur de vous donner une paix, non de vie et de nourriture pour l'amour-propre, mais de mort et de renoncement par amour pour lui. C'est en lui que je vous suis entièrement dévoué.

LETTRE XCIX.

Pourquoi Dieu permet que la ferveur diminue.

Je ne saurois recevoir de vos nouvelles sans en ressentir une véritable joie. J'en ai une autre qui vous surprendra et qu'il faut que vous me pardonniez : c'est celle de vous voir un peu moins dans une ferveur sensible sur laquelle vous comptiez trop. Il est bon d'éprouver sa foiblesse et d'apprendre par expérience que cette ferveur est passagere. Quand nous l'avons, c'est Dieu qui nous la donne par condescendance pour soutenir notre foiblesse. C'est le lait des petits enfants : ensuite il

faut être sevré et manger le pain sec des personnes d'un âge mûr.

Si on avoit, sans aucune interruption, ce goût et cette facilité pour le recueillement, on seroit fort tenté de les compter pour un bien propre et assuré. On ne sentiroit plus ni sa foiblesse ni sa pente au mal. On n'auroit point assez de défiance de soi, et on ne recourroit point assez humblement à la priere.

Mais, quand cette ferveur sensible souffre des interruptions, on sent ce qu'on a perdu; on reconnoît d'où il venoit; on est réduit à s'humilier pour le retrouver en Dieu; on le sert avec d'autant plus de fidélité qu'on goûte moins de plaisir en le servant; on se contraint, on sacrifie son goût; on ne va point à la faveur des vents et des voiles; c'est à force de rames et contre le torrent; on prend tout sur soi; on est dans l'obscurité, et on se contente de la pure foi; on est dans la peine et dans l'amertume, mais on veut y être; et ce n'est point par le plaisir qu'on tient à Dieu, on est prêt à recevoir ce goût dès que Dieu le rendra; on se reconnoît foible; et on comprend que quand Dieu nous rend ce goût c'est pour ménager notre foiblesse; mais quand il prive de ce goût on en porte humblement en paix la privation,

et on compte que Dieu sait beaucoup mieux que nous ce qu'il nous faut.

Ce qui dépend de nous et qui doit être toujours uniforme est la bonne volonté. Cette volonté n'en est que plus pure lorsqu'elle est toute seche et toute nue sans se relâcher jamais.

Soyez ferme à observer vos heures d'oraison comme si vous y aviez encore la plus grande facilité. Profitez même du temps de la journée où vous n'avez qu'une demi-occupation des choses extérieures, pour vous occuper de Dieu intérieurement; par exemple, travaillez à votre ouvrage dans une présence simple et familiere de Dieu. Il n'y a que les conversations où cette présence est moins facile : on peut néanmoins se rappeler souvent une vue générale de Dieu, qui regle toutes les paroles et qui réprime, en parlant aux créatures, toutes les saillies trop vives, tous les traits de hauteur ou de mépris, toutes les délicatesses de l'amour-propre. Supportez-vous vous-même, mais ne vous flattez point. Travaillez efficacement et de suite, mais en paix et sans impatience d'amour-propre, à corriger vos défauts.

LETTRE C.

Utilité de sentir notre foiblesse sur la mort. Comment on doit porter la perte de ceux qu'on aime.

J'APPRENDS que votre santé a été fort dérangée, et j'en suis véritablement alarmé. Vous savez que l'infirmité est une précieuse grace que Dieu nous donne pour nous faire sentir la foiblesse de notre ame par celle de notre corps. Nous nous flattions de mépriser la vie et de soupirer après la patrie céleste : mais quand l'âge et la maladie nous font envisager de plus près notre fin, l'amour-propre se réveille, il s'attendrit sur lui-même, il s'alarme; on ne trouve au fond de son cœur aucun desir du royaume de Dieu; on ne trouve au dedans de soi que mollesse, lâcheté, tiédeur, dissipation, attachement à toutes les choses dont on se croyoit détaché. Une expérience si humiliante nous est souvent plus utile que toutes les ferveurs sensibles sur lesquelles nous comptions peut-être un peu trop. Le grand point est de nous livrer à l'esprit de grace pour nous laisser détacher de tout ce qui est ici-bas.

Ménagez votre extrême délicatesse : recevez avec simplicité les soulagements qu'une très bonne et

très prudente supérieure vous donnera : ne hasardez rien pour une santé si ébranlée. Le recueillement, la paix, l'obéissance, le sacrifice de la vie, la patience dans vos infirmités, seront d'assez grandes mortifications.

Je suis très sensible à votre juste douleur. Vous avez perdu une sœur très estimable et qui méritoit parfaitement toute votre amitié. C'est une grande consolation que Dieu vous ôte. C'est que Dieu l'a voulu retrancher par la jalousie de son amour. Il trouve, jusques dans les amitiés les plus légitimes et les plus pures, certains retours secrets d'amour-propre qu'il veut couper dans leurs plus profondes racines. Laissez-le faire. Adorez cette sévérité qui n'est qu'amour : entrez dans ses desseins. Pourquoi pleurerions-nous ceux qui ne pleurent plus et dont Dieu a essuyé à jamais les larmes? C'est nous-mêmes que nous pleurons, et il faut passer à l'humanité cet attendrissement sur soi. Mais la foi nous assure que nous serons bientôt réunis aux personnes que les sens nous représentent comme perdues. Vivez de foi sans écouter la chair et le sang. Vous retrouverez dans notre centre commun, qui est le sein de Dieu, la personne qui a disparu à vos yeux. Encore une fois, ménagez votre foible santé dans cette rude épreuve ; calmez votre esprit devant Dieu; ne crai-

gniez point de vous soulager, même l'imagination, par le secours de quelque société douce et pieuse. Il ne faut point avoir honte de se traiter en enfant quand on en ressent le besoin.

LETTRE CI.

S'accoutumer à la perte de ce qui flatte, dans la ferveur et le recueillement sensible.

Je ne suis nullement surpris de ce que vous ne retrouvez plus le même recueillement qui vous étoit si facile et si ordinaire l'année passée. Dieu veut vous accoutumer à une fidélité moins douce et plus pénible à la nature. Si cette facilité à vous recueillir étoit toujours égale, elle vous donneroit un appui trop sensible et comme naturel : vous n'éprouveriez en cet état ni croix intérieures ni foiblesse. Vous avez besoin de sentir votre misere ; et l'humiliation qui vous en reviendra vous sera plus utile, si vous la portez patiemment sans vous décourager, que la ferveur la plus consolante.

Il est vrai qu'il ne faut jamais abandonner l'oraison. Il faut supporter la perte de ce qu'il plaît à Dieu de vous ôter; mais il ne vous est pas permis

de vous rien ôter à vous-même, ni même de laisser rien perdre par négligence volontaire. Continuez donc à faire votre oraison. Mais faites-la en la maniere la plus simple et la plus libre, pour ne vous point casser la tête. Servez-vous-y de tout ce qui peut vous renouveler la présence de Dieu sans effort inquiet. Dans la journée évitez tout ce qui vous dissipe, qui vous attache et qui excite votre vivacité. Calmez-vous autant que vous le pourrez sur chaque chose, et laissez tomber tout ce qui n'est point l'affaire présente. *A chaque jour suffit son mal.* Portez votre sécheresse et votre dissipation involontaire comme votre principale croix. Vous pouvez essayer une petite retraite, mais ne la poussez pas trop loin; et soulagez-vous l'imagination selon votre besoin par des choses innocentes qui s'accordent avec la présence de Dieu.

LETTRE CIII.

Moyens pour se conserver en paix avec les autres.

Il y a bien long-temps que je vous ai renouvelé les assurances de mon attachement en Notre Seigneur. Il est néanmoins plus grand que jamais. Je souhaite de tout mon cœur que vous trouviez toujours dans votre communauté la paix et la consolation que vous y avez goûtées dans les commencements. Pour être content des meilleures personnes il faut se contenter de peu et supporter beaucoup. Les personnes les plus parfaites ont bien des imperfections; nous en avons aussi de grandes. Nos défauts, joints aux leurs, nous rendent le support mutuel très difficile : mais [1] on *accomplit la loi de Jésus-Christ en portant les fardeaux réciproques.* Il en faut faire une charitable compensation. Le fréquent silence, le recueillement habituel, l'oraison, le détachement de soi-même, le renoncement à toutes les curiosités de critique, la fidélité à laisser tomber toutes les vaines réflexions d'un amour-propre jaloux et délicat, servent beaucoup à conserver la paix et

(1) Gal. 6, v. 2.

l'union. O qu'on s'épargne de peines par cette simplicité! Heureux qui ne s'écoute point et qui n'écoute point aussi les discours des autres!

Contentez-vous de mener une vie simple selon votre état. D'ailleurs obéissez, portez vos petites croix journalieres : vous en avez besoin, et Dieu ne vous les donne que par pure miséricorde. Le grand point est de vous mépriser sincèrement, et de consentir à être méprisée si Dieu le permet. Ne vous nourrissez que de lui. Saint Augustin dit que sa mere ne vivoit que d'oraison : vivez-en, et mourez à tout le reste. On ne vit à Dieu que par mort continuelle à soi-même.

LETTRE CIV.

Sur l'impression pénible que l'on a de la mort.

Je ne suis nullement surpris d'apprendre que l'impression de la mort est plus vive en vous à mesure que l'âge et l'infirmité vous la font voir de plus près. Je la ressens aussi. Il y a un âge où la mort se fait considérer plus souvent et par des réflexions plus fortes. D'ailleurs il y a un temps de retraite où l'on a moins de distractions par rapport à ce grand objet.

Dieu se sert même de cette rude épreuve pour nous désabuser de notre courage, pour nous faire sentir notre foiblesse, et pour nous tenir bien petits dans sa main.

Rien n'est plus humiliant qu'une imagination troublée où l'on ne peut plus retrouver son ancienne confiance en Dieu. C'est le creuset de l'humiliation, où le cœur se purifie par le sentiment de sa foiblesse et de son indignité. *Aucun* [1] *vivant*, dit le Saint-Esprit, *ne sera justifié devant vous.* Il est encore écrit que [2] *les astres mêmes ne sont pas assez purs aux yeux* de notre juge. Il est certain que [3] *nous l'offensons tous en beaucoup de choses.* Nous voyons nos fautes, et nous ne voyons pas nos vertus. Il nous seroit même très dangereux de les voir si elles sont réelles.

Ce qu'il y a à faire est de marcher toujours tout droit et sans relâche avec cette peine, comme nous tâchions de marcher dans la voie de Dieu avant que de sentir ce trouble. Si cette peine nous faisoit voir en nous quelque chose à corriger, il faudroit être d'abord fidele à cette lumiere, mais le faire avec dé-

(1) Ps. 142, v. 2.
(2) Job, 15, v. 15.
(3) Jacq. 3, v. 2.

pendance d'un bon conseil pour ne point tomber dans le scrupule. Ensuite il faut demeurer en paix, n'écouter point l'amour-propre qui s'attendrit sur soi à la vue de notre mort; se détacher de la vie, la sacrifier à Dieu et s'abandonner à lui avec confiance. On demandoit à saint Ambroise mourant s'il n'étoit pas peiné par la crainte des jugements de Dieu. Il répondit : *Nous avons un bon maître.* C'est ce qu'il faut nous répondre à nous-mêmes. Nous avons besoin de mourir dans une incertitude impénétrable, non seulement des jugements de Dieu sur nous, mais encore de nos propres dispositions. Il faut, comme saint Augustin le dit, que nous soyons réduits à ne pouvoir présenter à Dieu que *notre misère et sa miséricorde.* Notre misère est l'objet propre de la miséricorde, et cette miséricorde est notre unique titre. Lisez dans vos états de tristesse tout ce qui peut nourrir la confiance et soulager votre cœur. (1) *O Israël, que Dieu est bon à ceux qui ont le cœur droit!* Demandez-lui cette droiture de cœur qui lui plaît tant, et qui le rend si compatissant à nos foiblesses.

(1) Ps. 72, v. 1.

LETTRE CV.

S'abandonner à Dieu, obéir, se taire, souffrir.

Il faut se détacher de la vie. C'est par la douleur et par les maladies qu'on fait son apprentissage pour la mort. Sacrifions de bon cœur à Dieu une vie courte, fragile et pleine de miseres : c'est se procurer un mérite devant Dieu en renonçant à ce qui n'est digne que de mépris.

Laissez faire votre supérieure et votre communauté qui prennent soin de vous conserver. La simplicité consiste à se laisser juger par ses supérieurs, à leur obéir après leur avoir représenté sa pensée ; à faire dans cette obéissance ce qu'on voudroit que les autres fissent ; et à ne se plus écouter soi-méme après qu'on a dit ce qu'on croit convenable.

Demeurez en paix dans votre solitude sans prêter l'oreille aux disputes présentes. Bornez-vous à écouter l'église sans raisonner. On est heureux quand on veut bien être pauvre d'esprit : cette pauvreté intérieure doit être notre unique trésor. Les savants mêmes ne savent plus rien dès qu'ils ne sont plus de petits enfants entre les bras de leur mere. Parlez à Dieu pour la paix de l'église, et ne parlez point aux

hommes. Le silence humble et docile sera votre force. Portez patiemment votre croix qui est l'infirmité. Voilà votre vocation présente ; se taire, obéir, souffrir, s'abandonner à Dieu pour la vie et pour la mort : c'est votre pain quotidien. Ce pain est dur et sec ; mais il est au dessus de toute substance et très nourrissant dans la vie de la foi, qui est une mort continuelle de l'amour-propre.

LETTRE CVI.

Ce que l'on fait sans goût et avec peine pour Dieu est de plus grand prix que ce qui se fait autrement.

J'AI remarqué que vous comptiez un peu trop sur votre recueillement et sur votre ferveur. Dieu a retiré ces dons sensibles pour vous en détacher, pour vous apprendre combien vous êtes foible par votre propre fonds, et pour vous accoutumer à servir Dieu sans ce goût qui facilite les vertus. On fait beaucoup plus pour lui en faisant les mêmes choses sans plaisir et avec répugnance. Je fais peu pour mon ami quand je le vais voir à pied en me promenant, parceque j'aime la promenade, et que j'ai

d'excellentes jambes avec lesquelles je me fais un très grand plaisir de marcher. Mais si je deviens goutteux, tous les pas que je fais me coûtent beaucoup; je ne marche plus qu'avec douleur et répugnance : alors les mêmes visites que je rendois autrefois à mon ami et dont il ne me devoit pas tenir un grand compte, commencent à être d'un nouveau prix; elles sont la marque d'une très vive et très forte amitié : plus j'ai de peine à les lui rendre, plus il doit m'en savoir gré : un pas a plus de mérite que cent n'en avoient autrefois. Je ne dis pas ceci pour vous flatter et pour vous remplir d'une vaine confiance. A Dieu ne plaise! C'est seulement pour vous empêcher de tomber dans une très dangereuse tentation qui est celle du découragement et du trouble. Quand vous êtes dans l'abondance et dans la ferveur intérieure, comptez alors pour rien vos bonnes œuvres qui coulent pour ainsi dire de source. Quand au contraire vous vous sentez dans la sécheresse, l'obscurité, la pauvreté et presque l'impuissance intérieure, demeurez petite sous la main de Dieu en état de foi nue; reconnoissez votre misère; tournez-vous vers l'amour tout puissant, et ne vous défiez jamais de son secours. O qu'il est bon de se voir dépouillé des appuis sensibles qui flattent l'amour-

propre, et réduit à reconnoître cette parole du Saint-Esprit [1] : *nul vivant ne sera justifié devant vous.*

Marchez toujours, au nom de Dieu, quoiqu'il vous semble que vous n'ayez pas la force ni le courage de mettre un pied devant l'autre. Tant mieux que le courage humain vous manque. L'abandon à Dieu ne vous manquera pas dans votre impuissance. Saint Paul s'écrie : [2] *C'est quand je suis foible que je suis fort.* Et quand il demande à être délivré de sa foiblesse, Dieu lui répond : *C'est dans l'infirmité que la vertu se perfectionne.* Laissez-vous donc perfectionner par l'expérience de votre imperfection, et par un humble recours à celui qui est la force des foibles. Occupez-vous, avec une liberté simple dans l'oraison, de tout ce qui vous aidera à être en oraison et qui nourrira en vous le recueillement. Ne vous gênez point. Soulagez votre imagination, tantôt impatiente et tantôt épuisée. Servez-vous de tout ce qui pourra la calmer et vous faciliter un commerce familier d'amour avec Dieu. Tout ce qui sera de votre goût et de votre besoin, dans ce commerce d'amour, sera bon. [3] *Là où est l'esprit de*

(1) Ps. 142, v. 2. (3) II. Cor. 3, v. 17.
(2) II. Cor. 12, v. 9, 10.

Dieu, là est la liberté. Cette liberté simple et pure consiste à chercher naïvement dans l'oraison la nourriture de l'amour qui nous occupe le plus facilement du bien-aimé. Votre pauvreté intérieure vous ramènera souvent au sentiment de votre misère. Dieu, si bon, ne vous laissera pas perdre de vue combien vous êtes indigne de lui; et votre indignité vous ramènera aussitôt à sa bonté infinie. Courage! l'œuvre de Dieu ne se fait que par la destruction de nous-mêmes. Je le prie de vous soutenir, de vous consoler, de vous appauvrir, et de vous faire sentir cette aimable parole: *Bienheureux les pauvres d'esprit!*

LETTRE CVII.

Ce qu'il faut faire quand on se trouve en paix.

Je suis ravi de ce que vous êtes si contente de votre retraite, et de ce que Dieu vous donne autant de paix au dedans qu'au dehors. Je prie celui qui a commencé en vous cette bonne œuvre qu'il l'achève jusqu'au jour de Jésus-Christ. Il ne vous reste qu'à profiter de ces temps qui coulent avec tant de paix, pour vous recueillir. Il faut chanter dans votre cœur

cet *amen* et cet *alleluia* dont retentit la céleste Jérusalem. C'est un acquiescement continuel à la volonté de Dieu et un sacrifice sans réserve de la nôtre pour faire la sienne.

Il faut en même temps écouter Dieu intérieurement, avec un cœur dégagé de tous les préjugés flatteurs de l'amour-propre, pour recevoir fidèlement sa lumiere sur les moindres choses à corriger en nous. Quand Dieu nous montre ce qu'il faut corriger, il faut céder aussitôt sans raisonner ni s'excuser, et abandonner, quoi qu'il en coûte, tout ce qui blesse la sainte jalousie de l'époux. Quand on se livre ainsi à l'esprit de grace pour mourir à soi, on découvre des imperfections jusques dans les meilleures œuvres, et on trouve en soi un fonds inépuisable de défauts raffinés.

Alors on dit avec horreur de soi que Dieu seul est bon. On travaille à se corriger d'une façon simple et paisible, mais continuelle, égale, efficace, et d'autant plus forte que tout le cœur y est réuni sans trouble et sans partage. On ne compte en rien sur soi, et on n'espere qu'en Dieu. Mais on ne se flatte ni ne se relâche point. On connoît que Dieu ne nous manque jamais, et que c'est nous qui lui manquons sans cesse. On n'attend point la grace; on reconnoît que c'est elle qui nous prévient et qui nous

attend : on la suit, on s'y abandonne ; on ne craint que de lui résister dans la voie simple des vertus évangéliques. On se condamne sans se décourager ; on se supporte en se corrigeant.

Pour votre santé, il faut la ménager avec précaution : elle a toujours été très foible, elle doit l'être plus que jamais. A un certain âge il ne faut plus rien prendre sur le corps, il ne faut abattre que l'esprit.

LETTRE CVIII.

Comment on doit porter la vue de la mort quand l'affoiblissement de l'âge nous la montre plus proche.

Je comprends sans peine que l'âge et les infirmités vous font regarder la mort de près, bien plus sérieusement que vous ne la regardiez autrefois de loin. Une vue éloignée et confuse, qu'on n'a dans le monde que dans certains moments, qu'avec de fréquentes distractions, n'est que comme un songe ; mais cette même vue rapproche et réalise tristement l'objet quand on le voit souvent dans la solitude et dans l'actuel affoiblissement de l'âge. Il ne coûte presque rien de s'abandonner de loin et en passant ;

mais s'abandonner de près et avec un regard fixe de la mort est un grand sacrifice.

Il faut vouloir sa destruction malgré le soulèvement de la nature et l'horreur qu'elle fait sentir. Feu M. Olier prenoit sa main dans les derniers jours de sa vie et lui disoit : *Corps de péché, tu pourriras bientôt. O éternité, que vous êtes près de moi!* Il n'est nullement question de sentir de la joie de mourir ; cette joie sensible ne dépend point de nous. Combien de grands saints ont été privés de cette joie ! Contentons-nous de ce qui dépend de notre volonté libre et prévenue par la grace. C'est de ne point écouter la nature et de vouloir pleinement ce qu'il ne nous est pas donné de goûter. Que la nature rejette ce calice si amer ; mais que l'homme intérieur dise avec Jésus-Christ [1] : *Cependant qu'il arrive, non ce que je voudrois, mais ce que vous voudrez.* Saint François de Sales distingue le consentement d'avec le sentiment. On n'est pas maître de *sentir*, mais on l'est de *consentir* moyennant la grace de Dieu.

Attendez la mort sans vous en occuper tristement d'une façon qui abat le corps et qui affoiblit la santé. On attend assez la mort quand on tâche de se détacher de tout ; quand on s'humilie paisiblement sur

---

(1) Matth. 26, v. 39.

ses moindres fautes avec le desir de les corriger; quand on marche en la présence de Dieu; quand on est simple, docile, patient dans l'infirmité; quand on se livre à l'esprit de grace pour agir dans sa dépendance; enfin quand on cherche à mourir à soi en toute occasion avant que la mort corporelle arrive. Mettez vos fautes à profit pour vous confondre; supportez le prochain; oubliez l'oubli des hommes; l'ami fidele, l'époux du cœur ne vous oubliera jamais.

LETTRE CIX.

Ne pas trop pousser une ame que Dieu attire; mais s'accommoder à sa grace et en attendre les moments.

Pour la personne dont vous me parlez, vous n'avez qu'à faire ce que je m'imagine que vous faites, qui est de l'attendre, de ne la pousser jamais, de la laisser presser intérieurement à Dieu seul, de lui dire ce que Dieu vous donne quand elle vient à vous, de le lui dire doucement, avec amitié, support, patience et consolation. Elle aura des inégalités, des irrésolutions, des défiances, des tentations contre

vous. Mais Dieu ne la laissera point sans achever son ouvrage, et c'est à vous à la soutenir. Les opérations de la grace sont douloureuses. On vient jusqu'au bord du sacrifice de toutes les choses du monde, et on recule souvent d'horreur avant que de s'y précipiter. Ces hésitations si pénibles sont les fondements de ce que Dieu prépare. Plus on a été foible, plus Dieu donne sa force. Voyez l'agonie du jardin où Jésus-Christ est triste jusqu'à la mort, et demande que le calice d'amertume soit détourné de lui : cet affoiblissement de la nature est suivi du grand sacrifice de la croix.

Pourvu que vous ne poussiez jamais trop cette personne elle reviendra toujours à vous, et ces retours vous donneront une force infinie. Il ne faut souvent qu'une demi-parole, qu'un regard, qu'un silence, pour achever la détermination d'une ame que Dieu presse. Quand vous ne pourrez lui parler, donnez-lui quelque bonne et courte lecture à faire ou un moment d'oraison à pratiquer. Si son esprit est trop peiné pour les exercices, demeurez en silence avec elle ; de temps en temps dites deux mots pour la calmer ; souffrez d'elle tout ce que l'humeur et l'esprit de tentation lui feront faire, et qu'elle vous retrouve ensuite bonne et ouverte comme auparavant. Il n'y a que l'infidélité qu'il ne faut jamais

lui passer; mais pour les saillies qui échappent il faut les supporter. Si vous pouviez lui faire voir quelque personne d'expérience et de grace qui vous aidât, ce seroit un soulagement pour elle et pour vous; mais, si vous n'avez personne qui convienne ou bien si elle ne peut s'ouvrir qu'à vous seule, il faut que vous portiez seule tout le fardeau.

LETTRE CX.

Dieu humilie l'ame par le sentiment de sa foiblesse.

Je suis dans une honteuse lassitude des croix. Il me semble qu'il ne me reste plus ni force ni haleine pour respirer dans la souffrance. La croix me fait horreur et ma lâcheté m'en fait aussi. Je suis, entre ces deux horreurs, à charge à moi-même. Je frémis toujours par la crainte de quelque nouvelle occasion de souffrance. Ce n'est pas vivre que de vivre ainsi: mais qu'importe? Notre vie ne doit être qu'une mort lente. Il n'y a qu'à se délaisser à la volonté toute-puissante qui nous crucifie peu-à-peu.

Mon cœur souffre dans ce moment sur ce que vous m'avez mandé, et votre souffrance augmente la mienne : mais il y a en moi, ce me semble, un

fonds d'intérêt propre et une légèreté dont je suis honteux. La moindre chose triste pour moi m'accable; la moindre qui me flatte un peu me releve sans mesure. Rien n'est si humiliant que de se trouver si tendre pour soi, si dur pour autrui, si poltron à la vue de l'ombre d'une croix, et si léger pour secouer tout à la premiere lueur flatteuse. Mais tout est bon. Dieu nous ouvre un étrange livre pour nous instruire quand il nous fait lire dans notre propre cœur.

LETTRE CXI.

Sur le même sujet.

CETTE tristesse qui vous fait languir m'alarme et me serre le cœur. Je la crains plus pour vous que toutes les douleurs sensibles. Je sais par expérience ce que c'est que d'avoir le cœur flétri et dégoûté de tout ce qui pourroit lui donner du soulagement. Je suis encore à certaines heures dans cette disposition d'amertume générale; et je sens bien que si elle étoit sans intervalle je ne pourrois y résister long-temps.

Je viens de faire une mission à Tournai: tout cela s'est assez bien passé, et l'amour-propre même y

pourroit avoir quelque petite douceur; mais dans le fond le bien que nous faisons est peu de chose. Si on n'étoit soutenu par l'esprit de foi, pour travailler sans voir le fruit de son travail, on se décourageroit; car on ne gagne presque rien, ni sur les hommes pour les persuader, ni sur soi-même pour se corriger. O qu'il y a loin depuis le mépris et la lassitude de soi-même jusqu'à la véritable correction! Je suis à moi-même tout un grand diocese, plus accablant que celui du dehors, et que je ne saurois réformer. Mais il faut se supporter sans se flatter, comme on doit le faire pour le prochain.

LETTRE CXII.

Donner lieu aux moyens dont Dieu se sert pour nous rappetisser.

Je souhaite fort que vous ayez la paix au dedans. Vous savez qu'elle ne se peut trouver que dans la petitesse; et la petitesse n'est réelle qu'autant que nous nous laissons rappetisser sous la main de Dieu en chaque occasion. Les occasions dont Dieu se sert consistent d'ordinaire dans la contradiction

d'autrui qui nous désapprouve, et dans la foiblesse intérieure que nous éprouvons. Il faut nous accoutumer à supporter au dehors la contradiction d'autrui, et au dedans notre propre foiblesse.

Nous sommes véritablement petits quand nous ne sommes plus surpris de nous voir corrigés au dehors et incorrigibles au dedans. Alors tout nous surmonte comme de petits enfants, et nous voulons être surmontés; nous sentons que les autres ont raison, mais que nous sommes dans une sorte d'impuissance de nous vaincre pour nous redresser. Alors nous désespérons de nous-mêmes et nous n'attendons plus rien que de Dieu. Alors la correction d'autrui, quelque seche et dure qu'elle soit, nous paroît moindre que celle qui nous est due. Si nous ne pouvons pas la supporter, nous condamnons notre délicatesse encore plus que nos autres imperfections. La correction ne peut plus alors nous rappetisser tant elle nous trouve petits. La révolte intérieure, loin d'empêcher le fruit de la correction, est au contraire ce qui nous en fait sentir le pressant besoin. En effet la correction ne peut se faire sentir qu'autant qu'elle coupe dans le vif. Si elle ne coupoit que dans le mort nous ne la sentirions pas. Ainsi plus nous la sentons

vivement, plus il faut conclure qu'elle nous est nécessaire.

Je vous demande pardon de tout ce que j'ai pu vous écrire de trop dur; mais ne doutez pas de mon cœur et comptez pour rien ce qui vient de moi. Regardez la seule main de Dieu qui s'est servie de la rudesse de la mienne pour vous porter un coup douloureux. La douleur prouve que j'ai touché à l'endroit malade. Cédez à Dieu; acquiescez pleinement : c'est ce qui vous mettra en repos et d'accord avec tout vous-même. Voilà ce que vous savez si bien dire aux autres. L'occasion est capitale; c'est un temps de crise. O quelle grace ne coulera point sur vous si vous portez, comme un petit enfant, tout ce que Dieu fait pour vous rabaisser et pour vous désapproprier, tant de votre sens que de votre volonté! Je le prie de vous faire si petit qu'on ne vous trouve plus.

LETTRE CXIII.

Se contenter de l'opération de Dieu, quoique cachée; et mêlangée des saillies du naturel.

Je comprends, ce me semble, assez ce qui fait votre peine. Votre état est si simple, si sec et si nu, que vous ne trouvez rien pour vous soutenir, et que toute sûreté sensible vous manque au besoin. Mais votre conduite est droite et éloignée de tout ce qui peut causer l'illusion. Il m'a même paru que vous êtes plus régulier qu'autrefois, sans être moins libre et moins simple. Je vous trouve plus modéré, moins décisif, plus accommodant, moins attentif aux défauts d'autrui, plus patient dans les occasions, plus appliqué à vos devoirs. Quoiqu'il vous paroisse que tout se fait chez vous par naturel, il est pourtant vrai que votre naturel ne fait point tout cela, et qu'il faisoit tout le contraire.

Il n'est pas étonnant que l'opération de la grace, pour se cacher, se confonde insensiblement avec la nature. De plus, on fait toujours bien des fautes par les saillies du naturel, sur-tout quand on est fort vif; et le sentiment intérieur qu'on a tente de croire que la vie est toute pleine de ces mouve-

ments naturels auxquels on se laisse aller; mais dans le fond on travaille malgré ses fautes à réprimer ses saillies; et quoique ce travail soit simple et peu sensible, il ne laisse pas d'être très réel. D'un autre côté les fautes qu'on voit tiennent l'ame dans la défiance d'elle-même et dans une entiere pauvreté d'esprit.

Ne vous attristez donc point; et quoique Dieu ne vous console guere, ne vous rebutez point de demeurer dans son sein. Le monde ne vous convient point dans votre état. La plupart des compagnies ne vous seroient pas propres quand même elles ne seroient pas dangereuses; mais je vous souhaiterois quelque petite société innocente qui vous pût amuser et délasser l'esprit. Pour moi mon cœur est sec et languissant: la vie ne me fait aucun plaisir; mais il faut toujours aller en avant et être chaque jour ce qu'il plaît à Dieu. Si j'osois, je dirois que je le veux lui seul et sans mesure.

LETTRE CXIV.

L'expérience de nos défauts et de notre peine à les corriger sert à nous rappetisser.

Je vous avoue que je suis ravi de vous voir accablé par vos défauts et par l'impuissance de les vaincre. Ce désespoir de la nature, qui est réduite à n'attendre plus rien de soi et à n'espérer que de Dieu, est précisément ce que Dieu veut. Il nous corrigera quand nous n'espérerons plus de nous corriger nous-mêmes. Il est vrai que vous avez un naturel prompt et âpre, avec un fonds de mélancolie qui est trop sensible à tous les défauts d'autrui, et qui rend les impressions difficiles à effacer; mais ce ne sera jamais votre tempérament que Dieu vous reprochera, puisque vous ne l'avez pas choisi et que vous n'êtes pas libre de vous l'ôter. Il vous servira même pour votre sanctification si vous le portez comme une croix. Mais ce que Dieu demande de vous, c'est que vous fassiez réellement dans la pratique ce que sa grace met dans vos mains. Il s'agit d'être petit au dedans, ne pouvant pas être doux au dehors. Il s'agit de laisser tomber votre hauteur naturelle dès que la lumiere vous en vient. Il s'agit de réparer par

petitesse ce que vous aurez gâté par une saillie de hauteur. Il s'agit d'une petitesse pratiquée réellement et de suite dans les occasions. Il s'agit d'une sincere désappropriation de vos jugements.

Il n'est pas étonnant que la haute opinion que beaucoup de personnes ont eue de toutes vos pensées depuis quelques années vous ait insensiblement accoutumé à une confiance secrete en vous-même, et à une hauteur que vous n'apperceviez pas. Voilà ce que je crains pour vous cent fois plus que les saillies de votre humeur. Votre humeur ne vous fera faire que des sorties brusques; elle servira à vous montrer votre hauteur, que vous ne verriez peut-être jamais sans ces vivacités qui vous échappent; mais la source du mal n'est que dans la hauteur secrete qui a été nourrie si long-temps par les plus beaux prétextes.

Laissez-vous donc appetisser par vos propres défauts autant que l'occupation des défauts d'autrui vous avoit agrandi. Accoutumez-vous à voir les autres se passer de vos avis, et passez-vous vous-même de les juger. Du moins si vous leur dites quelque mot, que ce soit par pure simplicité, non pour décider et pour corriger, mais seulement pour proposer par simple doute, et desirant qu'on vous avertisse comme vous aurez averti. En un mot le grand point est de

vous mettre de plain-pied avec tous les petits les plus imparfaits. Il faut leur donner une certaine liberté avec vous qui leur facilite l'ouverture de cœur. Si vous avez reçu quelque chose pour eux il faut le leur donner, moins par correction que par consolation et nourriture.

LETTRE CXV.

Support des défauts d'autrui, et facilité à se laisser reprendre.

Il m'a paru que vous aviez besoin de vous élargir le cœur sur les défauts d'autrui. Je conviens que vous ne pouvez ni vous empêcher de les voir quand ils sautent aux yeux, ni éviter les pensées qui vous viennent sur les principes qui vous paroissent faire agir certaines gens. Vous ne pouvez pas même vous ôter une certaine peine que ces choses vous donnent. Il suffit que vous vouliez supporter les défauts certains, ne juger point de ceux qui peuvent être douteux, et n'adhérer point à la peine qui vous éloigneroit des personnes.

La perfection supporte facilement l'imperfection d'autrui : elle se fait tout à tous. Il faut se familiariser

avec les défauts les plus grossiers dans de bonnes ames, et les laisser tranquillement jusqu'à ce que Dieu donne le signal pour les leur ôter peu-à-peu ; autrement on arracheroit le bon grain avec le mauvais. Dieu laisse dans les ames les plus avancées certaines foiblesses entièrement disproportionnées à leur état éminent, comme on laisse des morceaux de terre qu'on nomme des *témoins*, dans un terrain qu'on a rasé, pour faire voir par ces restes de quelle profondeur a été l'ouvrage de la main des hommes. Dieu laisse aussi dans les plus grandes ames des *témoins* ou restes de ce qu'il en a ôté de misere.

Il faut que ces personnes travaillent, chacune selon leur dégré, à leur correction, et que vous travailliez au support de leurs foiblesses. Vous devez comprendre par votre propre expérience en cette occasion que la correction est fort amere : puisque vous en sentez l'amertume, souvenez-vous combien il faut l'adoucir aux autres. Vous n'avez point un zele empressé pour corriger, mais une délicatesse qui vous serre aisément le cœur.

Je vous demande plus que jamais de ne m'épargner point sur mes défauts. Quand vous en croirez voir quelqu'un que je n'aurai peut-être pas, ce ne sera point un grand malheur. Si vos avis me blessent, cette sensibilité me montrera que vous aurez trouvé

le vif : ainsi vous m'aurez toujours fait un grand bien en m'exerçant à la petitesse et en m'accoutumant à être repris. Je dois être plus rabaissé qu'un autre à proportion de ce que je suis plus élevé par mon caractere, et que Dieu demande de moi une plus grande mort à tout. J'ai besoin de cette simplicité, et j'espere qu'elle augmentera notre union loin de l'altérer.

LETTRE CXVI.

Circonspection nécessaire dans la correction d'autrui. On ne doit juger des défauts que suivant que Dieu les fait voir, quand on l'écoute dans le recueillement.

VOTRE derniere lettre m'a fait un sensible plaisir : je remercie Dieu qui vous l'a fait écrire. Je suis également persuadé, et de votre sincérité pour vouloir dire tout, et de votre impuissance de le faire. Pendant que nous ne sommes point encore entièrement parfaits, nous ne pouvons nous connoître qu'imparfaitement. Le même amour-propre qui fait nos défauts les cache très subtilement et aux yeux

d'autrui et aux nôtres. L'amour-propre ne peut supporter la vue de lui-même; il en mourroit de honte et de dépit : s'il se voit par quelque coin, il se met dans quelque faux jour pour adoucir sa laideur et pour avoir de quoi s'en consoler. Ainsi il y a toujours quelque reste d'illusion en nous, pendant qu'il y reste quelque imperfection et quelque fonds d'amour-propre.

Il faudroit que l'amour-propre fût déraciné et que l'amour de Dieu agît seul en nous, pour nous montrer parfaitement à nous-mêmes. Alors le même principe qui nous feroit voir nos imperfections nous les ôteroit. Jusques là on ne se connoît qu'à demi, parceq'on n'est qu'à demi à Dieu, étant encore à soi beaucoup plus qu'on ne croit et qu'on n'ose se le laisser voir. Quand la vérité sera pleinement en nous, nous l'y verrons toute pleine : ne nous aimant plus que par pure charité, nous nous verrons sans intérêt et sans flatterie comme nous verrons le prochain. En attendant, Dieu épargne notre foiblesse, en ne nous découvrant notre laideur qu'à proportion du courage qu'il nous donne pour en supporter la vue. Il ne nous montre à nous-mêmes que par morceaux, tantôt l'un tantôt l'autre, à mesure qu'il veut entreprendre en nous quelque correction. Sans cette

préparation miséricordieuse qui proportionne la force et la lumiere, l'étude de nos miseres ne produiroit que le désespoir.

Les personnes qui conduisent ne doivent nous développer nos défauts que quand Dieu commence à nous y préparer. Il faut voir un défaut avec patience, et n'en rien dire au dehors jusqu'à ce que Dieu commence à le reprocher au dedans. Il faut même faire comme Dieu, qui adoucit ce reproche, en sorte que la personne croit que c'est moins Dieu qu'elle-même qui s'accuse et qui sent ce qui blesse l'amour. Toute autre conduite où l'on reprend avec impatience, parcequ'on est choqué de ce qui est défectueux, est une critique humaine et non une correction de grace. C'est par imperfection qu'on reprend les imparfaits. C'est un amour-propre subtil et pénétrant qui ne pardonne rien à l'amour-propre d'autrui. Plus il est amour-propre, plus il est sévere censeur. Il n'y a rien de si choquant que les travers d'un amour-propre à un autre amour-propre délicat et hautain. Les passions d'autrui paroissent infiniment ridicules et insupportables à quiconque est livré aux siennes. Au contraire l'amour de Dieu est plein d'égards, de supports, de ménagements et de condescendances. Il se proportionne, il attend, il ne fait jamais deux pas à la fois. Moins on s'aime, plus

on s'accommode aux imperfections de l'amour-propre d'autrui pour le guérir patiemment. On ne fait jamais aucune incision sans mettre beaucoup d'onction sur la plaie; on ne purge le malade qu'en le nourrissant; on ne hasarde aucune opération que quand la nature indique elle-même qu'elle y prépare. On attendra des années pour placer un avis salutaire. On attend que la Providence en donne l'occasion au dehors, et que la grace en donne l'ouverture au dedans du cœur. Si vous voulez cueillir le fruit avant qu'il soit mûr, vous l'arrachez à pure perte.

De plus, vous avez raison de dire que vos dispositions changeantes vous échappent, et que vous ne savez que dire de vous. Comme la plupart des dispositions sont passageres et mélangées, celles qu'on tâche d'expliquer deviennent fausses avant que l'explication en soit achevée : il en survient une autre toute différente qui tombe aussi à son tour dans une apparence de fausseté. Mais il faut se borner à dire de soi ce qui en paroît vrai dans le moment où l'on ouvre son cœur. Il n'est pas nécessaire de dire tout en s'attachant à un examen méthodique; il suffit de ne rien retenir par défaut de simplicité, et de ne rien adoucir par les couleurs flatteuses de l'amour-propre. Dieu supplée le reste selon le besoin en faveur d'un

cœur droit; et les ames éclairées par la grace remarquent sans peine ce qu'on ne sait pas leur dire quand on est devant elles naïf, ingénu et sans réserve.

Pour nos amis imparfaits, ils ne peuvent nous connoître qu'imparfaitement. Souvent ils ne jugent de nous que par les défauts extérieurs qui se font sentir dans la société et qui incommodent leur amour-propre. L'amour-propre est un censeur âpre, rigoureux, soupçonneux et implacable. Le même amour-propre qui leur adoucit leurs propres défauts leur grossit les nôtres. Comme ils sont dans un point de vue très différent du nôtre, ils voient en nous ce que nous n'y voyons pas, et ils n'y voient pas ce que nous y voyons. Ils y voient avec subtilité et pénétration beaucoup de choses qui blessent la délicatesse et la jalousie de leur amour-propre et que le nôtre nous déguise; mais ils ne voient point dans notre fond intime ce qui salit nos vertus et qui ne déplaît qu'à Dieu seul. Ainsi leur jugement le plus approfondi est bien superficiel. Ma conclusion est qu'il suffit d'écouter Dieu dans un profond silence intérieur, et de dire en simplicité pour et contre soi tout ce qu'on croit voir à la pure lumiere de Dieu dans le moment où l'on tâche de se faire connoître.

Vous me direz peut-être que ce silence intérieur est difficile quand on est dans la sécheresse, dans le vuide de Dieu, et dans l'insensibilité que vous m'avez dépeinte. Vous ajouterez peut-être que vous ne sauriez travailler activement à vous recueillir.

Mais je ne vous demande point un recueillement actif et d'industrie : c'est se recueillir passivement que de ne se dissiper pas, et que de laisser tomber l'activité naturelle qui dissipe. Il faut encore plus éviter l'activité pour la dissipation que pour le recueillement. Il suffit de laisser faire Dieu, et de ne l'interrompre pas par des occupations superflues qui flattent le goût ou la vanité. Il suffit de laisser souvent tomber l'activité propre par une simple cessation ou repos qui nous fait rentrer sans aucun effort dans la dépendance de la grace. Il faut s'occuper peu du prochain, lui demander peu, en attendre peu, et ne croire pas qu'il nous manque quand notre amour-propre est tenté de croire qu'il y trouve quelque mécompte. Il faut laisser tout effacer, et porter petitement toute peine qui ne s'efface pas.

Ce recueillement passif est très différent de l'actif, qu'on se procure par travail et par industrie, en se proposant certains objets distincts et arrangés. Celui-

là [1] n'est qu'un repos du fond qui est dégagé des objets extérieurs de ce monde. Dieu est moins alors l'objet distinct de nos pensées au dehors qu'il n'est le principe de vie qui regle nos occupations. En cet état on fait en paix et sans empressement ni inquiétude tout ce qu'on a à faire. L'esprit de grace le suggere doucement. Mais cet esprit jaloux arrête et suspend notre action dès que l'activité de l'amour-propre commence à s'y mêler. Alors la simple non-action fait tomber ce qui est naturel, et remet l'ame avec Dieu pour recommencer au dehors sans activité le simple accomplissement de ses devoirs.

En cet état l'ame est libre dans toutes les sujétions extérieures, parcequ'elle ne prend rien pour elle de tout ce qu'elle fait : elle ne le fait que pour le besoin. Elle ne prévoit rien par curiosité; elle se borne au moment présent; elle abandonne le passé à Dieu; elle n'agit jamais que par dépendance. Elle s'amuse pour le besoin de se délasser et par petitesse; mais elle est sobre en tout, parceque l'esprit de mort est sa vie. Elle est contente ne voulant rien.

Pour demeurer dans ce repos il faut laisser sans cesse tomber tout ce qui en fait sortir. Il faut se faire taire très souvent pour être en état d'écouter le maî-

(1) Le passif.

tre intérieur qui enseigne toute vérité; et si nous sommes fideles à l'écouter, il ne manquera pas de nous faire taire souvent. Quand nous n'entendons pas cette voix intime et délicate de l'esprit, qui est l'ame de notre ame, c'est une marque que nous ne nous taisons point pour l'écouter. Sa voix n'est point quelque chose d'étranger : Dieu est dans notre ame comme notre ame dans notre corps. C'est quelque chose que nous ne distinguons plus de nous, mais quelque chose qui nous mene, qui nous retient, et qui rompt toutes nos activités.

Le silence que nous lui devons pour l'écouter n'est qu'une simple fidélité à n'agir que par dépendance, et à cesser dès qu'il nous fait sentir que cette dépendance commence à s'altérer. Il ne faut qu'une volonté souple, docile et dégagée de tout, pour s'accommoder à cette impression. L'esprit de grace nous apprend lui-même à dépendre de lui en toute occasion. Ce n'est point une inspiration miraculeuse qui expose à l'illusion et au fanatisme; ce n'est qu'une paix du fond pour se prêter sans cesse à l'esprit de Dieu dans les ténebres de la foi, sans rien croire que les vérités révélées et sans rien pratiquer que les commandements évangéliques.

Pour votre insensibilité dans un état de sécheresse, de foiblesse, d'obscurité et de misere intérieure, je

n'en suis point en peine pourvu que vous demeuriez dans ce *recueillement passif* dont je viens de parler, avec une petitesse et une docilité sans réserve. Quand je parle de docilité, je ne vous la propose que pour N.... et je sais combien votre cœur a toujours été ouvert de ce côté-là. Nous ne sommes en sûreté qu'autant que nous ne croyons pas y être, et que nous donnons par petitesse, aux plus petits même, la liberté de nous reprendre. Pour moi je veux être repris par tous ceux qui voudront me dire ce qu'ils ont remarqué en moi; et j'espere, par la grace de Dieu, de ne m'élever point au dessus d'aucun des plus petits.

LETTRE CXVII.

Souffrir sans perdre courage et avec fidélité, sous la main de Dieu, les opérations douloureuses qui nous rappetissent.

C'EST dans la peine et dans l'amertume que je vous goûte davantage. J'ai vu de la candeur et de la petitesse dans vos lettres, et j'en remercie Dieu avec attendrissement. Il faut aimer ce que Dieu aime; et je ne doute point qu'il ne nous aime davantage

quand il nous rappetisse en nous rabaissant. Pendant que cette opération vous est douloureuse, comptez qu'elle vous est utile et nécessaire. Le chirurgien ne nous fait du mal qu'autant qu'il coupe dans le vif. Le malade ne sent rien quand on ne coupe que la chair déja morte. Si vous étiez mort aux choses dont il s'agit, leur retranchement ne vous causeroit aucune douleur. Détachez-vous absolument si vous voulez être en paix et mourir à vous-même. Ne vous contentez pas de faire certains efforts et d'être petit par secousses. Délaissez-vous sans aucune réserve à Dieu pour mourir à vous-même dans toute l'étendue de ses desseins. Courage sans courage humain : ne perdez pas les grands fruits de cette croix. Soumettez-vous, non seulement à N..... pour vous laisser redresser, mais encore aux plus petits qui se mêleront de vous donner des avis à propos ou hors de propos. S'ils ne sont pas bons pour ceux qui les donneront par une critique indiscrete, ils seront excellents pour vous qui les recevrez en esprit de désappropriation et de mort.

Pour vos défauts, supportez-les avec patience comme ceux du prochain sans les flatter ni excuser. Il ne faut pas les vouloir garder puisqu'ils déplaisent à Dieu : mais il faut sentir votre impuissance de les vaincre, et profiter de l'abjection qu'ils vous causent

à vos propres yeux pour désespérer de vous-même. Jusqu'à ce désespoir de la nature il n'y a rien de fait. Mais il ne faut jamais désespérer des bontés de Dieu sur nous, et ne nous défier que de nous-mêmes. Plus on désespere de soi pour n'espérer qu'en Dieu sur la correction de ses défauts, plus l'œuvre de la correction est avancée. Mais aussi il ne faut pas que l'on compte sur Dieu sans travailler fortement de notre part. La grace ne travaille avec fruit en nous qu'autant qu'elle nous fait travailler sans relâche avec elle. Il faut veiller, se faire violence, craindre de se flatter, écouter avec docilité les avis les plus humiliants, et ne se croire fidele à Dieu qu'à proportion des sacrifices qu'on fait tous les jours pour mourir à soi-même.

LETTRE CXVIII.

Se laisser juger, et se corriger en suivant l'esprit de grace.

C'est à N..... à se laisser juger par les personnes qui le connoissent et qui sont unies avec lui dans la même voie. Ce n'est pas assez de croire ce dont nous avons l'expérience, il faut croire tout, quoiqu'on ne le voie pas, et le supposer vrai. Je compte que c'est

faute d'attention que N..... ne l'a pas vu. Il reste le point principal, qui est de se corriger; c'est à quoi il faut travailler en la maniere qui convient : il faut le faire avec paix, simplicité et petitesse. Dieu veuille qu'il le fasse comme je le dis !

Je crois qu'il ne doit point avoir d'activité pour sa correction, et qu'elle doit venir par une simple fidélité à l'attrait de chaque moment sans former des projets ni employer certains moyens. Il suffit de demeurer dans une certaine paix où l'esprit de grace fait sentir ce qui seroit d'un mouvement propre et d'une recherche secrete de sa satisfaction.

LETTRE CXIX.

Souffrir avec acquiescement la vue de ses défauts et la douleur qu'elle cause.

JAMAIS les cœurs ne vous furent plus ouverts qu'ils le sont; mais Dieu permet que vous ne les voyiez pas et que vous croyiez voir le contraire. Toutes vos sensibilités et toutes vos pensées sans fondement se tourneront à bien, pourvu que vous n'y ajoutiez aucun consentement libre. Quand même vous seriez rongé par la cruelle jalousie, vous

ne seriez que dans la peine des ames du purgatoire, qui, comme vous savez, souffrent une extrême douleur dans une profonde paix. Une douleur qui n'ôte point la paix de la volonté et qu'on accepte avec amour peut être grande, mais elle porte avec soi une très douce consolation. On souffre beaucoup, mais on est content de souffrir, et on ne voudroit pas diminuer sa souffrance. Si nous pouvions interroger les ames du purgatoire sur leur état, elles nous répondroient: Nous souffrons une douleur terrible, mais rien n'ôte tant à la douleur sa cruauté qu'un plein acquiescement : nous ne voudrions pas avancer d'un moment notre béatitude. C'est le feu de l'amour jaloux et vengeur qui les brûle. C'est le feu de la jalousie de l'amour-propre qui vous brûle, et que Dieu tourne contre lui-même pour sacrifier tout au pur amour. Acquiescez avec abandon. Ne vous écoutez plus, vous ne faites qu'alonger votre purgatoire; et vous le changeriez en enfer si vous résistiez à l'esprit de Dieu.

LETTRE CXX.

S'accoutumer à voir sa laideur intérieure en espérant toujours en Dieu.

J'AI vu la lettre que vous avez reçue : elle est excellente; et vous lui ressemblerez si vous êtes fidele à la suivre. Désespérez toujours de vos propres efforts qui vous épuisent sans vous soutenir; et n'espérez qu'en la grace, à l'opération sainte, unie et paisible de laquelle il faut s'accommoder. Ne résistez point à Dieu, et vous aurez la paix dans vos souffrances mêmes. Dites-nous tout, non pour vous livrer à la tentation par des raisonnements sans fin, mais par pure simplicité en écoutant ce qu'on vous dit. Votre grand mal n'est point dans le sentiment involontaire de jalousie, qui ne feroit que vous humilier très utilement : il est dans la révolte de votre cœur, qui ne peut souffrir un mal si honteux, et qui, sous prétexte de délicatesse de conscience, veut secouer le joug de l'humiliation. Vous n'aurez ni fidélité ni repos que quand vous consentirez pleinement à éprouver toute votre vie tous les sentiments indignes et honteux qui vous occupent. Vos vains efforts ne feront qu'irriter le mal à l'infini ; mais ce

mal sera un merveilleux remède à votre orgueil dès que vous voudrez vous le laisser appliquer patiemment par la main de Dieu.

Accoutumez-vous donc à vous voir injuste, jalouse, envieuse, inégale, ombrageuse. La paix est là : vous ne la trouverez jamais ailleurs. Quel fruit avez-vous eu jusqu'ici à désobéir? Il faut que Dieu fasse à chaque fois un miracle de grace pour vous domter : vous usez tout, et votre amour-propre se déguise en dévotion bien empesée pour défaire l'ouvrage de Dieu, qui est une opération détruisante. Laissez-vous détruire, et Dieu fera tout en vous.

LETTRE CXXI.

Ne point écouter ce que nous dit l'amour-propre, mais ce que nous dit l'amour de Dieu.

Je vous conjure de ne vous point écouter. L'amour-propre parle à une oreille et l'amour de Dieu à l'autre. L'amour-propre est impétueux, inquiet, hardi et entraînant. L'amour de Dieu est simple, paisible, de peu de paroles. Il parle d'une voix douce et délicate. Dès qu'on prête l'oreille à l'amour-propre qui crie, on ne peut plus discerner la voix tranquille et modeste du saint amour. Chacun

ne parle que de son objet. L'amour-propre ne parle que du *moi*, qui, selon lui, n'est jamais assez bien traité. Il n'est question que d'amitié, d'égards, d'estime : il est au désespoir de tout ce qui ne le flatte pas. Au contraire l'amour de Dieu veut que le *moi* soit oublié, qu'on le compte pour rien, que Dieu seul soit tout, que le *moi*, qui est le dieu des personnes profanes, soit foulé aux pieds, que l'idole soit brisée, et que Dieu devienne le *moi* des ames épouses, en sorte que Dieu soit ce qui les occupe comme les autres sont occupées du *moi*. Faites taire l'amour-propre parleur, vain et plaintif, pour écouter dans le silence du cœur cet autre amour qui ne parle qu'autant qu'on le consulte. Ne laissez pas de dire par simplicité vos peines aux personnes qui peuvent vous soulager.

LETTRE CXXII.

Ne point écouter l'imagination ni les sentiments, mais Dieu en toutes choses avec démission d'esprit.

Je suis véritablement en inquiétude sur vos peines. Je vous envoie une personne qui vous parlera avec grace et simplicité en attendant que je puisse vous aller voir. Ce que je me borne à vous demander est que vous ne preniez point pour des jugements arrêtés et volontaires toutes les chimeres qui passent dans votre imagination comme dans celle de tout le genre humain. Plus on est ombrageux contre ces chimeres, plus elles excitent une imagination vive et effarouchée. La crainte du mal le redouble. Pour la violence de vos sentiments douloureux, il la faut porter comme la fievre. Cette violence se calme bientôt quand on ne l'entretient pas en l'écoutant par des réflexions d'amour-propre. Un feu qu'on n'attise pas est bientôt éteint.

Soyez foible, mais soyez petite. Soyez impuissante pour le bien, mais soyez simple. Supportez-vous; supportez les autres. Consentez qu'ils vous supportent à leur tour. Ne vous occupez pour le fond

ni d'autrui ni de vous. Le fond doit être tout occupé de Dieu : la vue volontaire de soi et d'autrui ne doit venir que comme par occasion, suivant que Dieu nous y applique pour remplir des devoirs.

Ne me regardez que comme un simple instrument de Providence. Il faut que je vous sois, pour votre conduite vers Dieu, comme un cocher pour un voyage. Il faut mourir à moi, afin que je vous sois un moyen de mort pour tout le reste. Ne soyez point fâchée de trouver en moi tant de sujets d'y mourir. Vous ne ferez jamais rien de bon par moi qu'en esprit de foi pure. Quand même je serois le plus indigne et le plus méchant des hommes, je ne laisserois pas de faire l'œuvre de Dieu en vous, pourvu que vous vous prêtiez à ses desseins. Mais, par votre résistance continuelle sous des prétextes imaginaires, vous défaites à toute heure d'une main ce que vous faites de l'autre. Le grand mal vient de ce que vous suivez, non seulement votre esprit, mais encore votre imagination dans tout ce qu'elle vous présente de plus faux et de moins vraisemblable, par préférence à tout ce qu'on vous dit de plus constant et de plus nécessaire. Cette indocilité brouille tout. Non seulement vous ne cédez point dans les temps de trouble, mais encore vous n'acquiescez jamais pleinement par démission d'esprit pour laisser tom-

ber votre activité. O mon Dieu! quand serez-vous pauvre d'esprit et consentante à cette bienheureuse pauvreté! Vous passez votre vie dans des songes douloureux. Soyez, je vous conjure, petite et docile.

LETTRE CXXIII.

Ne point s'entretenir avec soi-même; laisser Dieu nous parler, et l'écouter dans le silence.

QUOIQUE vous ne m'écriviez point, je ne puis m'empêcher de vous écrire et de vous presser de me donner de vos nouvelles. Êtes-vous en paix dans votre solitude? N'y êtes-vous point avec vous-même? On n'est jamais moins seul que quand on est avec soi. Au moins on se sépare des autres à certaines heures, et on trouve des entre-deux pour se retrancher; mais, dès qu'on est livré à soi, il n'y a plus de milieu ni d'heure de réserve. L'amour-propre parle nuit et jour: plus il est solitaire, plus il est vif et importun. Je prie Dieu de prendre sa place, et de faire lui seul toute la société de votre cœur.

Heureuse l'ame qui se tait pour n'écouter que lui! O qu'il dit de vérités consolantes quand il parle en liberté! Comme on dit tout à Dieu sans lui dire

une certaine suite de paroles, il dit tout aussi de son côté sans suite de discours. Le cœur de l'homme ne parle jamais si parfaitement que quand il se montre et se livre parfaitement à Dieu. C'est tout dire sans parole distincte, que de s'exposer au regard divin, et que de s'abandonner à toute volonté du bien-aimé. De même Dieu dit tout sans parole quand il montre sa vérité et son amour. Aimez, et vous avez tout dit. Laissez-vous à l'amour infini, et vous avez tout écouté et tout compris.

LETTRE CXXIV.

Sacrifice absolu de l'amour-propre, par un abandon très réel, quoique dans l'obscurité.

N..... vous dira combien je suis occupé de vous et avec quel plaisir j'apprends que vous êtes en paix. O le grand sacrifice que la simplicité! c'est le martyre de l'amour-propre. Ne le plus écouter, c'est la véritable abnégation. On aimeroit mieux souffrir les plus cruels tourments. Dix ans d'austérités corporelles ne seroient rien en comparaison de ce retranchement des jalousies et des délicatesses de l'amour-propre toujours curieux sur soi.

Cet abandon seroit le plus grand de tous les soutiens s'il étoit apperçu avec certitude : mais il ne seroit plus abandon si on le possédoit ; il seroit la plus riche et la plus flatteuse possession de nous-mêmes. Il faut donc que l'abandon qui nous donne tout nous cache tout, et qu'il soit lui-même caché. Alors ce dépouillement total nous donne en réalité toutes les choses qu'il dérobe à notre amour-propre. C'est que l'unique trésor du cœur est le détachement. Quiconque est détaché de tout et de soi, retrouve tout et soi-même en Dieu. L'amour de Dieu s'enrichit de tout ce que l'amour-propre avare a perdu.

Vivez donc et mourez tous les jours sur le fumier de Job. Jésus-Christ *nous a enrichis*, comme [1] parle saint Paul, *non de ses richesses visibles et éclatantes, mais de sa seule pauvreté*. Nous voudrions des étoffes d'or; mais il ne nous faut que la nudité de Jésus-Christ sur la croix, ou ses vêtements déchirés en plusieurs morceaux et abandonnés à ceux qui le crucifient. Je dis toutes ces choses bien à mon aise, moi qui cherche le repos et la consolation, moi qui crains la peine et la douleur, moi qui crie les hauts cris dès

(1) II. Cor. 8, v. 9.

que Dieu coupe dans le vif; mais enfin c'est la vérité qui me condamne, et à la condamnation de laquelle je souscris au fond de mon cœur si je ne me trompe. Faites de même.

LETTRE CXXV.

Abandon à la seule volonté de Dieu; détachement de tout le reste.

J'ENTRE dans vos peines. Que ne puis-je faire quelque chose de plus! Il faut imiter la foi d'Abraham et aller toujours sans savoir où. On ne s'égare que pour se proposer un but de son propre choix. Quiconque ne veut rien que la seule volonté de Dieu la trouve par-tout, de quelque côté que la Providence le tourne, et par conséquent il ne s'égare jamais. Le véritable abandon n'ayant aucun chemin propre ni dessein de se contenter, va toujours droit comme il plaît à Dieu. La voie droite est de se renoncer, afin que Dieu seul soit tout et que nous ne soyons rien. J'espere que celui qui nourrit les petits oiseaux aura soin de vous. Heureux celui qui, comme Jésus-Christ, n'a pas de quoi reposer sa tête! Quand on s'est livré à la pauvreté intérieure même, doit-

on craindre l'extérieure? Soyez fidele à Dieu, et Dieu le sera à ses promesses. Faites honneur à la religion qui est si méprisée, et elle vous le rendra avec usure. Montrez au monde un courtisan qui vit de pure foi.

Craignez votre vivacité empressée, votre goût pour le monde, votre ambition secrete qui se glisse sans que vous l'apperceviez. Ne vous engouez point de certaines conversations de politique ou de joli badinage qui vous dissipent, qui vous indisposent au recueillement et à l'oraison. Parlez peu; coupez court; ménagez votre temps; travaillez avec ordre et de suite; mettez les œuvres en la place des beaux discours. Encore une fois, l'avenir n'est point encore à vous; il n'y sera peut-être jamais. Bornez-vous au présent; mangez le pain quotidien. (1) *Demain aura soin de lui-même: à chaque jour suffit son mal.* C'est tenter Dieu que de faire provision de manne pour deux jours; elle se corrompt. Vous n'avez point aujourd'hui la grace de demain: elle ne viendra qu'avec demain lui-même. Moment présent, petite éternité pour nous.

(1) Matth. 6, v. 34.

LETTRE CXXVI.

Porter la croix et s'abandonner à la Providence.

On ne peut être plus vivement touché que je le suis de tout ce qui vous est arrivé. Il faut porter la croix comme un trésor; c'est par elle que nous nous sommes rendus dignes de Dieu et conformes à son Fils. Les croix font partie du pain quotidien. Dieu en règle la mesure selon nos vrais besoins, qu'il connoît et que nous ignorons. Laissons-le faire, et abandonnons-nous à sa main. Soyez enfant de la Providence. Laissez raisonner vos parents et amis. Ne pensez point de loin à l'avenir. La manne se corrompoit quand on vouloit par précaution en faire provision pour plus d'un jour. Ne dites point: qu'est-ce que nous ferons demain? *Le jour de demain aura soin de lui-même* (1). Bornez-vous aujourd'hui au besoin présent: Dieu vous donnera en chaque jour les secours proportionnés à ce besoin-là: (2) *Inquirentes autem Dominum non minuentur omni bono*. La Providence feroit des miracles pour nous; mais

(1) Matth. 6, v. 34.

(2) Ps. 33, v. 11.

nous empêchons ces miracles à force de les prévenir. Nous nous faisons nous-mêmes, par une industrie inquiete, une providence aussi fautive que celle de Dieu seroit assurée.

Quant à N..... il aime la religion et a des principes de vertu ; mais il a besoin d'être nourri et soutenu. Il faut le secourir sans le gêner. Vous connoissez son esprit vif et ses longues habitudes : il faut lui passer bien des choses que je ne vous passerois pas. Dieu sait mieux que nous ce qu'il a mis dans chaque homme et ce qu'il doit exiger de lui. Ménagez, supportez, respectez, espérez, fiez-vous au maître des cœurs qui est fidele à ses promesses. Soyez fidele et docile vous-même. Mettez à profit vos foiblesses par une défiance infinie de vous-même, et par une souplesse enfantine pour vous laisser corriger. La petitesse sera votre force dans la foiblesse même.

LETTRE CXXVII.

Croix et abandon en foi.

Je ne doute point que Notre Seigneur ne vous traite toujours comme l'un de ses amis, c'est-à-dire avec des croix, des souffrances et des humiliations. Ces voies et ces moyens, dont Dieu se sert pour attirer à soi les ames, font bien mieux et plus vîte l'ouvrage que non pas les propres efforts de la créature; car cela détruit de soi-même et arrache les racines de l'amour-propre, que nous ne pourrions pas même découvrir qu'à grande peine; mais Dieu, qui connoît ses tanieres, le va attaquer dans son fort et sur son fonds.

Si nous étions assez forts et fidèles pour nous confier tout-à-fait à Dieu, et le suivre simplement par où il voudroit nous mener, nous n'aurions pas besoin de grandes applications d'esprit pour travailler à la perfection; mais parceque nous sommes si foibles dans la foi, que nous voulons savoir par-tout où nous allons sans nous en fier à Dieu, c'est ce qui alonge notre chemin et qui gâte nos affaires spirituelles. Abandonnez-vous tant que vous pourrez à Dieu, et jusqu'au dernier respir; et il ne vous délaissera pas.

LETTRE CXXVIII.

Ne point agir par naturel, et amortir sa vivacité.

SUIVEZ la voie de mort dans laquelle Notre Seigneur vous a mis, et travaillez à amortir cette vivacité de votre naturel qui vous entraîne dans ce que vous faites. Soyez persuadé que tout ce que nous faisons par ce que nous sommes, je veux dire selon notre humeur et tempérament, n'ayant rien de surnaturel, nous rend ce que nous faisons inutile pour nous avancer en Dieu; et parceque sa divine Majesté demande des ames qu'elle attire à soi un retour ou recoulement perpétuel dans notre fin derniere et dans la plénitude du vrai bien, lorsque nous agissons par nous-mêmes et selon notre humeur, tout ce que nous faisons se réfléchit sur nous-mêmes et en demeure là; et Dieu n'y a point de part.

Vous voyez donc de quelle importance il vous est de réprimer la vivacité de vos humeurs et passions, et que c'est très peu de chose de voir et pénétrer les secrets de la vie spirituelle, si on ne met point en exécution les moyens qui sont nécessaires pour parvenir à sa fin, qui est l'union réelle et vé-

ritable avec Dieu. Ceci ne demande point d'occupation de tête ni d'esprit, mais bonne volonté dans les occasions qui se présentent.

LETTRE CXXIX.

Agir simplement dans le choix des sociétés. Les doutes viennent de trop raisonner, et ne se guérissent que par l'abandon en pure foi. Le sacrifice doit se consommer sans compassion.

La solitude vous est utile jusqu'à un certain point : elle vous convient mieux qu'une regle de communauté qui gêneroit votre attrait de grace; mais vous pourriez facilement vous mécompter sur votre goût de retraite. Contentez-vous de ne voir que les personnes avec lesquelles vous avez des liaisons intérieures de grace ou des liaisons extérieures de Providence; encore même ne faut-il point vous faire une pratique de ne voir que les personnes de ces deux sortes; et sans tant raisonner il faut en chaque occasion suivre votre cœur, pour voir ou ne pas voir les personnes qu'il est permis communément de voir; sur-tout ne vous éloignez point de celles qui peuvent vous soutenir dans votre vocation.

Je voudrois que vous évitassiez toute activité par rapport à la personne sur laquelle vous me demandez mon avis. Ne vous faites point une regle ni de vous éloigner ni de vous rapprocher d'elle. Tenez-vous seulement à portée de lui être utile et de lui dire la vérité toutes les fois qu'elle reviendra à vous. Ne la rebutez jamais. Montrez-lui un cœur toujours ouvert et toujours uni. Quand elle paroîtra s'éloigner, écrivez-lui selon les occasions avec simplicité pour la rappeler à la véritable vocation de Dieu. Avertissez-la des pieges à craindre; mais ne vous inquiétez point, et n'espérez pas de corriger l'humain par une activité humaine.

Vous doutez, et vous ne pouvez porter le doute. Je ne m'en étonne pas : le doute est un supplice. Mais ne raisonnez point, et vous ne douterez plus. L'obscurité de la pure foi est bien différente du doute. Les peines de la pure foi portent leur consolation et leur fruit. Après qu'elles ont anéanti l'homme elles le renouvellent et le laissent en pleine paix. Le doute est le trouble d'une ame livrée à elle-même, qui voudroit voir ce que Dieu veut lui cacher, et qui cherche des sûretés impossibles par amour-propre. Qu'avez-vous sacrifié à Dieu sinon votre propre jugement et votre intérêt? Voulez-vous perdre de vue ce qui a toujours été votre but dès le

premier pas que vous avez fait, savoir, de vous abandonner à Dieu? Voulez-vous faire naufrage au port, vous reprendre, et demander à Dieu qu'il s'assujettisse à vos regles, au lieu qu'il veut et que vous lui avez promis de marcher comme Abraham dans la profonde nuit de la foi? Et quel mérite auriez-vous à faire ce que vous faites, si vous aviez des miracles et des révélations pour vous assurer de votre voie? Les miracles mêmes et les révélations s'useroient bientôt, et vous retomberiez encore dans vos doutes. Vous vous livrez à la tentation. Ne vous écoutez plus vous-même. Votre fond, si vous le suivez simplement, dissipera tous ces vains fantômes.

Il y a une extrême différence entre ce que votre esprit rassemble dans sa peine et ce que votre fond conserve dans la paix. Le dernier est de Dieu; l'autre n'est que votre amour-propre. Pour qui êtes-vous en peine? Pour Dieu ou pour vous? Si ce n'étoit que pour Dieu seul, ce seroit une vue simple, paisible, forte, et qui nourriroit votre cœur et vous dépouilleroit de tout appui créé. Tout au contraire c'est de vous que vous êtes en peine. C'est une inquiétude, un trouble, une dissipation, un desséchement de cœur, une avidité naturelle de reprendre des appuis humains et de ne vous laisser jamais mourir.

Que puis-je vous répondre? Vous demandez à

être revêtue; je ne puis vous souhaiter que dépouillement. Vous voulez des sûretés; et Dieu est jaloux de n'en souffrir aucune. Vous cherchez à vivre; et il ne s'agit plus que d'achever de mourir et d'expirer dans le délaissement sensible. Vous me demandez des moyens; il n'y a plus de moyens: c'est en les laissant tomber tous que l'œuvre de mort se consomme. Que reste-t-il à faire à celui qui est sur la roue? Faut-il lui donner des remedes ou des aliments? Lui faut-il donner les cordiaux qu'il demande? Non; ce seroit prolonger son supplice par une cruelle complaisance et éluder l'exécution de la sentence du juge. Que faut-il donc? Rien que ne rien faire, et le laisser au plutôt mourir.

LETTRE CXXX.

Souffrir avec patience et sans se troubler les sentiments pénibles qui ne sont pas dans la volonté et qui humilient.

On ne peut être plus en peine que je le suis de l'état où vous êtes. Vos douleurs sont involontaires, et elles se tourneront en mérite dès que vous les souffrirez avec patience et humilité. Vous feriez de

vos souffrances agréables à Dieu une infidélité dangereuse si vous les écoutiez trop. Ce n'est rien que d'avoir le sentiment des passions les plus injustes, pourvu qu'on n'en ait pas la volonté. Ne vous troublez donc point. Dieu permet que votre imagination vous grossisse les objets pour vous faire souffrir et pour vous humilier. Entrez dans ses desseins crucifiants. Laissez-vous attacher à la croix que Dieu vous présente : mais n'y en ajoutez aucune de votre invention. C'est dans les commencements de la tentation qu'il faut en arrêter le progrès par une fidélité toute simple. Mon Dieu! quelle paix n'auriez-vous point au milieu de vos sentiments les plus pénibles si vous vouliez bien les souffrir, et vous délaisser sans aucun retour volontaire de délicatesse pour vous-même! L'amour-propre désespéré crie les hauts cris. Je ne m'en étonne pas : tant mieux qu'il ait sujet de bien crier. Allez toujours votre chemin sans écouter ses cris. Cette fidélité toute simple feroit tomber les trois quarts de vos peines. Le trouble n'y seroit plus, et le trouble est ce qui les rend insupportables. Demeurez dans le sein de Dieu et il vous soulagera.

LETTRE CXXXI.

Souffrir avec petitesse et abandon, et en n'écoutant que Dieu.

J'ESPERE que Dieu calmera votre cœur. Je ne veux vous ôter ni le sentiment vif et douloureux, ni même les réflexions involontaires qui vous tourmentent. Je voudrois seulement que vous n'y ajoutassiez pas des réflexions délibérées. Vous vous écoutez à plusieurs reprises. J'ai remarqué qu'après un peu de relâche vous reprenez vos réflexions. Voilà la vraie source de vos plus grandes peines. D'ailleurs vous dites que vous ne sauriez vous empêcher d'écouter vos raisons parcequ'elles vous paroissent claires. Mais prenez garde que toutes les personnes soupçonneuses et indociles en disent autant. Il faut se faire taire, non par effort, mais par simple et paisible volonté de laisser faire Dieu, et par pur abandon à sa grace.

Un rien vous dure des heures et des jours parceque vous attisez le feu, et par-là il s'envenime dans votre cœur. Ne vous en faites donc point des croix au-delà de celles que la main de Dieu vous fait

elle-même. Vous sentez ce qu'il veut : ne voyez et n'écoutez que cela : tout le reste est tentation. Obéissez sans consulter ni votre raison ni vos forces. Dieu fera tout si vous le laissez faire. Je vous conjure de l'écouter dans un vrai silence intérieur. Encore une fois, la tentation, quelque humiliante qu'elle paroisse, se tourne à profit quand on la souffre en paix sans y consentir. C'est l'humiliation même qui en est le vrai profit. Ce qui fait horreur à l'amour-propre est précisément de quoi nous avons besoin. Il n'y a aucun sentiment injuste dont je sois en peine quand on le découvre avec simplicité et qu'on n'y adhere pas volontairement. Sacrifiez votre peine à celui qui ne la permet qu'afin que vous lui en laissiez le sacrifice. Cherchez en Jésus-Christ la paix que vous ne trouverez jamais en vous-même.

LETTRE CXXXII.

Ne point prendre de résolution pendant que le trouble de la tentation dure.

L'EXCÈS de votre peine est comme un torrent qu'il faut laisser écouler. Nulle parole ne fait impression sur vous, et vous pensez voir avec la derniere évidence les choses les moins réelles : mais c'est l'effet ordinaire des grandes peines. Dieu permet que nonobstant tout votre bon esprit vous n'appercevez pas ce qui saute aux yeux; et vous croyez voir clairement ce qui n'est point. Dieu tirera sa gloire de tout votre cœur, pourvu que vous soyez fidele à vous délaisser dans ses mains. Mais rien ne seroit plus inexcusable que de prendre des résolutions dans un état de trouble, qui porte manifestement avec soi l'impuissance de rien faire selon Dieu.

Quand vous serez calmé, faites en esprit de recueillement ce que vous croirez le plus conforme aux intentions de Dieu sur vous. Remettez-vous peu-à-peu à l'oraison, à la simplicité, à l'oubli de vous-même. Allez communier. Écoutez Dieu sans vous écouter. Alors, faites tout ce que vous aurez au cœur; je ne crains pas qu'un tel esprit vous laisse

prendre aucun mauvais parti. Mais vouloir se croire soi-même, quand on est dans le dernier excès de la peine et quand on s'est livré à une tentation violente d'amour-propre, c'est vouloir s'égarer. Demandez-le à tel confesseur droit et sensé qu'il vous plaira de choisir; il vous dira qu'il ne vous est permis de prendre des résolutions qu'après que vous serez rentré dans la tranquillité et le recueillement. Il vous dira que c'est vouloir se tromper soi-même que de ne se défier pas de soi dans un état de peine où la nature est si injuste et si irritée.

Vous me répondrez que je veux empêcher votre changement en vous empêchant de le faire dans le seul temps où vous êtes capable de l'exécuter. Non, Dieu le sait; je ne songe ni à le permettre, ni à l'empêcher; je ne songe qu'à faire en sorte que vous ne manquiez pas à Dieu. Or il est plus clair que le jour que vous lui manqueriez si vous preniez conseil d'un amour-propre piqué au vif, et d'un dépit poussé au désespoir. Voulez-vous changer pour contenter votre amour-propre, quand même Dieu ne le voudroit pas? À Dieu ne plaise! Attendez donc que vous soyez en état de le consulter. Pour mériter ses lumieres il faut être également prêt à tout, et ne tenir à rien qu'on ne soit disposé à lui sacrifier.

LETTRE CXXXIII.

Tourment d'une ame que Dieu veut faire mourir à elle-même, et qui se défend contre le dernier coup de mort.

VOTRE lettre me donne une vraie consolation. J'y vois Dieu qui ne se lasse point de vous poursuivre avec amour lors même que vous faites tant d'efforts pour le fuir. O que vous vous donnez de peine pour lui échapper! O si vous vous en donniez autant pour le laisser faire! Pourquoi craignez-vous tant la mort, puisque vous vous donnez tant de torture toutes les fois que vous voulez retenir un reste de vie mourante et douloureuse? Laissez-vous achever. Vous ne voulez que des ragoûts d'amour-propre. Il ne vous faut que de la simplicité et que de l'oubli de vous-même. Vous voudriez que je vous donnasse des remedes pour vivre encore quand il ne faut plus que mourir. Allez au bout du monde : vous y trouverez votre cœur délicat, épineux, industrieux pour se ronger soi-même : vous y trouverez Dieu jaloux et inexorable pour demander l'entiere mort. Vous portez en vous ces deux jalousies qui déchireront vos entrailles. Mourez : le moindre

reste de vie n'est que douleur. Il n'y a que la mort qui ôte le sentiment. Délaissez-vous au coup de la main de Dieu.

LETTRE CXXXIV.

Sur qui tombe la jalousie de Dieu.

Il m'a paru par vos lettres que votre cœur est un peu élargi. O que je vous desire cette largeur! L'amour la donne, la crainte l'ôte. Vous n'avez pas les craintes de l'amour-propre sur les peines, mais vous les avez au dernier excès sur les fautes. C'est faire injure au bien-aimé que de le croire sans condescendance sur les petites fautes qui échappent sans mauvaise volonté. Sa jalousie ne se tourne point de ce côté-là; elle se tourne bien plus vers les raffinements d'un amour-propre composé, qui se mire dans la symmétrie de ses vertus. L'amour dépris de soi-même n'est pas si délicat sur soi : il est bien plus occupé du bien-aimé : il est simple, confiant, et ne fait qu'aimer. Soyez ainsi, et la paix abondera dans votre cœur.

LETTRE CXXXV.

Consolation solide dans une affliction accablante.

Je prie Dieu tous les jours qu'il vous console. Il y a une consolation que notre cœur ne veut point, et c'est avec raison; elle est vaine et indigne de l'esprit de grace. Mais il y a une autre consolation qui vient de Dieu seul. Il appaise la nature désolée; il fait sentir qu'on n'a rien perdu, et qu'on retrouve en lui tout ce qu'on semble perdre; il nous le rend présent par la foi et par l'amour; il nous montre que nous suivons de près ceux qui nous précedent; il essuie nos larmes de sa propre main. J'espere que celui qui vous a affligé par un coup si accablant moderera votre douleur. Il n'y a que lui qui le puisse faire.

LETTRE CXXXVI.

Au même.

Sur le même sujet.

Je profite de cette occasion pour vous dire combien je suis occupé de vous et de toutes vos peines. Dieu veuille mettre au fond de votre cœur blessé sa consolation! La plaie est horrible; mais la main du consolateur a une vertu toute-puissante. Non, il n'y a que les sens et l'imagination qui aient perdu leur objet. Celui que nous ne pouvons plus voir est plus que jamais avec nous. Nous le trouvons sans cesse dans notre centre commun. Il nous y voit, il nous y procure les vrais secours. Il y connoît mieux que nous nos infirmités, lui qui n'a plus les siennes, et il demande les remedes nécessaires pour notre guérison. Pour moi, qui étois privé de le voir depuis tant d'années, je lui parle, je lui ouvre mon cœur, je crois le trouver devant Dieu; et, quoique je l'aie pleuré amèrement, je ne puis croire que je l'aie perdu. O qu'il y a de réalité dans cette société intime et invisible où les enfants de Dieu se retrouvent!

LETTRE CXXXVII.

Au même.

Sur le même sujet.

Je suis en peine de votre santé. Elle a été mise à de longues et rudes épreuves. D'ailleurs, quand le cœur est malade tout le corps en souffre. Je crains pour vous tous les objets qui réveillent votre douleur. Il faut entrer dans les desseins de Dieu, et s'aider soi-même pour se donner du soulagement. Nous retrouverons bientôt ce que nous n'avons point perdu. Nous nous en approchons tous les jours à grands pas. Encore un peu et il n'y aura plus de quoi pleurer. C'est nous qui mourons : ce que nous aimons vit et ne mourra plus. Voilà ce que nous croyons : mais nous le croyons mal : si nous le croyions bien, nous serions pour les personnes les plus cheres, comme Jésus-Christ vouloit que ses disciples fussent pour lui quand il montoit au ciel : (1) *Si vous m'aimiez,* disoit-il, *vous vous réjouiriez* de ma gloire. Mais on se pleure en pleurant les personnes qu'on regrette. On peut être en peine pour les personnes qui ont mené une vie mondaine : mais pour un vé-

(1) Jean, 14, v. 28.

ritable ami de Dieu, qui a été fidele et petit, on ne peut voir que son bonheur et les graces qu'il attire sur ce qui lui reste de cher ici-bas. Laissez donc appaiser votre douleur par la main de Dieu même qui vous a frappé. Je suis sûr que notre cher prince veut votre soulagement, qu'il le demande à Dieu, et que vous entrerez dans son esprit en modérant votre tristesse.

LETTRE CXXXVIII.

Avis à une personne de profession militaire.

Gardez-vous bien, monsieur, de prendre au hasard des passages de l'écriture pour vous occuper devant Dieu : c'est le tenter; car, encore que toute l'écriture soit inspirée pour instruire les hommes, tous les endroits ne sont ni également destinés à nous donner des instructions directes et immédiates, ni proportionnés à l'intelligence de chaque particulier, ni propres aux besoins de chaque fidele. Choisissez donc les endroits qui conviennent davantage à votre état et à la correction de vos défauts. Cherchez ce qui inspire la vigilance, la confiance en Dieu, le courage contre soi-même et la fidélité aux devoirs

de sa condition. Joignez à cette lecture méditée une autre lecture dans la suite de la journée. Vous pouvez la prendre des Entretiens de saint François de Sales, qui vous instruiront du détail, vous en faciliteront les pratiques, vous encourageront, et vous montreront l'esprit d'amour libre et simple avec lequel il faut servir Dieu gaiement.

La considération de la grandeur et de la bonté de Dieu peut être souvent le sujet de vos réflexions. Mais vous ne devez point vous mettre à méditer sans avoir des paroles particulieres qui arrêtent votre esprit peu acoutumé à demeurer tranquille devant Dieu. Vous perdriez votre temps, et votre cœur ne seroit pas nourri. Il vous faut toujours un sujet certain, mais un sujet clair, simple, sur lequel vous ne fassiez aucune réflexion subtile. Demandez plutôt à Dieu des affections qui vous attachent à lui. Car ce n'est point par l'esprit ni par le raisonnement qu'il attire les ames, c'est par le mouvement du cœur et par l'abaissement de notre esprit. N'espérez pas parvenir dans la méditation à n'être plus distrait, cela est impossible; tâchez seulement de profiter de vos distractions, en les portant avec une humble patience, sans vous décourager jamais. Chaque fois que vous les appercevez, retournez-vous tranquillement vers

Dieu. L'inquiétude sur les distractions est une distraction plus dangereuse que toutes les autres.

Une petite demi-heure de lecture méditée de l'évangile le matin, et le soir une lecture réglée des Entretiens de saint François de Sales, vous suffiront puisque vous avez peu de temps à vous. Employez le reste du temps libre à lire des livres d'histoire, de fortifications, et de tout le reste qui est utile à un homme de votre rang. Jamais un moment de vuide. Le moment où vous ne faites rien de réglé et de bon est le moment où vous faites un très grand mal. Gourmandez-vous vous-même sans pitié sur la vie molle, oisive et amusée.

Pour vos actions, quand elles sont bonnes en elles-mêmes, repoussez toutes les réflexions sur les motifs qui vous les font faire. Vous ne finiriez jamais avec vous-même, vous vous troubleriez, vous tomberiez dans le découragement, et, par de vains raisonnements sur vos actions, vous perdriez tout le temps d'agir.

Il faut vous résoudre à mener une vie plus active que la vôtre. Vous devez voir les gens de votre condition; mais il faut être gai, libre, affable; rien de timide ni de sauvage. Demandez à Dieu qu'il vous ôte votre air timide et trop composé : donnez-vous

à Dieu quand vous allez voir les gens ; mais, pendant la conversation, ne soyez point distrait et rêveur pour courir après la présence de Dieu qui vous échappe. Alors faites ce qu'il veut que vous fassiez, qui est d'être honnête et complaisant. Dans la suite la présence de Dieu vous deviendra plus facile.

Ne prenez point la piété pour un certain sérieux triste, austere et contraignant. [1] *Là où est l'esprit de Dieu, là est la vraie liberté.* Si une fois vous l'aimez de tout votre cœur, vous serez presque toujours en joie avec le cœur au large. Si vous n'allez à lui qu'en Juif, par la crainte, vous ne le trouverez point, et vous ne trouverez au lieu de lui que gêne et trouble de cœur.

Ne manquez jamais d'aller à toutes les choses où les autres vont, non seulement pour les occasions de danger, mais encore pour tout ce qui peut montrer votre assiduité à votre prince.

Soyez bon ami, obligeant, officieux, ouvert ; cela vous fera aimer et appaisera la critique. Qu'on voie que ce n'est point par grimace ni par noirceur, mais par vraie religion et avec courage, que vous renoncez aux débauches des jeunes gens. D'ailleurs gaieté,

(1) II. Cor. 3, v. 17.

discrétion, complaisance, sûreté de commerce, et nulle façon ; peu d'amis, beaucoup de connoissances passageres ; soin de plaire à ceux qui passent pour les plus honnêtes gens et dont l'estime décide, ou à ceux qui excellent dans le métier dont vous souhaitez vous instruire. Ne craignez point de les interroger quand vous serez parvenu à quelque commerce un peu libre avec eux.

LETTRE CXXXIX.

Être fidèle aux exercices de piété, indépendamment du goût sensible. Aimer Dieu, et tendre par la volonté à cet amour.

J'ai souvent pensé, monsieur, depuis hier aux choses que vous me fîtes l'honneur de me dire, et j'espere de plus en plus que Dieu vous soutiendra. Quoique vous ne sentiez pas un grand goût pour les exercices de piété, il ne faut pas laisser d'y être aussi fidele que votre santé le permettra. Un malade convalescent est encore dégoûté ; mais, malgré son dégoût, il faut qu'il mange pour se nourrir.

Il seroit même très utile que vous pussiez avoir quelquefois un peu de conversation chrétienne avec

les personnes de votre famille à qui vous pourrez vous ouvrir : mais pour le choix agissez en toute liberté selon votre goût présent. Dieu ne vous attire point par une touche vive et sensible; et je m'en réjouis pourvu que vous demeuriez ferme dans le bien : car la fidélité, soutenue sans goût, est bien plus pure et plus à l'épreuve de tous les dangers, que les grands attendrissements qui sont trop dans l'imagination. Un peu de lecture et de recueillement chaque jour vous donnera insensiblement la lumiere et la force de tous les sacrifices que vous devez à Dieu. Aimez-le; je vous quitte de tout le reste; tout le reste viendra par l'amour; encore même ne veux-je point vous demander un amour tendre et empressé; il suffit que la volonté tende à l'amour, et que malgré les goûts corrompus qui restent dans le cœur elle préfere Dieu au monde entier et à soi-même. Vous serez le plus ingrat de tous les hommes si vous n'aimez pas Dieu qui vous aime tant, et qui ne se rebute point de frapper à la porte de votre cœur pour y répandre son amour. Quand vous ne trouvez point cet amour en vous, du moins demandez-le, desirez de l'avoir, et attendez-le avec une ferme confiance. Voilà ce que je ne puis m'empêcher de vous dire, tant je suis plein de ce qui vous touche.

LETTRE CXL.

Effets de la mollesse et de l'amusement. Regles de conduite pour les combattre et se surmonter.

Ce que vous avez le plus à craindre, monsieur, c'est la mollesse et l'amusement. Ces deux défauts sont capables de jeter dans les plus affreux désordres les personnes même les plus résolues à pratiquer la vertu, et les plus remplies d'horreur pour le vice. La mollesse est une langueur de l'ame, qui l'engourdit et qui lui ôte toute vie pour le bien; mais c'est une langueur traîtresse qui la passionne secrètement pour le mal, et qui cache sous la cendre un feu toujours prêt à tout embraser. Il faut donc une foi mâle et vigoureuse qui gourmande cette mollesse sans l'écouter jamais. Sitôt qu'on l'écoute et qu'on marchande avec elle tout est perdu. Elle fait même autant de mal selon le monde que selon Dieu. Un homme mou et amusé ne peut jamais être qu'un pauvre homme; et, s'il se trouve dans de grandes places, il n'y sera que pour se déshonorer. La mollesse ôte à l'homme tout ce qui peut faire les qualités éclatantes. Un homme mou n'est pas un homme; c'est une demi-femme. L'amour de ses commodités

l'entraîne toujours malgré ses plus grands intérêts. Il ne sauroit cultiver ses talents ni acquérir les connoissances nécessaires dans sa profession, ni s'assujettir de suite au travail dans les fonctions pénibles, ni se contraindre long-temps pour s'accommoder au goût et à l'humeur d'autrui, ni s'appliquer courageusement à se corriger.

C'est le *paresseux* de l'écriture, qui veut et ne veut pas; qui veut de loin ce qu'il faut vouloir, mais à qui les mains tombent de langueur dès qu'il regarde le travail de près. Que faire d'un tel homme? Il n'est bon à rien. Les affaires l'ennuient, la lecture sérieuse le fatigue, le service de l'armée trouble ses plaisirs, l'assiduité même de la cour le gêne. Il faudroit lui faire passer sa vie sur un lit de repos. Travaille-t-il? les moments lui paroissent des heures. S'amuse-t-il? les heures ne lui sont plus que des moments. Tout son temps lui échappe, il ne sait ce qu'il en fait; il le laisse couler comme l'eau sous les ponts. Demandez-lui ce qu'il a fait de sa matinée : il n'en sait rien; car il a vécu sans songer s'il vivoit : il a dormi le plus tard qu'il a pu, s'est habillé fort lentement, a parlé au premier venu, a fait plusieurs tours dans sa chambre, a entendu nonchalamment la messe. Le dîner est venu : l'après-dînée se passera comme le matin, et toute la vie comme cette journée.

Encore une fois un tel homme n'est bon à rien. Il ne faudroit que de l'orgueil pour ne se pouvoir supporter soi-même dans un état si indigne d'un homme. Le seul honneur du monde suffit pour faire crever l'orgueil de dépit et de rage quand on se voit si imbécille.

Un tel homme non seulement sera incapable de tout bien, mais il tombera peu-à-peu dans les plus grands maux. Le plaisir le trahira. Ce n'est pas pour rien que la chair veut être flattée. Après avoir paru indolente et insensible, elle passera tout d'un coup à être furieuse et brutale; on n'appercevra ce feu que quand il ne sera plus temps de l'étouffer.

Il faut même craindre que vos sentiments de religion, se mêlant avec votre mollesse, ne vous engagent peu-à-peu dans une vie sérieuse et particuliere qui aura quelques dehors réguliers, et qui dans le fond n'aura rien de solide. Vous compterez pour beaucoup de vous éloigner des compagnies folles de la jeunesse, et vous n'appercevrez pas que la religion ne sera que votre prétexte pour les fuir; c'est que vous vous trouverez gêné avec eux; c'est que vous ne serez pas à la mode parmi eux; c'est que vous n'aurez pas les manieres enjouées et étourdies qu'ils cherchent. Tout cela vous enfoncera par votre propre goût dans une vie plus sérieuse et plus sombre:

mais craignez que ce ne soit un sérieux aussi vuide et aussi dangereux que leurs folies gaies. Un sérieux mou, où les passions regnent tristement, fait une vie obscure, lâche, corrompue, dont le monde même, tout monde qu'il est, ne peut s'empêcher d'avoir horreur. Ainsi, peu-à-peu vous quitteriez le monde, non pour Dieu, mais pour vos passions, ou du moins pour une vie indolente qui ne seroit guere moins contraire à Dieu, et qui seroit plus méprisable, selon le monde, que les passions même les plus dépravées. Vous ne quitteriez les grandes prétentions que pour vous entêter de colifichets et de petits amusements dont on doit rougir dès qu'on est sorti de l'enfance.

Venons aux moyens de vous précautionner contre vous-même là-dessus.

Le premier est de vous faire un projet pour remplir votre temps, et de le suivre quoi qu'il vous en coûte. Le second, c'est de mettre dans ce projet, comme l'article le plus essentiel, celui de faire tous les jours une demi-heure de lecture méditée, où vous ne manquerez jamais de renouveler vos résolutions contre votre mollesse. Le troisieme, c'est que vous ferez tous les soirs un examen de votre journée pour voir si la mollesse vous a entraîné, et si vous avez perdu du temps. Le quatrieme est de vous con-

fesser régulièrement de quinze en quinze jours à un confesseur qui connoisse votre penchant, et que vous engagiez à vous soutenir vigoureusement contre vous-même. Le cinquieme moyen est d'avoir quelque bon ami ou quelque domestique assez discret et assez zélé pour pouvoir vous avertir secrètement quand il verra que votre mollesse commencera à vous engourdir. Pour se mettre en état de recevoir de tels avis il faut les demander cordialement, montrer aux gens qu'on leur sait bon gré de ce qu'ils les donnent, et leur faire voir qu'on tâche d'en profiter. Jamais ne leur montrez ni chagrin, ni indocilité, ni hauteur, ni jalousie.

Pour vos occupations, il faut les régler, soit à l'armée ou à la cour. Par-tout il faut se faire une regle, et ranger si bien toutes les choses, qu'on y manque fort rarement. Le matin votre lecture méditée avant toutes choses, et lorsqu'on vous croit encore au lit. Vers le soir une autre lecture. Si vous vous sentez alors quelque goût à vous recueillir un peu en la faisant, vous vous accoutumerez par là peu-à-peu à faire le soir comme le matin. Mais d'abord il ne faut pas vous gêner et vous lasser de prieres. Pendant la messe vous pouvez lire l'épître et l'évangile, pour vous unir au prêtre dans le grand sacrifice de Jésus-Christ: quelque pensée tirée de l'évangile ou de

l'épître, qui aura rapport au sacrifice, pourra vous aider à tenir votre esprit élevé à Dieu.

Il faut voir civilement tout le monde dans les lieux où tout le monde va, à la cour, chez le roi, à l'armée, chez les généraux. Il faut tâcher d'acquérir une certaine politesse qui fait qu'on défere à tout le monde avec dignité. Nul air de gloire, nulle affectation, nul empressement. Savoir traiter chacun selon son rang, sa réputation, son mérite, son crédit; au mérite, l'estime; à la capacité accompagnée de droiture et d'amitié, la confiance et l'attachement; aux dignités, la civilité et la cérémonie. Ainsi satisfaire au public par une honnête représentation dans ces lieux où il n'est question que de représenter. Saluer et traiter bien en passant tout le monde, mais entrer en conversation avec peu de gens. La mauvaise compagnie déshonore, sur-tout un jeune homme en qui tout est encore douteux. Il est permis de voir fort peu de gens, mais il n'est pas permis de voir les gens désapprouvés. Ne vous moquez point d'eux comme les autres, mais écartez-vous doucement.

Lisez les livres qui conviennent à votre état sur l'histoire de votre pays. Voyant tout le monde d'une maniere gaie et civile en public, et ayant des occupations louables pour votre métier selon le monde même, vous ne devez pas craindre d'être retiré.

Autant qu'une retraite vuide est déshonorante, autant une retraite occupée et pleine des devoirs de sa profession éleve-t-elle un homme au-dessus de tous ces fainéants qui n'apprennent jamais leur métier. Quand on saura que vous travaillez à n'ignorer rien dans l'histoire et dans la guerre; personne n'osera vous attaquer sur la dévotion : la plupart même ne vous en soupçonneront point; ils croiront seulement que vous êtes un sage ambitieux. Par ce réglement de vie vous pouvez vous dispenser d'être avec la folle jeunesse; et par là vous pourrez être retiré pour vous donner tout à Dieu et aux devoirs de l'état où la Providence vous a mis.

Outre qu'il ne faut jamais paroître se préférer à personne, il faut encore certaines manieres simples, naturelles, ingénues, un visage ouvert, quelque chose de complaisant dans le commerce passager : que tout marque de la noblesse, de l'élévation, un cœur libéral, officieux, bienfaisant, touché du mérite; de l'industrie pour obliger; du regret quand on ne le peut pas; de la délicatesse pour prévenir les gens de mérite, pour les entendre à demi-mot, pour leur épargner certaines peines, pour dire à demi ce qu'il ne faut pas achever de dire, pour assaisonner un service de ce qui peut le rendre obligeant sans le faire valoir. L'orgueil cherche la gloire par ce chemin; et

il faut que la religion cherche par ce chemin la vraie bienséance par des motifs tout divins. Rien n'est si noble, si délicat, si grand, si héroïque, que le cœur d'un vrai chrétien; mais en lui rien de faux, rien d'affecté, rien que de simple, de modeste et d'effectif en tout.

Voilà à-peu-près les choses qui regardent le commerce public. Il y a encore le commerce de certains amis d'une amitié superficielle. Il ne faut point compter sur eux ni s'en servir sans un grand besoin : mais il faut, autant qu'on le peut, les servir, et faire en sorte qu'ils vous soient obligés. Il n'est pas nécessaire que ces gens-là soient tous d'un mérite accompli : il suffit de lier commerce extérieur avec ceux qui passent pour les plus honnêtes gens. C'est ceux-là avec qui on s'arrête et on raisonne, au lieu qu'on ne dit que bon jour aux autres. On les va voir chez eux aux occasions de compliments; on se trouve avec eux en certains endroits : mais on n'est point de leurs plaisirs et on ne les met point dans sa confidence. S'ils veulent pousser plus avant la liaison, on esquive doucement; tantôt on a une affaire, tantôt une autre.

Pour les vrais amis, il faut les choisir avec de grandes précautions, et par conséquent se borner à

un fort petit nombre. Point d'ami intime qui ne craigne Dieu, et que les pures maximes de religion ne gouvernent en tout; autrement il vous perdra, quelque bonté de cœur qu'il ait. Choisissez, autant que vous pouvez, vos amis dans un âge un peu au-dessus du vôtre : vous en mûrirez plus promptement. A l'égard des vrais et intimes amis, un cœur ouvert; rien pour eux de secret que le secret d'autrui, excepté dans les choses où vous pourriez craindre qu'ils ne fussent préoccupés. Soyez chaud, désintéressé, fidele, effectif, constant dans l'amitié, mais jamais aveugle sur les défauts et sur les divers degrés de mérite de vos amis : qu'ils vous trouvent au besoin, et que leurs malheurs ne vous refroidissent jamais.

Traitez bien vos domestiques : une autorité ferme et douce, un grand soin d'entrer dans leurs besoins, de leur faire tout le bien qu'on peut, de distinguer ceux qui méritent quelque distinction, et de les attacher à soi par le cœur : supporter leurs défauts lorsqu'ils ne sont pas essentiels et qu'ils ont bonne volonté de s'en corriger : se défaire de ceux dont on ne sauroit faire d'honnêtes gens selon leur état.

Enfin souvenez-vous, monsieur, (et je finis par où j'ai commencé) que la mollesse énerve tout,

qu'elle affadit tout, qu'elle ôte leur seve et leur force à toutes les vertus et à toutes les qualités de l'ame, même suivant le monde. Un homme livré à la mollesse est un homme foible et petit en tout : il est si tiede que Dieu le vomit. Le monde le vomit aussi à son tour, car il ne veut rien que de vif et de ferme. Il est donc le rebut de Dieu et du monde, c'est un néant ; il est comme s'il n'étoit pas ; quand on en parle on dit : Ce n'est pas un homme. Craignez, monsieur, ce défaut qui seroit la source de tant d'autres. Priez, veillez ; mais veillez contre vous-même. Pincez-vous comme on pince un léthargique ; faites-vous piquer par vos amis pour vous réveiller. Recourez assidument aux sacrements, qui sont les sources de vie, et n'oubliez jamais que l'honneur du monde et celui de l'évangile sont ici d'accord. Ces deux royaumes ne sont donnés qu'aux violents qui les emportent d'assaut.

LETTRE CXLI.

Quelques avis sur la méditation et la maniere de lire pour un commençant.

Je suis persuadé, monsieur, que vous devez faire chaque matin une petite méditation : d'abord vous mettre en la présence de Dieu, l'adorer comme présent, vous offrir tout entier à lui; puis invoquer son Saint-Esprit pour la grande action que vous allez faire. Vous savez comment nous avons fait ensemble : mais vous ne sauriez faire trop simplement. N'allez point chercher avec Dieu de belles pensées ni des attendrissements extraordinaires. Parlez-lui simplement, ouvertement, sans grande réflexion, et de la plénitude du cœur, comme à un bon ami. Vous ferez deux ou trois considérations sur les plus importantes vérités du christianisme. Vous les tirerez de l'*Imitation* en la maniere que je vous ai plusieurs fois expliquée, ou bien des retraites qu'on vous a données. Mais, si le dégoût persistoit pour ces retraites, je reviendrois à tirer mon sujet de méditation d'une petite page de l'*Imitation de Jésus-Christ.* Je lirois tout le moins que je pourrois, en sorte que dès le moment que j'aurois trouvé deux ou tout au plus

trois vérités importantes, je m'arrêterois pour les considérer avec recueillement et pour m'affectionner à ces vérités après les avoir fixement considérées. Si néanmoins dans la suite je me trouvois trop sec et trop peu nourri dans ma méditation, je reprendrois encore un peu mon livre pour fixer mon esprit par cet objet sensible et pour me rappeler mon sujet.

Les premiers jours contentez-vous d'un quart-d'heure à cette méditation, encore que vous vous y trouviez sec et ennuyé; mais, si vous pouvez sans peine y nourrir votre cœur, allez jusqu'à la demi-heure, pourvu que votre tête n'en soit pas fatiguée. Généralement parlant il vaut mieux en faire moins d'abord et s'y accoutumer peu-à-peu. Vous pourrez en faire de même un autre quart-d'heure le soir, et vous verrez qu'avec le temps cet autre quart-d'heure ira peu-à-peu jusqu'à la demi-heure entiere. Je suppose toujours qu'après avoir considéré vos deux ou trois vérités et vous y être affectionné, vous prendrez quelque résolution en détail pour la pratique. Vous finirez par une disposition d'abandon à Dieu sur les choses considérées, et par des actions de graces sur les bons mouvements reçus.

Pour votre lecture spirituelle, qui doit être réglée, je crois que vous devez la faire tout au moins pen-

dant un gros quart-d'heure, mais fort lentement. Lisez toujours pour vous; c'est-à-dire ne vous contentez pas de croire et de goûter les vérités que vous lisez, mais appliquez-les à vos besoins. Voyez attentivement les conséquences que vous devez tirer de chaque maxime pour votre pratique. Tâchez ainsi de goûter, non seulement pour le plaisir, mais de manger et de digérer le pain sacré pour votre nourriture. Il faut même le mâcher long-temps pour le bien digérer. Ceux qui avalent avec promptitude et avidité, bien loin de se nourrir solidement, se causent des indigestions dangereuses. Il vaut mieux donc lire médiocrement, et lire avec application et recueillement. Quand la lecture se fait bien, elle devient insensiblement une demi-méditation; au lieu que les lectures des personnes qui ne sont pas assez simples, ne sont que des lectures vagues et peu raisonnées. La trop grande variété d'objets dans les lectures spirituelles, comme en autres choses, dissipe l'esprit, le multiplie trop, le met tout au dehors et le desseche.

Il me semble que vous pouvez lire d'abord avec utilité l'Introduction à la vie dévote de saint François de Sales, puis quelques traités de Rodriguez, surtout celui de la conformité à la volonté de Dieu;

de là vous pourrez passer aux Entretiens de saint François de Sales. Vous avez quelques autres livres que vous goûtez, et dont il faut vous laisser un usage sobre pour vos menus plaisirs.

LETTRE CXLII.

Exhortation à la franchise, à la candeur, à la petitesse, à la souplesse et à la bonté de cœur. Fuir les curiosités de l'esprit.

Je ne vous écris, mon bon et cher fils, que deux mots pour vous recommander de plus en plus la franchise. Les retours de délicatesse sur vous-même font la plupart de vos infidélités et de vos peines. Plus vous serez simple, plus vous serez souple et docile; pour l'être véritablement il faut l'être pour tous ceux qui nous parlent avec charité. O que cet état d'être toujours prêt à être blâmé, méprisé, corrigé, est aimable aux yeux de Dieu! Vous m'êtes infiniment cher (1) : *Despondi enim* te *uni viro virginem castam exhibere Christo.*

Soyez bon homme sans hauteur, ni décision, ni

---

(1) II. Cor. 11, v. 2.

critique, ni dédain, ni délicatesse, ni tour de passe-passe d'amour-propre. Soyez vrai, ingénu, en défiance, de votre propre sens. Soyez fidele à renoncer à votre vanité et aux sensibilités de votre amour-propre dès que Dieu vous le montre intérieurement. [1] *Pendant que la lumiere luit, suivez-la pour être enfant de lumiere.* Je prie Dieu qu'il vous rende doux, simple et enfant avec Jésus né dans une creche. Ne soyez point habile, ni décisif, ni attentif aux fautes d'autrui, ni délicat et facile à blesser, ni meilleur en apparence qu'en vérité. O que la vérité est maltraitée dans ce qui paroît le meilleur en nous!

Retranchez toutes les curiosités qui passionnent, et soyez fidele à ne parler jamais sans nécessité de ce que vous sauriez mieux qu'un autre. Sur-tout ne vous laissez point ensorceler par les attraits diaboliques de la géométrie. Rien n'éteindroit tant en vous l'esprit intérieur de grace, de recueillement et de mort à votre propre esprit.

(1) Jean, 12, v. 36.

LETTRE CXLIII.

Avis touchant la hauteur, et les devoirs envers Dieu, soi-même et autrui.

Pour le service vous ne devez point penser à le quitter présentement. Le goût d'ambition y est fort dangereux : s'il ne soutenoit on tomberoit bientôt de lassitude; et quand il soutient il mene trop loin. Il faudroit servir le roi par pure fidélité à Dieu, sans chercher aucune gloire mondaine.

Ne vous découragez point dans l'expérience de vos infidélités. Rien n'est si humiliant que la hauteur quand Dieu la fait voir, et qu'il en montre toute la déraison. Du moins, quand vous appercevrez qu'elle vous a échappé, ramenez-vous, rappetissez-vous, rabaissez-vous, et qu'alors la pratique réelle soit le fruit de votre bonne volonté : autrement vous n'auriez qu'en paroles la haine de la hauteur et l'amour de la petitesse. Un grand point, c'est d'être simple et de bonne foi dans le desir de se corriger; alors on ne déguise, on ne soutient, on n'excuse point ces hauteurs. On recule, on répare, on avoue qu'on s'est trompé ou qu'on a été trop vif; on fait sentir que

la hauteur n'est pas du fonds, et qu'on en souffre plus de confusion que ceux qu'on a fait souffrir. Ce qui n'est que dans la promptitude de l'humeur n'est que foiblesse, il faut s'en corriger; mais ce mal n'est pas le plus dangereux. Pour la hauteur elle vient de plénitude : c'est un fonds d'orgueil de démon. Ce fonds rend faux, âpre, dur, tranchant, dédaigneux, critique.

Soyez retenu avec le prochain, pour ne prendre aucun ascendant, pour éviter la dérision et la moquerie. Rappelez la présence de Dieu; humiliez-vous devant lui pour demeurer humble devant les hommes. Ne prenez des hommes que ce qu'il vous en faut pour le besoin de la société. Priez, lisez, et tournez vos lectures en une espece d'oraison. Défiez-vous de vos goûts pour le service, et en même temps de vos goûts pour le monde. Ne comptez pour rien aussi vos goûts pour une retraite belle en idée. En un mot ne comptez pour rien tous vos goûts et toutes vos pensées. Bornez-vous à votre devoir de chaque jour, qui est votre pain quotidien.

Il faut se sevrer des joies les plus innocentes quand Dieu nous les refuse. Vous m'êtes très présent en lui. La foi a des yeux qui voient mieux les amis que les yeux du corps. L'amour tendre que Dieu

inspire a des bras assez longs pour les embrasser malgré la distance des lieux. Aimez-moi toujours, et comptez que je vous aime comme Dieu sait faire aimer.

LETTRE CXLIV.

Sur les maladies, et les bons effets du sentiment qu'on a de sa foiblesse.

On dit que vous êtes malade, mon très cher fils en notre Seigneur, et que vous souffrez. Votre souffrance m'afflige, car je vous aime tendrement; mais je ne puis m'empêcher de baiser la main qui vous frappe, et je vous conjure de la baiser amoureusement avec moi. Vous avez abusé autrefois de la santé et des plaisirs qu'elle donne. L'infirmité et les douleurs qui la suivent sont votre pénitence naturelle.

Je prie Dieu seulement qu'il abatte encore plus votre esprit que votre corps, et qu'en soulageant le dernier selon le besoin, il vous désabuse pleinement de l'autre. O qu'on est fort quand on ne croit plus l'être, et qu'on ne sent plus que la foiblesse et les bornes de son propre esprit! Alors on est toujours prêt à croire qu'on se trompe et à l'avouer en se

corrigeant; alors on a l'esprit toujours ouvert à la lumiere d'autrui; alors on ne décide rien, et on dit les choses les plus décisives du ton le plus simple et le plus rempli de déférence pour autrui; alors on se laisse volontiers juger, on se livre sans peine, on donne droit de censure au premier venu. En même temps on ne juge de personne que dans le vrai besoin; on ne parle qu'aux personnes qui le souhaitent, et en leur disant ce qu'on croit voir en elles d'imparfait; on le dit sans décision, plutôt pour n'user point d'une réserve contraire à ce que ces personnes souhaitent que pour vouloir être cru, et pour se contenter dans sa critique.

Je prie Dieu qu'il vous conserve dans une entiere fidélité à sa grace. [1] *Qui cœpit in te opus bonum, perficiat usque in diem Christi.* Il faut se supporter patiemment soi-même sans se flatter, et s'assujettir sans relâche à tout ce qui peut vaincre nos pensées et nos répugnances intérieures pour nous rendre plus souples aux impressions de la grace pour la pratique de l'évangile. Mais ce travail doit être paisible et sans trouble : il doit même être modéré pour n'entreprendre pas de faire tout l'ouvrage en un seul jour. Il faut tâcher de raisonner peu et de faire beau-

(1) Philip. 1, v. 6.

coup. Si on n'y prend garde, toute la vie se passe en raisonnements, et il faudroit une seconde vie pour la pratique. On court risque de se croire avancé à proportion des lumieres qu'on a sur la perfection. Toutes ces belles idées, loin d'avancer la mort à nous-mêmes, ne servent qu'à entretenir secrètement la vie d'Adam en nous, par une confiance en nos vues. Soyez, mon très cher monsieur, bien désabusé de votre esprit et de vos vues de perfection; ce sera un grand pas pour devenir parfait. La petitesse et la défiance de vous-même, avec l'ingénuité, sont les vertus fondamentales pour vous.

LETTRE CXLV.

Ne point juger sans nécessité; prendre tout en esprit de pénitence.

En toutes choses jugez le moins que vous pourrez. C'est une voie bien simple que de retrancher toute décision qui ne nous est pas nécessaire. Ce n'est pas une irrésolution; c'est une défiance simple et un détachement pratique de notre propre sens, qui s'étend à tout, même aux choses les plus communes. Alors on croit ce qu'il faut croire; et on

agit selon le besoin, avec une détermination simple, et sans confiance en soi par réflexion. Hors du besoin on ne juge point, et on laisse passer devant ses yeux toutes les apparences et les raisons de croire; mais on est si vuide de soi et de son propre sens, qu'on est toujours prêt à recevoir d'autrui, à croire qu'on se trompe, et à revenir sur ses pas en petit enfant que sa mere ramene par la main. C'est ce vuide d'esprit et cette docilité d'enfant que je vous souhaite. Elle mettra la paix dans votre cœur, et entre vous et votre prochain.

Il faut prendre en pénitence de vos péchés les assujettissements fâcheux de l'état où vous êtes. Cette pénitence paroît courte et légere quand on connoît ce qu'on doit à Dieu et combien on lui a manqué. Les embarras mêmes qui semblent nuire à notre avancement dans la piété se tournent à profit, pourvu que nous fassions ce qui dépend de nous. C'est un commencement de renoncement à soi et à sa volonté, et un des plus solides sacrifices qu'on puisse faire.

Allez naturellement votre chemin, et les hommes ne vous nuiront point. Une conduite modérée, simple et ferme imposera silence. Quand même vous auriez à essuyer quelques mauvaises railleries, ce seroit en être quitte à bon marché. N'est-il pas juste de souffrir quelque chose de la folie du monde, pour

acquérir la vraie sagesse, après avoir été long-temps approuvé en voulant plaire à des aveugles? On est trop jaloux d'une vaine réputation quand on craint les discours des hommes qu'on méprise et dont on connoît l'égarement. Le principal est de vous réserver des heures pour vous munir par vos exercices d'un bon contre-poison contre leurs erreurs contagieuses. Lisez la vérité dans les paroles de vie éternelle. Priez, veillez, détachez-vous de vous-même. Aimez Dieu généreusement; que ce qui est fait uniquement pour lui ne soit qu'à lui seul. Attendez tout de lui, sans vous négliger, pour être fidele à ses dons.

LETTRE CXLVI.

Divers avis pour la conduite intérieure et pour l'extérieure.

Je ne m'étonne point de ce dégoût que vous ressentez pour tant de choses contraires à Dieu; c'est l'effet naturel du changement de votre cœur. Vous aimeriez un certain calme où vous pourriez vous occuper librement de ce qui vous touche, et vous délivrer de tout ce qui est capable de rouvrir vos

plaies : mais ce n'est pas là ce que Dieu veut. Il veut que ce qui vous a trop touché et occupé autrefois se tourne en importunité et serve à votre pénitence. Portez donc en paix cette croix pour l'expiation de vos péchés, et attendez que Dieu vous débarrasse. Il le fera, monsieur, dans son temps, et non pas dans le vôtre. Cependant réservez-vous les heures dont vous avez besoin pour penser à Dieu, et à vous par rapport à lui. Il faut lire, prier, se défier de ses inclinations et de ses habitudes, songer qu'on porte le don de Dieu dans un vase d'argille, et sur-tout se nourrir au dedans par l'amour de Dieu.

Quoiqu'on ait vécu bien loin de lui on ne doit pas craindre de s'en rapprocher par un amour familier. Parlez-lui dans votre priere de toutes vos miseres, de tous vos besoins, de toutes vos peines, des dégoûts même qui pourroient vous venir pour son service. Vous ne sauriez lui parler trop librement ni avec trop de confiance. Il aime les simples et les petits; c'est avec eux qu'il s'entretient. Si vous êtes de ce nombre, laissez là votre esprit et toutes vos hautes pensées : ouvrez-lui votre cœur et dites-lui tout. Après lui avoir parlé écoutez-le un peu. Mettez-vous dans une telle préparation de cœur qu'il puisse vous imprimer les vertus comme il lui plaira : que tout se taise en vous pour l'entendre. Ce silence des

créatures au dehors, des passions grossieres et des pensées humaines au dedans, est essentiel pour entendre cette voix qui appelle l'ame à mourir à elle-même et à adorer Dieu en esprit et en vérité.

Vous avez, monsieur, de grands secours dans les connoissances que vous avez acquises. Vous avez lu beaucoup de bons livres; vous connoissez les vrais fondements de la religion et la foiblesse de tout ce qu'on lui oppose. Mais tous ces moyens, qui vous conduisent à Dieu pour les commencements, vous arrêteroient dans la suite si vous teniez trop à vos lumieres. Le meilleur et le dernier usage de notre esprit est de nous en défier, d'y renoncer, et de le soumettre à celui de Dieu par une foi simple. Il faut devenir petit enfant. Il y a une petitesse qui est bien au-dessus de toute grandeur. Heureux qui la connoît! C'est peu de raisonner, de comparer, de démêler, de prévoir, de conclure; il faut aimer le seul vrai, le seul bon, et demeurer en lui par une volonté stable. L'esprit se promene; la volonté est ce qui ne doit jamais varier.

Il ne s'agit point, monsieur, de faire beaucoup de choses difficiles: faites les plus petites et les plus communes avec un cœur tourné vers Dieu et comme un homme qui va à l'unique fin de sa création. Vous ferez tout ce que font les autres, excepté le péché.

Vous serez bon ami, poli, officieux, complaisant, gai, aux heures et dans les compagnies qui conviennent à un vrai chrétien. Vous serez sobre à table et sobre par-tout ailleurs, sobre à parler, sobre à dépenser, sobre à juger, sobre à vous mêler, sobre à vous divertir, sobre même à être sage et prévoyant comme le veut [1] saint Paul. C'est cette sobriété universelle dans l'usage des meilleures choses que l'amour de Dieu fait pratiquer avec une simplicité charmante. On n'est ni sauvage, ni épineux, ni scrupuleux; mais on a au dedans de soi un principe d'amour qui élargit le cœur, qui adoucit toutes choses, qui, sans gêner ni troubler, inspire une certaine délicatesse pour ne déplaire jamais à Dieu, et qui arrête quand on est tenté d'aller au-delà des regles.

En cet état on souffre ce que les autres gens souffrent aussi, des fatigues, des embarras, des contretemps, des oppositions d'humeurs, des incommodités corporelles, des difficultés avec soi-même aussi bien qu'avec les autres, des tentations, et quelquefois des dégoûts et des découragements. Mais si les croix sont communes avec le monde, les motifs de les supporter sont bien différents. On connoît en Jésus-Christ Sauveur le prix et la vertu de la croix. Elle nous

(1) Rom. 12, v. 3.

purifie, nous détache et nous renouvelle. Nous voyons sans cesse Dieu en tout; mais nous ne le voyons jamais si clairement ni si utilement que dans les souffrances et les humiliations. La croix est la force de Dieu même : plus elle nous détruit, plus elle avance l'être nouveau en Jésus-Christ pour faire un nouvel homme sur les ruines du vieil Adam.

Vivez, monsieur, sans aucun changement extérieur que ceux qui seront nécessaires, ou pour éviter le mal, ou pour vous précautionner contre votre foiblesse, ou pour ne rougir pas de l'évangile. Pour tout le reste, (1) *que votre gauche ne sache pas le bien que votre droite fera.* Tâchez d'être gai et tranquille. Si vous pouvez trouver quelque ami sensé et qui craigne Dieu, soulagez-vous un peu le cœur en lui parlant des choses que vous le croirez capable de porter. Mais comptez que Dieu est le bon ami du cœur, et que personne ne console comme lui. Il n'y a personne qui entende tout à demi-mot comme lui, qui entre dans toutes les peines, et qui s'accommode à tous les besoins sans en être importuné. Faites-en un second vous-même. Bientôt ce vous-même supplantera le premier et lui ôtera tout crédit chez vous.

(1) Matth. 6, v. 3.

Réglez votre dépense et vos affaires. Soyez honorable et modeste, simple et point attaché. C'est le bon temps pour servir que de servir par devoir, sans ambition et sans vaines espérances : c'est servir sa patrie, son roi, le roi des rois, devant qui les majestés visibles ne sont que des ombres. C'est réparer par un service désintéressé les campagnes faites avec faste et passion pour la fortune. Montrez une conduite unie, modérée, sans affectation de bien non plus que de mal, mais ferme pour la vertu, et si décidée qu'on n'espere plus de vous rentraîner. Vous en serez quitte à meilleur marché, et on vous importunera moins quand on croira que vous êtes de bonne foi attaché à la religion et que vous ne reculerez pas là-dessus. On tourmente plus long-temps ceux qu'on soupçonne d'être faux, ou foibles, ou légers.

Mettez votre confiance, non dans votre force ni dans vos résolutions, ni même dans les plus solides précautions, (quoiqu'il faille les prendre avec beaucoup d'exactitude et de vigilance), ni même dans les engagements d'honneur que vous prendrez pour ne pouvoir plus reculer, mais dans la seule bonté de Dieu qui vous a aimé éternellement avant que vous l'aimassiez, et lors même que vous l'offensiez avec ingratitude.

Il faut vous faire une regle de bonnes lectures selon votre goût et selon votre besoin. Il faut lire simplement, assez courtement; se reposer après avoir lu; méditer ce qu'on vient de lire; le méditer sans grand raisonnement, plus par le cœur que par l'esprit, et laisser faire à Dieu son impression dans votre cœur sur la vérité méditée. Peu d'aliment nourrit beaucoup quand on le digere bien. Il faut mâcher lentement, sucer l'aliment et se l'approprier pour le convertir tout en sa propre substance.

LETTRE CXLVII.

Souffrir avec abandon, et boire le calice d'amertume jusqu'à la derniere goutte.

J'ESPERE, monsieur, que dans cet état de séparation et d'amertume vous trouverez, loin des créatures, la plus puissante consolation. Dieu vous fera goûter ce qu'il est par lui-même quand tout le reste manque. La longueur de cette épreuve servira à vous endurcir contre vous-même et à pousser sans bornes votre abandon. Quand on se livre à Dieu pendant le temps de paix et de calme, on ne sait ni ce qu'on veut ni ce qu'on promet : quoique l'abandon soit

sincere il est encore bien superficiel; mais, quand le calice plein d'amertume se présente, alors la nature frémit, on est triste et craintif jusqu'à la mort comme Jésus-Christ au jardin des oliviers; on sue sang et eau; on dit : [1] *Que ce calice soit éloigné de moi!* Heureux qui étouffe cette répugnance et ce soulèvement de la nature, pour ajouter, comme le Fils de Dieu : *Cependant que votre volonté se fasse et non pas la mienne.* En vérité, monsieur, je serois bien fâché que vous perdissiez la moindre goutte du calice que Dieu vous présente. C'est maintenant qu'il faut exercer votre foi et votre amour. O que Dieu vous aime puisqu'il vous frappe sans pitié! Quelque sacrifice qu'il vous demande n'hésitez jamais. L'état de tristesse qui serre votre cœur et la vue d'un objet affligeant qui est à toute heure devant vos yeux me fait craindre pour votre santé. Ménagez-la; profitez des petits soulagements qui se présenteront; faites-le avec simplicité.

---

(1) Matth. 26, v. 39.

LETTRE CXLVIII.

Fuir l'activité de l'esprit et la vanité des savants. Comment il faut prendre l'étude pour qu'elle ne desseche et ne nuise point.

Vous avez l'esprit trop occupé de choses extérieures et plus encore de raisonnements pour pouvoir agir avec une fréquente pensée de Dieu. Je crains toujours beaucoup votre pente excessive à raisonner; elle est un obstacle à ce recueillement et à ce silence où Dieu se communique. Soyons simples, humbles et sincèrement détachés avec les hommes. Soyons recueillis, calmes et point raisonneurs avec Dieu. Les gens que vous avez le plus écoutés autrefois sont infiniment secs, raisonneurs, critiques et opposés à la vraie vie intérieure. Si peu que vous les écoutassiez, vous écouteriez aussi un raisonnement sans fin et une curiosité dangereuse qui vous mettroit insensiblement hors de votre grace pour vous rejeter dans le fond de votre naturel. Les longues habitudes se réveillent bientôt; et les changements qui se font pour rentrer dans son naturel étant conformes au fond de l'homme, se font beaucoup moins sentir que les autres. Défiez-vous-

en, prenez garde aux commencements qui entraînent tout.

Il y a quatre mois que je n'ai eu aucun loisir d'étudier; mais je suis bien aise de me passer d'étude, et de ne tenir à rien dès que la Providence me secoue. Peut-être que cet hiver je pourrois me remettre dans mon cabinet; et alors je n'y entrerai que pour y demeurer un pied en l'air, prêt à en sortir au moindre signal. Il faut faire jeûner l'esprit comme le corps. Je n'ai aucune envie ni d'écrire, ni de parler, ni de faire parler de moi, ni de raisonner, ni de persuader personne. Je vis au jour la journée, assez sèchement et avec diverses sujétions extérieures qui m'importunent; mais je m'amuse dès que je le puis et que j'ai besoin de me délasser. Ceux qui font des almanachs sur moi et qui me craignent sont de grandes dupes. Dieu les bénisse. Je suis si loin d'eux qu'il faudroit que je fusse fou pour vouloir m'incommoder en les incommodant. Je leur dirois volontiers comme Abraham à Lot: (1) *Toute la terre est devant nous.* Si vous allez à l'orient je m'en irai à l'occident.

Heureux qui est véritablement délivré! Il n'y a que le Fils de Dieu qui délivre; mais il ne délivre

(1) Gen. 13, v. 9.

qu'en rompant tout lien : et comment le rompt-il? c'est par ce glaive qui sépare l'époux et l'épouse, le pere et le fils, le frere et la sœur. Alors le monde n'est plus rien : mais, tandis qu'il est encore quelque chose, la liberté n'est qu'en parole, et on est pris comme un oiseau qu'un filet tient par le pied. Il paroît libre, le fil ne se voit point; il s'envole, mais il ne peut voler au-delà de la longueur de son filet, et il est captif. Vous entendez la parabole. Ce que je vous souhaite est meilleur que tout ce que vous pourriez craindre de perdre. Soyez fidele dans ce que vous connoissez, pour mériter de connoître encore davantage. Défiez-vous de votre esprit qui vous a souvent trompé. Le mien m'a tant trompé que je ne dois plus compter sur lui. Soyez simple et ferme dans votre simplicité. (1) *La figure du monde passe :* nous passerons avec elle si nous nous rendons semblables à sa vanité; mais la vérité de Dieu demeure éternellement, et nous serons permanents comme elle si elle seule nous occupe.

Encore une fois, défiez-vous des savants et des grands raisonneurs. Ils seront toujours un piege pour vous, et vous feront plus de mal que vous ne sauriez leur faire de bien. Ils languissent autour des

(1) I. Cor. 7, v. 31.

questions, et ne parviennent jamais à la science de la vérité. Leur curiosité est une avarice spirituelle qui est insatiable. Ils sont comme les conquérants qui ravagent le monde sans le posséder. Salomon parle avec une profonde expérience de la vanité de leurs recherches.

Quand on étudie il ne faut étudier que par un vrai besoin de providence, et le faire comme on va au marché pour la provision nécessaire de chaque jour. Alors même il faut étudier en esprit d'oraison. Dieu est tout ensemble la vérité et l'amour. On ne connoît bien la vérité qu'autant qu'on l'aime. Quand on l'aime on la connoît bien. N'aimer point l'amour ce n'est pas le connoître. Qui aime beaucoup, et demeure humble et petit dans son ignorance, est le bien-aimé de la vérité : il sait ce que les savants ignorent et qu'ils ne veulent pas même savoir. Je vous souhaite cette science, réservée [1] *aux simples et aux petits*, pendant qu'elle est *cachée aux sages et aux prudents.*

(1) Matth. 11, v. 25.

LETTRE CXLIX.

Résister à la pente pour le raisonnement, et pour vouloir trop épuiser la matiere en chaque chose.

Je vois bien plus ce que Dieu fait pour vous que ce que vous faites pour lui. Votre cœur veut en général tenir à lui seul; mais la pratique n'en est pas tout-à-fait conforme en vous à la spéculation et au goût. Souffrez que je vous représente que vous suivez, sans l'appercevoir, très souvent votre pente naturelle pour le raisonnement et pour la curiosité. C'est une habitude de toute la vie, qui agit insensiblement et sans réflexions, presque à tout moment. Votre état augmente encore cette tentation subtile : la multitude des affaires vous entraîne toujours avec rapidité. J'ai souvent remarqué que vous êtes toujours pressé de passer d'une occupation à une autre, et que cependant chacune en particulier vous mene trop loin. C'est que vous suivez trop votre esprit d'anatomie et d'exactitude en chaque chose. Vous n'êtes point lent, mais vous êtes long. Vous employez beaucoup de temps à chaque chose, non par la lenteur de vos opérations, car au contraire elles sont précipitées, mais par la multitude excessive des

choses que vous y faites entrer. Vous voulez dire sur chaque chose tout ce qui y a quelque rapport. Vous craignez toujours de ne pas dire assez. Voilà ce qui rend chaque occupation trop longue, et qui vous contraint de passer sans cesse à la hâte, et même avec retardement, d'une affaire à une autre. Si vous coupiez court, chaque affaire seroit placée au large, et trouveroit sans peine son rang sans être reculée: mais il faut, pour couper court, s'étudier à retrancher tout ce qui n'est pas essentiel, et éviter une exactitude éblouissante qui nuit au nécessaire par le superflu.

Pour être sobre en paroles il faut l'être en pensées. Il ne faut point suivre son empressement naturel pour vouloir persuader autrui. Vous n'irez à la source du mal qu'en faisant taire souvent votre esprit par le silence intérieur. Ce silence d'oraison simple calmeroit ce raisonnement si actif. Bientôt l'esprit de Dieu vous vuideroit de vos spéculations et de vos arrangements. Vous verriez dans l'occasion chaque affaire d'une vue nette et simple. Vous parleriez comme vous auriez pensé. Vous diriez en deux mots ce que vous auriez à dire, sans prendre tant de mesures pour persuader. Vous seriez moins chargé, moins agité, moins dissipé, plus libre, plus commode, plus régulier sans chercher à l'être, plus décidé pour vous et

pour le prochain. D'ailleurs ce silence, qui rendroit la maniere d'expédier les occupations extérieures plus courte, vous accoutumeroit à faire les affaires mêmes en esprit d'oraison. Tout vous seroit facilité: sans cela vous serez de plus en plus pressé, fatigué, épuisé; et les affaires qui surmontent l'ame dans ses besoins intérieurs surmonteront aussi la santé du corps.

Au nom de Dieu, coupez court depuis le matin jusqu'au soir; mais faites avec vous-même comme avec les autres. Faites-vous taire intérieurement: remettez-vous en vraie et fréquente oraison, mais sans effort, plutôt par laisser tomber toute pensée que par combattre celles qui viennent et par chercher celles qui ne viennent pas. Ce calme et ce loisir feront toutes vos affaires, que le travail forcé et l'entraînement ne font jamais. Écoutez un peu moins vos pensées, pour vous mettre en état d'écouter Dieu plus souvent.

J'ose vous promettre que, si vous êtes fidele là-dessus à la lumiere intérieure dans chaque occasion, vous serez bientôt soulagé pour tous vos devoirs, plus propre à contenter le prochain, et en même temps beaucoup plus dans la voie de votre vocation.

Ce n'est pas le tout que d'aimer les bons livres, il faut être un bon livre vivant. Il faut que votre in-

térieur soit la réalité de ce que les livres enseignent. Les saints ont eu plus d'embarras et de croix que vous : c'est au milieu de tous ces embarras qu'ils ont conservé et augmenté leur paix, leur simplicité, leur vie de pure foi et d'oraison presque continuelle. N'ayez point, je vous en conjure, de scrupule déplacé : craignez votre propre esprit qui altere votre voie; mais ne craignez point votre voie qui est simple et droite par elle-même. Je crois sans peine que la multitude des affaires vous dissipe et vous desseche. Le vrai remede à ce mal est d'accourcir chaque affaire, et de ne vous laisser point entraîner par un détail d'occupations où votre esprit agit trop selon sa pente d'exactitude; parcequ'insensiblement, faute de nourriture, votre grace pour l'intérieur pourroit tarir : [1] *Renovamini spiritu mentis vestræ*. Faites comme les gens sages qui apperçoivent que leur dépense va trop loin; ils retranchent courageusement sur tous les articles de peur de se ruiner.

Réservez-vous des temps de nourriture intérieure qui soient des sources de graces pour les autres temps, et, dans les temps mêmes d'affaires extérieures, agissez en paix avec cet esprit de brièveté qui vous fera mourir à vous-même. De plus il faudroit

(1) Ephes. 4, v. 23.

encore nourrir l'esprit de simplicité qui vous fait aimer et goûter de bons livres. Il faudroit donc en lire, à moins que l'oraison ne prît la place : et même vous pourriez sans peine accorder ces deux choses ; car vous commenceriez la lecture toutes les fois que vous ne seriez point attiré à l'oraison, et vous feriez céder la lecture à l'oraison toutes les fois que l'oraison vous donneroit quelque attrait pour elle.

Enfin il faudroit un peu d'entretien avec quelqu'un qui eût un vrai fonds de grace pour l'intérieur. Il ne seroit pas nécessaire que ce fût une personne consommée, ni qui eût une supériorité de conduite sur vous. Il suffiroit de vous entretenir dans la derniere simplicité avec quelque personne bien éloignée de tout raisonnement et de toute curiosité. Vous lui ouvririez votre cœur pour vous exercer à la simplicité et pour vous élargir. Cette personne vous consoleroit, vous nourriroit, vous développeroit à vos propres yeux, et vous diroit vos vérités. Par de tels entretiens on devient moins haut, moins sec, moins rétréci, plus maniable dans la main de Dieu, plus accoutumé à être repris. Une vérité qu'on nous dit nous fait plus de peine que cent que nous nous dirions à nous-mêmes. On est moins humilié du fonds des vérités que flatté de savoir se les dire. Ce qui

vient d'autrui blesse toujours un peu et porte un coup de mort. J'avoue qu'il faut bien prendre garde au choix de la personne avec qui on aura cette communication. La plupart vous gêneroient, vous dessécheroient, et boucheroient votre cœur à la véritable grace de votre état. Je ne vois que M. . . . . . qui vous convient. Il a ses défauts, il n'est point parfait; mais personne ne l'est. Attendez-vous que Dieu vous envoie un ange? Ne vous rebutez point de ses défauts : les apôtres en avoient. Saint Paul ne vouloit pas qu'on méprisât son extérieur [1] (*Praesentia corporis infirma*), quoique cet extérieur n'eût point de proportion avec la gravité de ses lettres. Il faut toujours quelque contre-poids pour rabaisser la personne, et quelque voile pour exercer la foi des spectateurs.

---

(1) II. Cor. 10, v. 10.

LETTRE CL.

Sur le même sujet;

Et contre la vie subtile et spécieuse, qui se nourrit du raisonnement et se possede par méthode philosophique.

Je prie notre Seigneur qu'il soit seul toutes choses en vous. Plus une vie est profonde, délicate, subtile et spécieuse, plus on a de peine à l'éteindre. Elle échappe par sa subtilité; elle se fait épargner par ses beaux prétextes; elle est d'autant plus dangereuse qu'elle le paroît moins. Telle est la vie secrete d'un esprit curieux tourné au raisonnement, qui se possede par méthode philosophique, et qui veut posséder de même tout ce qui l'environne. Il faut, au contraire, que nous soyons possédés par un esprit entièrement supérieur au nôtre : il faut que notre philosophie laisse la place à la simplicité évangélique. [1] *Bienheureux les pauvres d'esprit!* D'où je conclus: Malheur au riche d'esprit, à ces savants qui entassent tant de connoissances, à ces philosophes sages en eux-mêmes, aux esprits qui veulent tout

(1) Matth. 5, v. 3.

pénétrer, et jouir de leurs lumieres comme un avare de ses trésors! Ce sont les mauvais riches de l'esprit qui font tous les jours des festins somptueux pendant que le pauvre Lazare souffre en paix la faim. [1] *Je vous rends graces, ô Pere, de ce que vous avez caché vos mysteres aux sages et aux prudents pour les révéler aux petits.*

L'esprit n'a pas moins besoin de jeûner que le corps : il a aussi ses intempérances. Le jeûne, qui sembleroit devoir épuiser, fortifie quand il soulage un estomac surchargé. Tout de même, un esprit surchargé d'aliments a besoin de jeûne : il en est plus fort et en digere mieux. Le jeûne du silence, du recueillement et de l'oraison nourrit l'ame : trop d'action au dehors la dissipe : *Sapere ad sobrietatem*; profonde vérité. Jésus-Christ, qui devoit être si peu de temps visible sur la terre pour instruire les hommes, ne laissoit pas d'interrompre le travail de ses apôtres pour les rappeler au saint repos.

Travaillez donc à vos affaires, mais sans vous laisser aller à une multitude de vues qui causent toujours la lenteur et l'indécision. Coupez court, et faites hardiment des fautes dans le détail plutôt que de faire en général celle de vouloir faire trop

(1) Matth. 11, v. 25.

bien et de ne point finir. Ne vous livrez point au torrent des affaires, et réservez-vous des temps pour être libre avec Dieu.

Pour les lectures curieuses vous ne sauriez trop les retrancher. Tout excès des plus solides aliments ne peut causer qu'une indigestion. La curiosité est un défaut de sobriété qui produit l'enflure de cœur. On est plein sans le savoir, et plein de rien; car la plupart des connoissances acquises ne nous donnent aucune nourriture effective pour la vie intérieure, qui est l'amour de Dieu.

LETTRE CLI.

Sur le même sujet;

Et contre l'entraînement d'un esprit philosophique qui veut se faire des appuis de ses recherches.

Qui voudroit à tout moment s'assurer qu'il agit par raison et non par passion ou par humeur, perdroit le temps d'agir, passeroit sa vie à anatomiser son cœur, et ne viendroit jamais à bout de ce qu'il chercheroit : car il ne pourroit jamais s'assurer que l'humeur ou la passion, déguisées sous des prétextes spécieux, ne lui fissent point faire ce qu'il paroî-

troit faire par pure raison. Voilà l'obscurité où Dieu nous tient sans cesse, même pour l'ordre naturel. A combien plus forte raison faut-il renoncer à l'évidence et à la certitude, quand il s'agit des opérations les plus délicates de la grace, dans la profonde nuit de la foi et dans l'ordre surnaturel! Cette recherche inquiete et opiniâtre d'une certitude impossible est un mouvement bien manifeste de la nature et que la grace ne donne point. Vous ne sauriez trop vous en défier. Cette recherche subtile revient par cent détours au même but. Ce goût de sûreté géométrique est enraciné en vous par toutes les inclinations de votre esprit, par toutes les longues et agréables études de votre vie, par une habitude changée en nature, par les raisons plausibles de craindre, de veiller, de se précautionner contre l'illusion. Mais la vigilance évangélique ne doit point aller jusqu'à troubler la paix du cœur, ni à vouloir l'évidence dans les opérations obscures de la grace où Dieu veut se tenir caché comme sous un voile.

A vous parler franchement et sans réserve, vous savez bien que vous avez à craindre votre excès de raisonnement, même dans toutes les affaires communes de la vie. Vous devez le craindre encore bien davantage quand il s'agit des opérations qui sont au-dessus de la raison, et que Dieu tient secretes.

Ce qui est très certain, c'est que plus vous serez fidele pour mourir à vos goûts d'esprit, à vos curiosités et à vos recherches philosophiques, à votre sagesse intempérante, à vos arrangements étudiés, à vos méthodes de persuasion pour le prochain, plus vous mourrez à vos vrais défauts naturels, et par conséquent vous augmenterez en vous la vie de la grace.

Écoutez beaucoup Dieu, et ne vous écoutez point vous-même volontairement sur vos goûts d'esprit. Vos lettres m'ont fait un sensible plaisir, car elles marquent une lumiere sur vous-même et contre vous-même, que la grace seule peut donner quand Dieu agit fortement dans une ame, et qu'il la trouve souple pour se laisser déprendre de tout ce qui l'arrêtoit dans sa voie. Je prie notre Seigneur que vous ne regardiez jamais derriere vous, et que sa volonté soit la vôtre en tout : (1) *Et erit omnia in omnibus.*

---

(1) I. Cor. 15, v. 28.

LETTRE CLII.

Importance de renoncer à la curiosité de l'esprit et au goût du raisonnement, qui éteignent l'esprit d'oraison et de grace. Peinture de la dévotion des raisonneurs sans oraison.

Je suis ravi que vous trouviez dans la personne dont vous me parlez ce que vous avez besoin de chercher. Dieu met ce qu'il lui plaît où il lui plaît. Naaman ne pouvoit être guéri dans les fleuves de Syrie. Il falloit qu'il fût assujetti à celui de la Palestine. Qu'importe par où viennent la lumiere et le soutien? Il n'est question que de la source, le canal ne fait rien. Ce qui exerce le plus notre foi, qui démontre le plus notre sagesse humaine, qui nous simplifie, qui nous rappetisse, qui nous désabuse le plus de notre propre esprit, a quelque chose de plus propre aux desseins de Dieu. Recevez donc ce qu'il vous donne, et recevez-le avec dépendance de [1] *l'esprit qui souffle où il veut. On ne sait ni d'où il vient ni où il va.* Mais il ne s'agit pas de vouloir savoir ce que Dieu cache : il suffit d'être fidèlement attentif à ce qu'il montre.

(1) Jean, 3, v. 8.

Si vous pouvez vous sevrer de toute curiosité et de tout raisonnement superflu, vous gagnerez beaucoup de temps pour l'oraison et pour vos affaires. L'esprit d'oraison vous rendra simple, concis, décisif, sobre en pensées et en paroles, tranquille dans les embarras. Le propre esprit est actif, verbeux, vacillant, empressé, multipliant les vues, voulant toujours atteindre à tout et faire l'impossible, perdant le but pour viser aux moyens, espérant de persuader, de plaire, de concilier tout. L'esprit de grace ne cherche en paix que la fidélité, sans craindre aucun inconvénient que la fidélité ne pourra éviter. Voilà la paix que le monde ne peut ni donner ni ôter, et qui surpasse tout sens humain. Comment le monde la donneroit-il? Il ne peut la connoître, il ne peut la croire dans ceux qui en jouissent.

Le raisonnement est une grande dissipation. Les raisonneurs, les savants sans oraison, éteignent l'esprit intérieur comme le vent éteint la bougie. Après avoir été avec eux on se sent le cœur desséché et l'esprit hors de son centre. Craignez ce genre d'hommes. Ils sont contagieux pour vous.

Il y en a qui paroissent recueillis et qui ne le sont guere. On confond aisément une certaine ferveur d'imagination avec le recueillement. Ces sortes d'hommes sont échauffés pour certains biens exté-

rieurs dont ils se passionnent. Ce zele les dissipe; car ils sont continuellement occupés de divers objets sur lesquels ils raisonnent, subtilisent et s'épuisent; mais ils n'ont point la paix intérieure et ce silence où l'on écoute Dieu; ainsi ils sont plus contagieux que les autres, parceque leur dissipation est plus déguisée. Approfondissez-les, vous trouverez des hommes inquiets, critiques, ardents, toujours occupés du dehors, âpres et roides dans tous leurs desirs, délicats par des réflexions excessives, pleins de leurs pensées, impatients dans les moindres contradictions, en un mot, des *ardélions* spirituels, incommodés de tout, et presque toujours incommodes.

LETTRE CLIII.

Consolation sur la mort d'une jeune personne.

J'AI reçu votre lettre sur la perte que vous avez faite, et je crois que vous aurez reçu aussi celle que je vous écrivis sur le même sujet. Je ressens et cette perte et la douleur dont vous me paroissez pénétré; mais je ne saurois être en peine de votre cœur, ne doutant point qu'il ne soit dans la vraie paix, qui est toujours inséparable de l'amour de toutes les volon-

tés de Dieu. Je vous plains seulement de cette plaie secrete dont le cœur demeure comme flétri. Mais la souffrance est la vie secrete des ames d'ici-bas : car ce n'est que par un sentiment de mort que se forme en nous le principe d'une nouvelle vie. Tout ce qui semble faire pourrir dans la terre le grain, le fait germer et croître pour la moisson.

Au reste, il ne faut point se laisser aller à des pensées trop affligeantes. Les fragilités d'un âge si tendre et d'une vie si dissipée n'ont pas un aussi grand venin que certains vices de l'esprit, que l'on raffine et que l'on déguise en vertus en un âge plus avancé. Dieu voit la boue dont il nous a pêtris, et a pitié de ses pauvres enfants. D'ailleurs, quoique le torrent des passions et des exemples entraîne un peu un jeune homme, nous pouvons néanmoins en dire ce que l'église dit dans les prieres des agonisants : *il a néanmoins, ô mon Dieu, cru et espéré en vous.* Un fonds de foi et des principes de religion, qui dorment au bruit des passions excitées, se réveillent tout-à-coup dans le moment d'un extrême danger. Cette extrémité dissipe soudainement toutes les illusions de la vie, tire une espece de rideau, ouvre les yeux à l'éternité, et rappelle toutes vérités obscurcies. Si peu que Dieu agisse dans ce moment, le premier

mouvement d'un cœur accoutumé autrefois à lui est de recourir à sa miséricorde. Il n'a besoin ni de temps ni de discours pour se faire entendre et sentir. Il ne dit à Madeleine que ce mot, [1] *Marie;* et elle ne lui répondit que cet autre mot, *Maître;* c'étoit tout dire. Il appelle sa créature par son nom, et elle est déja revenue à lui. Ce mot ineffable est tout-puissant : il fait un cœur nouveau et un nouvel esprit au fond des entrailles. Les hommes foibles, et qui ne voient que les dehors, veulent des préparations, des actes arrangés, des résolutions exprimées. Dieu n'a besoin que d'un instant, où il fait tout, et voit ce qu'il fait.

Il y auroit une présomption horrible à attendre ces miracles de grace; mais celui qui défend de les attendre se plaît quelquefois à les faire. Vous trouverez dans la cinquieme et dans la cinquantieme des Homélies de saint Augustin, et en d'autres endroits, que la vie elle-même est une grace, puisque Dieu ne la prolonge que pour nous inviter jusqu'au dernier moment à nous convertir. N'en doutons donc point. Celui qui veut sincèrement sauver les pécheurs ne les attend que pour les sauver; et en vain

---

(1) Jean, 20, v. 16.

les attendroit-il s'il leur refusoit dans la derniere heure du combat décisif le secours nécessaire pour rendre leur salut possible. [1] *Consolamini in verbis istis.*

LETTRE CLIV.

Nécessité du recueillement et de réprimer l'activité et le travail curieux de l'esprit.

Ce que je souhaite le plus pour vous est le recueillement et la cessation un peu fréquente de tout ce qui dissipe. L'action de l'esprit, quand elle est continuelle et sans ordre absolu de Dieu, desseche et épuise l'intérieur. Vous savez que Jésus-Christ écartoit ses disciples de la foule des peuples, et qu'il suspendoit les fonctions les plus pressées. Il laissoit même alors languir la multitude qui venoit de loin et qui attendoit son secours : quoiqu'il en eût pitié, il se déroboit à elle et disoit à ses apôtres : [2] *Requiescite pusillùm.* Trouvez bon que je vous en dise autant de sa part. Il ne suffit pas d'agir et de donner; il faut recevoir, se nourrir, et se prêter en paix à toute l'impression divine. Vous êtes trop accoutumé

(1) I. Thessal. 4, v. 17.
(2) Marc, 6, v. 31.

à laisser votre esprit s'appliquer. Il vous reste même une habitude de curiosité insensible. C'est un approfondissement, un arrangement, une suite d'opérations, soit pour remonter aux principes, soit pour tirer les conséquences.

J'aimerois mieux vous voir amuser à quelque bagatelle qui occuperoit superficiellement l'imagination et les sens, et qui laisseroit votre fond vuide pour y entretenir une secrete présence de Dieu. Un simple amusement ne tient point de place dans le fond; mais le travail sérieux, quoiqu'il paroisse plus solide, est plus vain et plus dangereux quand il revient trop souvent, parcequ'il nourrit la sagesse humaine, dissipe le fond, et accoutume une ame à ne pouvoir être en paix. Il lui faut toujours des ébranlements et de l'occupation par rapport à elle-même. Les esprits appliqués auroient autant de peine à se passer d'application, que les gens inappliqués auroient de peine à mener une vie appliquée.

Faites donc jeûner votre esprit avide; faites-le taire; ramenez-le au repos. *Requiescite pusillùm.* Les affaires n'en iront que mieux; vous y prendrez moins de peine, et Dieu y travaillera davantage. Si vous voulez toujours tout faire, vous ne lui laisserez la liberté de rien faire à sa mode. O qu'il est dangereux d'être un *ardélion* de la vie intérieure!

Au nom de Dieu, (1) *vacate, et videte quoniam ego sum Dominus* : c'est là le vrai sabbat du Seigneur. Cette cessation de l'ame est le grand sacrifice.

LETTRE CLV.

La volonté de Dieu doit être notre tout.

Je vous souhaite la paix du cœur et la joie du Saint-Esprit, qui se trouve au milieu de toutes les croix et de toutes les tentations de la vie. C'est la différence essentielle entre la Babylone et la cité de Dieu. Un habitant de Babylone, quelque prospérité mondaine qui l'enivre, a un je ne sais quoi qui dit au fond du cœur : ce n'est pas assez ; je n'ai pas tout ce que je voudrois, et j'ai encore ce que je ne voudrois pas. Au contraire l'habitant de la cité sainte porte au fond de son cœur un *fiat* et un *amen* continuel. Il veut toutes ses peines, et il ne veut aucune des consolations dont Dieu le prive. Demandez-lui ce qu'il veut, il vous répondra que c'est précisément ce qu'il a. La volonté de Dieu dans le moment présent est le pain quotidien qui est au-dessus de toute substance. Il veut tout ce que Dieu veut en lui

(1) Ps. 45, v. 10.

et pour lui. Cette volonté fait le rassasiement de son cœur; c'est la manne de tous les goûts. [1] *Glorificaveris eum*, dit Isaïe, *dum non facis vias tuas, et non invenitur voluntas tua ut loquaris sermonem*. Aussi est-il dit de la nouvelle Jérusalem : [2] *Vocaberis voluntas mea in ea*. Elle n'aura plus d'autre nom; on n'en pourra plus avoir d'autre idée; elle ne sera plus rien d'elle-même. Comme saint Jean n'étoit qu'une voix annonçant Jésus-Christ, Jérusalem n'est plus que la seule *volonté de Dieu en elle*. Ce n'est plus elle qui vit et qui veut; c'est l'époux vivant et voulant dans l'épouse. Quelle est donc sa volonté sur vous? c'est que vous n'en ayez plus aucune; que vous ne trouviez plus en vous de quoi vouloir; que vous laissiez Dieu vouloir en vous tout ce qui est selon son esprit. [3] *Qui autem scrutatur corda, scit quid desideret Spiritus : quia secundùm Deum postulat pro sanctis*. Soyez donc l'homme de la volonté de Dieu, [4] *virum voluntatis meae*. Ne la gênez en vous par aucune borne de volonté et de pensée propre, par aucun arrangement à vôtre mode.

La plupart des gens de bien, sous de beaux pré-

(1) Is. 58, v. 13.
(2) Is. 62, v. 4.
(3) Rom. 8, v. 27.
(4) Is. 46, v. 11.

textes, font ce que saint Augustin reprochoit aux demi-pélagiens, qui étoit de vouloir que les mérites naturels précédassent, et que la grace suivît la nature; *gratia pedissequa.* On veut que Dieu veuille ce que nous voulons, afin que nous voulions notre propre volonté dans la sienne. Il faut que la volonté de Dieu démontre la nôtre, et qu'il soit lui seul toutes choses en nous.

LETTRE CLVI.

Consolation sur la mort d'un fils.

VOTRE douleur m'est toujours présente. Je ne perds point de vue la grande perte que vous avez faite; mais Dieu prend ce qui est à lui et non pas à nous. Qui est-ce qui lui dira : pourquoi le faites-vous? Vous êtes bien éloigné de le lui dire. Vous savez qu'il n'a point de compte à nous rendre. Son bon plaisir est la suprême raison. Ce qui est un caprice insupportable dans toute créature, qui est de dire, *Sit pro ratione voluntas* (je mets ma volonté en la place de la raison), cela même est en Dieu la parfaite justice.

D'ailleurs nous entrevoyons toujours, dans les

coups les plus rigoureux de sa main paternelle, un dessein secret de miséricorde. Il enleve dans les bons moments certains hommes fragiles que l'enchantement du siecle auroit peut-être fait retomber : [1] *Raptus est.... properavit educere illum de medio iniquitatum.* Il s'est hâté pour prévenir une chûte funeste. O que nous verrons de merveilles dans l'autre vie, qui nous échappent en celle-ci! Alors nous chanterons le cantique de joie et de reconnoissance éternelle pour les évènements qui nous font pleurer ici-bas. Hélas! nous ne voyons dans les ténebres présentes ni le vrai bien ni le vrai mal. Si Dieu faisoit ce qui nous flatte il perdroit tout. Il sauve tout en brisant nos liens et en nous faisant crier les hauts cris. Le même coup qui sauve ce que nous aimons, en l'ôtant du milieu de l'iniquité, nous détache et nous prépare, par la mort d'autrui, à la nôtre. Que pouvons-nous vouloir pour nous et pour les nôtres de ce monde vain et contagieux? S'il est vrai que la foi et l'amour fassent toute la vie de notre cœur, devons-nous pleurer parceque Dieu nous aime mieux que nous ne savons nous aimer nous-mêmes? Nous plaindrons-nous de ce qu'il tire de la tentation et du péché ceux qui nous sont chers? Nous fait-il du mal

(1) Sap. 4, v. 11 et 14.

en abrégeant les jours de miseres, de combat, de séduction et de scandale? Que voudrions-nous? Un plus long danger, des tentations plus violentes où les élus mêmes, s'il étoit possible, succomberoient? Nous voudrions tout ce qui flatte l'amour-propre, pour nous oublier dans le lieu d'exil. Dieu nous arrache le poison; et nous pleurons comme un enfant à qui sa mere ôte un joli couteau dont il se perceroit le sein.

Monsieur votre fils réussissoit au milieu du monde empesté: c'est ce succès qui afflige, et c'est ce succès qui a fait trancher le fil de ses jours par un conseil de miséricorde pour lui et pour les siens. Il faut adorer Dieu et se taire. Il n'y a que l'oraison qui console. Il n'y a que l'oraison où l'on soit véritablement avec Dieu. Dès qu'on est avec Dieu par l'union du cœur dans la vue simple de la foi, on est en oraison; et toute occupation des choses même les plus saintes, qui ne nous met point avec Dieu dans cette présence et dans cette société d'amour, est plutôt une étude qu'une oraison. Or il n'y a que le vrai consolateur dont la société puisse nous consoler. Demeurons donc en silence avec lui; il nous consolera: nous retrouverons tout en lui seul. Heureux qui ne veut point d'autre consolation! Celle-ci est pure et inépuisable.

LETTRE CLVII.

L'exactitude et la liberté doivent s'allier ensemble et n'être point l'une sans l'autre.

Il me paroît nécessaire que vous joigniez ensemble une grande exactitude et une grande liberté. L'exactitude vous rendra fidele, et la liberté vous rendra courageuse. Si vous vouliez être exacte sans être libre, vous tomberiez dans la servitude et dans le scrupule ; et si vous vouliez être libre sans être exacte, vous iriez bientôt à la négligence et au relâchement. L'exactitude seule nous rétrécit l'esprit et le cœur, et la liberté seule les étend trop. Ceux qui n'ont nulle expérience des voies de Dieu ne croient pas qu'on puisse accorder ensemble ces deux vertus. Ils comprennent par *être exact*, vivre toujours dans la gêne, dans l'angoisse, dans une timidité inquiete et scrupuleuse qui fait perdre à l'ame tout son repos, qui lui fait trouver des péchés par-tout, et qui la met si fort à l'étroit, qu'elle se dispute à elle-même jusqu'aux moindres choses, et qu'elle n'ose respirer. Ils appellent *être libre*, avoir une conscience large, n'y prendre pas garde de si près, se contenter d'éviter les fautes considérables, et ne compter pour fautes

considérables que les gros crimes; se permettre hors de là tout ce qui flatte subtilement l'amour-propre, et, quelque licence qu'on se donne du côté des passions, se calmer et se consoler aisément, par la seule pensée qu'on n'y croyoit pas un grand mal. Ce n'étoit pas ainsi que saint Paul concevoit les choses, quand il disoit à ceux à qui il avoit donné la vie de la grace et dont il tâchoit de faire des chrétiens parfaits, (1) Soyez libres, mais de la liberté que Jésus-Christ vous a acquise; soyez libres, puisque le Sauveur vous a appelés à la liberté: mais que cette liberté ne vous soit pas une occasion ni un prétexte de faire le mal.

Il me paroît donc que la véritable exactitude consiste à obéir à Dieu en toutes choses, et à suivre la lumiere qui nous montre notre devoir et la grace qui nous y pousse, ayant pour principe de conduite de contenter Dieu en tout et de faire toujours ce qui lui est non seulement agréable, mais, s'il se peut, le plus agréable, sans s'amuser à chicaner sur la différence des grands péchés et des péchés légers, des imperfections et des infidélités. Car, quoiqu'il soit vrai que tout cela est distingué, il ne le doit pourtant plus être pour une ame qui s'est déterminée à

(1) Gal. 5, v. 13.

ne rien refuser à Dieu de tout ce qu'elle peut lui donner. Et c'est en ce sens que l'apôtre dit que [1] *la loi n'est point établie pour le juste.* Loi gênante, loi dure, loi menaçante; loi, si on l'ose dire, tyrannique et captivante; mais il a une loi supérieure qui l'éleve au-dessus de tout cela et qui le fait entrer dans la vraie liberté des enfants; c'est de vouloir toujours faire ce qui plaît le plus au Pere céleste, selon cette excellente parole de saint Augustin, *Aimez, et faites après cela tout ce que vous voudrez.*

Car si à cette volonté sincere de faire toujours ce qui nous paroît le meilleur aux yeux de Dieu, vous ajoutez de le faire avec joie, de ne se point abattre quand on ne l'a pas fait, de recommencer cent et cent fois à le mieux faire, d'espérer toujours qu'à la fin on le fera, de se supporter soi-même dans ses foiblesses involontaires comme Dieu nous y supporte, d'attendre en patience les moments qu'il a marqués pour notre parfaite délivrance, de songer cependant à marcher avec simplicité et selon nos forces dans la voie qui nous est ouverte, de ne point perdre le temps à regarder derriere soi, de nous étendre et de nous porter toujours, comme dit [2] l'apôtre, à *ce qui est de-*

(1) Tim. 1, v. 9.
(2) Phil. 3, v. 13.

vant nous, de ne point faire sur nos chûtes une multitude inutile de retours qui nous arrêtent, qui nous embarrassent l'esprit et qui nous abattent le cœur, de nous en humilier et d'en gémir à la premiere vue qui nous en vient, mais de les laisser là aussitôt après pour continuer notre route; de ne point interpréter tout contre nous avec une rigueur littérale et judaïque, de ne pas regarder Dieu comme un espion qui nous observe pour nous surprendre, et comme un ennemi qui nous tend des pieges, mais comme un pere qui nous aime et nous veut sauver; pleins de confiance en sa bonté, attentifs à invoquer sa miséricorde, et parfaitement détrompés de tout vain appui sur les créatures et sur nous-mêmes, voilà le chemin et le séjour de la véritable liberté.

Je vous conseille autant que je puis d'y aspirer. L'exactitude et la liberté doivent marcher d'un pas égal; et en vous s'il y en a une des deux qui demeure derriere l'autre, c'est, à ce qu'il me paroît, la liberté, quoique j'avoue que l'exactitude ne soit pas encore au point que je la desire: mais enfin je crois que vous avez plus besoin de pencher du côté de la confiance en Dieu et d'une grande étendue de cœur. C'est pour cela que je ne balance point à vous dire que vous devez vous livrer tout entiere à la grace que Dieu vous

fait quelquefois de vous appliquer assez intimement à lui. Ne craignez point alors de vous perdre de vue, de le regarder uniquement et d'aussi près qu'il voudra bien vous le permettre, et de vous plonger tout entiere dans l'océan de son amour, trop heureuse si vous pouviez le faire si bien que vous ne vous retrouvassiez jamais. Il est bon néanmoins, lorsque Dieu vous donnera cette disposition, de finir toujours, quand la pensée vous en viendra, par un acte d'humilité et de crainte respectueuse et filiale qui préparera votre ame à de nouveaux dons. Cest le conseil que donne sainte Thérese, et que je crois pouvoir vous donner.

LETTRE CLVIII.

Maniere de bien porter sa croix.

Portez en paix vos croix intérieures. Les extérieures sans celles de l'intérieur ne seroient point des croix ; elles ne seroient que des victoires continuelles avec une flatteuse expérience de notre force invincible. De telles croix empoisonneroient le cœur et charmeroient notre amour-propre. Pour bien souf-

frir il faut souffrir foiblement et sentant sa foiblesse ; il faut se voir sans ressource au dedans de soi ; il faut être sur la croix avec Jésus-Christ et dire comme lui, *Mon Dieu, mon Dieu, combien m'avez-vous abandonné!* O que la paix de la volonté, dans ce désespoir de l'amour-propre, est précieuse aux yeux de celui qui la fait en nous sans nous la montrer! Nourrissez-vous de cette parole de saint Augustin, qui est d'autant plus vivifiante qu'elle porte au cœur une mort totale de l'amour-propre : « Qu'il ne soit laissé « en moi rien de moi-même, ni de quoi jeter encore « un regard sur moi » : *Nihil in me relinquatur mihi, nec quo respiciam ad me ipsum.* N'écoutez point votre imagination ni les réflexions d'une sagesse humaine : laissez tomber tout, et soyez dans les mains du bien-aimé. C'est sa volonté et sa gloire qui doivent nous occuper.

LETTRE CLIX.

Être rien; demeurer livré à la destruction; souffrir, et se laisser consumer par une mort entiere.

Soyez un vrai rien en tout et par-tout; mais il ne faut rien ajouter à ce pur rien. C'est sur le rien qu'il n'y a aucune prise. Il ne peut rien perdre. Le vrai rien ne résiste jamais, et il n'a point un *moi* dont il s'occupe. Soyez donc rien, et rien au-delà; et vous serez tout sans songer à l'être. Souffrez en paix; abandonnez-vous; allez, comme Abraham, sans savoir où. Recevez des hommes le soulagement que Dieu vous donnera par eux. Ce n'est pas d'eux, mais de lui par eux, qu'il faut le recevoir. Ne mêlez rien à l'abandon, non plus qu'au rien. Un tel vin doit être bu tout pur et sans mélange; une goutte d'eau lui ôte sa vertu. On perd infiniment à vouloir retenir la moindre ressource propre. Nulle réserve, je vous conjure.

Il faut aimer la main de Dieu qui nous frappe et qui nous détruit. La créature n'a été faite que pour être détruite au bon plaisir de celui qui ne l'a faite que pour lui. O heureux usage de notre substance ! Notre rien glorifie l'Être éternel et le tout Dieu.

Périsse donc ce que l'amour-propre voudroit tant conserver! Soyons l'holocauste que le feu de l'amour réduit en cendres. Le trouble ne vient jamais que d'amour-propre; l'amour divin n'est que paix et abandon. Il n'y a qu'à souffrir, qu'à laisser tomber, qu'à perdre, qu'à ne retenir rien, qu'à n'arrêter jamais un seul moment la main crucifiante. Cette non-résistance est horrible à la nature; mais Dieu la donne; le bien-aimé l'adoucit, il mesure toute tentation.

§. Mon Dieu, qu'il est beau de faire son purgatoire en ce monde! La nature voudroit ne le faire ni en cette vie ni en l'autre: mais Dieu le prépare en ce monde, et c'est nous qui par nos chicanes en faisons deux au lieu d'un. Nous rendons celui-ci tellement inutile par nos résistances, que tout est encore à recommencer après la mort. Il faudroit être dès cette vie comme les ames du purgatoire, paisibles et souples dans la main de Dieu pour s'y abandonner et pour se laisser détruire par le feu vengeur de l'amour. Heureux qui souffre ainsi!

§. Je vous aime et vous respecte de plus en plus sous la main qui vous brise pour vous purifier. O que cet état est précieux! Plus vous vous y trouverez vuide et privée de tout, plus vous m'y paroîtrez pleine de Dieu et l'objet de ses complaisances. Quand on est attaché sur la croix avec Jésus-Christ, on dit

comme lui, *O Dieu, ô mon Dieu, combien vous m'avez délaissé!* Mais ce délaissement sensible, qui est une espece de désespoir dans la nature grossiere, est la plus pure union de l'esprit et la perfection de l'amour.

§. Qu'importe que Dieu nous dénue de goûts et de soutiens sensibles ou apperçus, pourvu qu'il ne nous laisse pas tomber? Le prophete Habacuc n'étoit-il pas bien soutenu quand [1] l'ange le transportoit avec tant d'impétuosité de la Judée à Babylone, en le tenant par un de ses cheveux? Il alloit sans savoir où et sans savoir par quel soutien; il alloit nourrir Daniel au milieu des lions; il étoit enlevé par l'esprit invisible et par la vertu de la foi. Heureux qui va ainsi par une route inconnue à la sagesse humaine, et sans toucher du pied à terre!

§. Vous n'avez qu'à souffrir et à vous laisser consumer peu-à-peu dans le creuset de l'amour. Qu'y a-t-il à faire? Rien qu'à ne jamais repousser la main invisible qui détruit et qui refond tout. Plus on avance, plus il faut se délaisser à l'entiere destruction. Il faut qu'un cœur vivant soit réduit en cendres. Il faut mourir et ne point voir sa mort; car une mort qu'on appercevroit seroit la plus dangereuse de toutes les

(1) Dan. 14, v. 35.

vies. [1] *Vous êtes morts*, dit l'apôtre, *et votre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu.* Il faut que la mort soit cachée pour cacher la vie nouvelle que cette mort opere. On ne vit plus que de mort, comme parle saint Augustin. Mais qu'il faut être simple et sans retour pour laisser achever cette destruction du vieil homme ! Je prie Dieu qu'il fasse de vous un holocauste que le feu de l'autel consume sans réserve.

LETTRE CLX.

Vivre en pur abandon et simple délaissement au bon plaisir de Dieu.

LA peine que je ressens sur le malheur public ne m'empêche point d'être occupé de votre infirmité. Vous savez qu'il faut porter la croix et la porter en pleines ténebres. Le parfait amour ne cherche ni à voir ni à sentir. Il est content de souffrir sans savoir s'il souffre bien, et d'aimer sans savoir s'il aime. O que l'abandon sans aucun retour ni repli caché est pur et digne de Dieu ! Il est lui seul plus

(1) Col. 3, v. 3.

détruisant que mille et mille vertus austeres et soutenues d'une régularité apperçue. On jeûneroit comme saint Siméon Stylite, on demeureroit des siecles sur une colonne, on passeroit cent ans au désert comme saint Paul hermite ; que ne feroit-on point de merveilleux et digne d'être écrit, plutôt que de mener une vie unie, qui est une mort totale et continuelle dans ce simple délaissement au bon plaisir de Dieu ! Vivez donc de cette mort, qu'elle soit votre unique pain quotidien. Je vous présente celui que je veux manger avec vous.

Soyez simple et petit enfant. C'est dans l'enfance qu'habite la paix inaltérable et à toute épreuve. Toutes les régularités où l'on possede sa vertu sont sujettes à l'illusion et au mécompte. Il n'y a que ceux qui ne comptent jamais, lesquels ne sont sujets à aucun mécompte. Il n'y a que les ames désappropriées par l'abnégation évangélique qui n'ont plus rien à perdre. Il n'y a que ceux qui ne cherchent aucune lumiere qui ne se trompent point. Il n'y a que les petits enfants qui trouvent en Dieu la sagesse, qui n'est point dans les grands et les sages qu'on admire.

LETTRE CLXI.

Laisser expirer la nature dans le dépouillement et la mort totale.

TOUT contribue à vous éprouver; mais Dieu qui vous aime ne permettra pas que vous soyez tentée au-dessus de vos forces. Il se servira de la tentation pour vous faire avancer. Mais il ne faut chercher curieusement à voir en soi ni l'avancement, ni les forces, ni la main de Dieu, qui n'en est pas moins secourable quand elle se rend invisible. C'est en se cachant qu'elle fait sa principale opération : car nous ne mourrions jamais à nous-mêmes s'il montroit sensiblement cette main toujours appliquée à nous secourir. En ce cas Dieu nous sanctifieroit en lumiere, en vie et en revêtissement de tous les ornements spirituels; mais il ne nous sanctifieroit point sur la croix en ténebres, en privation, en nudité, en mort. Jésus-Christ ne dit pas, Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se possede, qu'il se revête d'ornement, qu'il s'enivre de consolation, comme Pierre sur le Thabor, qu'il jouisse de moi et de soi-même dans sa perfection, qu'il se voie, et que tout le rassure en se voyant parfait : mais au contraire il

dit, [1] *Si quelqu'un veut venir après moi*, voici le chemin par où il faut qu'il passe; *qu'il se renonce, qu'il porte sa croix, et qu'il me suive* dans le sentier bordé de précipices où il ne verra que sa mort. Saint Paul dit que nous voudrions être survêtus, et qu'il faut au contraire être dépouillés jusqu'à la plus extrême nudité pour être ensuite revêtus de Jésus-Christ.

Laissez-vous donc ôter jusqu'aux derniers ornements de l'amour-propre, et jusqu'aux derniers voiles dont il tâche de se couvrir pour recevoir la robe qui n'est blanchie que du sang de l'Agneau et qui n'a plus d'autre pureté que la sienne. O trop heureuse l'ame qui n'a plus rien à soi, qui n'a même rien d'emprunté non plus que rien de propre, et qui se délaisse au bien-aimé étant jalouse de n'avoir plus de beauté que lui seul! O épouse, que vous serez belle quand il ne vous restera plus nulle parure propre! Vous serez toute la complaisance de l'époux quand l'époux sera lui seul toute votre beauté. Alors il vous aimera sans mesure, parceque ce sera lui-même qu'il aimera uniquement en vous. Écoutez ces choses et croyez-les. Cet aliment de pure vérité sera d'abord amer dans votre bouche et dans vos

(1) Matth. 16, v. 24.

entrailles ; mais il nourrira votre cœur ; et il le nourrira de la mort qui est l'unique vie. Croyez ceci, et ne vous écoutez point. Le *moi* est le grand séducteur : il séduit plus que le serpent séducteur d'Eve. Heureuse l'ame qui écoute en toute simplicité ce qui l'empêche de s'écouter et de s'attendrir sur soi !

Que ne puis-je être auprès de vous ! mais Dieu ne le permet pas. Que dis-je ? Dieu le fait invisiblement, et il nous unit cent fois plus intimement en lui, centre de tous les siens, que si nous étions sans cesse dans le même lieu. Je suis en esprit tout auprès de vous : je porte avec vous votre croix et toutes vos langueurs. Mais si vous voulez que l'enfant Jésus les porte avec vous, laissez-le se cacher à vos yeux ; laissez-le aller et venir en toute liberté. Il sera tout-puissant en vous si vous êtes bien petite en lui. On demande du secours pour vivre et pour se posséder : il n'en faut plus pour expirer et pour être dépossédé de soi sans ressource. Le vrai secours est le coup mortel ; c'est le coup de grace. Il est temps de mourir à soi afin que la mort de Jésus-Christ opere une nouvelle vie. Je donnerois la mienne pour vous ôter la vôtre et pour vous faire vivre de celle de Dieu.

LETTRE CLXII.

Nécessité de s'abandonner en pure foi à l'opération cachée de Dieu pour donner la mort.

Ce que je vous souhaite au-dessus de tout, c'est que vous n'altériez point votre grace en la cherchant. Voulez-vous que la mort vous fasse vivre, et vous posséder en vous abandonnant? Un tel abandon seroit la plus grande propriété et n'auroit que le nom trompeur d'abandon; ce seroit l'illusion la plus manifeste. Il faut manquer de tout aliment pour achever de mourir. C'est une cruauté et une trahison que de vous laisser respirer et nourrir pour prolonger votre agonie dans le supplice. Mourez; c'est la seule parole qui me reste pour vous.

Qu'avez-vous donc cherché dans la voie que Dieu vous a ouverte? Si vous vouliez vivre vous n'aviez qu'à vous nourrir de tout. Mais combien y a-t-il d'années que vous vous êtes dévouée à l'obscurité de la foi, à la mort et à l'abandon? Étoit-ce à condition de le faire en apparence et de trouver une plus grande sûreté dans l'abandon même? Si cela étoit vous auriez été bien fine avec Dieu. Ce seroit le comble de l'illusion. Si, au contraire, vous n'avez

cherché (comme je n'en doute pas) que le sacrifice total de votre esprit et de votre volonté, pourquoi reculez-vous quand Dieu vous fait enfin trouver l'unique chose que vous avez cherchée? Voulez-vous vous reprendre dès que Dieu veut vous posséder et vous déposséder de vous-même? Voulez-vous, par la crainte de la mer et de la tempête, vous jeter contre les rochers et faire naufrage au port? Renoncez aux sûretés, vous n'en sauriez jamais avoir que de fausses. C'est la recherche infidele de la sûreté qui fait votre peine. Loin de vous conduire au repos vous résistez à votre grace : comment trouveriez-vous la paix?

J'avoue qu'il faut suivre ce que Dieu met au cœur; mais il faut observer deux choses : l'une est que l'attrait de Dieu qui incline le cœur ne se trouve point par les réflexions délicates et inquietes de l'amour-propre; l'autre, qu'il ne se trouve point aussi par des mouvements si marqués, qu'ils portent avec eux la certitude qu'ils sont divins. Cette certitude réfléchie dont on se rendroit compte à soi-même et sur laquelle on se reposeroit, détruiroit l'état de foi, rendroit toute mort impossible et imaginaire, changeant l'abandon et la nudité en possession et en propriété sans bornes; enfin ce seroit un fanatisme perpétuel, car on se croiroit sans cesse certainement et immé-

diatement inspiré de Dieu pour tout ce qu'on feroit en chaque moment. Il n'y auroit plus ni direction ni docilité, qu'autant que le mouvement intérieur, indépendant de toute autorité extérieure, y porteroit chacun. Ce seroit renverser la voie de foi et de mort. Tout seroit lumiere, possession, vie et certitude dans toutes ces choses. Il faut donc observer qu'on doit suivre le mouvement, mais non pas vouloir s'en assurer par réflexion, et se dire à soi-même pour jouir de sa certitude : Oui c'est par mouvement que j'agis.

Le mouvement n'est que la grace ou l'attrait intérieur du Saint-Esprit qui est commun à tous les justes, mais plus délicat, plus profond, moins apperçu et plus intime dans les ames déja dénuées, et de la désappropriation desquelles Dieu est jaloux. Ce mouvement porte avec soi une certaine conscience très simple, très directe, très rapide, qui suffit pour agir avec droiture, et pour reprocher à l'ame son infidélité dans le moment où elle y résiste. Mais c'est la trace d'un poisson dans l'eau : elle s'efface aussitôt qu'elle se forme, et il n'en reste rien : si vous voulez la voir, elle disparoît pour confondre votre curiosité. Comment prétendez-vous que Dieu vous laisse posséder ce don, puisqu'il ne vous l'accorde qu'afin que vous ne vous possédiez en rien vous-même? Les

saints patriarches, prophetes, apôtres, etc. avoient, hors des choses miraculeuses, un attrait continuel qui les poussoit à une mort continuelle; mais ils ne se rendoient point juges de leur grace, et ils la suivoient simplement : elle leur eût échappé pendant qu'ils auroient raisonné pour s'en faire les juges. Vous êtes notre ancienne, mais c'est votre ancienneté qui fait que vous devez à Dieu plus que tous les autres. Vous êtes notre sœur aînée; ce seroit à vous à être le modele de toutes les autres pour les affermir dans les sentiers des ténebres et de la mort. Marchez donc comme Abraham sans savoir où. Sortez de votre terre qui est votre cœur; suivez les mouvements de la grace, mais n'en cherchez point la certitude par raisonnement. Si vous la cherchez avant que d'agir, vous vous rendez juge de votre grace, au lieu de lui être docile et de vous livrer à elle comme les apôtres le faisoient. (1) Ils étoient *livrés à la grace de Dieu*, dit saint Luc dans les actes. Si, au contraire, vous cherchez cette certitude après avoir agi, c'est une vaine consolation que vous cherchez par un retour d'amour-propre, au lieu d'aller toujours en avant avec simplicité selon l'attrait et sans regarder derriere vous. Ce regard en arriere interrompt la

(1) Ch. 15, v. 40.

course, retarde les progrès, brouille et affoiblit l'opération intérieure : c'est un contre-temps dans les mains de Dieu ; c'est une reprise fréquente de soi-même ; c'est défaire d'une main ce qu'on fait de l'autre. De là vient qu'on passe tant d'années languissant, hésitant, tournant tout autour de soi.

Je ne perds de vue ni vos longues peines, ni vos épreuves, ni le mécompte de ceux qui me parlent de votre état sans le bien connoître. Je conviens même qu'il m'est plus facile de parler qu'à vous de faire, et que je tombe dans toutes les fautes où je vous propose de ne tomber pas. Mais enfin nous devons plus que les autres à Dieu, puisqu'il nous demande des choses plus avancées ; et peut-être sommes-nous à proportion les plus reculés. Ne nous décourageons point : Dieu ne veut que nous voir fideles. Recommençons, et en recommençant nous finirons bientôt. Laissons tout tomber, ne ramassons rien ; nous irons bien vîte et en grande paix.

LETTRE CLXIII.

Abandon simple et total.

Je vous desire une simplicité totale d'abandon sans laquelle on n'est abandonné qu'à condition de mesurer soi-même son abandon, et de ne l'être jamais dans aucune des choses de la vie présente qui touchent le plus notre amour-propre. Ce n'est pas l'abandon réel et total à Dieu seul, mais la fausseté de l'abandon et la réserve secrete, qui fait l'illusion.

Soyez petit et simple au milieu du monde le plus critique comme dans votre cabinet. Ne faites rien, ni par sagesse raisonnée, ni par goût naturel, mais simplement par souplesse à l'esprit de mort et de vie; de mort à vous, de vie à Dieu. Point d'enthousiasme, point de certitude recherchée au dedans de vous, point de ragoût de prédictions, comme si le présent, tout amer qu'il est, ne suffisoit pas à ceux qui n'ont plus d'autre trésor que la seule volonté de Dieu, et comme si on vouloit dédommager l'amour-propre de la tristesse du présent par les prospérités de l'avenir! On mérite d'être trompé quand on cherche cette vaine consolation. Recevons tout par petitesse; ne cherchons rien par curiosité; ne tenons

à rien par un intérêt déguisé. Laissons faire à Dieu, et ne songeons qu'à mourir sans réserve au moment présent, comme si c'étoit l'éternité tout entiere. Ne faites point de tours de sagesse.

LETTRE CLXIV.

Éviter la dissipation, et réprimer l'activité de l'esprit qui l'augmente.

Au nom de Dieu, évitez la dissipation; craignez votre imagination trop vive et votre goût pour le monde. Il ne suffit pas de ne voir point trop de gens, il faut de plus ne laisser pas trop exciter votre vivacité avec chacun d'eux; il faut retrancher les longues conversations, et dans les courtes même il faut retrancher une certaine activité d'esprit qui est incompatible avec le recueillement. Il ne s'agit point d'un certain recueillement procuré par effort et par industrie, qui n'est pas de saison : je vous demande l'union toute simple et du fond avec Dieu, que sa grace nous donne quand nous laissons tomber notre activité qui nous dissipe et qui nous engoue de l'amusement des créatures. En vérité si vous n'êtes fidele à laisser tomber toute votre activité, qui est

de nature et d'habitude, vous perdrez insensiblement tout votre intérieur; et malgré toutes vos pieuses intentions vous vous trouverez réduit à une dévotion de sentiments passagers et superficiels, avec de grandes fragilités et de grands mêlanges de choses contraires à votre ancienne grace.

LETTRE CLXV.

Divers avis allant au même but.

Je souhaite infiniment que vous receviez d'un cœur ouvert et docile tout ce qu'on vous dira pour votre correction intérieure. Vous avez besoin que N.... conservé sur vous une vraie autorité. Elle vous connoît à fond; Dieu vous l'a donnée pour mere spirituelle: elle est le canal de grace pour vous: vous avez besoin qu'on retienne les saillies continuelles de votre imagination trop vive: tout vous amuse, tout vous dissipe, tout vous replonge dans le naturel.

Ce qui vous rend si long à toutes choses est que vous suivez trop sur chaque chose votre imagination. Vous aimez trop à parler de choses inutiles et même de circonstances peu importantes sur les choses les

plus nécessaires. Vous êtes trop occupé de vous procurer de la considération, de la confiance, des distinctions. Vous aimez trop votre rang et les personnes qui peuvent vous donner du crédit. Vous donnez trop de temps à tout ce qui vous plaît et qui vous flatte. Vous ne mourrez à toutes ces choses qu'en coupant court.

Il faut connoître les hommes avec qui vous avez besoin de bien vivre; Il faut s'instruire solidement de certains principes sur lesquels un homme de votre rang peut avoir besoin de former des vues, et même d'agir selon les occasions; mais il faut retrancher tous les empressements de curiosité et d'ambition. Il ne faut entrer dans ces choses que par pure fidélité; et par conséquent y mourir à toute heure, lors même qu'on y entre. Craignez, non seulement de recevoir avec hauteur ou propriété de lumiere ce que l'on vous dit contre vos vues pour vous corriger, mais encore de le laisser tomber par distraction, par dissipation, par une espece de légèreté. On a mal reçu un bon conseil quand il échappe si promptement. Pour le bien recevoir il faut donner à l'esprit intérieur tout le temps de l'imprimer profondément en nous, et de l'appliquer paisiblement à toute l'étendue de nos besoins dans le dernier détail. Laissez-vous à l'esprit d'oraison, en sorte que vous ne lui résistiez

point en vous dissipant. C'est ce recueillement passif qui sera votre unique ressource. Si vous ne résistez point à cet attrait simple et intime, il vous tiendra dans un recueillement simple de votre degré, qui durera toute la journée au milieu des occupations les plus communes. Alors vous parlerez peu, et ne le ferez que par grace. [1] *Si quis loquitur, quasi sermones Dei.*

LETTRE CLXVI.

Celui qui est foible doit se laisser conduire sans résistance.

Je vous embrasse tendrement. C'est dans votre infirmité que ma tendresse pour vous redouble. La foiblesse se tournera en force désappropriée si vous êtes fidele dans cette épreuve. A mesure que l'enfant est plus affoibli il doit demeurer plus attaché à sa mere. Dites-lui tout avec une simplicité enfantine; priez-la de vous garder; ne lui soyez jamais difficile. Ayez du moins l'intention de céder dans l'instant.

---

(1) I Petr. 4, v. 11.

Privez-vous de tout ce qu'elle voudra. Rentrez dans un recueillement proportionné à votre besoin. Évitez tout ce qui vous dissipe. Remettez-vous à l'a, b, c, s'il le faut, pour recommencer l'édifice par les fondements. Ne vous étonnez point de ne trouver aucune ressource en vous-même contre les sentiments corrompus de la nature. C'est ce désespoir de vous-même dans votre misere où Dieu vous veut, et qui est, non pas le mal, mais le vrai remede à vos maux. Mais tournez-vous du côté de Dieu et de N.... qui vous est donnée dans ce besoin. Vous trouverez en Dieu, par elle, tout ce qui vous manque dans votre propre fond.

Ne vous fiez à vous-même sur rien. Ayez horreur de vous. Ayez votre cœur sur vos levres et dans les mains de cette bonne mere. Le grand point est de céder sans cesse à Dieu, de le laisser faire en nous par simple non-résistance. Cette non-résistance, qu'on est tenté de regarder comme une inaction, s'étend au-delà de tout ce qu'on peut croire. Elle ne laisse aucune vie à la nature, et lui ôte jusqu'à l'activité qui lui serviroit de dernier appui. On aimeroit mieux travailler sans relâche et voir son travail, que se réduire à ne résister jamais. Ne résistez jamais, et tout se fera peu-à-peu. Soyez simple, petit et sans

raisonnement : avec souplesse tout s'applanira ; sans souplesse tout vous deviendroit comme impossible, et vous succomberiez terriblement.

Je veux que vous soyez petit à proportion de votre foiblesse. Ce n'est rien que d'être foible, pourvu qu'on soit petit et qu'on se tienne entre les bras de sa mere. Mais être foible et grand, cela est insupportable ; tomber à chaque pas et ne vouloir pas se laisser porter, c'est de quoi se casser la tête.

LETTRE CLXVII.

Avis pour deux personnes en degré différent de grace.

Je vois que la lumiere de Dieu est en vous pour vous montrer vos défauts et ceux de N... C'est peu de voir, il faut faire, ou pour mieux dire il n'y auroit qu'à laisser faire Dieu et qu'à ne point lui résister. Pour N... il ne faut jamais lui faire quartier ; nulle excuse ; coupez court ; il faut qu'il se taise, qu'il croie, et qu'il obéisse sans s'écouter.

Pour vous, plus vous chercherez d'appui, moins vous en trouverez. Ce qui ne pese rien n'a pas

besoin d'être appuyé ; mais ce qui pese rompt ses appuis. Un roseau sur lequel vous voulez vous soutenir, vous percera la main ; mais si vous n'êtes rien faute de poids, vous ne tomberez plus. On ne parle que d'abandon, et on ne cherche que des cautions bourgeoises. La bonne foi avec Dieu consiste à n'avoir point un faux abandon, ni un demi-abandon, quand on le promet tout entier. Ananias et Saphira furent terriblement punis pour n'avoir pas donné sans réserve un bien qu'ils étoient libres de garder tout entier. Allons à l'aventure. Abraham alloit sans savoir où, hors de son pays. Je voudrois bien vous chasser du vôtre, et vous mettre comme lui loin des moindres vestiges de route.

N... n'avancera qu'autant qu'il sera subjugué. On s'imagine, quand on est dans une certaine voie de simplicité, qu'il n'y a plus ni travail à faire pour se procurer le recueillement, ni mortification à pratiquer : c'est une grande illusion. On a encore besoin de ces deux choses, parcequ'on n'est point encore entièrement dans l'état où l'on se flatte d'être, et que souvent on y a reculé. Lors même qu'on est en cet état, on pratique le recueillement et la mortification, quoique sans pratiques de méthode. On

est recueilli simplement pour ne se point dissiper par des vivacités naturelles, et en demeurant en paix au gré de l'esprit de grace. On est mortifié par ce même esprit qu'on suit uniquement sans suivre le sien propre. Ne vivre que de soi, c'est une vie bien morte.... Quand Dieu seul vit, agit, parle et se tait en nous, le *moi* ne trouve plus de quoi respirer. C'est à quoi il faut tendre; c'est ce que le principe intérieur, quand on ne lui résiste point, avance sans cesse.

Quand on n'est que foible, la foiblesse d'enfant n'empêche point la bonne enfance; mais être foible et indocile, c'est n'avoir de l'enfance que la seule foiblesse, et y joindre la hauteur des grands. Ceci est pour N.... Au nom de Dieu, qu'il soit ouvert et petit. Je voudrois le mettre bas, bas, bas. Il ne peut être bon qu'à force de dépendre.

LETTRE CLXVIII.

Trouver, avec l'apôtre, sa force dans la foiblesse. Caractere de l'abandon véritable.

Vous n'avez, ma chere fille, qu'à porter vos infirmités, tant de corps que d'esprit. *C'est* (1) *quand je suis foible*, dit l'apôtre, *que je me trouve fort : la vertu se perfectionne dans l'infirmité.* Nous ne sommes forts en Dieu qu'à proportion que nous sommes foibles en nous-mêmes. Votre foiblesse fera donc votre force, si vous y consentez par petitesse.

On seroit tenté de croire que la foiblesse et la petitesse sont incompatibles avec l'abandon, parcequ'on se représente l'abandon comme une force de l'ame, qui fait par générosité d'amour et par grandeur de sentiments les plus héroïques sacrifices. Mais l'abandon véritable ne ressemble point à cet abandon flatteur. L'abandon est un simple délaissement dans les bras de Dieu, comme celui d'un petit enfant dans les bras de sa mere. L'abandon parfait va jusqu'à abandonner l'abandon même. On

(1) II Cor. 12, v. 10.

s'abandouue sans savoir qu'on est abandonné : si on le savoit, on ne le seroit plus ; car y a-t-il un plus puissant soutien qu'un abandon connu et possédé ? L'abandon se réduit, non à faire de grandes choses qu'on puisse se dire à soi-même, mais à souffrir sa foiblesse et son infirmité, mais à laisser faire. Il est paisible, car il n'y auroit point de sincere abandon, si on étoit encore inquiet, pour ne laisser pas échapper et pour reprendre les choses abandonnées. Ainsi l'abandon est la source de la vraie paix ; et, sans la paix, l'abandon est très imparfait.

Si vous demandez une ressource dans l'abandon, vous demandez de mourir sans perdre la vie. Tout est à recommencer. Rien ne prépare à s'abandonner jusqu'au bout, que l'abandon actuel en chaque moment. Préparer et abandonner sont deux choses qui s'entre-détruisent. L'abandon n'est abandon qu'en ne préparant rien. Il faut tout abandonner à Dieu, jusqu'à l'abandon même. Quand les Juifs furent scandalisés de la promesse que Jésus-Christ faisoit de donner sa chair à manger, il dit à ses Disciples : (1) *Ne voulez-vous pas aussi vous en aller ?*

(1) Jean, 6, v. 68, 69.

Il met le marché à la main de ceux qui tâtonnent. Dites-lui donc comme saint Pierre : *Seigneur, à qui irons-nous ? Vous avez les paroles de vie éternelle.*

LETTRE CLXIX.

Réunion en unité dans notre centre commun.

Demeurons tous dans notre unique centre, où nous nous trouvons sans cesse, et où nous ne sommes tous qu'une même chose. O qu'il est vilain d'être deux, trois, quatre, etc. ! Il ne faut être qu'un. Je ne veux connoître que l'unité. Tout ce que l'on compte au-delà vient de la division et de la propriété d'un chacun. Fi des amis ! Ils sont plusieurs, et par conséquent ils ne s'aiment guere, ou s'aiment fort mal. Le *moi* s'aime trop pour pouvoir aimer ce qu'on appelle *lui* ou *ella*. Comme ceux qui n'ont qu'un seul amour sans propriété ont dépouillé le *moi*, ils n'aiment rien qu'en Dieu et pour Dieu seul. Au contraire, chaque homme possédé de l'amour-propre n'aime son prochain qu'en soi et pour soi-même. Soyons donc unis, par n'être rien que dans notre centre commun, où tout est con-

fondu sans ombre de distinction. C'est là que je vous donne rendez-vous, et que nous habiterons ensemble. C'est dans ce point indivisible que la Chine et le Canada se viennent joindre; c'est ce qui anéantit toutes les distances.

Au nom de Dieu, que N.... soit simple, petit, ouvert, sans réserve, défiant de soi et dépendant de vous. Il trouvera en vous, non seulement tout ce qui lui manque, mais encore tout ce que vous n'avez point; car Dieu le fera passer par vous pour lui, sans vous le donner pour vous-même. Qu'il croie petitement, qu'il vive de pure foi, et il lui sera donné à proportion de ce qu'il aura cru.

LETTRE CLXX.

Croix et morts journalières.

Portons la croix : la plus grande est nous-mêmes. Nous ne serons point hors de nous pendant que nous ne nous garderons pas simplement comme un prochain qu'il faut supporter avec patience. Si nous nous laissons mourir tous les jours de la vie, nous n'aurons pas beaucoup à mourir le dernier; et ce qui nous fait tant de peur de loin ne nous en

fera guere de près, pourvu que nous ne l'exagérions point par nos prévoyances inquietes d'amour-propre. Supportez-vous vous-même, et consentez petitement à être supportée par autrui. O que les petites morts journalieres ôtent de force à la grande mort !

LETTRE CLXXI.

Les douleurs dans la mort à soi-même ne viennent que de nos résistances. L'abandon, pour être véritable, ne doit point être apperçu.

ON se trompe sur la mort à soi-même ; on s'imagine que c'est elle qui cause toutes les douleurs qu'on souffre. Non, il n'y a que les restes de la vie secrete qui font souffrir. La douleur est dans le vif et non dans le mort. Plus on meurt soudainement et sans résistance, moins on a de peine. La mort n'est pénible qu'à ce qui la repousse ; c'est l'imagination qui l'exagere et qui en a horreur ; c'est l'esprit qui raisonne sans fin pour autoriser les propriétés ou vies cachées ; c'est l'amour-propre qui vit et qui combat contre la mort, comme un malade a des mouvements convulsifs à l'agonie. Mais

il faut mourir intérieurement comme dans l'extérieur. La sentence de mort est prononcée contre l'esprit, comme la sentence de justice contre le corps. Le grand point est que l'esprit meure avant le corps ; alors, la mort corporelle ne sera qu'un sommeil. Bienheureux ceux qui dorment du sommeil de paix !

Quand vous vous abandonnez à Dieu, ne le faites point en raisonnant et en recherchant une certitude intérieure, qui seroit une possession imaginaire contre le véritable abandon ; mais sans présumer aucune inspiration ni certitude, agissez sans retour, suivant votre cœur. Ce qu'on mesure pour se contenter, ou pour s'assurer secrètement sous de beaux prétextes, est un effet de sagesse et d'arrangement ; c'est une borne qu'on se marque pour s'épargner : et en se la marquant, on la marque à Dieu. Plus vous voudrez faire marché avec lui et en être quitte à moindre prix, plus il vous en coûtera. Au contraire, laissez-lui tout sans réserve ; il vous laissera en paix. De sûreté sensible, il n'y en a dans aucune voie, encore bien moins dans celle de la pure foi. Il faut aller comme Abraham sans savoir où. L'épreuve connue pour simple épreuve n'est plus une épreuve véritable. L'abandon mesuré et exercé comme abandon n'est plus

abandon : cette perte n'est qu'une possession infinie de soi-même. En voulant éviter l'illusion, on tombe dans la plus dangereuse des illusions, qui est celle de se reprendre contre sa grace.

Là où est la paix pour votre cœur, là est Dieu pour vous. Ne vous mettez donc en peine de rien. Vivez sans aliment. Ce jour plein de nuages sera suivi du jour sans ombre et sans fin. O que le déclin du jour nous doit donner une pure lumiere !

LETTRE CLXXII.

Se délaisser à Dieu, sans retour inquiet sur soi-même. Éviter la dissipation. Agir sans rien présumer de son travail.

N.... n'aura jamais de repos qu'autant qu'elle renoncera à s'en procurer. La paix de cette vie ne peut se trouver que dans l'incertitude. L'amour pur ne s'exerce que dans cette privation de toute assurance. Le moindre regard inquiet est une reprise de soi, et une infidélité contre la grace de l'abandon. Laissons faire de nous à Dieu ce qu'il lui plaira : après que nous l'aurons laissé faire, point de soutien. Quand on ne veut point se voir

soutenu, il faut être fidele à l'attrait de la grace; et puis s'abandonner.

Il faut qu'elle se délaisse dans les mains de Dieu. (1) *Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes à lui*, dit saint Paul. L'abandon n'est réel que dans les occasions de s'abandonner. Dieu est le même pour l'autre vie que pour celle-ci, également digne qu'on le serve pour sa gloire et pour son bon plaisir. Dans les deux cas, il veut également tout pour lui, et sa jalousie crible partout les ames qui veulent le suivre. Le paradis, l'enfer et le purgatoire ont une espece de commencement dès cette vie.

Je demande pour cette chere sœur une paix de pure foi et d'abnégation. On ne perd point cette paix qui n'est exposée à aucun mécompte, parcequ'elle n'est fondée sur aucune propriété, sûreté, ni consolation. Je souhaite qu'elle ait le cœur en paix et en simplicité. J'ajoute en simplicité, parceque la simplicité est la vraie source de la paix. Quand on n'est pas simple on n'est pas encore véritablement enfant de la paix; aussi n'en goûte-t-on point les fruits. On mérite l'inquiétude qu'on se donne par les retours inutiles sur soi contre l'attrait intérieur.

---

(1) Rom. 14, v. 8.

L'esprit de paix repose sur celui qui ne trouble point ce repos en s'écoutant soi-même au lieu d'écouter Dieu. Le repos, qui est un essai et un avant-goût du sabbat éternel, est bien doux; mais le chemin qui y mene est un rude martyre. Il est temps (je dis ceci pour N.....) de laisser achever Dieu après tant d'années : Dieu lui demande bien plus qu'aux commençants.

Je prie de tout mon cœur pour votre malade dont les croix sont précieuses à Dieu. Plus elle souffre, plus je la révere en celui qui la crucifie pour la rendre digne de lui. Les grandes souffrances montrent tout ensemble, et la profondeur des plaies qu'il faut guérir en nous, et la sublimité des dons auxquels Dieu nous prépare.

Pour vous, monsieur, évitez la dissipation; craignez votre vivacité. Cette activité naturelle, que vous entretenez au lieu de l'amortir, fait tarir insensiblement la grace de la vie intérieure. On ne conserve plus que des regles et des motifs sensibles; [1] mais *la vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu* s'altere, se mêlange, et s'éteint faute de l'aliment nécessaire, qui est le silence du fond de l'ame. J'ai été affligé de ce que vous ne serviez pas; mais c'est un dessein de

---

(1) Col. 3, v. 3.

pure miséricorde pour vous détacher du monde, et pour vous ramener à une vie de pure foi qui est une mort sans relâche. Ne donnez donc au monde que le temps de nécessité et de bienséance. Ne vous amusez point à des vétilles. Ne parlez que pour le besoin. Calmez en toute occasion votre imagination. Laissez tout tomber. Ce n'est point par l'empressement que vous cesserez d'être empressé. Je ne vous demande point de recueillement de travail et d'industrie; je vous demande un recueillement qui ne consiste qu'à laisser tomber tout ce qui vous dissipe et qui excite votre activité.

Je me réjouis de tout ce que vous trouvez de bon dans N... J'espere que vous la rendrez encore meilleure en lui faisant connoître par une pratique simple et uniforme combien la vraie piété est aimable et différente de ce que le monde s'en imagine. Mais il ne faut pas que M. son mari la gâte par une passion aveugle; en la gâtant il se gâteroit aussi; cet excès d'union causeroit même dans la suite une lassitude dangereuse et peut-être une désunion. Laissez un peu le torrent s'écouler; mais profitez des occasions de providence pour lui insinuer la modération, le recueillement et le desir de préférer l'attrait de la grace au goût de la nature. Attendez les moments de

Dieu et ne les perdez pas; N..... vous aidera à ne faire ni trop ni trop peu.

Dieu veut que dans les œuvres dont il nous charge nous accordions ensemble deux choses très propres à nous faire mourir à nous-mêmes; l'une est d'agir comme si tout dépendoit de l'assiduité de notre travail; l'autre est de nous désabuser de notre travail, et de compter qu'après qu'il est fait il n'y a encore rien de commencé. Après que nous avons bien travaillé, Dieu se plaît à emporter tout notre travail de dessous nos yeux comme un coup de balai emporte une toile d'araignée; après quoi il fait, s'il lui plaît, sans que nous puissions dire comment, l'ouvrage pour lequel il nous avoit fait prendre tant de peine, ce semble, inutile. Faites donc des toiles d'araignée; Dieu les enlevera, et après vous avoir confondu il travaillera tout seul à sa mode.

Je ne suis point surpris de vos miseres; vous les mériterez tandis que vous en serez encore surpris. C'est attendre arrogamment quelque chose de soi que d'être surpris de se trouver en faute. La surprise ne vient que d'un reste de confiance.

LETTRE CLXXIII.

Extinction de la vie propre. Agir par grace. Attendre Dieu.

Mon état ne se peut expliquer, car je le comprends moins que personne. Dès que je veux dire quelque chose de moi en bien ou en mal, en épreuve ou en consolation, je le trouve faux en le disant, parceque je n'ai aucune consistance en aucun sens. Je vois seulement que la croix me répugne toujours et qu'elle m'est nécessaire. Je souhaite fort que vous soyez simple, droite, ferme, sans vous écouter, sans chercher aucun tour dans les choses que vous voudriez mener à votre mode, et que vous laissiez faire Dieu pour achever son œuvre en vous.

Ce que je souhaite pour vous comme pour moi, est que nous n'appercevions jamais en nous aucun reste de vie sans le laisser éteindre. Quand je suis à l'office de notre chœur, je vois la main d'un de nos chapelains qui promene un grand éteignoir qui éteint tous les cierges par derriere l'un après l'autre; s'il ne les éteint pas entièrement, il reste un lumignon fumant qui dure long-temps et qui consume le cierge. La grace vient de même éteindre la vie de la nature;

mais cette vie opiniâtre fume encore long-temps, et nous consume par un feu secret, à moins que l'éteignoir ne soit bien appuyé et qu'il n'étouffe absolument jusqu'aux moindres restes de ce feu caché.

Je veux que vous ayez le goût de ma destruction comme j'ai celui de la vôtre. Finissons, il est bien temps, une vieille vie languissante qui chicane toujours pour échapper à la main de Dieu. Nous vivons encore ayant reçu cent coups mortels.

Assurez-vous que je ne flatterai en rien M. .... et que je chercherai même à aller jusqu'au fond. Dieu fera le reste par vous. Votre patience, votre égalité, votre fidélité à n'agir avec lui que par grace, sans prévenir par activité ni par industrie les moments de Dieu; en un mot la mort continuelle à vous-même vous mettra en état de faire peu-à-peu mourir ce cher fils à tout ce qui vous paroît l'arrêter dans la voie de la perdition. Si vous êtes bien petite et bien dénuée de toute sagesse propre, Dieu vous donnera la sienne pour vaincre tous les obstacles.

N'agissez point avec lui par sagesse précautionnée, mais par pure foi et par simple abandon. Gardez le silence pour le ramener au recueillement et à la fidélité, quand vous verrez que les paroles ne seront pas de saison. Souffrez ce que vous ne pourrez pas empêcher. Espérez, comme Abraham, contre

l'espérance; c'est-à-dire attendez en paix que Dieu fasse ce qu'il lui plaira lors même que vous ne pourrez plus espérer. Une telle espérance est un abandon; un tel état sera votre épreuve très douloureuse et l'œuvre de Dieu en lui. Ne lui parlez que quand vous aurez au cœur de le faire sans écouter la prudence humaine. Ne lui dites que deux mots de grace sans y mêler rien de la nature.

LETTRE CLXXIV.

Dieu proportionne les souffrances et l'épreuve aux forces qu'il donne.

Je prends toujours grande part aux souffrances de votre chere malade et aux peines de ceux que Dieu a mis si près d'elle pour lui aider à porter sa croix. Qu'elle ne se défie point de Dieu, et il saura mesurer ses douleurs avec la patience qu'il lui donnera. Il n'y a que celui qui a fait les cœurs et qui les refait par sa grace qui sache ces justes proportions. L'homme en qui il les observe les ignore; et ne connoissant ni l'étendue de l'épreuve future ni celle du don de Dieu préparé pour la soutenir, il est dans une tentation de découragement et de désespoir.

C'est comme un homme qui n'auroit jamais vu la mer, et qui, étant sur un rivage sans pouvoir fuir à cause d'un rocher escarpé, s'imagineroit que la mer, qui remontant pousseroit ses vagues vers lui, l'engloutiroit bientôt. Il ne verroit pas qu'elle doit s'arrêter à une certaine borne précise que le doigt de Dieu lui a marquée, et il auroit plus de peur que de mal.

Dieu fait de l'épreuve du juste comme de la mer; il l'enfle, il la grossit, il nous en menace, mais il borne la tentation. [1] *Fidelis Deus, qui non patietur vos tentari supra id quod potestis.* Il daigne s'appeler lui-même fidele. O qu'elle est aimable cette fidélité! Dites-en un mot à votre malade, et dites-lui que, sans regarder plus loin que le jour présent, elle laisse faire Dieu. Souvent ce qui paroît le plus lassant et le plus terrible se trouve adouci. L'excès vient, non de Dieu, qui ne donne rien de trop, mais de notre imagination, qui veut percer l'avenir, et de notre amour-propre, qui s'exagere ce qu'il souffre.

Ceci ne sera pas inutile à N...., qui se trouble quelquefois par la crainte de se troubler un jour. Tous les moments sont également dans la main de Dieu, celui de la mort comme celui de la vie. D'une

(1) I. Cor. 10, v. 13.

parole il commande aux vents et à la mer : ils lui obéissent et se calment. Que craignez-vous, ô homme de peu de foi ? Dieu n'est-il pas encore plus puissant que vous n'êtes foible ?

LETTRE CLXXV.

En venir enfin à la pratique. Simplicité et ses effets.

Vos dispositions sont bonnes ; mais il faut réduire à une pratique constante et uniforme tout ce qu'on a en spéculation et en desir. Il est vrai qu'il faut avoir patience avec soi-même comme avec autrui, et qu'on ne doit ni se décourager ni s'impatienter à la vue de ses fautes : mais enfin il faut se corriger ; et nous en viendrons à bout pourvu que nous soyons simples et petits dans la main toute-puissante qui veut nous façonner à sa mode, qui n'est pas la nôtre. Le vrai moyen de couper jusqu'à la racine du mal en vous est d'amortir sans cesse votre excessive activité par le recueillement, et de laisser tout tomber pour n'agir qu'en paix et par pure dépendance de la grace.

Soyez toujours petit à l'égard de N....., et ne laissez jamais fermer votre cœur. C'est quand on sent qu'il se resserre qu'il faut l'ouvrir. La tentation de

rejeter le remede en augmente la nécessité. N... a de l'expérience : elle vous aime ; elle vous soutiendra dans vos peines. Chacun a son ange gardien ; elle sera le vôtre au besoin : mais il faut une simplicité entiere. La simplicité ne rend pas seulement droit et sincere, elle rend encore ouvert et ingénu jusqu'à la naïveté ; elle ne rend pas seulement naïf et ingénu, elle rend encore confiant et docile.

LETTRE CLXXVI.

Regles générales pour une ame qui, après une confession exacte des fautes de sa vie passée, desire d'employer le présent et l'avenir selon la volonté de Dieu.

La lettre que vous m'avez écrite ne me laisse rien à desirer; elle dit tout pour le passé, elle promet tout pour l'avenir. A l'égard du passé, il ne reste qu'à l'abandonner à Dieu avec une humble confiance, et qu'à le réparer par une fidélité sans relâche. On demande des pénitences pour le passé : en faut-il de plus grandes et de plus salutaires que de porter les croix présentes? C'est bien réparer les vanités passées que de devenir humble, et de consentir que Dieu

nous rabaisse. La plus rigoureuse de toutes les pénitences est de faire en chaque jour et en chaque heure la volonté de Dieu plutôt que la sienne, malgré ses répugnances, ses dégoûts, ses lassitudes. Ne songeons donc qu'au présent, et ne nous permettons pas même d'étendre nos vues avec curiosité sur l'avenir. Cet avenir n'est pas encore à nous : il n'y sera peut-être jamais. C'est se donner une tentation que de vouloir prévenir Dieu, et de se préparer à des choses qu'il ne nous destine point. Quand ces choses arriveront Dieu nous donnera les lumieres et les forces convenables à cette épreuve. Pourquoi vouloir en juger prématurément lorsque nous n'en avons encore ni la force ni la lumiere? Songeons au présent qui presse : c'est la fidélité au présent qui prépare notre fidélité pour l'avenir.

A l'égard du présent, il me semble que vous n'avez pas un grand nombre de choses à faire. Voici celles qui me paroissent les principales.

I. Je crois que vous devez retrancher toute société qui pourroit non seulement vous porter à quelque mal grossier, mais encore réveiller en vous le goût de la vanité mondaine, vous dissiper, vous amollir, vous attiédir pour Dieu, vous dessécher le cœur pour vos exercices, et altérer votre docilité pour les conseils dont vous avez besoin. Heureusement vous

vous trouvez dans un lieu éloigné du monde, où vous pouvez facilement rompre vos liens et vous mettre dans la liberté des enfants de Dieu.

II. Il ne convient néanmoins ni à la bienséance de votre état ni à votre besoin intérieur que vous vous jetiez dans une profonde solitude. Il faut voir les gens qui ne donnent qu'un amusement modéré, aux heures où l'on a besoin de se délasser l'esprit. Il ne faut fuir que ceux qui dissipent, qui relâchent, qui vous embarquent malgré vous, et qui rouvrent les plaies du cœur : pour ces faux amis-là, il faut les craindre, les éviter doucement, et mettre une barriere qui leur bouche le chemin.

III. Il faut nourrir votre cœur par les paroles de la foi; il faut faire chaque jour une lecture courte et longue, courte par le nombre de paroles qu'elle contient, mais longue par la lenteur avec laquelle vous la ferez. En la faisant raisonnez peu, mais aimez beaucoup : c'est le cœur et non la tête qui doit agir. Ne lisez rien que pour l'appliquer d'abord à vos devoirs qu'il faut remplir, et à vos défauts qu'il faut corriger pour plaire à Dieu. Ne craignez point de laisser tomber votre livre dès qu'il vous mettra en recueillement. Vous ne sauriez lire rien de plus utile que les livres de saint Fançois de Sales. Tout y est consolant et aimable, quoiqu'il ne dise aucun

mot que pour faire mourir. Tout y est expérience, pratique simple, sentiment, et lumiere de grace. C'est être déja avancé que de s'être accoutumé à cette nourriture.

IV. Pour l'oraison vous ne sauriez la faire mal dans les bonnes dispositions où Dieu vous met, à moins que vous n'ayez trop l'ambition de la bien faire. Accoutumez-vous à entretenir Dieu, non des pensées que vous formerez tout exprès avec art pour lui parler pendant un certain temps, mais des sentiments dont votre cœur sera rempli. Si vous goûtez sa présence et si vous sentez l'attrait de l'amour, dites-lui que vous le goûtez, que vous êtes ravi de l'aimer, qu'il est bien bon de se faire tant aimer par un cœur si indigne de son amour. Dans cette ferveur sensible le temps ne vous durera guere, et votre cœur ne tarira point; il n'aura qu'à épancher de son abondance et qu'à dire ce qu'il sentira. Mais que direz-vous dans la sécheresse, dans le dégoût, dans le refroidissement? Vous direz toujours ce que vous aurez dans le cœur. Vous direz à Dieu que vous ne trouvez plus son amour en vous, que vous ne sentez qu'un vuide affreux, qu'il vous ennuie, que sa présence ne vous touche point, qu'il vous tarde de le quitter pour les plus vils amusements, que vous ne serez à votre aise que lorsque

vous serez loin de lui et pleine de vous-même. Vous n'aurez qu'à lui dire tout le mal que vous connoîtrez de vous-même. Vous demandez de quoi l'entretenir. Eh! n'y a-t-il pas là beaucoup trop de matiere d'entretien? En lui disant toutes vos miseres vous le prierez de les guérir. Vous lui direz : O mon Dieu, voilà mon ingratitude, mon inconstance, mon infidélité! Prenez mon cœur; je ne sais pas vous le donner. Retenez-le après l'avoir pris; je ne sais pas vous le garder. Donnez-moi au dehors les dégoûts et les croix nécessaires pour me rappeler sous votre joug. Ayez pitié de moi malgré moi-même. Ainsi vous aurez toujours amplement à parler à Dieu, ou de ses miséricordes, ou de vos miseres : c'est ce que vous n'épuiserez jamais. Dans ces deux états dites lui sans réflexion tout ce qui vous viendra au cœur, avec une simplicité et une familiarité d'enfant dans le sein de sa mere.

V. Occupez-vous pendant la journée de vos devoirs, comme de régler votre dépense selon votre revenu, veiller sur votre domestique pour ne permettre aucun scandale, travailler avec une douce autorité à achever l'éducation de vos enfants, satisfaire aux bienséances, enfin édifier tous ceux qui vous voient sans leur parler jamais de dévotion.

Tout cela est simple, uni, modéré; tout cela

rentre dans la vie la plus commune : mais tout cela ramene sans cesse à Dieu. O que vous aurez de consolation si vous le faites! [1] *Un jour dans la maison de Dieu vaut mieux que mille dans les tabernacles des pécheurs.*

LETTRE CLXXVII.

Importance de s'ouvrir de petites choses, et de renoncer à ce qu'on appelle esprit.

Il y a une chose dans votre lettre qui ne me plaît point, c'est de croire qu'il ne faut point me dire les petites choses qui vous occupent, parceque vous supposez que je les méprise et que j'en serois fatigué. Non, en vérité, je ne méprise rien, et je serois moi-même bien méprisable si j'étois méprisant. Il n'y a personne qui ne soit malgré soi occupé de beaucoup de petites choses. La vertu ne consiste point à n'avoir pas cette multitude de pensées inutiles, mais la fidélité consiste à ne les suivre pas volontairement, et la simplicité demande qu'on les dise telles qu'elles sont. Ces choses, il est vrai, sont petites en elles-

(1) Ps. 83, v. 11.

mêmes; mais il n'y a rien de si grand devant Dieu qu'une ame qui s'appetisse pour les dire sans écouter son amour-propre. D'ailleurs ces petites choses feront bien mieux connoître votre fond que certaines choses plus grandes, qui sont accompagnées d'une plus grande préparation et de certains efforts où le naturel paroît moins. Un malade dit tout à son médecin, et il ne se contente pas de lui expliquer les grands accidents; c'est par quantité de petites circonstances qu'il le met à portée de connoître à fond son tempérament, les causes de son mal et les remedes propres à le guérir. Dites donc tout, et comptez que vous ne ferez rien de bon qu'autant que vous direz tout ce que la lumiere de Dieu vous découvrira pour vous le faire dire.

Je trouve que vous avez raison de ne souhaiter pas de lire présentement sainte Therese: ce qui vous en empêche est très bon. Vous ne serez jamais tant selon le bon plaisir de Dieu que quand vous renoncerez à ce qu'on appelle esprit, et que vous négligerez le vôtre comme une femme bien détrompée du monde renonce à la parure de son corps. L'ornement de l'esprit est encore plus flatteur et plus dangereux. Lisez bien saint François de Sales. Il est au-dessus de l'esprit; il n'en donne point, il en ôte, il fait qu'on n'en veut plus avoir; c'est une

maladie dont il guérit, [1] *Bienheureux les pauvres d'esprit!* cette pauvreté est tout ensemble leur trésor et leur sagesse.

LETTRE CLXXVIII.

Touchant les distractions involontaires et les sécheresses.

Vous ne sauriez me dire les choses trop simplement. Ne vous mettez point en peine des pensées de vanité qui vous importunent par rapport aux dispositions de votre cœur que vous m'expliquez. Dieu ne permettra pas que le venin de l'orgueil corrompe ce que vous faites par nécessité pour aller droit à lui. De plus, il y a toujours plus à s'humilier et à se confondre qu'à se plaire et à se glorifier dans les choses qu'on est obligé de dire de soi. Il en faut dire avec simplicité le bien comme le mal, afin que la personne à qui on se confie sache tout comme un médecin, et puisse donner des remedes proportionnés aux besoins.

Il ne s'agit point de ce que vous sentez malgré

---

(1) Math. 5. v. 3.

vous, ni des pensées qui se présentent à votre esprit, ni des distractions involontaires qui vous fatiguent dans votre oraison ; il suffit que votre volonté ne veuille jamais être distraite, c'est-à-dire que vous ayez toujours l'intention droite et sincere de faire oraison, et de laisser tomber les distractions dès que vous les appercevez. En cet état les distractions ne vous feront que du bien : elles vous fatigueront, vous humilieront, vous accoutumeront à vivre de pain sec et noir dans la maison de Dieu : vous demeurerez fidele à servir Dieu, à l'aimer, et à vous unir à lui dans la priere sans y goûter les consolations sensibles qu'on y cherche souvent plus que lui-même. L'illusion est à craindre quand on ne cherche Dieu qu'avec un plaisir goûté. Ce plaisir peut flatter l'amour-propre : mais quand on demeure uni à Dieu dans les ténebres de la foi et dans les sécheresses des distractions, on le suit en portant la croix pour l'amour de lui. Quand les douceurs viendront vous les recevrez pour ménager votre foiblesse. Quand Dieu vous en sevrera comme on sevre un enfant du lait pour le nourrir de pain ; vous vous passerez de cette douceur sensible pour aimer Dieu dans un état humble et mortifié. Gardez-vous bien en cet état de reculer sur vos communions. L'oraison et la communion marcheront d'un

pas égal, sans plaisir, mais avec une pure fidélité. Dieu n'est jamais si bien servi que quand nous le servons, pour ainsi dire, à nos dépens, sans en avoir sur le champ un profit sensible.

LETTRE CLXXIX.

Souffrir la tiédeur et ses propres dégoûts. Silence intérieur.

Je ne suis point étonné de votre tiédeur. On n'est point toujours en ferveur; Dieu ne permet pas qu'elle soit continuelle : il est bon de sentir par des inégalités que c'est un don de Dieu, qu'il donne et qu'il retire comme il lui plaît. Si nous étions sans cesse en ferveur, nous ne sentirions ni les croix ni notre foiblesse ; les tentations ne seroient plus des tentations réelles. Il faut que nous soyons éprouvés par la révolte intérieure de notre nature corrompue, et que notre amour se purifie par nos dégoûts. Nous ne tenons jamais tant à Dieu que quand nous n'y tenons plus par le plaisir sensible, et que nous demeurons fideles par une volonté toute nue, étant attachés sur la croix. Les peines du dehors ne seroient point de vraies peines si nous étions exempts

de celles du dedans. Souffrez donc en patience vos dégoûts, et ils vous seront plus utiles qu'un goût accompagné de confiance en vôtre état. Le dégoût souffert par une volonté fidele est une bonne pénitence. Il humilie, il met en défiance de soi, il fait sentir combien on est fragile, il fait recourir plus souvent à Dieu. Voilà de grands profits. Cette tiédeur involontaire, et cette pente à chercher tout ce qui peut flatter l'amour-propre, ne doivent pas vous empêcher de communier.

§. Vous voulez courir après un goût sensible de Dieu, qui n'est ni son amour, ni l'oraison. Prenez ce goût quand Dieu vous le donne; et quand il ne vous le donne pas, aimez et tâchez de faire oraison comme si ce goût ne vous manquoit pas. C'est avoir Dieu que de l'attendre. D'ailleurs vous faites très bien de ne demander à Dieu les goûts et les consolations qu'autant qu'il lui plaira de vous les donner. Si Dieu veut vous sanctifier par la privation de ses goûts sensibles, vous devez vous conformer à ses desseins de miséricorde et porter les sécheresses : elles serviront encore plus à vous rendre humble et à vous faire mourir à vous-même; ce qui est l'œuvre de Dieu.

§. Vos peines ne viennent que de vous-même : vous vous les faites en vous écoutant. C'est une déli-

catesse et une sensibilité d'amour-propre que vous nourrissez dans votre cœur en vous attendrissant sur vous-même. Au lieu de porter fidèlement la croix, et de remplir vos devoirs en portant le fardeau d'autrui pour lui aider à le porter, et pour redresser les personnes que Dieu vous confie, vous vous resserrez en vous-même, et vous ne vous occupez que de votre découragement. Espérez en Dieu; il vous soutiendra et vous rendra utile au prochain, pourvu que vous ne doutiez point de son secours, et que vous ne vous épargniez point dans ce travail.

Gardez-vous bien d'interrompre votre oraison : vous vous feriez un mal infini. Le silence dont vous me parlez vous est excellent toutes les fois que vous y sentez de l'attrait. Sortez-en pour vous occuper des vérités plus distinctes quand vous en avez la facilité et le goût : mais ne craignez point ce silence quand il opere en vous pour la suite une attention plus fidele à Dieu dans le reste de la journée. Demeurez libre avec Dieu de la maniere que vous pourrez, pourvu que votre volonté soit unie à lui, et que vous cherchiez ensuite à faire sa volonté aux dépens de la vôtre.

LETTRE CLXXX.

Usage salutaire des peines intérieures quand on est fidele à les déclarer.

Je ne suis nullement surpris de vos peines. Il est naturel que vous les ressentiez. Elles doivent seulement servir à vous faire sentir votre impuissance et à vous faire recourir humblement à Dieu. Quand vous sentez votre cœur vaincu par la peine, soyez simple et ingénue pour le dire. N'ayez point de honte de montrer votre foiblesse, et de demander du secours dans ce pressant besoin. Cette pratique vous accoutumera à la simplicité, à l'humilité, à la dépendance. Elle détruira beaucoup l'amour-propre, qui ne vit que de déguisemens, pour faire bonne mine quand il est au désespoir. D'ailleurs, cherchez à vous amuser à toutes les choses qui peuvent adoucir votre solitude et vous garantir de l'ennui, sans vous passionner ni dissiper par le goût du monde. Si vous gardiez sur le cœur vos peines, elles se grossiroient toujours, et elles vous surmonteroient enfin. Le faux courage de l'amour-propre vous causeroit des maux infinis. Le venin qui rentre est mortel : celui qui sort ne fait pas grand mal. Il ne faut point avoir

de honte de voir sortir le pus qui sort de la plaie du cœur. Je ne m'arrête nullement à certains mots qui vous échappent, et que l'excès de la peine vous fait dire contre le fond de votre véritable volonté. Il suffit que ces saillies vous apprennent que vous êtes foible, et que vous consentiez à voir votre foiblesse et à la laisser voir à autrui.

LETTRE CLXXXI.

Pourquoi et comment on doit s'ouvrir de ses peines. Maniere de converser avec Dieu.

Rien n'est meilleur que de dire tout. On ouvre son cœur, on guérit ses peines en ne les gardant point : on s'accoutume à la simplicité et à la dépendance; car on ne réserve que les choses sur lesquelles on craint de s'assujettir : enfin on s'humilie, car rien n'est plus humiliant que de déveloper les replis de son cœur pour découvrir toutes ses miseres, mais rien n'attire tant de bénédiction.

Ce n'est pas qu'il faille se faire une regle et une méthode de dire avec une exactitude scrupuleuse tout ce qu'on pense : on ne finiroit jamais, et on seroit toujours en inquiétude de peur d'oublier quel-

que chose. Il suffit de ne rien réserver par défaut de simplicité et par une mauvaise honte de l'amour-propre, qui ne voudroit jamais se laisser voir que par ses beaux endroits. Il suffit de n'avoir nul dessein de ne dire pas tout selon les occasions ; après cela, on dit plus ou moins sans scrupule, suivant que les occasions et les pensées se présentent. Quoique je sois fort occupé et peut-être souvent fort sec, cette simplicité de grace ne me fatiguera jamais ; au contraire, elle augmentera mon ouverture et mon zele. Il ne s'agit point de sentir, mais de vouloir. Souvent le sentiment ne dépend pas de nous ; Dieu nous l'ôte tout exprès pour nous faire sentir notre pauvreté, pour nous accoutumer à la croix par la sécheresse intérieure, et pour nous purifier, en nous tenant attachés à lui sans cette consolation sensible. Ensuite il nous rend ce soulagement de temps en temps, pour compatir à notre foiblesse.

Soyez avec Dieu, non en conversation guindée, comme avec les gens qu'on voit par cérémonie et avec qui on fait des compliments mesurés, mais comme avec une bonne amie qui ne vous gêne en rien, et que vous ne gênez point aussi. On se voit, on se parle, on s'écoute, on ne se dit rien, on est content d'être ensemble sans se rien dire ; les deux cœurs se reposent et se voient l'un dans l'autre, et ils n'en font

qu'un seul ; on ne mesure point ce qu'on dit, on n'a soin de rien insinuer, ni de rien amener ; tout se dit par simple sentiment et sans ordre ; on ne réserve, ni ne tourne, ni ne façonne rien ; on est aussi content le jour qu'on a peu parlé, que celui qu'on a eu beaucoup à dire. On n'est jamais de la sorte qu'imparfaitement avec les meilleurs amis : mais c'est ainsi qu'on est parfaitement avec Dieu, quand on ne s'enveloppe point dans les subtilités de son amour-propre. Il ne faut point aller faire à Dieu des visites, pour lui rendre un devoir passager ; il faut demeurer avec lui dans la privauté des domestiques, ou, pour mieux dire, des enfants. Soyez avec lui comme mad. votre fille est avec vous : c'est le moyen de ne s'y point ennuyer. Essayez-le avec cette simplicité, et vous m'en direz des nouvelles.

LETTRE CLXXXII.

Suivre Dieu sans égard aux sentiments. Bonté des croix, et utilité à tirer des fautes, même après qu'elles sont faites.

Je m'en tiens à ce que vous dites, qui est que vous résistez sans cesse à la volonté de Dieu. L'impression qu'il vous donne est d'être occupée de lui : mais les réflexions de votre amour-propre ne vous occupent que de vous-même. Puisque vous connoissez que vous seriez plus en repos, si vous ne vouliez pas sans cesse, par vos efforts, atteindre à une oraison élevée, et briller dans la dévotion, pourquoi ne cherchez-vous pas ce repos? Contentez-vous de suivre Dieu, et ne prétendez pas que Dieu suive vos goûts pour vous flatter. Faites l'oraison comme les commençants les plus grossiers et les plus imparfaits, s'il le faut : accommodez-vous à l'attrait de Dieu et à votre besoin. Il est vrai qu'il ne faut pas se troubler quand on sent en soi les goûts corrompus de l'amour-propre. Il ne dépend pas de nous de ne les sentir point; mais il n'y faut donner aucun consentement de la volonté, et laisser tomber ces sentiments involontaires, en se tournant d'abord simplement vers

Dieu. Moyennant cette conduite il faut communier, et il faut même communier pour la pouvoir tenir. Si vous attendiez à communier que vous fussiez parfaite, vous n'auriez jamais ni la communion ni la perfection; car on ne devient parfait qu'en communiant, et il faut manger le pain descendu du ciel pour parvenir peu-à-peu à une vie toute céleste.

Pour vos croix, il faut les prendre comme la pénitence de vos péchés et comme l'exercice de mort à vous-même qui vous menera à la perfection. O que les croix sont bonnes! O que nous en avons besoin! Eh! que ferions-nous sans croix? nous serions livrés à nous-mêmes, et enivrés d'amour-propre. Il faut des croix, et même des fautes, que Dieu permet pour nous humilier. Il faut mettre tout à profit; éviter les fautes dans l'occasion, et s'en servir pour se confondre dès qu'elles sont faites. Il faut porter les croix avec foi, et les regarder comme des remedes très salutaires.

Craignez la hauteur : défiez-vous de ce que le monde appelle la bonne gloire; elle est cent fois plus dangereuse que la plus sotte. Le plus subtil poison est le plus mortel. Soyez douce, patiente, compatissante aux foiblesses d'autrui, incapable de toute moquerie et de toute critique. La charité croit tout le bien qu'elle peut croire, et supporte tout le mal

qu'elle ne peut s'empêcher de voir dans le prochain. Mais, pour être ainsi morte au monde, il faut vivre à Dieu, et cette vie intérieure ne se puise que dans l'oraison. Le silence et la présence de Dieu sont la nourriture de l'ame.

LETTRE CLXXXIII.

Recevoir les rebuts de Dieu, quand il retire ses consolations, comme un effet de sa jalousie contre nos infidélités, qui se fait sentir par miséricorde.

J'ai reçu votre derniere lettre. Il m'y paroît que Dieu vous fait de grandes graces ; car il vous éclaire et poursuit beaucoup : c'est à vous à y correspondre. Plus il donne, plus il demande ; et plus il demande, plus il est juste de lui donner.

Vous voyez qu'il retire ses consolations et l'attrait du recueillement dès que vous vous laissez aller au goût des créatures qui vous dissipent. Jugez par là de la jalousie de Dieu, et de celle que vous devez avoir contre vous-même pour n'être pas tant à vous et pour vous livrer toute à lui sans réserve.

Vous avez bien raison de croire que le renonce-

ment à soi-même, qui est demandé dans l'évangile, consiste dans le sacrifice de toutes nos pensées et de tous les mouvements de notre cœur. Le *moi*, auquel il faut renoncer, n'est pas un je ne sais quoi ou un fantôme en l'air; c'est notre entendement qui pense, c'est notre volonté qui veut à sa mode par amour-propre. Pour rétablir le véritable ordre de Dieu, il faut renoncer à ce *moi* déréglé, en ne pensant et en ne voulant plus que selon l'impression de l'esprit de grace.

Voilà l'état où Dieu se communique familièrement. Dès qu'on sort de cet état, on résiste à l'esprit de Dieu, on le contriste, et on se rend indigne de son commerce. C'est par miséricorde que Dieu vous rebute et vous fait sentir sa privation dès que vous vous tournez vers les créatures : c'est qu'il veut vous reprocher votre faute et vous en humilier, pour vous en corriger et pour vous rendre plus précautionnée. Alors il faut revenir humblement et patiemment à lui. Ne vous dépitez jamais; c'est votre écueil; mais comptez que le silence, le recueillement, la simplicité, et l'éloignement du monde, sont pour vous ce que la mamelle de la nourrice est pour l'enfant.

LETTRE CLXXXIV.

De l'instinct du fond; de la présence de Dieu; des amusements innocents.

Je crois que vous devez être en repos pour votre oraison; elle me paroît bonne, et vous n'avez qu'à la continuer avec confiance en celui d'où elle vient et avec qui vous y êtes. Pour ce que vous nommez *instinct*, c'est un germe secret d'amour et de présence de Dieu, qu'il faut avoir soin de nourrir, parce-que c'est lui qui nourrit tout le reste dans votre cœur. La maniere de cultiver cet instinct est toute simple; il faut, 1°. éviter la dissipation qui l'affoibliroit; 2°. le suivre par le retour au silence et au recueillement toutes les fois que ce fond se réveille et vous fait appercevoir votre distraction; 3°. céder à cet instinct, en lui faisant les sacrifices qu'il demande en chaque occasion, pour vous faire mourir à vous-même.

Il ne faut pas croire que la présence de Dieu soit imaginaire, à moins qu'elle ne nous donne de grandes lumieres pour dire de belles choses. Cette présence n'est jamais plus réelle et plus miséricordieuse que quand elle nous enseigne à nous taire, à nous humilier, à n'écouter point notre amour-propre, et à

demeurer avec petitesse et fidélité dans les ténebres de la foi. Ce goût intime de renoncement à soi et de petitesse est bien plus utile que des lumieres éclatantes et des sentiments vifs.

Pour cette présence sensible de Dieu que vous avez moins qu'autrefois, elle ne dépend pas de vous, Dieu la donne et l'ôte comme il lui plaît; il suffit que vous ne tombiez point dans une dissipation volontaire. Il y a des amusements de passion ou de vanité, qui dissipent et qui mettent quelque entre-deux entre Dieu et nous. Il y a d'autres amusements, qu'on ne prend que par simplicité et dans l'ordre de Dieu, pour se delasser, pour occuper l'activité de son imagination pendant que le cœur a une autre occupation plus intime. On peut s'amuser de cette façon dans les temps de la journée où l'on ne pourroit pas continuer l'oraison sans se fatiguer : alors c'est une demi-oraison, qui vaut quelquefois autant que l'oraison même qu'on fait exprès.

LETTRE CLXXXV.

Il ne s'agit pas des sentiments qui se réveillent en nous, mais du fond de la volonté. Se contenter, dans le desir des croix, de bien porter celles qui se présentent.

Il faut songer à réparer le dérangement dont vous vous plaignez dans votre intérieur. Les manieres trop naturelles d'autrui réveillent tout ce qu'il y a en nous de trop naturel : elles nous font sortir d'un certain centre de la vie de grace; mais il faut y rentrer avec simplicité et défiance de soi. La dureté, l'injustice, la fausseté, se trouvent dans notre cœur, quant aux sentiments, lorsque nous nous trouvons avec des personnes qui piquent notre amour-propre : mais il suffit que notre volonté ne suive pas ce penchant. Il faut mettre ses défauts à profit par une entiere défiance de notre cœur.

Je suis fort aise de ce que vous ne trouvez en vous aucune ressource pour soutenir le genre de vie que vous avez embrassé. Je craindrois tout pour vous, si vous vous sentiez affermie dans le bien et si vous vous promettiez d'y persévérer; mais j'espere tout quand je vois que vous désespérez sincèrement de

vous-même. O qu'on est foible quand on se croit fort ! O qu'on est fort en Dieu quand on se sent foible en soi !

Le sentiment ne dépend pas de vous : aussi l'amour n'est-il pas dans le sentiment. C'est le vouloir qui dépend de vous et que Dieu demande. Il faut que la volonté soit suivie de l'action ; mais souvent Dieu ne demande pas de grandes œuvres de nous. Régler son domestique, mettre ordre à ses affaires, élever ses enfants, porter ses croix, se passer des vaines joies du siecle, ne flatter en rien son orgueil, réprimer sa hauteur naturelle, travailler à devenir simple, naïve, petite, se taire, se recueillir, s'accoutumer à une vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu ; voilà les œuvres dont Dieu se contente.

Vous voudriez, dites-vous, des croix pour expier vos péchés et pour témoigner votre amour à Dieu. Contentez-vous des croix présentes ; avant que d'en chercher d'autres, portez bien celles-là ; n'écoutez ni vos goûts ni vos répugnances ; tenez-vous dans cette disposition générale de dépendance sans réserve de l'esprit de grace en toute occasion. C'est la mort continuelle à soi-même. Ne refusez rien à Dieu, et ne le prévenez sur rien pour les choses où vous ne voyez point encore sa volonté. Chaque jour apportera ses croix et ses sacrifices. Quand Dieu voudra

vous faire passer dans un autre état, il vous y préparera insensiblement. Je serai volontiers votre instrument de mort par cette dépendance de la grace. Je souhaite que Dieu poursuive sans relâche en vous toute vie de l'amour-propre.

LETTRE CLXXXVI.

Recevoir également de Dieu la tranquillité et la sécheresse dans l'oraison.

Vous ne devez point être en peine sur la tranquillité que Dieu vous donne dans l'oraison. Quand elle vient il la faut prendre sans aucun scrupule. Ce seroit résister à Dieu que de vouloir, sous prétexte d'humilité et de pénitence, rejeter cet attrait de grace pour vous occuper de vos miseres. La vue de vos miseres reviendra assez à son tour. Mais quand vous trouvez un penchant et une facilité à être dans une douce présence de Dieu, rien n'est si bon que d'y demeurer. Vous avouez que, hors de cette tranquillité en la présence de Dieu, vous ne savez ce que c'est qu'oraison. Gardez-vous bien donc de sortir par votre choix d'une disposition hors de laquelle vous dites que votre oraison se perd.

D'un autre côté, quand une certaine douceur vous manque en cet état-là, ne croyez point que tout soit perdu. Dieu ne vous ôte ce plaisir que pour vous secouer peu-à-peu comme un enfant, et pour vous accoutumer à du pain sec en la place du lait. Il faut sevrer l'enfant ; et l'enfant crie : mais il vaut mieux le laisser crier et le sevrer pour le mieux nourrir et le faire croître. La privation de cette douceur sensible ne détruit pas l'oraison; au contraire elle la purifie. C'est avoir Dieu sans Dieu, comme vous le disiez hier, c'est-à-dire Dieu seul sans ses dons qui rendent sa présence douce, sensible et consolante : c'est Dieu même dans un état de plus pure foi ; c'est Dieu caché, mais Dieu pourtant ; c'est Dieu qui éprouve notre amour; ce n'est plus Dieu qui charme notre goût et qui épargne notre foiblesse. Il faut éprouver la vicissitude de ces deux états, pour ne tenir point à l'un et pour n'être pas découragé de l'autre. Il faut être détaché de l'un et ferme dans l'autre. Il faut être indifférent pour tous les deux, et ne changer point dans ces changements. Il faut croire que nous ne pourrons nous donner le goût consolant : c'est Dieu seul qui le donne comme et quand il lui plaît. Il faut s'en laisser priver, et sacrifier à Dieu ses dons quand il les retire, comme une fidele

épouse se laisseroit patiemment priver des joyaux et des caresses de son époux pour se conformer à sa volonté. Il est encore plus parfait de tenir à Dieu qui nous rabaisse, qui nous dépouille, qui nous éprouve, que de tenir à Dieu qui nous enrichit, qui nous charme et qui nous caresse.

Laissez vos fautes : il suffit de les voir quand la lumiere s'en présente, et de ne vous épargner point sur leur correction. Vos tentations se tourneront à profit. La véritable union à Dieu, qui est un amour simple et humble, diminue les imperfections. Demeurez donc unie à Dieu, et souffrez tout ce qu'il donne de croix et d'épreuves.

LETTRE CLXXXVII.

On n'a point la paix en s'écoutant soi-même.

Ce que je vous ai dit ne vous a fait une si grande peine qu'à cause que j'ai touché l'endroit le plus vif et le plus sensible de votre cœur. C'est la plaie de votre amour-propre que j'ai fait saigner. Vous n'êtes point entrée avec simplicité dans ce que Dieu demande de vous. Si vous aviez acquiescé à tout sans

vous écouter vous-même, et si vous eussiez communié pour trouver en notre Seigneur la force qui vous manque dans votre propre fonds, vous auriez eu d'abord une véritable paix avec un grand fruit de votre acquiescement. Ce qui n'a pas été fait peut se faire; et je vous conjure de le faire au plutôt.

LETTRE CLXXXVIII.

L'oraison est bonne à tout : le propre esprit fait tout le contraire. Persévérer dans la voie de la perfection.

Vous ne garderez jamais si bien M.... que quand vous serez fidele à faire oraison. Notre propre esprit, quelque solide qu'il paroisse, gâte tout : c'est celui de Dieu qui conduit insensiblement à leur fin les choses les plus difficiles. Les traverses de la vie nous surmontent; les croix nous abattent; nous manquons de patience et de douceur, ou d'une fermeté douce et égale; nous ne parvenons point à persuader autrui. Il n'y a que Dieu qui tient les cœurs dans ses mains : il soutient le nôtre et ouvre celui du prochain. Priez donc, mais souvent et de tout votre cœur, si vous voulez bien conduire votre troupeau.

(1) *Si le Seigneur ne garde pas la ville, celui qui veille la garde en vain.* Nous ne pouvons attirer en nous le bon esprit que par l'oraison. Le temps qui y paroît perdu est le mieux employé. En vous rendant dépendante de l'esprit de grace, vous travaillerez plus pour vos devoirs extérieurs que par tous les travaux inquiets et empressés. Si votre nourriture est de faire la volonté de votre Pere céleste, vous vous nourrirez souvent en puisant cette volonté dans la source.

Pour l'oraison vous pouvez la faire en divers temps de la journée, parceque vous avez beaucoup de temps libre et que vous pouvez être souvent en silence. Il faut seulement prendre garde de ne faire point une oraison avec contention d'esprit qui fatigue votre tête.

Je remercie Dieu de ce que vous êtes fatiguée de votre propre esprit. Rien n'est plus fatigant que ce faux appui. Malheur à qui s'y confie! Heureux qui en est lassé et qui cherche un vrai repos dans l'esprit de recueillement et de renoncement à l'amour-propre!

Si vous retourniez à une vie honnête selon le monde, après avoir goûté Dieu dans la retraite, vous

(1) Ps. 126, v. 1.

tomberiez bien bas et vous le mériteriez dans un relâchement si infidele à la grace. J'espere que ce malheur ne vous arrivera point. Dieu vous aime bien puisqu'il ne vous laisse pas un moment de paix dans ce milieu entre lui et le monde. Dieu nous demande à tous la perfection, et il nous y prépare par l'attrait de sa grace; c'est pourquoi Jésus-Christ dit à ses disciples : (1) *Soyez parfaits comme votre Pere céleste est parfait.* Et c'est pour cela qu'il nous a enseigné cette priere : (2) *Que votre volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel.* Tous sont invités à cette perfection sur la terre, mais la plupart s'effarouchent et reculent. Ne soyez pas du nombre de ceux qui, ayant mangé la manne au désert, regrettent les oignons d'Egypte. C'est la persévérance qui est couronnée.

---

(1) Matth. 5, v. 48.

(2) Matth. 4, v. 10.

LETTRE CLXXXIX.

Avis pour conserver la tranquillité et l'égalité en toutes choses.

Dieu vous aime puisqu'il a tant de jalousie à votre égard, et qu'il a soin de vous faire sentir jusqu'aux moindres fautes que vous commettez. Quand vous appercevrez quelque faute qui vous indispose pour l'oraison, contentez-vous de vous humilier sous la main de Dieu, et de recevoir cette interruption des graces sensibles comme la pénitence que vous avez méritée. Ensuite demeurez en paix; ne recherchez point par amour-propre ce plaisir qui peut vous venir de la société des bonnes gens qui vous honorent; mais aussi ne vous faites point un scrupule de recevoir cette consolation quand la Providence vous l'envoie. Laissez tomber l'excès de sensibilité que vous éprouvez dans de telles consolations. Il suffit que votre volonté ne s'y livre pas, et que vous soyez sincèrement déterminée à vous en passer toutes les fois qu'elles cesseront.

Vous voulez savoir ce que Dieu demande de vous là-dessus; et je vous réponds que Dieu veut que vous preniez ce qui vient et que vous ne couriez

point au-devant de ce qui ne se présente point; recevez avec simplicité ce qui vous est donné, n'y regardant que Dieu seul qui vous le donne pour soutenir votre foiblesse; et portez avec foi la privation de toutes les choses dont Dieu vous prive pour vous détacher. Quand vous prendrez ainsi également les inégalités des hommes à votre égard, que Dieu permet tout exprès pour vous éprouver par ces especes de secousses, vous verrez que les consolations ne vous saisiront pas jusqu'à vous dissiper et à troubler votre oraison, et que les privations ne se tourneront plus en découragement et en dépit.

Ne quittez point vos deux temps réglés d'oraison pour le matin et pour le soir. Il sont courts : vous les passerez facilement, moitié ennui et distractions involontaires, moitié retour à votre occupation de Dieu. Pour le reste de la journée laissez-vous aller au recueillement, à mesure que vous vous y trouverez disposée. Il faut seulement y mettre deux bornes; l'une, qu'il ne vous détournera d'aucun de vos devoirs extérieurs; l'autre, que vous prendrez garde que ce recueillement n'épuise peu-à-peu votre tête, et ne mine insensiblement votre très délicate santé.

Marchez avec confiance et sans crainte excessive. La crainte servile resserre le cœur; la confiance

l'élargit; cette crainte est le sentiment des esclaves; l'amour de confiance est le sentiment des enfants.

Pour vos miseres il faut vous accoutumer à les voir avec une sincere condamnation, sans vous impatienter ni décourager. Pour un travail paisible, par rapport à la correction, ramenez votre cœur, autant que vous le pourrez, au calme de l'oraison et à la présence familiere de Dieu pendant la journée.

LETTRE CXC.

L'expérience de nos foiblesses doit servir à nous rendre de bonne composition dans le support du prochain, à nous humilier et nous déprendre de nous-mêmes.

Je suis véritablement attristé d'avoir vu hier votre cœur si malade. Il me semble que vous devez faire également deux choses; l'une est de ne suivre jamais volontairement les délicatesses de votre amour-propre; l'autre est de ne vous décourager jamais en éprouvant dans votre cœur ces dépits si déraisonnables. Voulez-vous bien faire? Demandez à Dieu qu'il vous rende patiente avec les autres et avec vous-même. Si vous n'aviez que les autres à supporter et

si vous ne trouviez de miseres qu'en eux, vous seriez violemment tentée de vous croire au-dessus de votre prochain. Dieu veut vous réduire par une expérience presque continuelle de vos défauts à reconnoître combien il est juste de supporter doucement ceux d'autrui. Eh! que serions-nous si nous ne trouvions rien à supporter en nous, puisque nous avons tant de peine à supporter les autres lors même que nous avons besoin d'un continuel support?

Tournez à profit toutes vos foiblesses en les acceptant, en les disant avec une humble ingénuité, et en vous accoutumant à ne compter plus sur vous. Quand vous serez bien sans ressource et bien dépossédée de vous-même par un absolu désespoir de vos propres forces, Dieu vous apprendra à travailler dans une entiere dépendance de sa grace pour votre correction. Ayez patience avec vous-même; rabaissez-vous; rappetissez-vous; demeurez dans la boue de vos imperfections, non pour les aimer ni pour négliger leur correction, mais pour en tirer la défiance de votre cœur et l'humiliation profonde, comme on tire les plus grands remedes des poisons mêmes. Dieu ne vous fait éprouver ces foiblesses qu'afin que vous recouriez plus vivement à lui. Il vous délivrera peu-à-peu de vous-même. O l'heureuse délivrance!

LETTRE CXCI.

La désoccupation de soi-même perfectionne la vigilance pour se corriger, loin de l'exclure. Dieu doit être aimé purement.

Je comprends que toutes vos peines viennent de ce que vous voulez trop juger de vous-même, et de ce que vous en jugez par une fausse apparence qui est votre sentiment. Dès que vous ne trouvez point un certain goût et un attrait sensible dans l'oraison, vous êtes tentée de vous décourager. Comme vous êtes dans une solitude seche, triste et languissante, vous n'y avez guere d'autre soutien que le plaisir de goûter la piété : ainsi il n'est pas étonnant que vous vous trouviez abattue dès que cet appui vient à vous manquer. Voulez-vous être en paix? Occupez-vous moins de vous-même et un peu plus de Dieu. Ne vous jugez point, mais laissez-vous juger avec une entiere démission d'esprit par celui que vous avez choisi pour vous conduire. Il est vrai qu'on est souvent occupé de soi sans le vouloir, et que l'imagination nous fait souvent retomber dans cette occupation pénible : mais je ne vous demande point l'impossible; je me borne à vouloir que vous

ne soyez point occupée de vous-même par choix, et que vous n'entrepreniez point volontairement de juger de votre état par vos propres lumieres. Dès que vous appercevrez en vous cette occupation et ce jugement, détournez-en votre vue comme d'une tentation, et ne rendez pas volontaire par une continuation de propos délibéré ce qui commence par pure surprise d'imagination.

Au reste ne croyez point que cette conduite que je vous conseille vous empêche de pratiquer la vigilance sur vous-même, que Jésus-Christ recommande dans l'évangile. La plus parfaite maniere de veiller sur soi est de veiller devant Dieu contre les illusions de l'amour-propre. Or une des plus dangereuses illusions de l'amour-propre est de s'attendrir sur soi, d'être sans cesse autour de soi-même, d'être occupé de soi d'une occupation empressée et inquiete qui trouble, qui desseche, qui resserre le cœur, qui ôte la présence de Dieu, enfin qui nous fait juger de nous-mêmes jusqu'à nous jeter dans le découragement. Dites comme saint Paul : [1] *Et même je ne me juge point :* vous n'en veillerez que mieux sur vos défauts pour les corriger et sur vos devoirs pour les remplir, quoique vous ne soyez point volontai-

(1) I Cor. 4, v. 3.

rement dans ces occupations inquietes d'amour-propre. Ce sera par amour pour Dieu que vous retrancherez d'une maniere simple et paisible tout ce que cet amour vigilant et jaloux vous fera appercevoir d'imparfait et d'indigne du bien-aimé. Vous travaillerez à vous corriger sans impatience et sans dépit d'amour-propre contre vos foiblesses. Vous vous supporterez humblement sans vous flatter. Vous vous laisserez juger, et vous ne ferez qu'obéir.

Cette conduite va bien plus à mourir à soi-même que celle de suivre les délicatesses, les dépits, les impatiences de l'amour-propre sur la perfection. De plus c'est prendre une fausse regle pour juger de soi, que d'en juger par les sentiments que l'on trouve au dedans de soi-même. Dieu ne nous demande que ce qui dépend de nous; c'est précisément notre volonté qui dépend d'elle-même. Le sentiment n'est point en notre pouvoir : nous ne pouvons ni nous le donner ni nous l'ôter comme il nous plaît. Les plus endurcis pécheurs ont quelquefois malgré eux de bons mouvements. Les plus grands saints ont été violemment tentés par des sentiments corrompus dont ils avoient horreur. Ces sentiments ont même servi à les humilier, à les mortifier, à les purifier. [1] *La*

(1) II Cor. 12, v. 9.

vertu, dit saint Paul, *se perfectionne dans l'infirmité.* Ce n'est donc pas le sentir, mais le consentir qui nous rend coupables.

Pourquoi donc croyez-vous être loin de Dieu quand vous ne pouvez pas le goûter? Sachez qu'il est tout auprès de ceux qui ont le cœur en tribulation et en sécheresse. Vous ne pouvez point vous donner par industrie ce goût sensible. Qu'est-ce que vous voulez aimer? Est-ce le plaisir de l'amour ou le bien-aimé? Si ce n'est que le plaisir de l'amour que vous cherchez, c'est votre propre plaisir et non celui de Dieu qui est l'objet de vos prétentions. On impose souvent à soi-même dans la vie intérieure. On se flatte de chercher Dieu, et on ne cherche que soi dans le culte divin. On ne quitte les plaisirs du monde que pour se faire un plaisir raffiné dans la dévotion; et comme on ne tient à Dieu que par le plaisir, on ne tient plus à lui quand la source du plaisir tarit. Il ne faut jamais se priver de ce plaisir par une recherche volontaire des autres plaisirs qui rendent indigne de celui-là : mais enfin quand ce plaisir manque, il faut continuer à aimer sans plaisir et mettre la consolation à servir Dieu à ses dépens malgré les dégoûts qu'on éprouve. O que l'amour est pur quand il se soutient sans aucun goût sensible! O que tout s'avance quand on est tenté de croire tout perdu!

O que l'amour souffrant sur le Calvaire est au-dessus de l'amour enivré sur le Thabor! On ne peut guere compter sur une ame qui n'a point encore été sevrée du lait des consolations spirituelles.

Je ne veux plus que vous soyez une dame sage, forte et vertueuse en grand; je veux tout en esprit. Soyez une bonne petite enfant.

LETTRE CXCII.

Usage de nos laideurs que Dieu nous fait appercevoir en nous.

Vous vous réjouissez par jalousie des défauts de M..... que vous supportez le plus impatiemment: vous êtes plus choquée de ses bonnes qualités que de ses défauts. Tout cela est bien laid et bien honteux. Voilà ce qui sort de votre cœur, tant il en est plein. Voilà ce que Dieu vous fait sentir pour vous apprendre à vous mépriser et à ne compter jamais sur la bonté de votre cœur. Votre amour-propre est au désespoir quand d'un côté vous sentez au dedans de vous une jalousie si vive et si indigne, et quand d'un autre côté vous ne sentez que distraction, que sécheresse, qu'ennui, que dégoût pour Dieu. Mais

l'œuvre de Dieu ne se fait en nous qu'en nous dépossédant de nous-mêmes, à force d'ôter toute ressource de confiance et de complaisance à l'amour-propre. Vous voudriez vous sentir bonne, droite, forte et incapable de tout mal. Si vous vous trouviez ainsi, vous seriez d'autant plus mal que vous vous croiriez assurée d'être bien. Il faut se voir pauvre, se sentir corrompue et injuste, ne trouver en soi que misere, en avoir horreur, désespérer de soi, n'espérer plus qu'en Dieu, et se supporter soi-même avec une humble patience sans se flatter. Au reste comme ces choses ne sont que des sentiments involontaires, il suffit que la volonté n'y consente point. Par là vous en tirerez le profit de l'humiliation, sans avoir l'infidélité d'adhérer à des sentiments si corrompus.

Ne cessez point de communier : la communion est le remede à la foiblesse des ames tentées qui veulent vivre de Jésus-Christ malgré tous les soulevements de leur amour-propre. Communiez et travaillez à vous corriger. Vivez de Jésus-Christ et vivez pour lui. Le point le plus capital pour vous n'est point la force, c'est la petitesse. Laissez-vous donc appetisser; ne réservez rien par courage et par sagesse humaine. Soyez docile sans écouter votre propre raison. Apprenez à supporter autrui à force

d'être réduite à vous supporter vous-même. Vous pensiez vous posséder; mais l'expérience vous montrera que c'est un amour-propre ombrageux, dépiteux et bizarre qui vous possede. J'espere que dans la suite vous ne songerez plus à vous posséder vous-même, et que vous vous laisserez posséder de Dieu.

LETTRE CXCIII.

La simplicité à s'ouvrir doit être sans réserve d'amour-propre. Ne se point dépiter à la vue de ses défauts et les mettre à profit.

Il ne faut pas délibérer pour savoir si vous devez tout dire. On ne peut rien faire de bon que par une entiere simplicité et par une ouverture de cœur sans réserve. Il n'y a point d'autre regle que celle de ne rien réserver volontairement par la répugnance que l'amour-propre auroit à dire ce qui lui est désavantageux. D'ailleurs il seroit hors de propos de s'appliquer pendant l'oraison aux choses qui se présentent pour les dire; car ce seroit suivre la distraction. Il suffit de dire dans les occasions, avec épanchement de cœur, tout ce qu'on connoît de soi. Je comprends

bien qu'un certain trouble de l'amour-propre fait que diverses choses que l'on comptoit de dire échappent dans le moment où l'on en doit parler. Mais, outre qu'elles reviennent un peu plus tard et qu'on ne perd pas toujours les choses importantes que l'on connoît de soi-même, de plus Dieu bénit cette simplicité, et il ne permet pas qu'on ne fasse point connoître ce que sa lumiere nous montre en nous de contraire à sa grace. Le principal point est de ne pas trop subtiliser par les réflexions, et de dire tout sans façon, selon la lumiere qu'on en a, quand l'occasion vient. Il n'y a que les enveloppes de l'amour-propre qui puissent cacher le fond de notre cœur. Ne vous écoutez point vous-même, alors vous vous ouvrirez sans peine, et vous parlerez de vous avec facilité comme d'autrui.

Tout ce que vous m'avez mandé de votre oraison est très bon. J'en remercie Dieu, et je vous conjure de continuer. N'oubliez jamais cette bonne parole de votre premiere lettre : *J'expérimente que la grace ne me manque point quand je désespere bien de moi.* Celle-ci est encore excellente : *Je sens que la croix m'attache à Dieu.* Enfin en voici une troisieme que je goûte fort : *Il me semble que Dieu ne veut pas que j'examine tant mes dispositions, qu'il demande que je m'abandonne à lui.* Tenez-vous dans cet état, et

revenez-y dès que vous appercevrez que vous en êtés déchue.

La seconde lettre marque que cet état est altéré. Il faut le rétablir en laissant doucement et peu-à-peu tomber vos réflexions, qui ne vont qu'à vous distraire et à vous troubler. Les tentations de vaines complaisances ne doivent pas vous empêcher ni de me parler ni de m'écrire. Il ne faut point s'occuper curieusement de soi, mais il faut dire simplement tout ce que la lumiere de Dieu en fait voir.

Je ne m'étonne point de ce que Dieu permet que vous fassiez des fautes, dans le temps même de ferveur et du recueillement, où vous voudriez le moins en faire. La Providence qui permet ces fautes est une des graces que Dieu vous fait en ce temps-là : car Dieu ne permet ces fautes que pour vous faire sentir votre impuissance de vous corriger par vous-même. Qu'y-a-t-il de plus convenable à la grace que de vous désabuser de vous-même, et de vous réduire à recourir sans cesse en toute humilité à Dieu? Profitez de vos fautes, et elles serviront plus en vous rabaissant à vos propres yeux que vos bonnes œuvres en vous consolant. Les fautes sont toujours fautes : mais elles mettent dans un état de confusion et de retour à Dieu qui nous fait un grand bien.

Je ne m'étonne point que vous ayez des saillies

de chagrin : mais il faut se taire dès que l'esprit de grace avertit et impose silence. Alors c'est résister à Dieu, contrister le Saint-Esprit, que de continuer à suivre son chagrin. La crainte de déplaire à Dieu devroit vous retenir plus que la crainte de déplaire aux créatures. Quand vous avez fait une faute par amour-propre, n'espérez pas que l'amour-propre la répare par ses dépits, par sa honte et par ses impatiences contre soi-même. Il faut se supporter en se voyant sans se flatter dans toute son imperfection. Il faut vouloir se corriger par amour de Dieu sans se soulever contre son imperfection par amour-propre. Il vaut bien mieux travailler paisiblement à se corriger que de se dépiter à pure perte sur ses miseres. Il faut retrancher par-tout les retours de sagesse pour soi et sur-tout en confession. Mais Dieu permet qu'on trouve la boue au fond de son cœur jusques dans les plus saints exercices.

LETTRE CXCIV.

Mettre à profit nos impetfections pour nous en humilier. Ne regarder que Dieu dans la créature.

Il est vrai que vous observez trop, que vous vous voulez trop deviner par amour-propre délicat et ombrageux, et que vous vous piquez facilement : mais il faut porter cette croix intérieure comme les extérieures. Elle est bien plus rude que celle du dehors. On souffre bien plus volontiers de la déraison d'autrui que de sa déraison propre. L'orgueil en est au désespoir, il se pique de s'être piqué; mais cette double piquure est un double mal. Il n'y a qu'un seul remede, qui est de mettre à profit nos imperfections en les faisant servir à nous humilier, à nous confondre, à nous désabuser de nous-mêmes, et à nous mettre en défiance de notre cœur.

Vous devez remercier Dieu de ce qu'il vous fait sentir que le travail nécessaire pour gagner M..... est un de vos premiers devoirs. Mourez à vos répugnances pour vous mettre à portée de lui apprendre à mourir à tous ses défauts. Vous ne vous trompez nullement quand vous me regardez comme un ami sincere et à toute épreuve; mais vous faites un ob-

stacle à la grace de ce qui en doit être le pur instrument, si vous n'êtes pas fidele à chercher Dieu seul en moi, et à n'y voir que sa lumiere comme les rayons du soleil au travers d'un verre vil et fragile.

Vous ne trouverez la paix ni dans la société ni dans la solitude, quand vous y voudrez trouver des ragoûts et des soulagements de votre amour-propre dépité. Alors la solitude d'un orgueil boudeur est encore pis qu'une société un peu dissipée. Quand vous serez simple et petite, les compagnies ne vous gêneront ni ne vous dépiteront pas; alors vous ne chercherez la solitude que pour Dieu seul.

LETTRE CXCV.

Mélange de la sensibilité de la nature dans l'oraison. Variations des sentiments et comment s'y conduire.

Il faut supposer qu'il se mêle beaucoup d'imagination, de sentiments, et même de sensibilité d'amour-propre dans notre oraison. De là vient que nous sommes dans une espece d'ivresse quand notre imagination nous donne de belles images avec des sentiments de plaisir, et que nous sommes découragés

dès que ces images et ces sentiments flatteurs nous manquent. Mais cette confiance dans le bon temps et ce découragement dans le mauvais ne sont que pure illusion. Il ne faudroit ni s'élever quand l'oraison est douce, ni s'abattre quand elle devient seche et obscure. Le fonds de l'oraison demeure toujours le même, pourvu qu'on ait toujours la même volonté d'être uni à Dieu sans s'élever des dons sensibles et sans s'abattre de leur privation. Dieu, par ces dons sensibles, soulage quelquefois notre imagination, il aide notre esprit, il soutient notre volonté foible et prête à succomber. Il retire aussi assez souvent ses secours pour nous empêcher de nous les approprier avec une vaine confiance, et pour nous accoutumer à sa présence malgré les distractions et les séche-resses. L'oraison n'est jamais si pure que quand on la continue par fidélité, sans plaisir ni goût.

Il est vrai que si cette présence vous est facilitée par la considération méthodique de quelques vérités particulieres, il faut vous appliquer à ces vérités pour en nourrir votre cœur : mais si ces vérités ne servent point à faciliter la présence de Dieu; et si ce n'est qu'une inquiétude scrupuleuse, vous ne ferez que vous embrouiller en vous écoutant.

Il ne dépend point de vous de dissiper les distractions involontaires, l'ennui, le dégoût et l'obscurité.

Ce qui dépend de vous, moyennant la grace de Dieu, est la patience dans cet ennui, le retour paisible à la présence de Dieu quand vous appercevez la surprise des distractions, et la fidélité pour demeurer attachée à Dieu sans plaisir par une volonté seche et nue.

Laissez tomber les pensées de vaine complaisance comme celles de découragement, et allez toujours votre train. Le tentateur ne cherche qu'à vous arrêter; en ne vous arrêtant point, vous vaincrez la tentation d'une façon simple et paisible.

LETTRE CXCVI.

Ne point boucher son cœur par résistance sur ce qu'on désespere de pouvoir prendre sur soi. Acquiescer, et attendre tout de Dieu.

Vous voyez à la lumiere de Dieu au fond de votre conscience ce que la grace demande de vous: mais vous résistez à Dieu. De là vient votre trouble. Vous commencez par dire en vous-même : il est impossible que je prenne sur moi de faire ce qu'on veut. C'est une tentation de désespoir. Désespérez de vous tant qu'il vous plaira, mais non pas de Dieu. Il est

tout bon et tout-puissant. Il vous donnera suivant la mesure de votre foi. Si vous croyez tout, tout vous sera donné, et vous transporterez les montagnes. Si vous ne croyez rien, rien ne vous sera donné ; mais ce sera votre faute. Regardez Abraham qui espéra contre toute regle d'espérance. Écoutez la sainte Vierge ; on lui propose ce qu'il y a de plus incroyable, et, sans hésiter, elle s'écrie : [1] *Qu'il me soit fait selon votre parole!*

Ne fermez donc pas votre cœur. Non seulement vous ne pouvez point faire ce qu'on vous demande tant votre cœur est resserré, mais encore vous ne voulez pas le pouvoir; vous ne voulez pas laisser élargir votre cœur et vous craignez qu'on ne l'élargisse. Comment voulez-vous que la grace entre dans un cœur si bouché contre elle ? Tout ce que je vous demande est d'acquiescer par docilité en esprit de foi, et de ne vous point écouter vous-même. Pourvu que vous acquiesciez avec petitesse et que vous rentriez dans la paix par le recueillement, tout se fera peu-à-peu en vous, et ce qui vous paroît impossible dans votre état de tentation s'applanira insensiblement. Alors vous direz : Quoi ! n'étoit-ce que cela ? Falloit-il tant de dépits et de désespoir pour une

(1) Luc, 1, v. 38.

chose si juste que Dieu prépare et facilite par son amour? Craignez qu'en lui résistant vous ne vous éloigniez de lui. Toute votre piété ne seroit qu'illusion si vous manquiez à ce point essentiel. Il n'y auroit plus en vous que délicatesse, hauteur et art pour flatter vos goûts. Je prie Dieu qu'il ne permette pas que vous preniez ainsi le change.

Je suis occupé de vos peines. Je suis encore plus touché de ce qui se tourne en tentation et en danger de résister à Dieu, que des croix les plus pesantes. Les croix qu'on porte en pure souffrance avec petitesse, simplicité, démission de son propre esprit et abandon, unissent à Jésus-Christ crucifié, et elles operent des biens infinis; mais les croix repoussées par attachement à sa propre pensée et par retranchement dans la propre volonté, éloignent Jésus-Christ, dessechent le cœur et font insensiblement tarir la grace. Au nom de Dieu cédez par petitesse, et dites, sans compter sur vous, qui n'êtes qu'un roseau brisé: *Rien n'est impossible à celui qui est tout bon et tout-puissant.* Dieu ne demande de vous qu'un *oui* en pure foi. Consolez-moi en me mandant que ce *oui* est prononcé au fond de votre cœur. Vous me ferez sentir une vraie joie dans ma tristesse.

LETTRE CXCVII.

Se relever du relâchement où l'on est tombé.

Je ne puis, ma chere fille, vous rien dire de plus convenable que ces paroles de saint Jean à l'*ange*, c'est-à-dire à l'évêque de l'église d'Ephese, qui étoit, selon les apparences, Timothée : (1) *J'ai contre vous que vous avez quitté votre premiere charité : souvenez-vous d'où vous êtes déchu : faites pénitence et reprenez vos premieres œuvres. Si vous y manquez je viendrai à vous, et j'ôterai votre chandelier de sa place.* C'est ainsi que l'esprit de Dieu aime les hommes sans les flatter. Il aime et il menace. Il ne menace même que par amour. Il montre la peine afin que l'homme ne le contraigne pas de la lui faire souffrir. Voyez combien les personnes les plus parfaites déchoient facilement et peu-à-peu sans y prendre garde. Voilà Timothée que saint Paul appelle l'homme de Dieu; voilà l'ange d'une des plus saintes églises de tout l'Orient, dans ces beaux jours où la religion étoit si florissante : cet ange tombe; il oublie son ancien amour, son recueillement, son oraison, ses œuvres;

(1) Apoc. 12, v. 4, 5.

il se relâche, il se dissipe. Il n'apperçoit pas d'abord son égarement et sa chûte. Il dit en lui-même : Que fais-je de mal? Ma conduite n'est-elle pas honnête et réguliere aux yeux du monde? N'a-t-on pas besoin de quelque consolation? Seroit-ce vivre que de n'avoir jamais rien qui soutienne et qui ranime le cœur?

C'est ainsi qu'on est ingénieux à se tromper et à déguiser son relâchement. Hâtez-vous, dit le Saint-Esprit, d'ouvrir les yeux et de voir d'où vous êtes déchu. O que vous êtes au-dessous de votre ancienne place! Souvenez-vous de la ferveur de vos oraisons, de votre solitude paisible, de votre jalousie pour le recueillement, et de la fidélité avec laquelle vous vouliez fuir tout ce qui pouvoit l'altérer. Si vous ne vous en souvenez plus, les autres ne l'ont pas oublié, et ils ne manquent pas de dire : Qu'est devenue cette ferveur? On ne voit plus qu'amusement au dehors et qu'ennui au dedans. Dès que les amusements sont finis ce n'est plus la même personne. Croit-elle être encore dévote?

C'est ainsi qu'on tombe, par degrés insensibles et sous de beaux prétextes, d'un état de sincere mort à soi, jusques dans un relâchement où l'on voit renaître toutes les vies les plus grossieres de l'amour-propre. Au moins faut-il se souvenir de l'état d'où l'on est

déchu. Il faut regretter ce premier amour qui nourrissoit le cœur. Il faut reprendre ces premieres œuvres qu'on a abandonnées si lâchement pour des œuvres de vanité. Il faut regarder de loin la solitude où l'on étoit en paix avec le véritable consolateur. Il faut dire comme l'enfant prodigue : (1) *Je sais ce que je ferai : je retournerai chez mon pere; je lui dirai : O pere, j'ai péché contre le ciel et contre vous ; je ne suis plus digne d'être nommé votre enfant.* S'il vous fait sentir d'abord quelque froideur et quelque sécheresse, recevez humblement cette pénitence dont vous avez un besoin infini. Si vous manquiez à rentrer promptement dans son sein paternel, voici ce qu'il feroit : *Je viendrai*, dit-il, *à vous : et j'ôterai votre chandelier de sa place.* Il vous ôteroit le flambeau dont vous ne faites aucun usage, et il vous laisseroit dans les ténebres; il transporteroit ses graces, si précieuses et si long-temps foulées aux pieds, à quelque autre ame plus simple, plus docile et plus fidele. Il faut reprendre vos lectures, votre oraison, votre silence, votre premiere simplicité et petitesse.

(1) Luc, 15, v. 18, 19.

LETTRE CXCVIII.

Faire servir la solitude à rentrer dans le recueillement et reprendre l'oraison.

METTEZ à profit votre solitude pour rentrer dans le recueillement. Vous ne pouvez, hors de ce centre, ni vous soutenir dans une vraie piété, ni modérer la sensibilité de votre cœur, ni adoucir vos croix, ni jouir d'aucune paix. Vous commencerez par une violence pénible pour vous ramener à cette vie intérieure et à cette dépendance de l'eprit de grace, qui est jaloux de toutes les vies secretes de l'amour-propre et qui les éteint peu-à-peu : mais cette gêne se changera enfin en liberté. Elle mérite bien d'être achetée par une sujétion constante. Ce travail est moins pénible que celui de se livrer aux vaines délicatesses d'un amour-propre toujours dépité.

C'est vous-même que vous cherchez en cherchant l'amitié des créatures; mais vous n'y trouverez point ce que vous y cherchez. Vos délicatesses d'amitié ne sont que des raffinements d'amour-propre : mais les créatures ont un amour-propre aussi bien que vous. Chacun veut tout pour soi. D'ailleurs vous ne trouverez jamais ni paix ni consolation dans un

amour-propre affamé d'amitié; il n'aura pour vous que douleurs et qu'épines. Ne le méritez-vous pas puisque l'infini même ne vous suffit point, et que vous ne trouvez point Dieu assez aimable à moins que vous n'y joigniez les amusements les plus frivoles? Revenez au recueillement, mais ne tardez pas. Chaque moment où vous retardez est une grande infidélité. Il faut que l'oraison soit votre pénitence, en attendant qu'elle redevienne votre nourriture.

LETTRE CXCIX.

Revenir à Dieu par l'oraison. Se désoccuper des projets qui dessechent.

Remettez-vous, quoi qu'il vous en puisse coûter, à l'oraison et à la communion. Vous avez desséché votre cœur par votre vivacité à vouloir une affaire sans savoir si Dieu la vouloit. C'est la source de tout votre mal. Vous avez passé des temps infinis dans l'infidélité à former des projets qui étoient des toiles d'araignée. Un souffle de vent les dissipe. Vous vous êtes retirée insensiblement de Dieu, et Dieu s'est retiré de vous. Il faut retourner à lui et lui abandonner tout sans aucune réserve. Vous n'aurez

de paix que dans cet abandon. Laissez tous vos desseins; Dieu en fera ce qu'il voudra. Quand même ils réussiroient par des voies humaines, Dieu ne les béniroit pas : mais si vous lui en faites l'entier sacrifice, il tournera tout selon ses conseils de miséricorde, soit qu'il fasse ce que vous avez desiré ou qu'il ne le fasse jamais. L'essentiel est de recommencer l'oraison, quelque sécheresse, distraction et ennui que vous y éprouviez d'abord. Vous méritez bien les rebuts de Dieu après l'avoir si long-temps rebuté pour les créatures. Cette patience le rapprochera de vous.

LETTRE CC.

Demeurer fidele dans les sécheresses pour vivre de la vraie vie de Jésus-Christ en Dieu.

Vous ne devez point douter que votre santé ne me soit fort chere. Ce qui m'est encore plus cher est votre fidélité à Dieu. Il ne s'agit point des douceurs et des consolations qu'on voudroit goûter en le servant. Il ne dépend pas même de notre travail de nous procurer toujours une ferveur sensible. Quoiqu'il ne faille jamais s'attirer cette privation par la

moindre dissipation ou négligence volontaire, il faut néanmoins se passer de ces soutiens si consolants, et continuer avec une humble patience au milieu des ténebres et des sécheresses quand Dieu nous y met. C'est même un grand profit pour une ame constante dans le bien que de voir toute sa pauvreté et toute son impuissance. Il importe bien plus de sentir sa misere pour recourir à Dieu, que de goûter une consolation qui tente de vaine complaisance.

O mon cher enfant, toute la vie chrétienne consiste à mourir à soi pour vivre à Dieu. Il faut donc mourir sans cesse à toutes les vies secretes et flatteuses de l'amour-propre. Il faut être jaloux contre l'amour-propre pour l'amour de Dieu. Il faut s'exécuter à tout moment pour préférer la volonté de Dieu aux goûts naturels. Voilà le vrai contre-poison de l'illusion dans la vie spirituelle. On ne s'égare sous de beaux prétextes de perfection qu'en recherchant ce qui nous flatte au lieu de contenter Dieu, et qu'en voulant accommoder la piété à nos arrangements au lieu d'assujettir tous nos goûts à la croix de Jésus-Christ. La vie qui résiste à Dieu est une vie fausse et douloureuse; au contraire la mort qui cede à Dieu est une mort de paix et d'union avec la véritable vie. Cette bienheureuse mort est une vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu; et la vie des con-

solations mondaines est une vie trompeuse. O mon cher enfant, laissons-nous mourir à tout afin que Jésus-Christ seul vive en nous.

LETTRE CCI.

Ne point augmenter ses peines intérieures par trop de contention sur soi-même. Tourner vers Dieu la tendresse que nous avons pour nous.

Je suis bien touché de vos peines, et je desire de tout mon cœur tout ce qui peut soulager le vôtre. Il me semble que vous souffririez moins si vous étiez moins en contention perpétuelle contre un danger imaginaire de pécher, et si vous cherchiez moins à vous convaincre de votre résistance sensible par des efforts empressés. Une paix tout unie en présence de Dieu, en souffrant humblement un sentiment involontaire, vous épuiseroit moins et seroit d'une beaucoup plus grande fidélité, parcequ'elle seroit plus conforme à votre grace. Je prie notre Seigneur qu'il vous ouvre le cœur à l'intelligence et à la pratique d'un si simple moyen.

Je ne suis point surpris de ce que votre intérieur est sec et obscurci. Il faut être sevré des consolations

sensibles et des lumieres qui flattent l'amour-propre. Marchez avec patience dans les ténebres de la foi; servez Dieu sans goût et sans plaisir; humiliez-vous sous sa main. Le goût ne dépend pas de vous. Il suffit de ne suivre aucun goût contraire qui vous rende indigne de celui de Dieu. Suivez votre attrait avec simplicité. Occupez-vous librement des choses qui nourrissent votre cœur. Ne raisonnez pas trop sur votre priere; elle sera bonne pourvu que vous soyez devant Dieu en disposition de vous taire pour l'écouter, d'ouvrir votre cœur pour le recevoir, et de tourner tout en pratique pour mourir à vos défauts. Le principal est la délicatesse et la tendresse pour vous-même; c'est de quoi vous ne sauriez trop vous défier. Mettez Dieu en la place de ce *moi* qui veut tant être aimé, et vous aimerez Dieu comme vous le devez.

LETTRE CCII.

Moyen de trouver la paix dans les peines qu'on souffre.

Il y a par-tout à souffrir; et les peines d'une communauté, quoique vives, si on les comparoit aux peines des personnes engagées dans le siecle, ne seroient presque rien : mais on s'échauffe la tête dans la solitude, et les croix de paille y deviennent des croix de fer ou de plomb. Le remede à un si grand mal, c'est de ne compter point de pouvoir être heureux en aucun état de cette vie, et de se borner à la paix qui vient de la conformité à la volonté divine lors même qu'elle nous crucifie. Par là on ne trouve jamais de mécompte; et si la nature n'est pas contente, du moins la foi se soutient et s'endurcit contre la nature.

Si vous aviez le courage de vous abandonner ainsi et de sacrifier vos irrésolutions, vous auriez plus de paix en un jour que vous n'en goûteriez autrement en toute votre vie. Moins on se cherche, plus on trouve en Dieu tout ce qu'on a bien voulu perdre. Une occupation douce et réglée vous garantira de l'ennui. Dieu vous adoucira les dégoûts inévitables

dans tous les états. Il vous fera supporter les esprits incommodes, et vous soutiendra par lui-même quand il vous ôtera les autres soutiens. Mais ne comptez que sur lui si vous ne voulez point vous mécompter.

Pendant votre retraite nourrissez-vous de la viande de Jésus-Christ, qui est la volonté du Pere céleste. Vous trouverez, en vous abandonnant aux desseins de Dieu, tout ce que votre sagesse inquiete et irrésolue ne trouveroit jamais. Ne craignez point de manquer de consolation en vous jetant entre les bras du vrai consolateur.

LETTRE CCIII.

Trouble d'une ame qui s'en prend à sa voie au lieu de s'en prendre à ses résistances.

Je prie la sagesse éternelle qui s'est faite chair, mais chair d'enfant et chair cachée sous les apparences du pain, de vous arracher votre fausse sagesse qui vous trouble et qui vous tourmente, pour vous donner son enfance, sa petitesse et sa paix. Pourquoi voulez-vous vous éloigner du lieu où vous êtes? C'est pour soulager votre amour-propre. Espérez-vous qu'en le soulageant vous trouverez Dieu? Ne voyez-vous pas

que c'est vouloir vous guérir en flattant le fond de votre mal? Pourquoi croyez-vous que vous êtes loin de Dieu, puisque vous savez qu'on ne travaille qu'à vous faire mourir à vous-même, et que vous ne pouvez vous plaindre que d'une trop douloureuse mort? Mais d'où vous vient cette douleur accablante? Avouez la vérité. Elle ne vient que de vos réflexions volontaires. Vous vous en prenez à Dieu et à la personne qui vous conduit, de tout ce que vous vous faites souffrir malgré Dieu et malgré elle, en vous écoutant, en vous croyant, en vous livrant à la séduction de votre amour-propre. C'est s'en prendre au médecin du poison qu'on avale contre sa défense. Si vous étiez loin du lieu où vous êtes vous seriez dans un trouble à mourir. Dieu vous poursuivroit par-tout, et votre propre cœur ne vous laisseroit point en repos. Les réflexions qui vous tentent se tourneroient alors contre vous pour venger Dieu. La paix ne se trouve qu'en cédant, et en cédant sans retarder ni hésiter. O que vous vous faites de maux! Vous en accusez la voie, et c'est contre la voie que vous vous les faites.

LETTRE CCIV.

Inquiétude et activité spirituelle à contre-temps.

On ne peut pas dire qu'une personne est malade quand elle n'a besoin pour se bien porter que de n'user d'aucun remede. Une santé est bonne quand on n'a besoin, pour l'entretenir, que de n'y rien faire. Alors on n'a point d'autres maux que ceux qu'on se fait à soi-même en voulant se guérir de ceux qu'on n'a pas. Voilà votre véritable état. Si vous demeuriez sans vous croire malade et sans vouloir vous guérir, vous vous porteriez bien. Mais vous voulez vous écouter et vous tâter le pouls. Vous vous faites malade par vos retours inquiets sur vous-même. Les remedes spirituels auxquels vous avez recours sans besoin et contre votre grace ne font que troubler votre santé et votre paix intérieure. Pourquoi n'êtes-vous pas fidele à couper court dans les commencements? Ce qui se grossit et qui vous coûte tant dans les suites, ne seroit rien si vous ne le laissiez pas croître dans votre cœur. Ne vous embarrassez point de l'avenir.

LETTRE CCV.

Demeurer paisible à la vue des miseres qui humilient, est le seul chemin pour trouver la paix.

TOUTES vos infidélités se réduisent à ne pouvoir vous résoudre à voir dans votre cœur des impressions humiliantes et des sentiments qui font honte à votre amour-propre. En quelque terre inconnue que vous allassiez chercher le repos avec cette délicatesse d'amour-propre, vous ne l'y trouveriez jamais. L'écriture nous dit : [1] *Qui est-ce qui a eu la paix en résistant à Dieu?* Vous porteriez par-tout cet amour délicat et inconsolable sur ses miseres : vous y ajouteriez le desséchement, le vuide et le trouble d'un cœur égaré de sa voie, avec le reproche intime d'avoir manqué à Dieu pour donner du soulagement à votre orgueil. Dieu vous poursuivroit sans relâche : dussiez-vous fuir devant sa face, comme Jonas, vous seriez plutôt jetée dans la mer et engloutie par un monstre. Il vous faudroit revenir au point où Dieu vous veut. Il n'y a qu'à consentir de se voir dans toute sa laideur. La laideur des miseres est

(1) Job, 9, v. 4.

comme la beauté des dons de Dieu; l'une et l'autre disparoît dès qu'on la regarde. Le regard de complaisance fait disparoître le bien, et le regard d'humilité paisible fait disparoître le mal. Souffrez de vous voir pour vous connoître et pour travailler plus sûrement à vous guérir.

Ne me cherchez que comme le simple instrument de Dieu, ne voyant que lui seul en moi. Regardez-moi comme la roche qui donnoit de l'eau dans le désert au peuple d'Israël. Moins je contente la nature, plus je sers à la faire mourir et à faire vivre la pure grace. La tentation est évidente; mais vous avez les yeux fermés pour ne la pas voir, et vous vous roidissez contre Dieu.

LETTRE CCVI.

En quoi consiste le vrai sacrifice de soi-même à Dieu; le faire sans rien réserver, et s'abandonner à lui avec toutes nos imperfections.

Il me tarde de savoir de vous comment vous vous trouvez dans votre retraite en approchant du jour que vous craignez tant et qui est si peu à craindre. Vous verrez que les fantômes qui épouvantent de

loin ne sont rien de près. Quand sainte Thérese fit son engagement elle dit qu'il lui prit un tremblement comme des convulsions, et qu'elle crut que tous les os de son corps étoient déboîtés. *Apprenez*, dit-elle, *par mon exemple à ne rien craindre quand vous vous donnez à Dieu.* En effet cette premiere horreur fut suivie d'une paix et d'une sainteté qui ont été la merveille de ces derniers temps.

J'aime mieux que vous dormiez huit heures la nuit, et que vous payiez Dieu pendant le jour d'une autre monnoie. Il n'a pas besoin de vos veilles au-delà de vos forces; mais il demande un esprit simple, docile et recueilli, un cœur souple à toutes les volontés divines, grand pour ne mettre aucunes bornes à son sacrifice, prêt à tout faire et à tout souffrir, détaché sans réserve du monde et de soi-même. Voilà la vraie et pure immolation de l'homme tout entier. Car tout le reste n'est pas l'homme, ce n'est que le dehors et l'écorce grossiere.

Humiliez-vous avec les mages devant Jésus enfant. En donnant votre volonté, qui n'est pas à vous, et que vous livreriez au mensonge si vous la refusiez à Dieu, vous ferez un don plus précieux qu'en donnant l'or et les parfums de l'Orient. Donnez donc, mais donnez sans partage et sans jamais reprendre. O qu'on reçoit en donnant ainsi, et qu'on perd

quand on veut garder quelque chose ! Le vrai fidele n'a plus rien. Il n'est plus lui-même à lui-même.

Vous ne devez point vous embarrasser de vos défauts, pourvu que vous ne les aimiez pas, et qu'il n'y en ait aucun que vous ayez un certain desir secret d'épargner. Il n'y a que ces réserves qui arrêtent la grace et qui font languir une ame sans avancer jamais vers Dieu. Si vous abandonnez sans réserve toutes vos imperfections à l'esprit de Dieu, il les dévorera comme le feu dévore la paille : mais, avant de vous en délivrer, il s'en servira pour vous délivrer de vous-même et de votre orgueil. Il les emploiera à vous humilier, à vous crucifier, à vous confondre, à vous arracher toute ressource et toute confiance en vous-même. Il brûlera les verges après vous en avoir frappée, pour vous faire mourir à l'amour-propre. Courage ! aimez, souffrez, soyez simple et constante dans la main de Dieu.

LETTRE CCVII.

Crainte injurieuse à Dieu. Utilité d'une misere qui humilie.

Ne craignez rien : vous feriez une grande injure à Dieu si vous vous défiiez de sa bonté : il sait mieux ce qu'il vous faut et ce que vous êtes capable de porter, que vous-même : il ne vous tentera jamais au-dessus de vos forces. Encore un coup ne craignez rien, ame de peu de foi. Vous voyez par l'expérience de votre foiblesse combien vous devez être désabusée de vous-même et de vos meilleures résolutions. A voir les sentiments de zele où l'on est quelquefois, on croiroit que rien ne seroit capable de nous arrêter; cependant, après avoir dit comme S. Pierre, (1) *Quand même il faudroit mourir avec vous cette nuit je ne vous abandonnerai point*, on finit comme lui par avoir peur d'une servante et par renier lâchement le Sauveur. O qu'on est foible! Mais, autant que notre foiblesse est déplorable, autant l'expérience nous en est-elle utile pour nous ôter tout appui et toute ressource au dedans de nous.

(1) Matth. 26, v. 35.

Une misere que nous sentons, et qui nous humilie, nous vaut mieux qu'une vertu angélique que nous nous approprierions avec complaisance. Soyez donc foible et découragée si Dieu le permet, mais humble, ingénue et docile dans ce découragement. Vous rirez un jour des frayeurs que la grace vous donne maintenant, et vous remercierez Dieu de tout ce que je vous ai dit sans prudence pour vous faire renoncer à votre sagesse timide.

LETTRE CCVIII.

Ne se point troubler d'expérimenter en soi des sentiments humiliants et qui sont involontaires. Souffrir comme en purgatoire sans repousser la souffrance.

Je remercie Dieu de ce qu'il fait en vous, j'en ai le cœur infiniment soulagé. Quand votre cœur sera entièrement calmé nous verrons ce qu'il faudra faire. Ne songez qu'à laisser tomber toutes vos réflexions, qui vous nuisent tant pour le corps que pour l'esprit. Vous savez où habite la paix; allez l'y chercher pour n'en plus partir. Les sentiments qui font horreur sont naturels et ordinaires : tout le monde les ressent en

soi comme vous, mais personne ne s'en alarme et ne s'en trouble comme vous le faites. Ce qui n'est que pente, que sentiment, qu'impression, n'est jamais péché. Vos réflexions mêmes, quand elles sont involontaires, ne sont rien; il n'y a que la volonté qui cause toute votre principale peine. Vous avez trop de délicatesse, et vous tombez dans une espece de désespoir dès que vous trouvez dans votre cœur quelque sentiment humiliant. C'est le commencement qui cause toute votre peine : tous ces monstres ne sont point réels.

Pour les faire disparoître il n'y a qu'à ne les voir ni ne les écouter jamais volontairement; il n'y a qu'à les laisser s'évanouir; une simple non-résistance les dissipera, et appaisera votre cœur. Non, en verité, vous n'êtes point telle que vous le croyez, et je ne suis nullement pour vous comme votre amour-propre vous le persuade. Vous n'avez que le seul sentiment involontaire des choses que vous vous reprochez. Pour moi, je suis rempli de tout ce que Dieu peut me donner de zele et d'affection pour vous; mais il permet que vous n'en croyiez rien afin que votre amour-propre se détruise.

Souffrez comme on souffre en purgatoire, sans repousser la souffrance pour se soulager, et sans l'augmenter en s'occupant de ce qui la cause. Ne proje-

tez rien, ne formez même aucune opinion; mais demeurez immobile sous la main de Dieu, qui se cache sous celle des hommes. La croix diminue beaucoup quand on la porte avec cette simplicité : il y en a souvent plus de la moitié qui est de notre façon, et non de celle de Dieu. Souffrez, mais ne vous faites pas souffrir.

LETTRE CCIX.

Les vaines délicatesses pour soi-même se retrouvent jusques dans les bagatelles. Ne vouloir point pénétrer l'avenir dans les desseins de Dieu sur nous. Se laisser ployer à tout.

Je ne m'étonne pas que Dieu vous épargne : vous êtes trop foible pour être moins ménagé. Je vous avois bien dit qu'il ne vous feroit pas l'honneur de vous traiter si rudement que vous le craigniez. Ce ne sera pas un grand malheur quand vous direz quelque mot un peu vieux et que deux ou trois personnes croiront que vous n'êtes pas un parfait modele pour la pureté du langage : ce qui iroit à des imprudences contre le secret, contre la charité, contre l'édification, ne doit jamais être permis : ce qui iroit contre le sens commun seroit trop fort. Si vous vous sen-

tiez vivement pressé de ce côté-là, il faudroit m'avertir, et cependant suspendre; mais, pour les choses qui ne vont qu'à la politesse, ou qu'à certaines délicatesses de bienséance, je crois que vous devez vous livrer à l'esprit de simplicité et d'humiliation. Rien ne vous est si nécessaire que de mourir à vos réflexions, à vos goûts, à vos vaines sensibilités sur ces bagatelles. Plus vous craignez de les sacrifier, plus le sacrifice en est nécessaire. Cette sensibilité est une marque d'une vie très forte, qu'il faut arracher. Mais n'hésitez point avec Dieu; vous voyez qu'il ne demande que ce que vous êtes convaincu vous-même qu'il doit demander pour détruire votre orgueil.

N'envisagez point l'avenir, car on s'y égare et on s'y perd quand on le regarde. Ne cherchez point à deviner jusqu'où Dieu vous poussera si vous lui cédez toujours sans résistance. Ce n'est point par des endroits prévus qu'il nous prend, la prévoyance adouciroit le coup; c'est par des choses que nous n'aurions jamais crues, et que nous aurions comptées pour rien: souvent celles dont nous nous faisons des fantômes s'évanouissent; ainsi nos prévoyances ne servent qu'à nous inquiéter. Obéissez chaque jour; l'obéissance de chaque jour est le véritable pain quotidien. Nous sommes nourris comme Jésus-Christ de la volonté de son Pere, que la Providence nous

apporte dans le moment présent. Ce pain céleste est encore la manne; on ne pouvoit en faire la provision; l'homme inquiet et défiant qui en prenoit pour le landemain la voyoit aussitôt se corrompre

Ployez-vous à tout ce que l'on veut. Soyez souple et petit, sans raisonner, sans vous écouter vous-même, prêt à tout et ne tenant à rien, haut, bas, aimé, haï, loué, contredit, employé, inutile, ayant la confiance ou l'envie et le soupçon des gens avec qui vous vivez. Pourvu que vous n'ayez ni hauteur, ni sagesse propre, ni volonté propre sur aucune chose, tout ira bien. En voilà beaucoup, mais ce n'est pas trop. Soyez en silence le plus que vous pourrez. Nourrissez votre cœur et faites jeûner votre esprit.

Personne n'entre plus sincèrement que moi dans vos vrais intérêts, et ne souhaite plus que vous soyez détaché de tout ce qui n'est point Dieu. Heureux qui a rompu avec soi, qui n'est plus de ses propres amis! On n'est fidele à Dieu qu'autant qu'on se manque à soi-même par le sacrifice de tout ce que la nature recherche. Paix, silence, simplicité, joie en Dieu, et non dans les créatures, souplesse à tout dans les mains de Dieu.

LETTRE CCX.

De ce qui donne la vraie discrétion avec les autres, et de ce qui nous fait tomber dans le défaut contraire.

POUR la discrétion je ne voudrois point que vous travaillassiez à l'acquérir par des efforts continuels de réflexion sur vous-même : il y auroit à cela trop de gêne. Il vaut mieux se taire et trouver la discrétion dans la simplicité du silence. Il ne faut pourtant pas tellement se taire que vous manquiez d'ouverture et de complaisance dans les récréations; mais alors il ne faut parler que des choses à-peu-près indifférentes, et supprimer tout ce qui peut avoir quelque conséquence. Il faut dans ces récréations ce que S. François de Sales appelle *joyeuseté*, c'est-à-dire se réjouir et réjouir les autres en disant des riens. C'est une science que Dieu vous donnera suivant le besoin. Vous deviendrez prudente quand vous ne tiendrez plus à votre propre esprit. C'est celui de Dieu qui donne la véritable sagesse : le nôtre ne nous donne qu'une vaine composition, qu'un arrangement, qu'une apparence qui éblouit, qu'une fausse capacité. Quand on est bien simple et bien petit à force

de s'être dépouillé de sa propre sagesse, on est revêtu de celle de Dieu, qui ne fait point de faute, et qui ne nous en laisse faire qu'autant que nous avons besoin d'être humiliés.

Ce qui produit nos indiscrétions et nos fautes journalieres, ce n'est pas l'esprit d'enfance et de simplicité chrétienne; au contraire nous ne faisons encore des fautes qu'à cause que nous sommes trop à nous-mêmes, trop attachés à notre propre raison, trop prompts à suivre les saillies de la nature, trop renfermés dans les petites industries d'une sagesse corrompue, enfin trop timides à nous livrer à l'esprit de Dieu. Cet esprit nous feroit toujours taire ou parler selon le besoin présent, sans donner rien ni à notre vivacité, ni à nos talents, ni à nos réflexions inquietes sur nous-mêmes, ni à un certain desir de réussir qui gâte souvent les meilleures choses.

LETTRE CCXI.

Détours d'un amour-propre subtil, et qui fait servir toutes ses délicatesses à repousser l'opération crucifiante de la main de Dieu pour le déraciner.

Je vous laisse à Dieu et je souhaite que vous vous y laissiez aussi. Oh! si vous l'écoutiez et si vous ne vous écoutiez point, quelle seroit votre paix! mais vous commencez par prêter l'oreille aux délicatesses et aux dépits de l'amour-propre. Cette infidélité manifeste en attire cent autres qui sont moins faciles à découvrir. Vous cherchez à vous étourdir et à autoriser votre égarement. Vous voulez vous soustraire à la souffrance, comme si l'amour-propre pouvoit échapper au feu vengeur. Vous espérez du repos loin de Dieu. Vous fermez votre cœur, et vous employez toute votre industrie à repousser la grace! Eh! (1) *Qui est-ce qui a résisté à Dieu et qui a eu la paix?*

Rendez-vous, revenez, hâtez-vous; chaque moment de délai est une infidélité nouvelle. Mon cœur est bien serré : c'est en vous que je devrois trouver

(1) Job, 9, v. 4.

un vrai soulagement. O ma chere fille; laissez-vous domter par l'esprit de grace. Souffrez que je vous représente ce qu'il me semble que Dieu veut que je vous mette devant les yeux. Le fonds que vous avez nourri dans votre cœur depuis l'enfance, en vous trompant vous-même, est un amour-propre effréné et déguisé sous l'apparence d'une délicatesse et d'une générosité héroïque; c'est un goût de roman dont personne ne vous a montré l'illusion. Vous l'aviez dans le monde et vous l'avez porté jusques dans les choses les plus pieuses. Je vous trouve toujours un goût pour l'esprit, pour les choses gracieuses et pour la délicatesse profane, qui me fait peur. Cette habitude vous a fait trouver des épines dans tous les états. Avec un esprit très droit et très solide, vous vous rendez inférieure aux gens qui en ont beaucoup moins que vous. Vous êtes d'un excellent conseil pour les autres, mais pour vous-même les moindres bagatelles vous surmontent. Tout vous ronge le cœur; vous n'êtes occupée que de la crainte de faire des fautes, ou du dépit d'en avoir fait. Vous vous les grossissez par un excès de vivacité d'imagination, et c'est toujours quelque rien qui vous réduit au désespoir. Pendant que vous vous voyez la plus imparfaite personne du monde, vous avez l'art d'imaginer dans les autres des perfections dont elles

n'ont pas l'ombre. D'un côté vos délicatesses et vos générosités, de l'autre vos jalousies et vos défiances, sont outrées et sans mesure. Vous voudriez toujours vous oublier vous-même pour vous donner aux autres; mais cet oubli tend à vous faire l'idole et de vous-même et de tous ceux pour qui vous paroissez vous oublier. Voilà le fonds d'idolâtrie raffinée de vous-même que Dieu veut arracher.

L'opération est violente, mais nécessaire. Allassiez-vous au bout du monde pour soulager votre amour-propre, vous n'en seriez que plus malade. Il faut ou le laisser mourir sous la main de Dieu, ou lui fournir quelque aliment. Si vous n'aviez plus les personnes qui vous occupent, vous en chercheriez d'autres bientôt sous de beaux prétextes, et vous descendriez jusqu'aux plus vils sujets faute de meilleurs : Dieu vous humilieroit même par quelque entêtement méprisable où il vous laisseroit tomber; l'amour-propre se nourriroit des plus indignes aliments plutôt que de mourir de faim.

Il n'y a donc qu'un seul véritable remede, et c'est celui que vous fuyez. Les douleurs horribles que vous souffrez viennent de vous et nullement de Dieu. Vous ne le laissez pas faire. Dès qu'il commence l'incision vous repoussez sa main, et c'est toujours à recommencer. Vous écoutez votre amour-propre

dès que Dieu l'attaque. Tous vos attachements, faits par goût naturel et pour flatter la vaine délicatesse de votre amour-propre, se tournent pour vous en supplice. C'est une espece de nécessité où vous mettez Dieu de vous traiter ainsi. Allassiez-vous au bout du monde vous trouveriez les mêmes peines, et vous n'échapperiez pas à la jalousie de Dieu qui veut confondre la vôtre en la démasquant. Vous porteriez par-tout la plaie envenimée de votre cœur. Vous fuiriez en vain comme Jonas, la tempête vous engloutiroit.

Je veux bien prendre pour réel tout ce qui n'est que chimérique : eh bien ! cédez à Dieu, et accoutumez-vous à vous voir *telle* que vous êtes. Accoutumez-vous à vous voir vaine, ambitieuse pour l'amitié d'autrui, tendant sans cesse à devenir l'idole d'autrui pour l'être de vous-même, jalouse et défiante sans aucune borne : vous ne trouverez à affermir vos pieds qu'au fond de l'abyme. Il faut vous familiariser avec tous ces monstres. Ce n'est que par là que vous vous désabuserez de la délicatesse de votre cœur. Il en faut voir sortir toute cette infection, il en faut sentir toute la puanteur. Tout ce qui ne vous seroit pas montré ne sortiroit point, et tout ce qui ne sortiroit point seroit un venin rentré et mortel. Voulez-vous accourcir l'opération? ne l'interrompez

pas. Laissez la main crucifiante agir en toute liberté. Ne vous dérobez point à ses incisions salutaires. N'espérez pas de trouver la paix loin de l'oraison et de la communion. Il ne s'agit pas d'appaiser votre amour-propre en l'épargnant et en résistant à l'esprit de grace, mais au contraire il s'agit de vous livrer sans réserve à l'esprit de grace pour n'épargner plus votre amour-propre. Vous pouvez vous étourdir, vous enivrer pour un peu de temps, et vous donner des forces trompeuses telles que la fievre ardente en donne aux malades qui sont en délire : mais la vraie paix n'est que dans la mort. On voit en vous depuis quelques jours un mouvement convulsif pour montrer du courage et de la gaieté, avec un fonds d'agonie. O si vous faisiez pour Dieu ce que vous faites contre, quelle paix n'auriez-vous pas ! O si vous souffriez, pour laisser faire Dieu, le quart de ce que vous vous faites souffrir pour l'empêcher de déraciner votre amour-propre, quelle seroit votre tranquillité ! Je prie celui à qui vous résistez de vaincre vos résistances, d'avoir pitié de cette force contre lui, qui n'est que foiblesse, et de vous faire malgré vous autant de bien que vous vous faites de mal. Pour moi, comptez que je vous poursuivrai sans relâche et que je ne vous quitterai point. J'espere beaucoup

moins de mes paroles et de mes travaux pour vous, que de ma peine intérieure, et de mon union à Dieu dans le desir de vous rapprocher de lui.

LETTRE CCXII.

La paix du cœur ne peut se trouver que dans le renoncement à nous et l'entier abandon à Dieu. Différence entre la sagesse que la grace donne et celle qui vient du naturel.

Je me réjouis de vous savoir à la veille d'un grand sacrifice où j'espere que vous trouverez la paix. Il la faut moins chercher par l'état extérieur que par la disposition intérieure. Toutes les fois que vous voudrez prévoir l'avenir et chercher des sûretés avec Dieu, il vous confondra dans vos mesures; et tout ce que vous voudrez retenir vous échappera. Abandonnez donc tout sans réserve. La paix de Dieu ne subsiste parfaitement que dans l'anéantissement de toute volonté et de tout intéret propre. Quand vous ne vous intéresserez plus qu'à la gloire de Dieu et à l'accomplissement de son bon plaisir, votre paix sera plus profonde que les abymes de la mer; et elle

coulera comme un fleuve. Il n'y a que la réserve, le partage d'un cœur incertain, l'hésitation d'un cœur qui craint de trop donner, qui puisse troubler ou borner cette paix immense dans son fond comme Dieu même. Vous êtes la vraie femme de Lot, qui par inquiétude et défiance regarde toujours derriere elle pour voir ce qu'elle quitte. Ce que vous quittez n'est non plus bon à revoir qu'à retenir. Il faut qu'il échappe autant à vos yeux qu'à vos mains. L'incertitude de votre esprit, qui ne se tient pas assez ferme dans ce qu'on lui a décidé, vous donne bien des peines et à pure perte, et vous recule dans la voie de Dieu. Ce n'est pas avancer, c'est tournoyer dans un cercle de pensées inutiles.

On ne peut pas dire que vous soyez indocile, car personne n'a jamais moins résisté que vous aux vérités les plus fortes; mais votre docilité n'a d'effet que quand on vous parle, et vous retombez bientôt dans vos incertitudes. Voici une espece de crise où il faut faire un vrai changement. Ne vous écoutez donc plus vous-même, et marchez hardiment après les décisions. C'est écouter la tentation que de s'écouter soi-même. Demain vous ne serez plus à vous: il y a déja long-temps que vous ne devriez plus y être. Dieu vous prend tout à lui, et vous ne vous laissez

pas assez prendre. Vous manquez de courage. C'est la fausse sagesse, c'est l'intérêt propre qui décourage l'ame. Dès que vous ne tiendrez plus qu'à la volonté de Dieu, vous ne craindrez plus rien et rien ne retardera plus votre course. Laissez tomber tous les mouvements naturels : par là vous vous épargnerez au dedans beaucoup d'inquiétudes et au dehors beaucoup d'indiscrétion.

Dieu vous veut sage, non de votre propre sagesse, mais de la sienne. Il vous rendra sage, non en vous faisant faire force réflexions, mais au contraire en détruisant toutes les réflexions inquietes de votre fausse sagesse. Quand vous n'agirez plus par vivacité naturelle vous serez sage sans sagesse propre. Les mouvements de la grace sont simples, ingénus, enfantins. La nature impétueuse pense et parle beaucoup : la grace parle et pense peu, parcequ'elle est simple, paisible et recueillie au dedans. Elle s'accommode aux divers caracteres; elle se fait tout à tous; elle n'a aucune forme ni consistance propre, car elle ne tient à rien, mais elle prend toutes celles des personnes qu'elle doit édifier. Elle se proportionne, se rappetisse, se replie. Elle ne parle point aux autres selon sa propre plénitude, mais suivant leurs besoins présents. Elle se laisse reprendre et cor-

riger. Sur-tout elle se tait et ne dit au prochain que ce qu'il est capable de porter; au lieu que la nature s'évapore dans la chaleur d'un zele inconsidéré.

Je demanderai à Dieu qu'il fasse de vous comme de ce qui lui appartient sans réserve, et qu'il ne vous épargne en rien pour tirer sa gloire de vous. Malheur aux ames foibles, timides et intéressées, que Dieu est obligé de ménager et qui donnent des bornes à sa grace! Dieu ne regne point quand il n'est le maître qu'à une certaine mesure. Son regne doit être d'un empire souverain, et tout autre est indigne de lui. Il faut que sa volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel. Tout ce qui n'est point dans cette pure désappropriation de toute volonté pour se sacrifier à celle de Dieu, n'étant point purifié par le pur amour en cette vie, le sera en l'autre par le feu de la justice divine dans le purgatoire.

LETTRE CCXIII.

Dieu ne peut souffrir un partage entre lui et l'amour-propre. La paix ne peut se trouver dans ce partage.

RIEN n'est plus sincere que la douleur que je ressens de votre état. Vos projets ne sont qu'illusion. Vous voulez retouvrer Dieu en quittant l'oraison. Hélas! l'oraison est Dieu même ou du moins l'union avec lui. Vous voulez lui faire la loi, et ne vous plus donner à lui qu'à votre mode pour adoucir votre souffrance. Espérez-vous qu'il sera content de ce partage de votre cœur? Vous croyez que l'amour-propre vous fera moins souffrir quand vous lui céderez; et vous ne voulez pas céder à l'amour de Dieu de peur qu'il ne prenne trop sur l'amour-propre. En vérité ce dessein est-il selon Dieu? Prétendez-vous que Dieu consente que la jalousie de son amour cede à la jalousie de l'amour-propre? Prétendez-vous que l'amour-propre flatté et soulagé en soit moins jaloux et moins tyrannique dans sa jalousie? O que vous vous trompez et que vous manquez à Dieu! Est-ce donc là ce que vous lui avez promis tant de fois? Est-ce là ce que l'amour

sincere demande? Voudriez-vous faire à une créature estimable ce que vous faites à Dieu? Voudriez-vous la quitter pour soulager les dépits de votre amour-propre?

Si vous laissiez faire Dieu vous souffririez infiniment moins. C'est dans les commencements de vos peines que vous pourriez ne vous écouter pas. Cette fidélité, qui vous seroit alors possible, vous attireroit une grace merveilleuse et vous élargiroit le cœur. Faute d'agir ainsi vous êtes toujours occupée des délicatesses de votre amour-propre. Dieu, jaloux de vous, vous livre à vous-même et à votre propre jalousie, pour vous montrer malgré vous combien votre cœur, dont vous avez admiré le désintéressement, est jaloux de son intérêt.

Rentrez dans les desseins de Dieu. Livrez-vous à lui sans condition. N'espérez plus rien de vous-même : ce désespoir sera votre paix. Tout ce qui flatte l'amour-propre ne peut plus être de saison; c'est une douceur empoisonnée. Revenez avec docilité et petitesse au recueillement : vous aurez meilleur marché de Dieu que de vous. Ce n'est pas lui, c'est l'amour-propre qui vous tourmente. C'est au tourment que vous vous livrez en croyant le fuir. Plus on donne à l'amour-propre, plus il exige. Il est

insatiable et trompeur. Entre ces deux jalousies pourquoi craignez-vous davantage celle de Dieu? Elle est si juste, si sage, si miséricordieuse, si mesurée! celle de l'amour-propre est aveugle, tyrannique et sans bornes. Vous n'aurez point la paix en flattant l'ennemi. Vous ne l'aurez qu'en donnant tout à Dieu seul et en le laissant faire. O si vous aviez des yeux pour voir et un cœur pour sentir le don de Dieu! Tout cela vous étoit donné, mais vous n'en voulez plus.

LETTRE CCXIV.

La paix ne se trouve que dans l'abandon absolu.

L'UNIQUE source de la paix est l'abandon sans réserve. L'abandon ne permet plus de s'écouter volontairement. N'espérez point la paix, ni en écoutant les délicatesses de l'amour-propre, ni en voulant fuir Dieu. Vous trouveriez dans les solitudes les plus éloignées tous les tourments de l'amour-propre, si vous y alliez pour vous soustraire aux jalousies de l'amour de Dieu et pour flatter celles de l'amour-propre. Mais livrez-vous à Dieu: mettez tout au pis

aller : supposez la vérité de toutes vos imaginations les plus fausses, et acceptez tout sans bornes. C'est dans ce désespoir qu'est la paix.

Encore une fois, l'acceptation simple et absolue de tout ce qui se présente de chimérique à votre esprit sera votre paix. Dieu vous attend là : ce qui vous cause les plus violentes douleurs ne vous les causera plus quand vous l'aurez pleinement accepté sans aucun adoucissement. O que ne puis-je vous épargner ! Mais Dieu veut tout, et l'amour-propre est furieux. Paix, paix ! Dieu seul est là paix.

LETTRE CCXV.

Sur ce qui donne la paix, et dans quelle disposition on doit se tenir sur les sacrifices que Dieu exige.

Vous voudriez être parfaite et vous voir telle, moyennant quoi vous seriez en paix. La véritable paix de cette vie doit être dans la vue de ses imperfections, non flattées et tolérées, mais au contraire condamnées dans toute leur étendue. On porte en paix l'humiliation de ses miseres, parcequ'on ne tient plus à soi par amour-propre. On est fâché de

ses fautes plus que de celles d'un autre, non parce-qu'elles sont siennes et qu'on y prend un intérêt de propriété, mais parceque c'est à nous à nous corriger, à nous vaincre, à nous désapproprier, à nous anéantir pour accomplir la volonté de Dieu à nos dépens. Le tempérament convenable à votre besoin est de vous rendre attentive et fidele à toutes les vues intérieures de vos imperfections qui vous viennent par le fonds, et de n'écouter jamais volontairement ces raisonnements inquiets et timides qui vous rejetteroient dans le trouble de vos anciens scrupules. Ce qui se présente à l'ame d'une maniere simple et paisible est lumiere de Dieu pour la corriger; ce qui vous vient par raisonnement et par inquiétude est un effet de votre naturel, qu'il faut laisser tomber peu-à-peu en se tournant vers Dieu avec amour.

Il ne faut non plus se troubler par la prévoyance de l'avenir que par les réflexions sur le passé. Quand il vous vient un doute que vous pouvez consulter faites-le. Hors de là n'y songez que quand l'occasion se présente. Alors donnez-vous à Dieu, et faites bonnement le mieux que vous pourrez selon la lumiere du moment présent.

Quand les occasions de sacrifice sont passées n'y songez plus. Si elles reviennent ne faites rien par le

souvenir du moment passé : agissez par la pente actuelle du cœur. Pour les sacrifices que vous prévoyez, Dieu vous les montre de loin pour vous les faire accepter. Quand l'acceptation est faite, tout est consommé pour ce moment. Si l'occasion réelle vient dans la suite, il faudra s'y déterminer, non par l'acceptation déja faite par avance, mais suivant l'impression présente.

LETTRE CCXVI.

La fidélité à découvrir ses miseres exerce à la simplicité et soulage le cœur. Vanité du goût de l'esprit et nécessité de le perdre. L'on souffriroit moins en s'abandonnant davantage.

Vous ne m'avez rien dit qui doive vous faire la moindre peine. Ce n'est point pour se soustraire à la souffrance qu'on explique son état; c'est par pure et simple fidélité; c'est pour n'écouter point l'amour-propre qui voudroit sous de beaux prétextes cacher ses miseres. Il est vrai seulement que cette simplicité, qui est selon Dieu, est souvent utile pour soulager le cœur, quoiqu'on ne la pratique pas en vue du soulagement. Si vous ne conserviez pas au

fond de votre cœur une vaine estime de l'esprit, vous ne craindriez pas tant d'en manquer et de n'en montrer pas autant que les autres; vous ne croiriez pas même que j'eusse ce grand goût de l'esprit qui est si vilain, si corrompu, et si indigne de l'esprit de Dieu. J'ai toujours remarqué que l'estime de l'esprit est enracinée dans votre cœur, et que vous ne la laissez point tomber. C'est néanmoins ce que l'esprit de grace éteint le plus quand on le laisse agir librement. Vivre d'oraison et d'amour est incompatible avec ce goût dépravé de l'amour-propre. Il ne s'agit point maintenant de vous confesser, mais de céder à Dieu avec petitesse pour vous calmer.

Je connois en vous les deux personnes que vous y voyez. Il faut souffrir l'une avec patience sans l'écouter volontairement; il faut que l'autre demeure dans la simplicité. *La communion*, *le silence*, *la souffrance*, comme vous le dites, sont ce qui lui convient. Quand elle a manqué, *elle abandonne sa faute à Dieu*, et se livre à lui en esprit d'amour. Vous souffririez beaucoup moins si vous laissiez passer vos imaginations et vos sentiments involontaires, sans en faire aucun cas et sans vouloir vous assurer de leur résister positivement. Cette résistance positive est une recherche de votre propre sûreté et une activité d'amour-propre qui est contre votre

grace. C'est ce travail douloureux que Dieu ne vous demande point; il vous demande, au contraire, de le supprimer. Faut-il s'étonner que vous souffriez quand vous vous donnez des contorsions continuelles pour vous assurer de voir ce que Dieu ne veut pas que vous puissiez voir en cette vie avec cette sûreté? On n'a jamais la paix en lui résistant.

Faites ce que vous dites très bien et vous souffrirez moins. Quand vous craignez de manquer, abandonnez simplement le tout à Dieu. Un amour simple vous garantira bien plus du péché que cet effort empressé où vous vous recherchez vous-même. Cette vaine crainte d'un péché imaginaire vous jette dans un état réel et affreux où vous tentez Dieu, où vous ne vous occupez que de vous, où vous vous tuez, où vous vous mettez en tentation violente contre l'attrait de sa grace. Ce n'est donc pas Dieu qui vous fait souffrir, au contraire c'est malgré lui que vous vous martyrisez vous-même. O ma chere fille, cherchez la paix au lieu où elle est. Vous la trouverez dans le simple non-consentement à vos sentiments involontaires de jalousie et dans la patience à supporter ces sentiments honteux.

LETTRE CCXVII.

Il n'appartient point à l'homme de changer sa voie, et on ne diminue point sa souffrance en résistant à Dieu.

Non, en vérité, je ne veux point vous tourmenter; je ne veux que souffrir en pensant à vos souffrances. Eh! qui est-ce qui voudroit plus que moi soulager votre cœur et le mettre en paix? J'espere seulement que Dieu sera plus fort que vous et qu'il vaincra vos résistances. J'espere que sa jalousie prévaudra sur la vôtre. Autant que la vôtre est injuste et ingénieuse pour vous accabler, autant la sienne est-elle pure, juste, aimable, et propre à vous rendre la paix.

Vous dites que vous allez changer de voie : mais ne savez-vous pas que le Saint-Esprit nous enseigne que (1) *la voie de l'homme n'est point à lui?* Il ne lui appartient point de choisir sa voie sur ses prétendues convenances. Il doit suivre celle que l'attrait de grace lui marque quoi qu'il lui en coûte. Mais encore êtes-vous en droit de changer votre voie parcequ'elle blesse la délicatesse de votre amour-propre? Eh! on

(1) Jérém. 10, v. 23.

ne doit suivre une voie que pour mourir à l'amour-propre même. La voie qui avance le plus cette mort douloureuse est précisément celle que nous devrions préférer s'il nous appartenoit de faire aucun choix.

Vous voulez éviter la souffrance : mais on ne l'évite jamais en résistant à Dieu; au contraire c'est en lui résistant, tantôt plus, tantôt moins, que vous souffrez tant. Vous vous en prenez à l'amour de Dieu de tout ce que l'amour-propre vous fait souffrir. Un malade doit-il s'en prendre au remede des douleurs que son mal lui fait souffrir? Il faut bien que l'opération du remede l'expose à la souffrance : mais la souffrance vient de la maladie que le remede ne peut déraciner sans quelque violence. D'ailleurs c'est votre amour-propre que vous écoutez et qui est ingénieux pour inventer de faux sujets de peine. Voulez-vous, comme le prophete Jonas, fuir devant la face du Seigneur pour n'exécuter pas ses ordres? La baleine vous engloutira plutôt que de vous laisser échapper aux volontés de Dieu. J'espere qu'il ne vous abandonnera pas aux dépits et au désespoir de votre amour-propre.

Si je vous ai blessée en vous disant vos vérités et vos défauts, c'a été (Dieu le sait) contre mon intention. Pardonnez mon indiscrétion en faveur de

ma bonne volonté. Voudriez-vous être inexorable si quelqu'un vous avoit fait les injures les plus atroces? Je suis sûr que non. Quoi! devez-vous manquer à Dieu et lui résister parceque j'ai fait une faute? Je ne veux point la justifier; j'en laisse l'examen entre Dieu et vous quand vous serez tranquille devant lui, et que vous aurez les yeux ouverts pour reconnoître la tentation de votre amour-propre. Pour moi je ne veux qu'avoir tort, qu'être confondu et me corriger pour votre consolation. Je ne crains ni ma confusion ni ma peine. Je ne crains que votre infidélité et votre résistance à des graces infinies. Abandonnez-vous à Dieu; vos souffrances, loin d'augmenter, diminueront; Dieu en réglera la mesure sur celle des forces qu'il vous donnera. Défiez-vous, non de sa bonté, mais de votre amour-propre.

LETTRE CCXVIII.

Le mal n'est pas dans les sentiments involontaires, mais dans ce qu'ajoutent les réflexions volontaires de l'amour-propre.

Vous voulez appliquer le remede à l'endroit où le mal n'est point. Votre mal n'est point dans vos sentiments, il n'est que dans vos réflexions volontaires. Vos sentiments sont vifs, injustes et contraires à la charité; mais la volonté n'y a aucune part, et par conséquent ils ne sont point des péchés. Ce qui montre qu'ils ne sont pas volontaires, c'est que la volonté ne s'attache que trop à les rejeter d'une façon positive et marquée; c'est que vous avez, par délicatesse d'amour-propre, trop d'horreur de ces sentiments; c'est que cette horreur va jusqu'à vous troubler. Ainsi vous vous en prenez à ce qui n'est que l'ombre du mal, et c'est le remede qui devient un mal véritable. Ce premier mal ne seroit qu'une simple douleur, comme celle des dents et de la colique; elle n'auroit rien de raisonné; ce seroit une amertume, une tristesse, une plaie douloureuse au travers du cœur. Mais ce qui la rend insupportable, c'est le désespoir de l'amour-propre que vous y

ajoutez par vos réflexions. Vous ne faites que deviner et deviner faux sur les autres, que subtiliser sur vous pour vous tourmenter pour des riens; ensuite vous vous faites par réflexion un second tourment du premier tourment déja passé.

En laissant tout tomber vous contenteriez Dieu tout d'un coup. C'est le plus grand sacrifice que vous lui puissiez faire que celui de lui abandonner tout ce tourbillon de vaines pensées et de revenir tout court à lui seul. Rien n'expiera tant vos prétendus péchés d'amour-propre que le simple délaissement de vous-même. C'est le remede spécifique à l'idolâtrie de soi que le délaissement de soi-même. Tout autre remede aigrit et envenime la plaie délicate du cœur à force de la retoucher : c'est un dangereux remede contre l'amour-propre que de faire souvent l'anatomie de son propre cœur. Enfin vous n'êtes point docile : et c'est de quoi vous devriez faire plus de scrupule que de vos sentiments involontaires dont je me charge devant Dieu.

LETTRE CCXIX.

Nécessité de mourir aux secours de la part des hommes, que Dieu ne donne que pour un temps.

Dieu ne donne son esprit qu'à ceux qui le lui demandent avec douceur et petitesse. Rappetissez-vous donc, radoucissez votre cœur. Devenez un bon petit enfant qui se laisse porter par-tout où l'on veut; et qui ne demande pas même où est-ce qu'on le porte. Pour moi je ne puis plus avoir l'honneur de vous voir: mais vous n'avez aucun besoin de moi si vous avez le courage de ne rien décider et de vous livrer à la volonté de ceux qui gouvernent. Il y avoit autrefois un solitaire qui s'étoit dépouillé du livre des évangiles et qui disoit: *Je me suis dépouillé de tout, même du livre qui m'a enseigné le dépouillement.* A quoi sert l'abandon que vous avez tant aimé? N'est-ce pas une illusion si on ne le pratique quand les occasions s'en présentent? Je ne suis point comparable au livre sacré des évangiles où est la parole de vie éternelle; mais quand je serois un ange du ciel, au lieu que je ne suis qu'un indigne prêtre, il ne faudroit se souvenir de moi que pour se souvenir de ce que j'ai pu dire de bon.

Je ne vous ai jamais parlé que d'abandon sans réserve et de docilité enfantine. Je ne vous ai donc enseigné qu'à vous détacher de moi comme de tout le reste, et qu'à vous abandonner sans hésitation à la conduite de vos supérieurs. Ce seroit vous ôter de votre grace et de l'ordre de Dieu, que de vouloir vous donner encore des secours auxquels vous devez mourir. Quand le temps de mourir à certains secours est venu, ces secours ne sont plus secours, ils se tournent en pieges. Au lieu d'être des moyens qui unissent à Dieu, ils deviennent un milieu humain entre Dieu et nous, qui nous arrête et nous empêche de nous unir immédiatement à lui. Je le prie de tout mon cœur, madame, de vous donner l'esprit de foi et de sacrifice dont vous avez besoin pour accomplir sa volonté. Personne ne vous honorera jamais plus parfaitement que moi.

LETTRE CCXX.

Scrupules hors de saison, et comment y remédier.

En vérité je ne saurois vous exprimer toute ma douleur sur votre état. Les choses que vous vous reprochez ne sont rien. Ce n'est pas l'esprit de Dieu, mais le vôtre qui les rappelle. Dieu ne donne point de ces retours inquiets. Lors même qu'il nous montre nos fautes, il nous les représente avec douceur. Il nous condamne et nous console tout ensemble. Il humilie sans troubler, et il nous tourne pour lui contre nous, de maniere que nous avons la confusion de notre misere avec la paix la plus intime. Le Seigneur n'est point dans l'agitation.

Je suppose que le goût de la conversation vous a un peu entraînée, que vous avez donné trop de liberté à votre esprit, que l'amour-propre a voulu prévaloir, en un mot je suppose tout ce que la vivacité et la délicatesse de vos scrupules peut vous exagérer. Hé bien! qu'en faut-il conclure? Voulez-vous renoncer à toute société? Voulez-vous fermer votre porte à vos meilleurs amis qui ont besoin de vous, et à ceux même de qui vous êtes convaincue que vous avez besoin pour aller à Dieu? Voulez-vous

rejeter les consolations mêmes sans lesquelles vous ne pouvez raisonnablement espérer de guérir votre corps abattu et languissant? Voulez-vous achever de vous épuiser dans une vie solitaire, qui mine votre tempérament et ne vous laisse aucune ressource? On dit que saint Bernard prêchant avec un grand succès, il se sentit flatté de vaine complaisance, et fut sur le point de descendre de chaire. Mais l'esprit de Dieu lui fit connoître que c'étoit une subtile tentation de scrupule qui l'alarmoit trop sur la tentation de vanité, et il se répondit à soi-même en continuant son sermon : Ce n'est point la vanité qui m'a fait monter ici ; elle a beau me flatter, elle ne m'en fera pas descendre.

Supposé même que vous commettiez de véritables infidélités dans ces occasions, vous ne pouvez y renoncer. Il ne s'agit point de péchés mortels ni considérables ; il ne s'agit que de ces fautes que l'amour-propre renouvelle si souvent et qu'on n'évite jamais entièrement en cette vie. Les occasions que vous voudriez quitter sont nécessaires et de providence. Elles entrent dans votre vocation. En les retranchant vous vous rendriez responsable de la chûte d'autrui et de votre propre dommage spirituel. Vous vous fermeriez le cœur, vous le dessécheriez.

De plus, ne croyez pas qu'au sortir de telles

conversations Dieu se retire de vous pour vous punir; et qu'il vous prive des graces de l'oraison. Non, c'est votre scrupule seul qui, en vous agitant et en vous occupant de vos prétendues fautes, vous trouble, vous fait agir contre l'attrait de simplicité et de paix; vous dérobe la présence de Dieu et fait tarir la source des graces sensibles dans votre intérieur. N'écoutez point vos vains scrupules; tâchez de vous calmer; accoutumez-vous à compter pour rien ce qui ne mérite point de vous distraire de Dieu. N'admettez d'autre regret de telles fautes que celui que la paisible présence de Dieu vous inspirera. Vous verrez que cette privation des douceurs de l'oraison vous vient, non de Dieu qui veuille vous punir de vos conversations, mais au contraire de vos retours sur vous-même, par lesquels vous vous desséchez et résistez à l'esprit de grace.

Je dois vous dire devant Dieu que je ne connois point d'état plus dangereux ni plus opposé à la perfection que l'extrémité où vous voudriez vous jeter pour être parfaite. La véritable conduite des ames de grace est simple, paisible, commune à l'extérieur, éloignée des extrémités. Vous êtes scrupuleuse sans mesure pour des vétilles qui n'ont besoin que d'un seul remede, qui est de les laisser passer sans y son-

ger; et vous ne faites aucun scrupule de tuer votre corps, de dessécher votre intérieur, de résister à votre grace, d'être indocile, et de vous ronger de scrupules qu'on ne pourroit souffrir à un enfant de sept ans. Au nom de Dieu croyez-moi, et essayez de passer par-dessus vos peines touchant les conversations et autres choses semblables. Si vous pouvez parvenir à n'y avoir volontairement aucun égard, vous sentirez la liberté des enfants de Dieu, et loin de perdre votre oraison, vous la verrez plus forte et plus intime. Il suffit de s'arrêter quand l'esprit de grace fait voir paisiblement que ce qu'on diroit n'est pas au goût de Dieu, et qu'à se condamner en paix quand on a fait la faute de ne s'arrêter pas; après quoi il faut aller bonnement son chemin. Tout ce que vous y mettez de plus est de trop, et c'est ce qui forme un nuage entre Dieu et vous.

LETTRE CCXXI.

Les scrupules d'un amour-propre qui veut toujours être content de soi, et la recherche des goûts sensibles dans le service de Dieu, sont contraires à la vie de foi et même à la vraie raison.

Vous avez deux choses qui s'entre-soutiennent et qui vous font des maux infinis : l'une est le scrupule enraciné dans votre cœur depuis votre enfance, et poussé jusqu'aux derniers excès pendant tant d'années ; l'autre est votre attachement à vouloir toujours goûter et sentir le bien. Le scrupule vous ôte souvent le goût et le sentiment de l'amour par le trouble où il vous jette. D'un autre côté la cessation du goût et du sentiment réveille et redouble tous vos scrupules ; car vous croyez ne rien faire, avoir perdu Dieu et être dans l'illusion, dès que vous cessez de goûter et de sentir la ferveur de l'amour. Ces deux choses devroient au moins servir à vous convaince de la grandeur de votre amour-propre.

Vous avez passé votre vie à croire que vous étiez toujours toute aux autres et jamais à vous-même. Rien ne flatte tant l'amour-propre que ce témoignage qu'on se rend intérieurement à soi-même, de n'être

jamais dominé par l'amour-propre et d'être toujours occupé d'une certaine générosité pour le prochain. Mais toute cette délicatesse qui paroît pour les autres est dans le fond pour vous-même. Vous vous aimez jusqu'à vouloir sans cesse vous savoir bon gré de ne vous aimer pas. Toute votre délicatesse ne va qu'à craindre de ne pouvoir pas être assez contente de vous-même. Voilà le fond de vos scrupules. Vous en pouvez découvrir le fond par votre tranquillité sur les fautes d'autrui. Si vous ne regardiez que Dieu seul et sa gloire, vous auriez autant de délicatesse et de vivacité sur les fautes d'autrui que sur les vôtres.

Mais c'est le *moi* qui vous rend si vive et si délicate. Vous voulez que Dieu aussi bien que les hommes soient contents de vous, et que vous soyez toujours contente de vous-même dans tout ce que vous faites par rapport à Dieu. D'ailleurs vous n'êtes point accoutumée à vous contenter d'une bonne volonté toute seche et toute nue. Comme vous cherchez un ragoût d'amour-propre, vous voulez un sentiment vif, un plaisir qui vous réponde de votre amour, une espece de charme et de transport. Vous êtes trop accoutumée à agir par imagination, et à supposer que votre esprit et votre volonté ne font point les choses quand votre imagination ne vous

les rend pas sensibles. Ainsi tout se réduit chez vous à un certain saisissement semblable à celui des passions grossieres ou à celui que causent les spectacles. A force de délicatesse on tombe dans l'extrémité opposée, qui est la grossièreté de l'imagination.

Rien n'est si opposé, non seulement à la vie de pure foi, mais encore à la vraie raison. Rien n'est si dangereux pour l'illusion que l'imagination à laquelle on s'attache pour éviter l'illusion même. Ce n'est que par l'imagination qu'on s'égare. Les certitudes qu'on cherche par l'imagination, par goût et par sentiment, sont les plus dangereuses sources du fanatisme. Il faut prendre le goût sensible quand Dieu le donne, comme un enfant prend la mamelle quand la mere la lui présente : mais il faut se laisser sevrer quand il plaît à Dieu. La mere n'abandonne et ne rejette point son enfant quand elle lui ôte le lait pour le nourrir d'un aliment moins doux et plus solide. Vous savez que tous les saints les plus expérimentés ont compté pour rien l'amour sensible, et même les extases, en comparaison d'un amour nu et souffrant dans l'obscurité de la pure foi : autrement il ne se feroit jamais ni épreuve ni purification dans les ames; le dépouillement et la mort ne se feroient qu'en paroles, et on n'aimeroit Dieu qu'autant qu'on sentiroit toujours un goût délicieux et

une espece d'ivresse en l'aimant. Est-ce donc là à quoi aboutit cette délicatesse et ce désintéressement d'amour dont on veut se flatter?

Voilà, madame, le fonds vain et corrompu que Dieu veut vous montrer dans votre cœur. Il faut le voir avec cette paix et cette simplicité qui font l'humilité véritable. Être inconsolable de se voir imparfait, c'est un dépit d'orgueil et d'amour-propre : mais voir en paix toute son imperfection sans la flatter ni tolérer, vouloir la corriger, mais ne s'en dépiter point contre soi-même, c'est vouloir le bien pour le bien même et pour Dieu qui le demande, sans le vouloir pour s'en faire une parure et pour contenter ses propres yeux.

Pour venir à la pratique, tournez vos scrupules contre cette vaine recherche de votre contentement dans les vertus. Ne vous écoutez point vous-même : demeurez dans votre centre où est votre paix. Prenez également le goût et le dégoût. Quand le goût vous est ôté, aimez sans goûter et sans sentir, comme il faut croire sans voir et sans raisonner.

Sur-tout ne me cachez rien. Votre délicatesse, qui paroît si réguliere, se tourne en irrégularité ; rien ne vous éloigne tant de la simplicité et même de la franchise. Elle vous donne des duplicités et des replis que vous ne connoissez pas vous-même. Dès

que vous vous sentez hors de votre simplicité et de votre paix, avertissez-moi. L'enfant, dès qu'il a peur, se jette sans raisonner au cou de sa mere. Si vous ne pouvez me parler, au moins dites-moi que vous ne le pouvez pas, afin que je rompe, malgré vous, les glaces et que j'exorcise le démon muet.

LETTRE CCXXII.

Pureté et utilité de la direction qui ne flatte pas.

Je prie Dieu de vous faire sentir combien vos réflexions vous trompent, et combien je suis éloigné de cette sécheresse et de cette indifférence pour vous que vous croyez voir en moi. Supposé même que je fusse tel que vous le croyez, vous ne devriez pas hésiter un moment à suivre le choix de Dieu et à recevoir ses dons par le canal qu'il auroit choisi. Le canal n'en seroit que plus pur à votre égard et que plus sûr pour vous porter la grace sans mélange. Votre délicatesse ne seroit qu'une tentation d'amour-propre qu'il faudroit rejeter, et vous devriez reconnoître à cette marque combien vous êtes encore trop sensible aux choses auxquelles il faut mourir.

La direction n'est point un commerce où il doive

entrer rien d'humain, quelque innocent et régulier qu'il soit. C'est une conduite de pure foi, toute de grace, de fidélité et de mort à soi-même. Qu'importe que la médecine céleste soit dans un vase d'or ou dans un vase d'argille, pourvu qu'il soit présenté de la main de Dieu et qu'il contienne ses dons? Si j'agis sans goût et avec répugnance, par pure fidélité, Dieu en sera plus purement et plus efficacement en moi pour vous. Que voulez-vous sinon Dieu seul? Ne vous suffit-il pas? Voulez-vous lui faire la loi pour rejeter ses dons, à moins qu'il ne les fasse passer par une personne qui suive son goût et qui contente votre amour-propre? Peut-on voir une tentation plus marquée que celle-là? Reconnoissez une miséricorde infinie en Dieu, qui veut par cet endroit vous convaincre d'un fonds d'amour-propre très vif et très raffiné. N'est-ce pas un grand bonheur que vous nous ayez découvert votre peine? Vous ne pourriez jamais bien juger toute seule de votre cœur là-dessus. Je conclus que, supposé même que je sois disposé comme vous l'avez cru, vous n'en devez être que plus fidele et plus constante à vous assujettir à l'instrument que Dieu emploie pour vous exercer et pour vous faire mourir à vous-même. Eh! peut-il y avoir rien de plus propre à opérer la mort que la docilité pour un homme qui ne donne aucun aliment

à la vie de l'amour-propre? Reconnoissez donc en simplicité devant Dieu l'excès de la tentation, puisque ce qui vous souleve et vous déconcerte n'est qu'une peine de la nature, qui ne trouve point de quoi se nourrir et qui voudroit un appui flatteur.

Plusieurs saintes ames se sont laissé condamner injustement par leurs directeurs prévenus. Elles leur ont laissé croire qu'elles étoient hypocrites, et elles sont demeurées humbles et dociles sous leur conduite. Pourquoi faut-il que vous soyez si vive sur une prévention infiniment moindre et que je ne cesse de vous désavouer devant Dieu? En vérité Dieu permet en cette occasion que tout le venin de votre amour-propre se montre au dehors, afin qu'il sorte de votre fond et que votre cœur en soit vuidé. Vous ne l'auriez jamais pu bien connoître autrement.

Je voudrois bien vous aller voir, mais je n'en ai pas le temps. Il faut que je confere avec le chapitre pour un procès que j'expédie, que j'écrive des lettres, que j'examine un compte. O que la vie seroit laide dans un détail si épineux si la volonté de Dieu n'embellissoit toutes les occupations qu'il nous donne! C'est être libre que de consentir à ne l'être pas pour porter un joug si aimable. Il vaut mieux essuyer des chicanes dans l'ordre de Dieu que d'être

votre paix et votre consolation. Vous le quittez à toute heure contre son attrait, pour discourir avec vous-même sur vos fautes. Hé bien! supposons ces fautes; qu'y a-t-il à faire? Les réparer par l'amour dans l'oubli de tout amour-propre. Le trouble ne répare rien et gâte tout. L'oraison dominicale efface les péchés véniels : par où le fait-elle? C'est par l'amour qui dit : *Notre Pere qui êtes au ciel.* Aimez ce Pere. Dites-lui que sa volonté se fasse; et toutes ces fautes qui vous troublent seront consumées dans le feu de l'amour. Comparez ce qui vous occupe à Dieu qui voudroit vous occuper. Il veut que vous soyez toute pleine de lui; et vous l'interrompez indignement en repassant sans cesse tout ce que vous avez, non pas voulu et cru, mais rêvé et songé. O quelle infidélité dont vous ne faites aucun scrupule! Vous coulez le moucheron, et vous avalez le chameau. Dieu ne peut rien faire en vous parceque vous préférez votre imagination à sa grace et la conviction intime de votre conscience. Vous me dites toujours : *Que ferai-je?* Ce que vous ne faites point et ne voulez pas faire. C'est de laisser tomber la tentation dès sa premiere pointe; c'est de dire tout; c'est de ne douter jamais volontairement, ni de ce qu'on dit, ni du secours de Dieu pour l'exécuter; c'est de vouloir faire, quand vous n'avez point de

goût consolant et quand vous êtes obscurcie, comme quand vous êtes dans la lumiere et la consolation. Croyez, et il vous sera donné selon votre foi. Écoutez Dieu, et vous n'écouterez plus vos imaginations. Que ne donnerois-je point pour vous voir enfin respirer dans la liberté des enfants de Dieu !

LETTRE CCXXIV.

Avantage de souffrir sans se troubler.

Je souhaite que la fidélité à n'écouter point les réflexions de l'amour-propre vous mette en paix ; alors on souffre sans trouble. C'est le trouble et non la souffrance qui nuit à l'ame. La souffrance sans trouble profite toujours ; c'est la douleur paisible des ames du purgatoire. Mais le trouble est une double peine : c'est une peine que la volonté repousse et qu'elle augmente en la repoussant ; c'est une peine qui vient de résistance à Dieu, et qui, loin d'être utile, est nuisible.

La douleur, quand elle est seule, ne déplaît jamais à Dieu ; au contraire elle purifie l'ame, et est très agréable à Dieu quand elle ne porte à aucune infidélité. La douleur même n'est jamais si violente

ni si longue quand elle est sans résistance à la grace : car, dès que la volonté ne lui résiste point, elle est sans trouble ; et de plus elle ne dure pas, parceque Dieu ne la donne que pour rompre la propre volonté : ainsi, dès que la volonté propre est rompue, Dieu finit l'épreuve qui n'étoit destinée qu'à opérer la désappropriation. On désarme Dieu en lui cédant. La non-résistance est le remede à tous nos maux. Livrez tout à Dieu sans bornes et sans condition. Il ne faut pas le faire pour en avoir meilleur marché ; mais il est pourtant vrai que c'est ce qui modere et abrege les peines.

LETTRE CCXXV.

Simplicité, paix : être avec Dieu et l'écouter.

Rien ne me donne tant de joie que de vous voir simple et paisible. La simplicité ramene le paradis terrestre. On n'a pas de grands plaisirs et on souffre des peines ; mais on ne veut point les plaisirs qu'on n'a pas, et on veut les peines qu'on a. Cet accord du cœur avec lui-même, et cette exemption des craintes et des desirs cuisants de l'amour-propre, font un rassasiement de volonté qui est au-dessus de

toute joie d'ivresse. Demeurez dans votre paradis terrestre, et gardez-vous bien d'en sortir par une vaine espérance de discerner le bien d'avec le mal.

On n'est jamais moins seul que quand on est dans la seule bonne société avec l'ami fidele. On n'est jamais moins abandonné que quand on est porté dans les bras du Tout-Puissant. Rien n'est si touchant que les secours immédiats de Dieu. Ce qu'il nous donne par le canal de ses créatures ne tire aucune vertu de ce vil et stérile canal; c'est la source qui donne tout. Ainsi quand la source coule immédiatement dans le cœur, on est bien éloigné d'avoir besoin du canal. Il ne feroit qu'un entre-deux. (1) *Dieu avoit parlé* à son ancien peuple *par l'organe des prophetes;* mais enfin, dit saint Paul, *il nous a parlé lui-même en son Fils.* Falloit-il alors regretter la foible voix des prophetes? O que la communication immédiate est pure et puissante! D'ailleurs elle est certaine toutes les fois que la Providence retranche les canaux.

Ne vous écoutez point, et vous n'écouterez pas l'amour-propre; car c'est l'amour-propre qui raisonne, qui murmure, qui fait le scrupuleux, et qui

(1) Hebr. 1, v. 1, 2.

nous occupe de nous sous prétexte de nous occuper de Dieu. Vous serez en paix et au large si vous n'écoutez point la tentation.

LETTRE CCXXVI.

Circoncision spirituelle et ses effets. S'oublier soi-même.

L'EMPRESSEMENT pour servir les autres ne vient souvent que d'une générosité humaine et d'un raffinement d'amour-propre. Le même amour-propre qui seroit empressé se tourneroit bientôt au dépit et au désespoir. La vraie charité est simple et égale pour le prochain, parcequ'elle est humble et sans retour sur soi. Tout ce qui n'est point cet amour pur doit être circoncis.

C'est la circoncision du cœur qui nous rend les enfants et les héritiers de la foi d'Abraham, pour aller comme lui sans savoir où, hors de notre patrie terrestre. O le beau partage que de quitter tout et de se livrer à la jalousie de Dieu, qui est le couteau de la circoncision ! Notre main ne fait jamais en nous que des retranchements superficiels. Nous ne nous

connoissons pas nous-mêmes et nous ne savons pas où il faut frapper. Les endroits où notre main frappe ne sont jamais ceux où Dieu veut couper. L'amour-propre nous arrête toujours la main et se fait épargner; il ne coupe jamais jusqu'au vif sur lui-même. De plus il y a toujours un choix propre, et une préparation de l'amour-propre dans ce choix, qui amortit le coup. Mais quand la main de Dieu vient, elle donne des coups imprévus, elle sait choisir précisément les jointures pour diviser l'ame d'avec elle-même, elle ne laisse rien d'intime qu'elle ne pénetre. Alors c'est l'amour-propre qui est le patient. Il faut le laisser crier. Le grand point est de ne se remuer pas sous la main de Dieu, de peur de se faire un contre-temps et de retarder son opération détruisante. Il faut demeurer immobile sous le couteau. C'est tout faire que d'être fidele à ne repousser aucun coup. On n'agit jamais tant que quand la volonté veut ne résister point à Dieu; car toute notre action utile est dans la volonté. Les ames sont merveilleusement purifiées dans le purgatoire par leur simple non-résistance à la main de Dieu qui les fait souffrir. Que votre volonté veuille simplement ne résister point, c'est assez; Dieu fera son ouvrage de destruction. Portez vos miseres et les coups de Dieu; c'est tout ce qu'il demande.

J'aime fort saint Jean qui s'est sans cesse oublié pour ne penser qu'à Jésus-Christ : il le montroit; il n'étoit que la voix destinée à l'annoncer; il lui renvoyoit tous ses disciples : aussi étoit-il par là bien plus que par sa vie solitaire et pleine d'austérité *le plus grand d'entre les enfants des femmes*. Oubliez-vous, et vous serez Jean au désert.

LETTRE CCXXVII.

Fidélité à laisser tomber tout ce qui trouble le silence intérieur. Indulgence pour les défauts d'autrui.

Vous voulez bien, M., que je vous demande de vos nouvelles et de celles de tout ce qui vous touche le plus. Êtes-vous simple et uni en tout? L'extérieur est-il aussi abandonné à Dieu que l'intérieur? Êtes-vous dans un recueillement sans activité qui consiste dans la fidélité à la grace, pour laisser tomber ce qui vient de la nature et qui trouble le silence du fond, faute de quoi on ne peut point écouter Dieu?

N.... est véritablement bon quoiqu'il ait ses défauts : mais qui est-ce qui n'en a pas? Et que seroit-ce si nous n'en avions pas, puisqu'étant accablés des nôtres que nous ne corrigeons point, nous

sommes néanmoins si délicats et si impatients contre ceux du prochain? Rien ne peut nous rendre indulgents, puisque notre propre misere incorrigible ne modere point la sévérité de notre critique contre les autres. Nous faisons plus pour les autres en nous corrigeant qu'en voulant les corriger. Demeurez en paix, M.; laissez tout écouler comme l'eau sous les ponts. Demeurez dans le secret de Dieu qui ne s'écoule jamais.

LETTRE CCXXVIII.

L'oubli de soi est la source de la paix, de même que l'amour-propre et le rapport de tout à nous-mêmes sont la source du trouble.

Soyez simple, petite, et livrée à l'esprit de grace, comme il est dit des apôtres : la paix en sera le fruit. Il n'y a que vous seule qui puissiez troubler votre paix ; les croix extérieures ne la troubleront jamais. Vos seules réflexions d'amour-propre peuvent interrompre ce grand don de Dieu. Ne vous en prenez donc jamais qu'à vous-même du mal que vous souffrirez au dedans. Vous n'avez aucun autre mal que celui du faux remede. Je souhaite fort

que votre cœur soit dans la paix du pur abandon, qui est une paix sans bornes et inaltérable, mais non pas dans la paix qui dépend des appuis recherchés et apperçus.

Ce que je vous desire plus que tout le reste, est un profond oubli de vous-même. On veut voir Dieu en soi, et il ne faut se voir qu'en Dieu. Il faudroit ne s'aimer que pour Dieu, au lieu quon tend toujours, sans y prendre garde, à n'aimer Dieu que pour soi. Les inquiétudes n'ont jamais d'autres sources que l'amour-propre : au contraire, l'amour de Dieu est la source de toute paix. Quand on ne se voit qu'en Dieu, on ne s'y voit plus que dans la foule, et que des yeux de la charité, qui ne trouble point le cœur.

Il n'y a jamais que l'amour-propre qui s'inquiete et qui se trouble. L'amour de Dieu fait tout ce qu'il faut d'une maniere simple et efficace, sans hésiter ; mais il n'est ni empressé, ni inquiet, ni troublé. L'esprit de Dieu est toujours dans une action paisible. Retranchez donc tout ce qui iroit plus loin et qui vous donneroit quelque agitation. (1) *Le parfait amour chasse la crainte.* Calmez votre esprit en Dieu, et que l'esprit calmé prenne soin

(1) Jean, 4, v. 18.

de rétablir le corps. Retirez-vous en celui qui tranquillise tout et qui est la paix même. Enfoncez-vous en lui jusqu'à vous y perdre et à ne vous plus trouver.

C'est dans l'oubli du *moi* qu'habite la paix. Par-tout où le *moi* rentre, il met le cœur en convulsion, et il n'y a point de bon antidote contre ce venin subtil. Heureux qui se livre à Dieu sans réserve, sans retour, sans songer qu'il se livre !

Je prie Dieu qu'il parle lui-même à votre cœur, et que vous suiviez fidèlement ce qu'il vous dira. Ecouter et suivre sa parole intérieure de grace, c'est tout. Mais pour écouter il faut se taire, et pour suivre il faut céder.

Je vous souhaite la paix du cœur et la joie du Saint-Esprit. Toute pratique de vertu et toute recherche de sûreté qui ne s'accorde point avec cette paix humble et recueillie, ne vient point de notre Seigneur.

Que faire dans tous les fâcheux évènements qui nous arrivent ? Se consoler, perdre en paix ce que la Providence nous ôte, et ne tenir qu'à celui qui est jaloux de tout. En perdant tout de la sorte, on ne perd jamais rien. La jalousie, qui est si tyrannique et si déplacée dans les hommes, est en sa place en Dieu : là elle est juste, nécessaire, mi-

séricordieuse : en ne nous laissant rien ; elle nous donne tout.

N.... a de grandes croix, mais il les lui faut aussi grandes qu'il les a. Il n'y a que Dieu qui sache bien prendre la mesure à chacun de nous. Vous en prendriez trop en un sens, et trop peu en un autre ; trop sur votre santé et votre courage naturel, mais trop peu sur votre délicatesse. Toutes ces mesures sont fausses. Il n'y a qu'à laisser faire Dieu. C'est profondément couper dans le vif, que de ne retenir rien de ce qu'il ôte, sans vouloir retrancher ce qu'il ne retranche pas. Ce qu'on ajoute n'est pas un retranchement véritable ; c'est au contraire une recherche déguisée : car c'est pour se donner une vie fine et cachée, qu'on pratique une mort extérieure et consolante.

La simplicité de l'amour porte avec soi quelque chose qui se suffit à soi-même, et qui est un commencement de béatitude. Malheur à qui trouble cette simplicité par des réflexions d'amour-propre !

Dieu prend plaisir à déranger tout ; et ce dérangement vaut mieux que tous les plans de notre sagesse. Il sait bien où il attend chaque homme, et il l'y mene lors même que cet homme semble lui échapper.

LETTRE CCXXIX.

Ne se point rebuter des imperfections des hommes, et ne presser ceux que Dieu veut que nous aidions qu'à proportion de ce qu'il leur donne.

Je suis bien fâché de tous les mécomptes que vous trouvez dans les hommes ; mais il faut s'accoutumer à y chercher peu, c'est le moyen de n'être jamais mécompté. Il faut prendre des hommes ce qu'ils donnent, comme des arbres les fruits qu'ils portent : il y a souvent des arbres où l'on ne trouve que des feuilles et des chenilles. Dieu supporte et attend des hommes imparfaits, et il ne se rebute pas même de leurs résistances. Nous devons imiter cette patience si aimable et ce support si miséricordieux. Il n'y a que l'imperfection qui s'impatiente de ce qui est imparfait ; plus on a de perfection, plus on supporte patiemment et paisiblement les imperfections d'autrui sans les flatter. Laissez ceux qui s'érigent un tribunal dans leur prévention : si quelque chose les peut guérir, c'est de les laisser aller à leur mode, et de continuer à marcher de notre côté devant eux avec une simplicité et une petitesse d'enfant.

Ne pressez point N.... Il ne faut demander qu'à mesure que Dieu donne. Quand il est serré, attendez-le, et ne lui parlez que pour l'élargir: quand il est élargi, une parole fera plus que trente à contre-temps. Il ne faut ni semer ni labourer quand il gele et que la terre est dure. En le pressant, vous le décourageriez. Il ne lui en resteroit qu'une crainte de vous voir et une persuasion que vous agissez par vivacité naturelle pour gouverner. Quand Dieu voudra donner une plus grande ouverture, vous vous tiendrez toujours toute prête pour suivre le signal, sans le prévenir jamais. C'est l'œuvre de foi, c'est la patience des saints. Cette œuvre se fait au dedans de l'ouvrier, en même temps qu'au dehors sur autrui : car celui qui travaille, meurt sans-cesse à soi en travaillant à faire la volonté de Dieu dans les autres.

LETTRE CCXXX.

Langueur de l'ame; sa source et son remede.

MA vie est triste et seche comme mon corps; mais je suis dans je ne sais quelle paix languissante. Le fond est malade et il ne peut se remuer sans une douleur sourde. Nulle sensibilité ne vient que d'amour-propre : on ne souffre qu'à cause qu'on veut encore. Si on ne vouloit plus rien que la seule volonté de Dieu, on en seroit sans cesse rassasié, et tout le reste seroit comme du pain noir qu'on présente à un homme qui vient de faire un grand repas. Si la volonté présente de Dieu nous suffisoit, nous n'étendrions pas nos desirs et nos curiosités sur l'avenir. Dieu fera sa volonté, et il ne fera point la nôtre : il fera fort bien. Abandonnons-lui non seulement toutes nos vues humaines, mais encore tous nos souhaits pour sa gloire, attendue selon nos idées. Il faut le suivre en pure foi et à tâtons. Quiconque veut voir, desire, raisonne, craint et espere pour soi et pour les siens. Il faut avoir des yeux comme n'en ayant pas; aussi bien ne servent-ils qu'à nous tromper et qu'à nous troubler. Heureux

le jour où nous ne voulons pas prévoir le lendemain !

LETTRE CCXXXI.

Se laisser déposséder de soi-même par ce qui nous vient de la part des autres et par une vue paisible de nos propres miseres.

Je suis fort touché de la peinture que vous m'avez faite de votre état. Il est très pénible, mais il vous sera fort utile si vous y suivez les desseins de Dieu. L'obscurité sert à exercer la pure foi et à dénuer l'ame. Le dégoût n'est qu'une épreuve ; et ce qu'on fait en cet état est d'autant plus pur, qu'on ne le fait ni par inclination ni par plaisir : on va contre le vent à force de rames. Pour l'état qui paroît tout naturel, je ne m'en étonne nullement. Dieu ne peut nous cacher sa grace que sous la nature. Tout ce qui est sensible se trouve conforme aux saillies du tempérament ; et le don de Dieu n'est que dans le fond le plus intime et le plus secret d'une volonté toute seche et toute languissante. Souffrir, passer outre et demeurer en paix dans cette dou-

loureuse obscurité, est tout ce qu'il faut. Les défauts même les plus réels se tourneront en mort et en désappropriation, pourvu que vous les regardiez avec simplicité, petitesse, détachement de votre lumiere propre, et docilité pour la personne à qui vous vous ouvrez. Vous n'avez rien à craindre que de votre esprit, qui pourroit vous donner un art que vous n'appercevriez pas vous-même pour tendre au but de votre amour-propre : mais comme vous êtes sincèrement en garde contre vous et comme vous ne cherchez qu'à mourir à vous-même de bonne foi, je compte que tout ira bien. Vos peines serviront à rabaisser votre courage et à vous déposséder de votre propre cœur : la vue de vos miseres démontrera votre sagesse. Il faut seulement vous soulager et vous épargner dans les tentations de découragement, comme une personne foible qu'on a besoin de consoler et de faire respirer.

Votre tempérament est tout ensemble mélancolique et vif : il faut y avoir égard et ne laisser jamais trop attrister votre imagination ; mais il lui faut des soulagements de simplicité et de petitesse, non de hauteur et de sagesse, qui flattent l'amour-propre.

Plus vous vous livrerez sans mesure pour sortir

de vous et pour en perdre toute possession ; plus Dieu en prendra possession à sa mode, qui ne sera jamais la vôtre. Encore une fois, laissez tout tomber, ténebres, incertitudes, miseres certaines, sensibilités, découragement; amusez-vous sans vous passionner ; recevez tout ce que les amis vous donneront de bon, comme un bien inespéré, qui ne fait que passer au travers d'eux, et que Dieu vous envoie. Pour les choses choquantes, regardez-les comme venant de leurs défauts, et supportez les leurs comme vous supportez les vôtres. Vous n'aurez jamais aucun mécompte, si vous ne voulez jamais compter avec aucun de vos amis. L'amour de Dieu ne s'y méprend jamais; il n'y a que l'amour-propre qui puisse se mécompter. La grande marque d'un cœur désapproprié est de voir un cœur sans délicatesse pour soi et indulgent pour autrui.

Je conviens que la simplicité seroit d'un excellent usage avec nos bonnes gens : mais la simplicité demande dans la pratique une profonde mort de la part de toutes les personnes qui composent une société. Les imparfaits sont imparfaitement simples; ils se blessent mal-à-propos, ils critiquent, ils veulent deviner, ils censurent avec un zele indiscret, ils gênent les autres: insensiblement les défauts naturels se glissent sous l'apparence de simplicité.

LETTRE CCXXXII.

Exhortation à la condescendance pour les défauts et imperfections d'autrui.

J'ai toujours eu pour vous un attachement et une constance très grande, mais mon cœur s'est attendri en sachant qu'on vous a blâmée, et que vous avez reçu avec petitesse cette remontrance. Il est vrai que votre tempérament mélancolique et âpre vous donne une attention trop rigoureuse aux défauts d'autrui; vous êtes trop choquée des imperfections, et vous souffrez un peu impatiemment de ne voir point la correction des personnes imparfaites. Il y a long-temps que je vous ai souhaité l'esprit de condescendance et de support avec lequel M... se proportionne aux foiblesses d'un chacun. Elle attend, compatit, ouvre le cœur, et ne demande rien qu'à mesure que Dieu y dispose.

Il y a certains défauts extérieurs sur lesquels il faut bien se garder de juger du fond, ce seroit un grand défaut d'expérience. Il y a long-temps que je vous ai dit que M..., avec des imperfections visibles, étoit beaucoup plus avancée que

ceux qui sont exempts de ces défauts et qui voudroient les corriger en elle. Souvent une certaine vivacité de correction, même pour soi, n'est qu'une activité qui n'est plus de saison pour ceux que Dieu mene d'une autre façon, et qu'il veut quelquefois laisser dans une impuissance de vaincre ces imperfections pour leur ôter tout appui intérieur. La correction de quelques défauts involontaires seroit pour eux une mort beaucoup moins profonde et moins avancée que celle qui leur vient de se sentir surmontés par leurs miseres, pourvu qu'ils soient véritablement et sans illusion désabusés et dépossédés d'eux-mêmes par cette expérience et par cet acquiescement. Chaque chose a son temps. La force intérieure sur ses propres défauts nourrit une vie secrete de propriété.

Souffrez donc le prochain et apprivoisez-vous avec nos miseres. Quelquefois vous avez le cœur saisi quand certains défauts vous choquent; et vous pouvez croire que c'est une répugnance du fond qui vient de la grace: mais il peut se faire que c'est votre vivacité naturelle qui vous serre le cœur. Je crois qu'il faut plus de support; mais je crois aussi qu'il faut corriger vos défauts comme ceux des autres, non par effort et par sévérité, mais

en cédant simplement à Dieu et en le laissant faire pour étendre votre cœur et pour le rendre plus souple. Acquiescez sans savoir comment tout cela se pourra faire.

LETTRE CCXXXIII.

Avantages des croix et de l'état d'obscurité où Dieu nous laisse.

Vous avez bien des croix à porter, mais vous en avez besoin puisque Dieu vous les donne. Il les sait bien choisir. C'est ce choix qui déconcerte l'amour-propre et qui le fait mourir. Des croix choisies et portées avec propriété, loin d'être des croix et des moyens de mort, seroient des aliments et des ragoûts pour une vie d'amour-propre. Vous vous plaignez d'un état de pauvreté intérieure et d'obscurité. [1] *Bienheureux les pauvres d'esprit!* [2] *Bienheureux ceux qui croient sans voir!* Ne voyons-nous pas assez pourvu que nous voyions notre misere sans l'excuser? Voir nos ténebres, c'est voir tout

(1) Matth. 5, v. 3.

(2) Jean, 20, v. 29.

ce qu'il faut. En cet état on n'a aucune lumiere qui flatte notre curiosité, mais on a toute celle qu'il faut pour se défier de soi, pour n'écouter plus, et pour être docile à autrui. Que seroit-ce qu'une vertu qu'on verroit au dedans de soi et dont on seroit content? Que seroit-ce qu'une lumiere apperçue et dont on jouiroit pour se conduire? Je remercie notre Seigneur de ce qu'il vous ôte un si dangereux appui. Allez, comme Abraham, sans savoir où; ne suivez que l'esprit de petitesse, de simplicité, de renoncement: il ne vous inspirera que paix, recueillement, douceur, détachement, support du prochain, et contentement dans vos peines.

LETTRE CCXXXIV.

Cette lettre a été écrite au sujet d'une pauvre fille villageoise dans le diocese d'Arras, dont l'état tenoit du surnaturel.

Je crois que la bonne personne dont il s'agit doit faire deux choses: la premiere est de ne s'arrêter jamais à aucune de ses lumieres extraordinaires. Si ces lumieres sont véritablement de Dieu, il suffit,

pour ne leur point résister et pour en recevoir tout le fruit, de demeurer dans un acquiescement général et sans bornes à toute volonté de Dieu, dans les ténebres de la plus simple foi. Si au contraire ces lumieres ne viennent pas de Dieu, cette simplicité paisible dans l'obscurité de la foi est le remede assuré contre toute illusion. On ne se trompe point quand on ne veut rien voir, et quand on ne s'arrête à rien de distinct pour le croire, excepté les vérités de l'évangile. Il arrive même souvent que les lumieres sont mélangées : auprès de l'une qui est vraie et qui vient de Dieu, il s'en présente une autre qui vient de notre imagination, ou de notre amour-propre, ou du tentateur qui se transforme en ange de lumiere. Les vraies lumieres mêmes sont à craindre; car on s'y attache avec une complaisance subtile et secrete; elles font insensiblement un appui et une propriété; elles se tournent par là en illusion malgré leur vérité; elles empêchent la nudité et le dépouillement que Dieu demande des ames avancées. De là vient que ces dons lumineux ne sont d'ordinaire que pour des ames médiocres et pas encore mortes à elles-mêmes; au lieu que celles que Dieu mene plus loin outrepassent par simplicité tous ces dons sensibles. On voit les rayons du soleil distinctement à un

demi-jour, près d'une fenêtre; mais dehors en plein air on ne les distingue plus.

Je conjure cette bonne personne de laisser tomber simplement tous ces dons sans les rejeter positivement, et de se borner à n'y faire aucune attention par son propre choix. S'ils sont de Dieu, ils opéreront assez ce qu'il faudra: mais je crois qu'ils cesseront peu-à-peu à mesure que la simplicité et le dénuement croîtront. Voilà le premier point, qui est d'une conséquence extrême, si je ne me trompe.

Le second point est que je crois qu'elle doit par simplicité suivre sans scrupule les pentes du fond de son cœur. Si elle suit toujours avec méthode et exactitude toutes les regles que des gens d'ailleurs très pieux lui donneront, elle se gênera beaucoup, et gênera en elle l'esprit de Dieu. *Là où est l'esprit, là est la liberté* (1), dit saint Paul. A Dieu ne plaise que cette liberté d'amour soit l'ombre du moindre libertinage! C'est cette liberté qui élargira son cœur, et qui l'accoutumera à être familièrement avec Dieu. Il ne suffit pas de nourrir un enfant à un certain âge, il faut encore le démailloter. Elle doit suivre simplement en esprit

(1) II Cor. 3, v. 17.

d'enfance l'attrait intérieur pour les temps d'oraison, pour les objets dont elle s'y occupe, pour parler, pour se taire, pour agir, pour souffrir. Cette dépendance de l'esprit de mort, qui est celui de la véritable vie, fera tout son état. Je ne parle point des pentes qui ne viennent que par contre-coup et par réflexion ; c'est en écoutant l'amour-propre et ses arrangements que de telles pentes nous viennent. Ce sont des pentes étrangeres à notre vrai fond : on se les donne, on les prépare, elles sont raisonnées ; on ne les trouve point toutes formées en nous comme sans nous. Les bonnes sont celles qui se trouvent dans le fond le plus intime en paix et devant Dieu, quand on se prête à lui et qu'on suspend tout le reste pour le laisser opérer.

Voilà ce que je sonhaiterois que cette personne suivît sans retour et par simple souplesse, comme la plume se laisse emporter sans hésitation au plus léger souffle de vent. Il ne faut point craindre de suivre cette impression si intime et si délicate: car elle ne mene qu'à la mort, qu'à l'obscurité de la foi, qu'au dénuement total, et qu'à un rien de soi, qui est le tout de Dieu seul, sans manquer à aucun véritable devoir.

Pour les souffrances, il n'y a qu'à les recevoir sans attention, et qu'à les outrepasser comme les

lumieres, ne comptant point avec Dieu pour ce que l'on souffre, et ne le remarquant qu'autant que la remarque en vient sans la chercher ni entretenir.

Il faut recevoir tout le monde avec petitesse, sur-tout les prêtres en autorité : mais il ne faut pas se laisser brouiller et déranger par toutes sortes de bonnes gens sans expérience suffisante. Dieu donnera tout ce qu'il faut sans lumiere distincte, si on se contente des ténebres de la foi, et si on ne veut point de sûreté à sa mode pour s'appuyer sensiblement. Je me recommande aux prieres de cette bonne personne, et je ne l'oublierai point dans les miennes.

LETTRE CCXXXV.

Bonheur des souffrances. L'amour les adoucit toutes.

J'APPRENDS que Dieu vous donne des croix, et j'y prends part de tout mon cœur. En tout temps j'ai été sensible à tout ce qui pouvoit vous toucher; mais l'expérience ajoute encore un nouveau degré de sensibilité en moi pour les souffrances d'autrui. Heureux qui souffre! Je le dis au milieu de l'oc-

casion même, et pour vous et pour moi. Heureux qui souffre d'un cœur doux et humble ! Ce qui est le bon plaisir de Dieu ne va jamais trop loin. Si nous étions maîtres de nos souffrances, nous ne souffririons jamais assez pour mourir à nous-mêmes. Dieu, qui nous connoît mieux que nous ne pouvons nous connoître, et qui nous aime infiniment plus que nous ne pouvons nous aimer, en sait la juste mesure, et ne permettra pas que vous soyez tenté au-dessus de vos forces. L'amour adoucit toutes les souffrances; et l'on ne souffre tant que parcequ'on n'aime point, ou qu'on aime peu. Dieu vous veut donc à lui; et ce n'est que sur la croix qu'il prend sa pleine possession. Je garde maintenant le silence à l'égard de tous mes anciens amis, et je ne le romps pour vous, M..., qu'à cause que vous êtes dans l'amertume, et que cette bienheureuse société de croix demande un épanchement de cœur pour se soutenir dans l'affliction.

LETTRE CCXXXVI.

Abondance des graces pour la conversion de notre cœur. Moyen d'éviter ce qui dissipe. Ne compter point sur le sensible dans notre attrait pour Dieu.

Il n'y a point d'ame qui ne dût être convaincue qu'elle a reçu des graces pour la convertir et pour la sanctifier, si elle repassoit dans son cœur toutes les miséricordes qu'elle a reçues. Il n'y a qu'à admirer et à louer Dieu, en se méprisant et se confondant soi-même. Il faut conclure de ces grandes graces reçues, que Dieu est infiniment libéral, et que nous lui sommes horriblement infideles.

Il faut éviter la dissipation, non par une continuelle contention d'esprit, qui casseroit la tête et qui en useroit les ressorts, mais par deux moyens simples et paisibles. L'un est de retrancher dans ses amusements journaliers toutes les sources de dissipation qui ne sont pas nécessaires pour relâcher l'esprit à proportion du vrai besoin; l'autre est de revenir doucement et avec patience à la présence de Dieu toutes les fois qu'on s'apperçoit de l'avoir perdue.

Il n'est point nécessaire de mettre toujours en acte formel et réfléchi tous les exercices de piété. Il suffit

d'y avoir attention habituelle et générale avec l'intention droite et sincere de suivre la fin qu'on doit s'y proposer. Les distractions véritablement involontaires ne nuisent point à la volonté qui ne veut y avoir aucune part. C'est la tendance réelle de la volonté qui fait l'essentiel.

Conservez sans scrupule la paix simple que vous trouvez dans votre droiture en cherchant Dieu seul. L'amour de Dieu donne une paix sans présomption : l'amour-propre donne un trouble sans fruit. Faites chaque chose le moins mal que vous pourrez pour le bien-aimé. Voyez ce qui vous manque sans vous flatter ni décourager, puis abandonnez-vous à Dieu, travaillant de bonne foi à vous corriger.

Plus vous serez vuide de vos propres biens et de vos ressources humaines, plus vous trouverez une lumiere et une force intime qui vous soutiendront au besoin, en vous laissant toujours sentir votre foiblesse comme si vous alliez tomber à chaque pas. Mais n'attendez point ce secours comme un bien qui vous soit dû. Vous mériteriez de le perdre si vous présumiez de l'avoir mérité. Il faut se croire indigne de tout et se jeter humblement entre les bras de Dieu.

Quand c'est l'amour qui vous attire, laissez-vous à l'amour : mais ne comptez point sur ce qu'il peut y

avoir de sensible dans cet attrait pour vous en faire un appui flatteur; ce seroit tourner le don de Dieu en illusion. Le vrai amour n'est pas toujours celui qu'on sent et qui charme; c'est celui qui humilie, qui détache, qui appetisse l'ame, qui la rend simple, docile, patiente sous les croix, et prête à se laisser corriger.

LETTRE CCXXXVII.

Tendre habituellement à Dieu avec paix et fidélité, sans se détourner pour toutes les distractions involontaires.

Marchez dans les ténebres de la foi et dans la simplicité évangélique, sans vous arrêter ni aux goûts, ni aux sentiments, ni aux lumieres de la raison, ni aux dons extraordinaires. Contentez-vous de croire, d'obéir, de mourir à vous-même, selon l'état de vie où Dieu vous a mis.

Vous ne devez point vous décourager pour vos distractions involontaires, qui ne viennent que de vivacité d'imagination et d'habitude de penser à vos affaires. Il suffit que vous ne donniez point lieu à ces distractions, qui arrivent pendant l'oraison, en vous

donnant une dissipation volontaire pendant la journée. On s'épanche trop quelquefois ; on fait même de bonnes œuvres avec trop d'empressement et d'activité ; on suit trop ses goûts et ses consolations. Dieu en punit dans l'oraison. Il faut s'accoutumer à agir en paix et avec une continuelle dépendance de l'esprit de grace, qui est un esprit de mort à toutes les vies les plus secretes de l'amour-propre.

L'intention habituelle, qui est la tendance du fond vers Dieu, suffit. C'est marcher en la présence de Dieu. Les évènements ne vous trouveroient pas dans cette situation si vous n'y étiez point. Demeurez-y en paix, et ne perdez point ce que vous avez chez vous pour courir au loin après ce que vous ne trouveriez point. J'ajoute qu'il ne faut jamais négliger par dissipation d'avoir une attention plus distincte, mais l'intention qui n'est pas distincte et développée est bonne. La paix du cœur est un bon signe quand on veut d'ailleurs de bonne foi obéir à Dieu par amour, avec jalousie contre l'amour-propre.

Profitez de vos imperfections pour vous détacher de vous-même et pour vous attacher à Dieu seul. Travaillez à acquérir des vertus, non pour y chercher une dangereuse complaisance, mais pour faire la volonté du bien-aimé.

Demeurez dans votre simplicité, retranchant les

retours inquiets sur vous-même que l'amour-propre fournit sans cesse sous de beaux prétextes : ils ne feroient que troubler votre paix et que vous tendre des pieges. Quand on mene une vie recueillie, mortifiée et de dépendance par le vrai desir d'aimer Dieu, la délicatesse de cet amour reproche intérieurement tout ce qui blesse. Il faut s'arrêter tout court dès qu'on sent cette blessure et ce reproche au cœur. Encore une fois, demeurezen paix.

LETTRE CCXXXVIII.

Remede à un sentiment que le cœur éprouve et que la volonté repousse.

Je suis charmé de la simplicité avec laquelle vous m'ouvrez votre cœur sur votre peine. Dieu bénira cette conduite et elle est de pure grace. Les sentiments violents de votre jalousie sont involontaires; la peine excessive que vous en avez ne le montre que trop. Si cette jalousie étoit moins opposée au fond de votre volonté, elle vous seroit infiniment moins douloureuse. Vous n'avez même que trop d'activité et d'ardeur pour la repousser. Votre opposition à la jalousie, que vous poussez jusqu'à l'excès, accable

votre esprit et votre corps. En même temps votre ardeur pour repousser sans cesse la tentation par des actes marqués vous desseche l'intérieur, et trouble l'opération de la grace qui vous attire à la paix et au simple recueillement. O si je pouvois vous persuader de ne faire que souffrir ce que vous sentez sans y consentir! je rétablirois tout d'un coup votre santé et votre intérieur. Je suppose que vous suivez un peu trop certaines réflexions de dépit, encore même n'est-ce qu'un entraînement d'imagination ; mais pour le sentiment de jalousie vous ne faites que le souffrir avec horreur : ainsi il n'y a aucun péché.

La tentation et le sentiment involontaire ne doivent jamais empêcher la communion. Communiez donc, je vous en conjure au nom de celui qui sera votre paix quand vous l'aurez reçu par pure foi et par obéissance aveugle. Dieu sait le mal réel que vous feriez en vous ôtant le pain quotidien pour un mal imaginaire auquel votre volonté n'a aucune part et qu'elle repousse avec trop de délicatesse et d'activité. J'espere que le pain de vie vous attirera pour guérir toutes les plaies de votre cœur. Il faut être sans péché mortel, mais non sans imperfection, pour le recevoir. Il est le pain qui fait croître les petits, qui for-

tifie les foibles et qui guérit les malades. Ce sacrifice de vos peines et de tous les retours de votre amour-propre vaudra mieux que tous les actes inquiets et turbulents par lesquels vous troublez sans cesse votre recueillement.

Je crois que votre souffrance est extrême : mais ce que vous vous faites souffrir par réflexion est infiniment plus rude que ce que Dieu vous fait souffrir. Toute douleur soufferte simplement dans la paix de Dieu, quelque grande qu'elle soit en elle-même, porte sa consolation; il n'y a que le trouble de la volonté qui résiste à Dieu sous de beaux prétextes.

Laissez tomber vos réflexions : revenez peu-à-peu à vous taire et à écouter Dieu. Ce chemin, qui vous paroît le plus long, est le plus court et votre unique ressource.

LETTRE CCXXXIX.

Avis pour une personne peinée.

Je suis véritablement affligé, monsieur, des peines que vous m'apprenez que madame votre sœur souffre. J'ai vu souvent et je vois encore tous les jours des personnes que le scrupule ronge. C'est une espece de martyre intérieur. Il va jusqu'à une espece de déraison et de désespoir, quoique le fond soit plein de raison et de vertu. L'unique remede contre ces peines est la docilité. Il faut examiner à qui est-ce qu'on donne sa confiance; mais il faut la donner à quelqu'un, et obéir sans se permettre de raisonner. Qu'est-ce que pourroit faire le directeur le plus saint et le plus éclairé pour vous guérir, si vous ne lui dites pas tout et si vous ne voulez pas faire ce qu'il dit? Il est vrai que quand on est dans l'excès de trouble que le scrupule cause, on est tenté de croire qu'on ne peut être entendu de personne, et que les plus expérimentés directeurs, faute d'entendre cet état, donnent des conseils disproportionnés. Mais c'est une erreur d'une imagination dominante, qui n'aboutit qu'à une indocilité incurable si on la suit. Doit-on se rendre juge de sa propre conduite dans

un état de tentation et de trouble où l'on n'a qu'à demi sa raison? N'est-ce pas alors, plus que jamais, qu'on a besoin de redoubler sa docilité pour un directeur et sa défiance de soi? Ne doit-on pas croire que Dieu ne nous manque point dans ces rudes épreuves, et qu'alors il éclaire un directeur dans lequel on ne cherche que lui, afin qu'il nous donne des conseils proportionnés à ce pressant besoin? Dieu ne permet pas que nous soyons *tentés au-dessus de nos forces;* [1] saint Paul nous l'assure. Mais c'est aux ames simples et dociles qu'il promet de leur tendre toujours la main dans ces violentes tentations. C'est manquer à Dieu, c'est lui faire injure, c'est mal juger de sa bonté, que de douter qu'il ne donne à un bon directeur tout ce qu'il faut pour nous préserver du naufrage dans cette tempête. Je conviens qu'il faut tolérer dans une personne pendant l'excès de sa peine certaines impatiences, certaines inégalités, certaines saillies irrégulieres, et même certaines contradictions de paroles ou de conduite passagere. Mais il faut qu'après ces coups de surprise le fond revienne toujours, et qu'on y trouve une détermination sincere à une docilité constante.

Pour tout le reste il dépend du détail que j'ignore.

---

(1) I Cor. 10, v. 13.

Mais enfin quelque remede que madame votre sœur cherche, quelques changements qu'elle veuille essayer, à quelque pratique qu'elle recoure, il lui faut un directeur qu'elle ne quitte point. Changer de directeur, c'est se rendre maître de la direction à laquelle on devroit être soumis. Une direction ainsi variée n'est plus une direction; c'est une indocilité qui cherche par-tout à se flatter elle-même. La plus sévere de toutes les pénitences est l'humiliation intime de l'esprit; c'est le renoncement à se croire et à s'écouter; c'est l'humble dépendance de l'homme de Dieu; c'est la pauvreté d'esprit, qui, selon l'oracle de Jésus-Christ, rend l'homme bienheureux : autrement on tourne la mortification en aliment secret de l'amour-propre. Tâchez de faire en sorte qu'elle se fixe, et qu'elle captive son esprit avec soi en la bonté de Dieu, et qu'elle obéisse simplement. C'est la source de la paix.

LETTRE CCXL.

Le travail sur nous-mêmes doit plus s'opérer pour le dedans que pour le dehors. L'oraison doit s'étendre sur tout ce que nous faisons.

Vous êtes bonne. Vous voudriez l'être encore davantage, et vous prenez beaucoup sur vous dans le détail de la vie : mais je crains que vous ne preniez un peu trop sur le dedans pour accommoder le dehors aux bienséances, et que vous ne fassiez pas assez mourir le fond le plus intime. Quand on n'attaque point efficacement un certain fond secret de sens et de volonté propre sur les choses qu'on aime le plus et qu'on se réserve avec le plus de jalousie, voici ce qui arrive. D'un côté la vivacité, l'âpreté et la roideur de la volonté propre sont grandes; de l'autre côté on a une idée scrupuleuse d'une certaine symmétrie de vertus extérieures, qui se tourne en pure régularité de bienséance. L'extérieur se trouve ainsi très gênant, et l'intérieur très vif pour y répugner. C'est un combat insupportable.

Prenez donc moins l'ouvrage par le dehors et un peu plus par le dedans. Choisissez les affections les plus vives qui dominent dans votre cœur, et mettez-

les sans condition ni bornes dans la main de Dieu pour les lui laisser amortir et éteindre. Abandonnez-lui votre hauteur naturelle, votre sagesse mondaine, votre goût pour la grandeur de votre maison, votre crainte de déchoir et de manquer de considération dans le monde, votre sévérité âpre contre tout ce qui est irrégulier. Votre humeur est ce que je crains le moins pour vous. Vous la connoissez, vous vous en défiez : malgré vos résolutions elle vous entraîne; et en vous entraînant elle vous humilie. Elle servira à vous corriger des autres défauts plus dangereux. Je serois moins fâché de vous voir plus grondeuse, dépitée, brusque, ne vous possédant pas, et ensuite bien désabusée de vous-même par cette expérience, que de vous voir réguliere de tout point et irrépréhensible de tous les côtés, mais délicate, haute, austere, roide, facile à scandaliser et grande en vous-même.

Mettez votre véritable ressource dans l'oraison. Un certain travail de courage humain et de goût pour une régularité empesée ne vous corrigera jamais. Mais accoutumez-vous devant Dieu, par l'expérience de vos foiblesses incurables, à la condescendance, à la compassion et au support des imperfections d'autrui. L'oraison bien prise vous adoucira le cœur, et vous le rendra simple, souple,

maniable, accessible, accommodant. Voudriez-vous que Dieu fût pour vous aussi critique et aussi rigoureux que vous l'êtes souvent pour le prochain? On est sévere pour les actions extérieures, et on est très relâché pour l'intérieur. Pendant qu'on est si jaloux de cet arrangement superficiel de vertus extérieures, on n'a aucun scrupule de se laisser languir au dedans et de résister secrètement à Dieu. On craint Dieu plus qu'on ne l'aime. On veut le payer d'actions, que l'on compte pour en avoir quittance, au lieu de lui donner tout par amour sans compter avec lui. Qui donne tout sans réserve n'a plus besoin de compter. On se permet certains attachements déguisés à sa grandeur, à sa réputation, à ses commodités. Si on cherchoit bien entre Dieu et soi, on trouveroit un certain retranchement où l'on met ce qu'on suppose qu'il ne faut pas lui sacrifier. On tourne tout autour de ces choses, et on ne veut pas même les voir de peur de se reprocher qu'on y tient. On les épargne comme la prunelle de l'œil sous les plus beaux prétextes. Si quelqu'un forçoit ce retranchement il toucheroit au vif, et la personne seroit inépuisable en belles raisons pour justifier ses attachements : preuve convaincante qu'elle nourrit une vie secrete dans ces sortes d'affections. Plus on craint d'y renoncer, plus il faut conclure

qu'on en a besoin. Si on n'y tenoit pas on ne feroit pas tant d'efforts pour se persuader qu'on n'y tient point.

Il faut bien qu'il y ait en nous de telles miseres qui arrêtent l'ouvrage de Dieu. Nous ne faisons que languir autour de nous-mêmes, ne nous occupant jamais de Dieu que par rapport à nous. Nous n'avançons point dans la mort, dans le rabaissement de notre esprit et dans la simplicité. D'où vient que le vaisseau ne vogue point? Est-ce que le vent manque? Nullement; le souffle de l'esprit de grace ne cesse de le pousser : mais le vaisseau est retenu par des ancres qu'on n'a garde de voir; elles sont au fond de la mer. La faute ne vient point de Dieu, elle vient donc de nous. Nous n'avons qu'à bien chercher, et nous trouverons les liens secrets qui nous arrêtent. L'endroit dont nous nous méfions le moins est précisément celui dont il faut se défier le plus.

Ne faisons point avec Dieu un marché afin que notre commerce ne nous coûte pas trop et qu'il nous en revienne beaucoup de consolation. N'y cherchons que la croix, la mort et la destruction. Aimons et ne vivons plus que d'amour. Laissons faire à l'amour tout ce qu'il voudra contre l'amour-propre. Ne nous contentons pas de faire oraison le matin et

le soir; mais vivons d'oraison dans toute la journée; et, comme on digere ses repas pendant tout le jour, digérons pendant toute la journée dans le détail de nos occupations le pain de vérité et d'amour que nous avons mangé à l'oraison. Que cette oraison ou vie d'amour, qui est la mort à nous-mêmes, s'étende de l'oraison comme du centre sur tout ce que nous avons à faire. Tout doit devenir oraison ou présence amoureuse de Dieu dans les affaires et dans les conversations. C'est là, madame, ce qui vous donnera une paix profonde.

N. B. Les deux lettres suivantes sont ici hors de leur place, selon les temps qu'on a suivis dans le partage des volumes de ce recueil; mais, en les laissant parmi les monuments de spiritualité de l'auteur dans son dernier âge, elles serviront à en montrer l'uniformité dans tous les temps.

LETTRE CCXLI.

Je suis ravi d'apprendre par vous-même que vous êtes dans l'obéissance et dans la paix de Dieu qui en est inséparable. Dieu aura soin de tout, et vous ne devez chercher que sa volonté. Ne tenez qu'à lui seul; vous trouverez en lui tout ce qui sera selon son véritable esprit. Souvenez-vous que la voie de foi et de détachement, que vous avez tant voulu suivre, n'est solide qu'autant qu'elle nous détache des personnes, des livres, des secours, en un mot de tout ce qui n'est point Dieu et sa volonté. Les graces que vous avez reçues vous rendroient bien coupable si vous vous entêtiez d'une chose qui doit par elle-même préserver de tout entêtement. Obéissez donc comme un petit enfant. Je ne vous demande que ce que je desire pour moi-même. Je me croirois un démon et non pas un prêtre si je n'étois pas dans le desir d'être aussi simple, docile et petit, que je vous conjure de l'être. Obéissez donc encore une fois. Montrez que [1] *les justes sont*, comme dit l'écriture, *une nation qui n'est qu'amour et obéissance.* Taisez-vous le plus que vous pourrez. Ce silence ne

(1) Eccl. 3, v. 1.

doit point être une dissimulation; ce doit être recueillement, défiance de vous-même, renoncement à vos propres lumieres, docilité pour celles d'autrui. Souvenez-vous que vous manquez à Dieu toutes les fois que vous hésitez à lui sacrifier toutes les consolations dont vous êtes privée. Le service de Dieu ne consiste ni en paroles, ni en sentiments vagues, ni en affections sensibles, ni en belles imaginations, ni en grandes pensées, mais en bonnes œuvres. Se taire, obéir, se contraindre, renoncer à son goût aussi bien qu'à sa volonté dans toutes les occasions les plus difficiles, ne se décourager ni se flatter, embrasser la croix, et compter qu'on ne trouve Dieu que par elle; voilà, madame, la vérité du royaume de Dieu au dedans de nous. C'est l'adoration en esprit et en vérité. Observez votre regle; elle est le pur évangile pour vous. Écoutez vos supérieurs; ils sont pour vous Dieu même.

Êtes-vous sur la terre pour vous contenter? (1) Jésus-Christ, dit saint Paul, *n'a point voulu se plaire à lui-même.* Eh! qui êtes-vous pour le vouloir? Vous cherchez la volonté de Dieu; et quand la ferez-vous mieux que quand vous ne ferez point la vôtre? L'oraison n'est solide qu'autant qu'elle est la mort à

(1) Rom. 15, v. 3.

soi-même, à ses goûts et même à sa perfection, autant qu'on la regarde comme sa propre excellence et non comme la pure volonté de Dieu. Tout est fait pour vous, pourvu que vous obéissiez et que vous portiez les autres à faire de même.

Quand vous aurez des répugnances, ouvrez simplement votre cœur, non pour être ménagée ni flattée, mais pour n'avoir point de réserves. Ensuite ne vous écoutez plus vous-même. Les répugnances viennent de la propre volonté et de l'attachement à notre sens. Il faut se plier à tout et se briser jusqu'à ce qu'on soit souple en tout sens. Pour vos fautes, je n'en suis point surpris; mais je remercie Dieu de ce que vous les connoissez sans vous flatter ni vous décourager. Reprenez toujours courage et ne cessez point de vouloir vous vaincre; mais faites-le sans chagrin, ni âpreté, ni confiance en vous-même. Profitez de l'humiliation de vos fautes et de l'expérience de votre infidélité, sans vous relâcher pour la correction.

Je suis plein de reconnoissance pour la bonté avec laquelle vous prenez part à la grace que le roi m'a faite. C'est une des plus grandes qu'on puisse recevoir des hommes : mais tout ce que les hommes donnent n'est que vanité et affliction d'esprit, selon les termes de l'Ecclésiaste. Il faut regarder tout ceci

comme un pesant fardeau, et ne songer qu'à le porter fidèlement. Me voilà dans la condition de saint Pierre : [1] *Quand vous étiez jeune*, lui dit Jésus-Christ, *vous alliez où vous vouliez; mais en vieillissant vous serez ceint par un autre qui vous menera malgré vous.* J'ai passé une jeunesse douce, libre, pleine d'études agréables et de commerces avec des amis délicieux. J'entre dans un état de servitude perpétuelle en terre étrangere. Quelquefois je sens un peu ce changement : mais je serois bien fâché de tenir ni à ma santé, ni à ma liberté, ni à mes amis, ni à aucune consolation. Faites de même, je vous en conjure. Ne regrettez jamais dans le désert les oignons d'Egypte : la manne journaliere remplira tous les besoins de votre cœur, et vous n'avez qu'à marcher en esprit de foi vers la terre promise. Écoutez Dieu, et ne vous écoutez jamais vous-même; soyez soumise et docile; aimez et souffrez beaucoup; parlez peu; que le sel de la sagesse soit dans vos paroles; je dis de la sagesse qui est selon Dieu.

17 février 1695.

---

(1) Jean, 21, v. 18.

LETTRE CCXLII.

A SA NIECE CARMÉLITE.

Principes de conduite pour une supérieure.

J'ESPERE, ma chere niece, que Dieu, qui vous a appelée à conduire vos sœurs, vous ôtera votre propre esprit, et vous donnera le sien pour faire son œuvre. L'œuvre de Dieu est de se faire aimer et de vous détruire, afin qu'il vive seul en vous. Votre fonction est donc de faire mourir l'homme et aimer Dieu. Ne devez-vous pas mourir pour faire mourir les autres? Ne devez-vous pas aimer pour leur inspirer l'amour? Nulle instruction n'est efficace que par l'exemple. Nulle autorité n'est supportable qu'autant que l'exemple l'adoucit. Commencez donc par faire, et puis vous parlerez. L'action parle et persuade; la parole seule n'est que vanité. Soyez la plus petite, la plus pauvre, la plus obéissante, la plus recueillie, la plus détachée, la plus réguliere de toute la maison. Obéissez à la regle si vous voulez qu'on vous obéisse; ou, pour mieux dire, faites obéir, non à vous, mais à la regle, après que vous lui aurez obéi la premiere. Ne flattez aucune imperfection, mais

supportez toutes les infirmités. Attendez les ames qui vont lentement. Vous courriez risque de les décourager par votre impatience. Plus vous aurez besoin de force, plus il faudra y joindre de douceur et de consolation. Puisque le joug du Seigneur est doux et léger, pourquoi faut-il que celui des supérieurs soit rude et pesant? Ou soyez mere par la tendresse et la compassion, ou ne le soyez point par la place. Il faut vous mettre par la condescendance aux pieds de toutes celles qui vous ont mise au-dessus de leur tête par leur élection. Souffrez : ce n'est que par la croix qu'on reçoit l'esprit de Jésus-Christ et sa vertu pour gagner les ames. Les supérieurs sans croix sont stériles pour former des enfants de grace. Une croix bien soufferte acquiert une autorité infinie et donne bénédiction à tout ce qu'on fait. Il ne fut montré à saint Paul les biens qu'il devoit faire qu'avec les maux qu'il devoit souffrir. Ce n'est que par la souffrance qu'on apprend à compatir et à consoler. Prenez conseil des personnes expérimentées. Parlez peu; écoutez beaucoup; songez bien plus à connoître les esprits et à vous proportionner à leurs besoins, qu'à leur dire de belles choses. Montrez un cœur ouvert, et faites que chacun voie par expérience qu'il y a sûreté et consolation à vous ouvrir le sien. Fuyez toute rigueur, corrigez même avec bonté et avec

ménagement. Ne dites que ce qu'il faut dire; mais ne dites rien qu'avec une entiere franchise. Que personne ne craigne de se tromper en vous croyant. Décidez un peu tard, mais avec fermeté. Suivez chaque personne sans la perdre de vue, et courez après si elle vous échappe pour s'écarter. Il faut vous faire toute à tous les enfants de Dieu pour les gagner tous. Corrigez-vous pour corriger les autres. Faites-vous dire vos défauts, et croyez ce qu'on vous dira de ceux que l'amour-propre vous cache. Je suis, ma chere niece, plein de zele pour vous et dévoué à tous vos intérêts en notre Seigneur.

LETTRE CCXLIII.

A un supérieur de communauté.

Vous vous laissez trop aller, monsieur, à la vivacité de vos sentiments. Vous ne vous êtes point mis dans la place où vous êtes, c'est la Providence qui vous y a engagé. Dieu ne demande point l'impossible. Vous n'aurez à lui rendre compte que des choses que vous aurez pu faire. On le connoît mal quand on se le dépeint comme celui à qui son serviteur

disoit : [1] *Je sais que vous êtes austere et que vous voulez moissonner ce que vous n'avez pas semé.* On trouve par-tout, quand on gouverne, des esprits indociles et qui refusent de porter le joug. Si vous voulez gagner à Dieu vos inférieurs, ne vous mettez point d'abord dans l'esprit un projet de régularité trop exacte. Vous n'en viendrez pas à bout sur des esprits qui ne sont point accoutumés à porter ce joug. Mais faites-vous aimer, et faites sentir que vous aimez Dieu. Accoutumez ceux que vous gouvernez à vous montrer leurs imperfections avec confiance : montrez-leur un cœur de pere et une condescendance qui aille aussi loin que les regles essentielles le permettront; attendez un chacun selon son besoin. Conduisez-les, non par des décisions générales, mais en vous proportionnant au besoin d'un chacun. Il faut se faire tout à tous par un discernement de grace, et supporter les foibles pendant qu'on perfectionne les forts. On voit même souvent le bout de son autorité; si on la vouloit pousser trop loin on révolteroit la multitude.

Il faut avoir égard à l'état où l'on a pris les inférieurs, et se souvenir des indispositions où l'on les a trouvés pour se contenter de peu. Ce n'est pas

(1) Matth. 25, v. 24.

qu'on rabatte rien de la loi de Dieu ni des regles de son état; mais on tolere ce qu'on ne sauroit empêcher; on attend, on espere, on montre de loin le but, on tâche d'encourager ceux qui n'osent même le regarder; on les accoutume peu-à-peu à faire les premiers pas. Dieu donne la bénédiction à cette conduite douce et patiente. C'est l'œuvre de la foi, où l'on travaille dans les ténebres, sans voir le fruit de sa peine. On ne sent dans les inférieurs que mollesse, murmure, division, mécompte, traverses; mais parmi toutes ces épines, qui couvrent toute la face de la terre, il croît un peu de bon grain, et c'est pour ce bon grain que Dieu nous met à tant d'épreuves. Je souhaite fort que vous ayez le cœur en paix dans vos fonctions, et que, faisant le bien que l'état des choses vous permet de faire, vous attendiez sans trouble que Dieu dispose les esprits à vous laisser faire un bien plus parfait et plus étendu. Il faut laisser raisonner chacun selon ses préjugés. Après avoir tâché de dire la vérité et de la développer, il faut attendre qu'elle fasse elle-même ce que nous ne pouvons pas exécuter, qui est de persuader les hommes, et de se faire aimer d'eux.

Faites donc ce que vous pourrez au jour la journée, et ne prétendez pas procurer la gloire de Dieu plus qu'il ne la veut. Contentez-vous du pain

quotidien de sa volonté : que voulez-vous de plus? Lisez; mais préférez l'oraison à la lecture des livres de science. O que je souhaite que vous comptiez pour peu la science qui enfle, et que vous ne viviez que de la charité qui édifie! Amortissez la curiosité et l'esprit naturel par le recueillement et par l'occupation familiere de la présence de Dieu; appaisez doucement votre imagination trop vive pour écouter Dieu. C'est dans la priere seule que vous trouverez le conseil, le courage, la patience, la douceur, la fermeté, le ménagement des esprits. C'est là que vous apprendrez à gouverner sans trouble. C'est dans le silence que Dieu vous ôtera votre esprit pour vous donner le sien. Il faut qu'il soit lui seul tout en toutes choses. Quand Dieu sera tout en vous, il atteindra d'un bout à l'autre avec force et douceur. Priez donc pour toutes choses. Vous ne sauriez trop prier. Si vous décidez et si vous agissez sans priere, votre propre esprit vous agitera beaucoup, vous attirera bien des contradictions, vous causera des doutes et des incertitudes très pénibles; et vous vous épuiserez à pure perte; mais, si vous êtes fidele à la priere, votre purgatoire se changera en un paradis terrestre, et vous ferez plus de bien en un jour dans la paix que vous n'en faites en un mois dans le trouble. Ne songez point à la distance des

lieux. Ceux qui sont intimement unis en Dieu se trouvent sans cesse ensemble, au lieu que ceux qui habitent la même maison sans habiter le cœur de Dieu, sont dans un éloignement infini sous un même toit.

Je suis, etc.

LETTRE CCXLIV.

Lettre de consolation.

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire m'a coûté des larmes. La douleur de votre perte se joint à la mienne; mais je crois que nous devons entrer, malgré toute notre amertume, dans le dessein de Dieu. Il a voulu récompenser celui que nous regrettons et nous détacher. Il a voulu même nous ôter un appui humain pour sa gloire, sur lequel nous comptions trop. Il est jaloux des plus dignes instruments, et il veut que nous n'attendions l'accomplissement de son ouvrage que de lui-même.

Le principal fruit que Dieu vous prépare de cette épreuve est de vous apprendre par une expérience sensible que vous n'étiez point encore détachée comme vous vous flattiez de l'être. On ne se connoît

que dans l'occasion : et l'occasion n'est donnée par la Providence que pour nous détromper de notre détachement superficiel. Dieu permit l'horrible chûte de saint Pierre pour le désabuser d'une certaine ferveur sensible et d'un courage très fragile auquel il se confioit vainement. Si vous n'aviez que la croix extérieure, quelque grande et douloureuse qu'elle soit elle ne vous détromperoit point de votre détachement : au contraire, plus la croix est accablante en soi, plus vous vous sauriez bon gré de ne vous en trouver point accablée ; ce seroit un prodigieux accroissement de confiance, et par conséquent une très dangereuse illusion. La croix n'opere la petitesse et le sentiment de notre misere qu'autant que l'intérieur nous paroît vuide et obscurci, pendant que le dehors nous ébranle. Il faut voir sa pauvreté au dedans et la supporter ; alors la pauvreté se tourne en trésor, et on a tout en n'ayant rien.

Unissons-nous de cœur à celui que nous regrettons. Il nous voit, il nous aime, il est touché de nos besoins, il prie pour nous. Il vous dit encore d'une voix secrete ce qu'il vous disoit si souvent pendant qu'il vivoit au milieu de nous : *Ne vivez que de foi ; ne comptez point sur la régularité de vos œuvres ni sur la symmétrie de vos vertus ; portez en paix la vue de vos imperfections ; abandonnez-vous à la Providence ;*

ne vous écoutez point vous-même; n'écoutez que l'esprit de grace. Voilà ce qu'il disoit; voilà ce qu'il dit encore à votre cœur. Loin de l'avoir perdu vous le trouverez plus présent, plus uni à vous, plus secourable pour votre consolation, plus efficace dans ses conseils de perfection, si vous voulez bien changer en société de pure foi la société visible où vous étiez à toute heure avec lui. Pour moi je trouve un vrai soulagement de cœur d'être très souvent en esprit avec lui.

Ménagez votre santé pour votre famille, qui a grand besoin de vous. Que le courage de la foi vous soutienne. C'est un courage qui n'a rien de haut et qui ne donne point une force sensible sur laquelle on puisse compter. On ne trouve nulle ressource en soi, et on ne manque de rien dans l'occasion. On est riche de sa pauvreté. Si on fait quelque faute contre son intention, on la tourne à profit par l'humiliation qui en revient. On retombe toujours dans son centre par l'acquiescement à tout ce qui nous dépossede de notre propre cœur. On se livre à Dieu, ne se renfermant plus en soi et n'osant plus s'y fier. Alors tout devient peu-à-peu recueillement, silence, dépendance de la grace pour chaque moment, et vie intérieure en mort perpétuelle. En cet état on ne

possede plus rien de tout ce qu'on voit; et on retrouve en Dieu, avec l'union la plus simple et la plus intime, tout ce qu'on croyoit avoir perdu.

LETTRE CCXLV.

Sur le détachement du monde.

J'AI tort, madame, puisque vous êtes sûre de m'avoir fait l'honneur de m'écrire; je suis charmé d'être confondu et de voir vos bontés. Mais votre santé trouble un peu ma joie : Dieu veuille que l'air de la campagne, un peu de promenade et un vrai repos d'esprit, vous rétablissent parfaitement! Pour moi je ne suis plus qu'un squelette qui marche et qui parle, mais qui dort et qui mange peu; mes occupations me surmontent, et je ne me couche jamais sans laisser plusieurs de mes devoirs en arriere. Un vaste diocese est un accablant fardeau à soixante-trois ans. J'ai beaucoup trop d'affaires, et vous n'en avez peut-être pas assez pour éviter l'ennui; mais la sagesse consiste à savoir s'amuser. Trompez-vous vous-même, madame; inventez des occupations qui vous raniment. Les jours sont longs quoique les années

soient courtes; il faut accourcir les jours en se traitant comme un enfant; cette enfance est une sagesse profonde. Souvenez-vous que vous ne feriez dans le plus beau monde rien de plus solide que ce que vous faites dans la langueur et dans l'obscurité de votre solitude; vous entendriez beaucoup de mauvais discours; vous verriez beaucoup de personnes importunes et méprisables avec des noms distingués; vous seriez environnée de pieges et d'exemples contagieux; vous sentiriez les traits de l'envie la plus maligne; vous éprouveriez votre propre fragilité; vous auriez bien des fautes à vous reprocher. Il est vrai que vous paroîtriez être plus dans l'abondance; mais vous n'auriez qu'un superflu très dangereux: la vanité le dépenseroit, et vous rendroit peut-être encore plus dérangée et plus embarrassée que vous ne l'êtes; vous ne songeriez sérieusement ni à Dieu, ni à vous, ni à la mort, ni à votre salut; vous seriez, comme les autres, enivrée, ensorcelée, endurcie. Ne vaut-il pas mieux demeurer un peu tristement loin du monde sous la main de Dieu, qui vous fera goûter les espérances de la religion et qui vous détachera des faux biens dont il vous dépouille? En vérité, madame, je vous donne de bon cœur les conseils que je prends pour moi-même. Le monde ne donne que des plaisirs de vanité. D'ailleurs il est

plein d'épines, de troubles, de procédés lâches, trompeurs et odieux; il faut que nous soyons bien gâtés puisque nous avons tant de peine à demeurer loin du mal. J'ai vu ici, pendant trois ou quatre ans, l'armée et une grande partie de la cour. Quoique j'aie mille sujets de me louer de leur politesse, je me sens infiniment soulagé de ne les voir plus. Pour la dépense, je me croirois riche si je n'avois à dépenser chaque année que deux mille francs comme en ma jeunesse. Secouez le joug du superflu; faites-vous riche sans argent; vous êtes dispensée de tout, et heureuse de mépriser pour l'amour de Dieu tout ce qui vous manque.

Je prendrai la liberté de vous envoyer mon nouvel ouvrage pour votre pere recteur; je l'aime et je le révere puisqu'il entre dans vos peines. Rien n'égale mon zele, mon dévouement et mon respect.

LETTRE

Écrite deux jours avant sa derniere maladie. A Cambray, le 30 décembre 1714.

Je reçois, madame, diverses lettres où l'on me presse de plus en plus de vous voir au plutôt, de m'ouvrir à vous sans réserve et de vous engager à la même ouverture. Je ne sais d'où me viennent ces lettres. Je suppose que ces personnes inconnues pour moi sont instruites à fond des graces que Dieu vous fait. Je serois ravi d'en profiter quoique je n'aie jamais eu aucune occasion de vous voir. Je me recommande même de tout mon cœur à vos prieres. Enfin je vous conjure de me faire savoir en toute simplicité tout ce que vous auriez peut-être au cœur de me dire. Il me semble que je le recevrois avec reconnoissance et vénération. Vous pouvez compter sur un secret inviolable. Pour ce qui est de vous aller voir, je ne manquerois pas de le faire si vous étiez dans mon diocese; mais vous savez mieux qu'un autre les réserves qui sont nécessaires dans toutes les communautés. Un tel voyage surprendroit tout le pays et pourroit même vous causer de l'embarras. Les lettres sont sans éclat. Je recevrai avec ingénuité,

et même, je l'ose dire, avec petitesse, tout ce que vous croirez être selon Dieu et venir de son esprit. Quoique je sois en autorité pastorale, je veux être, pour ma personne, le dernier et le plus petit des enfants de Dieu. Je suis prêt, ce me semble, à recevoir des avis et même des corrections de toutes les bonnes ames. Je ne cherche qu'à être sans jugement et sans volonté propre dans les mains de l'église notre sainte mere. Parlez donc en pleine liberté si Dieu vous donne quelque chose pour mon édification personnelle. Je voudrois être *soumis*, comme parle l'apôtre, *à toute créature humaine*, pour mourir à mon amour-propre et à mon orgueil. C'est sur les lettres de gens inconnus que je vous parle avec tant de franchise. Vous ne me connoissez point. Je ne devrois pas, selon la sagesse humaine, faire ces avances : mais j'ai oui dire que vous cherchez Dieu. En voilà assez pour un homme qui ne veut chercher que lui. C'est avec la plus grande sincérité que je vous honore, madame, et que je vous suis dévoué en notre Seigneur Jésus-Christ.

AU PERE LAMI,

BÉNÉDICTIN.

Sur la prédestination.

JE suis touché comme je le dois être, mon révérend pere, de la continuation de votre amitié. J'en connois tout le prix, et je vous assure qu'elle me sera très chere toute ma vie.

Votre ami M. P.... nous a enfin quittés. Il est fort aimable. J'ai pris la liberté de lui dire les principales vérités dont il m'a paru avoir quelque besoin : il les a très bien reçues. Dieu veuille que sa jeunesse, la vicacité de ses goûts, le succès flatteur qu'il a eu dans le monde, ses talents, et sa curiosité même sur les matieres d'érudition, ne soient pas des pieges très dangereux pour lui! Je prierai pour son avancement dans le bien, mais vos prieres seront les meilleures.

La question qui vous occupe est précisément celle qui a fait dire à saint Paul : [1] *O altitudo!* etc. Espérez-vous de pénétrer un mystere que le S. Esprit nous déclare être impénétrable? Vous avez raison de

(1) Rom. 11, v. 33.

remarquer que, quand même vous admettriez la grace la plus universelle et la moins efficace, ce mystere de la prédestination des uns et de la réprobation des autres n'en seroit pas moins incompréhensible.

Bien plus, quand même vous supposeriez qu'il n'y auroit dans tout le genre humain qu'un seul homme qui par sa pure faute se priveroit du salut au milieu des graces les plus abondantes, votre difficulté resteroit encore tout entiere pour cet homme unique. Voici le raisonnement que vous feriez : D'un côté Dieu est tout-puissant pour faire vouloir à tous les hommes tout ce qu'il veut sans blesser leur liberté ; il voit dans le trésor de ses graces de quoi persuader, de quoi sanctifier, de quoi faire persévérer, de quoi sauver tous les hommes sans aucune exception, et celui-ci en particulier ; il sait ce qu'il faut à chacun d'entre eux afin qu'il ne rejette point la grace, afin qu'il persévere, et afin que la mort le fixe éternellement dans le bien. D'un autre côté il aime tous les hommes, et veut sincèrement le salut de tous sans aucune exception. D'où vient dono qu'il réfuse à cet homme unique la grace convenable pour assurer son salut, pendant qu'il la donne par prédilection à tous les autres ? D'où vient qu'il choisit pour cet homme unique précisément une certaine grace

suffisante, qu'il prévoit qui ne le persuadera point, et dont la suffisance ne servira qu'à le rendre inexcusable et éternellement malheureux? Ainsi l'objection demeure tout entiere pour un homme qui périt comme pour cent millions qui périssent.

Cependant la religion chrétienne ne vous permet pas de douter que le grand nombre ne périsse, et que ceux qui sont sauvés ne composent le moindre nombre. Mettons donc à part pour un moment la vérité indubitable de la prédestination. Renfermons-nous dans le simple fait. C'est le petit nombre qui se sauve, c'est le grand nombre qui se damne. D'où vient que Dieu, qui voit dans ses trésors des graces pour assurer le salut de tous les hommes, n'a pas voulu donner ses graces, lui qui veut, dit-on, sincèrement les sauver tous? Il faut nécessairement avouer qu'il y a deux manieres de vouloir le salut des hommes. L'une consiste à vouloir leur rendre le salut véritablement possible, en leur donnant des secours de grace suffisante par lesquels il ne tienne qu'à eux d'assurer leur salut s'ils veulent y correspondre. L'autre consiste à vouloir assurer leur salut, en choisissant parmi les secours suffisants ceux qu'il prévoit qui les persuaderont et qui les feront persévérer. La premiere volonté est conditionnelle; la seconde est absolue.

Dieu veut de la premiere façon seulement le salut de tous les réprouvés mêmes; mais il veut par prédilection, de la seconde maniere, le salut des seuls prédestinés. En un mot il ne veut pour les uns qu'une vraie possibilité du salut, en sorte qu'il ne tienne réellement qu'à eux d'assurer leur salut s'ils le veulent; c'est une maniere très sincere, très effective, mais conditionnelle, de vouloir les sauver. A l'égard des autres il veut la certitude de leur salut, en sorte qu'il s'assure absolument qu'ils seront sauvés, et il exécute ce dessein en choisissant les graces par lesquelles il prévoit qu'ils seront persuadés, affermis et persévérants jusqu'au moment où il les enlevera, par une puissance inévitable et invincible, à l'incertitude des tentations. Voyons maintenant ce qui vous scandalise.

Dieu pouvoit se borner à donner à tous les hommes, sans en prédestiner aucun, la même grace pleinement suffisante pour tous. Il pouvoit dire en lui-même : Je donnerai ma récompense céleste à tous ceux qui par leur libre arbitre correspondront à ce secours, et je priverai de cette récompense tous ceux qui, ayant de quoi la mériter, ne voudront pas s'en rendre dignes. Dans cette supposition pourriez-vous accuser Dieu d'injustice? Il ne paroîtroit aucune inégalité, aucune prédilection, aucune préférence;

tout seroit général, effectif, proportionné au besoin et abondant de la part de Dieu. Il n'y auroit d'inégalité que de la part des hommes; toute l'inégalité viendroit de leur libre arbitre, qui, étant prévenu par la grace, pourroit coopérer ou avec elle pour le bien, ou la rendre inutile et faire le mal contre son attrait. Iriez-vous alors jusqu'à dire : Pourquoi est-ce que Dieu a donné aux hommes le libre arbitre pour pouvoir démériter s'ils le veulent et pour se pouvoir perdre en déméritant? D'où vient qu'il ne les a pas mis tous, dès le moment de leur création, dans l'heureuse nécessité de l'aimer éternellement où sont les anges et les saints du ciel? Mais qui êtes-vous pour interroger Dieu et pour entrer dans son conseil? Pouvez-vous trouver Dieu injuste parcequ'il vous a laissé dans la main de votre conseil, ayant devant vous l'eau et le feu, le bien et le mal, la vie et la mort, pour prendre celui qu'il vous plaira, en sorte que vous soyez le maître de votre vouloir pour l'un ou pour l'autre parti, et que vous ne puissiez imputer qu'à vous-même le choix que vous ferez si vous choisissez votre perte malgré l'attrait et le secours divin? [1] *Quiconque*, dit saint Augustin, *veut bien vivre en préférant le vrai bien aux biens fragiles*,

(1) De libero Arb. lib. I, cap. XIII, n. 29.

peut l'obtenir avec une si grande facilité, que le seul vouloir de la chose en fait la possession. Dès qu'on suppose la liberté donnée de Dieu, il faut conclure que rien n'est tant au pouvoir de la volonté que son propre vouloir, et c'est à ce propre vouloir que Dieu remet la décision pour notre salut ou pour notre perte. C'est pourquoi saint Augustin dit : (1) *Puisque vous êtes en votre pouvoir, ou vous ne serez point malheureux, ou, si vous l'êtes, vous le serez justement en vous conduisant vous-même avec injustice..... (2) L'homme a reçu de Dieu de pouvoir faire le bien quand il lui plaît; il a reçu aussi de lui d'être malheureux s'il ne le fait pas, et d'être heureux s'il le fait..... (3) Quand les hommes ne veulent pas être ce qu'ils ont reçu d'être s'ils le vouloient, et qui est bon en soi, ils sont coupables s'ils ne le veulent pas.... (4) Dieu a commandé de vouloir, il a donné le pouvoir, et il a permis de ne vouloir pas à condition qu'on en seroit puni..... (5) Le créateur a montré avec quelle grande facilité l'homme eût pu, s'il eût voulu, conserver ce qu'il étoit par sa premiere institution, puisque sa postérité même a pu surmonter le défaut de sa naissance..... (6) L'homme, par le secours du créateur,*

---

(1) Ibid. lib. III, cap. VI, n. 19.
(2) Ibid. c. XV, n. 43.
(3) Ibid. n. 44.
(4) Ibid. c. XVI, n. 46.
(5) Ibid. c. XX, n. 55.
(6) Ibid. n. 56.

a le pouvoir de se cultiver lui-même, d'acquérir et de posséder, à proportion de son bon desir, toutes les vertus par lesquelles il soit délivré et de la difficulté qui le tourmente et de l'ignorance qui l'aveugle.

D'un côté il est indubitable que Dieu a donné à l'homme le libre arbitre pour se perdre ou pour se sauver à son choix. D'un autre côté il n'est pas moins indubitable que Dieu a pu avec une pleine justice donner à l'homme ce libre arbitre, afin qu'il pût mériter ou démériter. Dans cette supposition du libre arbitre donné et de la grace gratuitement surajoutée, si cette grace étoit également suffisante pour tous les hommes et donnée avec une bonté générale et indifférente, personne ne pourroit se plaindre. Ceux qui seroient sauvés le seroient par le secours de la grace et par miséricorde. Ceux qui périroient devroient s'imputer leur perte, et n'en accuser que leur mauvais vouloir qu'il ne tenoit qu'à eux de rendre bon. En cet état des choses Dieu seroit pleinement justifié, puisqu'il auroit montré une bonté effective et égale à tous, qu'il n'auroit pas tenu à la suffisance de son secours que tous ne fussent également sauvés, et qu'il n'auroit tenu qu'à eux de l'être tous. Qu'est-ce donc qui souleve le cœur de l'homme à la vue de la prédestination des uns au-dessus des

autres? C'est que le cœur jaloux de l'homme envieux supporte impatiemment de voir quelqu'un préféré à soi.

Mais la bonté spéciale de prédilection pour les uns ne diminue en rien la bonté générale pour tous les autres. La surabondance de secours pour les élus ne diminue en rien le secours très suffisant que tous les autres reçoivent. L'argent donné par profusion à quelques ouvriers par le maître n'empêche pas que l'argent donné moins largement mais très suffisamment aux autres ne soit à leur égard une exacte justice et même une grande libéralité. Si le pere de famille n'étoit que juste ou également libéral, vous n'auriez rien à dire. Vous murmurez donc, non parcequ'il vous refuse les secours très suffisants dont vous avez besoin pour vous sauver, mais parcequ'il ne vous donne peut-être pas autant de surabondance de secours qu'il en donne à d'autres. Quoi! vous vous plaignez parcequ'étant très bon pour vous, il est encore meilleur pour d'autres!

1°. Direz-vous qu'il ne veut point votre salut avec sincérité, puisqu'il est tout-puissant pour l'assurer et qu'il ne l'assure pourtant pas par la grace qu'il voit propre à l'assurer? Ne voyez-vous pas que c'est vouloir très suffisamment votre salut que de le mettre

dans la main de votre propre conseil et à la pure discrétion de votre volonté prévenue et aidée de son secours? Si vous périssez c'est vous seul qui voudrez périr malgré la grace qui vous fortifie, qui vous attire, qui met le salut dans votre main; c'est vous seul qui refuserez le salut laissé à votre propre volonté; c'est vous qui, le tenant dans votre main, le rejetterez par un choix très libre. Dieu de sa part ne fait que vouloir sincèrement votre salut, que vous le rendre pleinement possible, que vous en laisser, pour ainsi dire, absolument le maître, et que le consigner dans vos mains par la grace très suffisante. [1] *O Israël! votre perte vient de vous seul*, et Dieu est victorieux dans son jugement. Il est vrai qu'il auroit pu vous mettre d'abord dans la patrie céleste sans vous faire passer par l'épreuve du pélerinage, vous couronner sans combat, vous récompenser sans mérite, et vous mettre d'abord dans la nécessité de l'aimer où sont les bienheureux: mais il a voulu que vous méritassiez pour vous récompenser, et c'est en vue du mérite qu'il vous a donné le libre arbitre. Il est vrai aussi qu'il auroit pu vous donner une grace si persuasive pour vous qu'elle auroit assuré votre persuasion et votre salut: mais oseriez-vous dire qu'il est

(1) Osée, 13.

injuste quand il ne vous donne que la pleine possibilité de votre salut et qu'il n'y ajoute pas la certitude? N'est-ce pas assez qu'il le laisse entre vos mains en vous donnant toute la force nécessaire pour l'assurer? Voulez-vous que Dieu cesse d'être bon pour vous parcequ'il est peut-être encore meilleur pour un autre? La surabondance de bonté pour un autre anéantit-elle la justice exacte, la bonté gratuite et libérale qu'il a pour vous, et le secours très suffisant dont il vous prévient?

2°. Mais, dites-vous, Dieu prévoit que je ne ferai aucun usage de ce secours très suffisant; pourquoi ne m'en donnera-t-il pas, comme à mon voisin, un autre auquel il prévoit que je correspondrai? 1°. La prescience de Dieu n'influe en rien dans votre volonté; cette prescience, selon la comparaison de saint Augustin, (1) *ne fait rien à notre vouloir futur, comme mon souvenir ne fait rien aux choses passées.* 2°. Vous prouvez très bien que Dieu aime peut-être votre voisin encore plus que vous; mais vous ne prouvez nullement qu'il ne vous aime point avec une bonté très libérale : au contraire vous devez avouer de bonne foi que Dieu aimant votre voisin encore plus que vous, il vous comble néanmoins de

(1) De libero Arbitrio.

preuves effectives et très suffisantes de son amour jusqu'à vous offrir votre salut. Oseriez-vous dire qu'il ne vous aime point parcequ'il aime peut-être un autre homme encore plus que vous? N'est-il pas libre, en aimant sincèrement tous les hommes et en les prévenant tous par une grace très abondante, d'aimer et de secourir avec prédilection et surabondance un certain nombre d'hommes choisis? Voulez-vous vous servir de la surabondance donnée au petit nombre pour lui faire la loi par rapport au grand?

3°. J'avoue, direz-vous, que cette prédilection n'empêche pas que Dieu ne soit rigoureusement juste; mais elle empêche qu'il ne soit parfaitement bon et bienfaisant pour tous les hommes. Voici mes réponses. J'avoue qu'il pourroit exercer une bonté plus étendue et plus efficace au dehors, en ce qu'il pourroit ou créer d'abord tous les hommes dans la félicité céleste et dans l'impuissance de pécher, ou du moins donner à tous les hommes, sans distinction ni préférence, tout ce qu'il donne au petit nombre de ses élus pour assurer leur salut. Mais il ne devoit cette surabondance de grace à aucun d'entre eux : il la donne par surabondance purement gratuite à ceux qui la reçoivent, et ne laisse pas de combler de ses libéralités, quoique moindres, tous les

autres qui reçoivent, sans le mériter, des dons très suffisants pour leur félicité éternelle. Il est vrai qu'on ne sauroit fixer les dons de Dieu à aucun degré précis et borné, qu'on ne puisse dire aussitôt qu'il auroit pu les pousser encore plus loin à l'infini. Mais dès qu'il donne selon une certaine mesure bornée à sa créature les effets de sa bonté infinie, on doit reconnoître qu'il a ajouté à la plus exacte justice une libéralité digne de lui. La borne des bienfaits ni même leur inégalité n'empêchent pas qu'il ne soit très suffisamment bienfaisant et libéral pour tous.

4°. Vous direz : Que m'importe que la concupiscence qui me sollicite au mal ne me prévienne point inévitablement et ne me détermine pas invinciblement à pécher, s'il est vrai néanmoins que je pécherai, que Dieu le prévoit, qu'il peut l'empêcher, et qu'il me laisse courir à ma perte sans m'arrêter? Je réponds que ce raisonnement prouve que Dieu pourroit vouloir votre salut d'une volonté encore plus spéciale et plus forte; qu'il pourroit vous aimer encore plus qu'il ne vous aime; qu'il pourroit vous donner des secours au-delà même de toute suffisance parfaite; qu'en un mot il pourroit ne se contenter pas de laisser votre salut très possible dans la main de votre propre volonté, et qu'il pourroit de plus

s'assurer par sa prescience des moyens de vous le faire certainement vouloir : mais ce raisonnement ne prouve pas que Dieu ne vous aime point d'un amour très effectif, et qu'il ne veut pas très sincèrement votre salut qu'il a soin de vous rendre très possible par un secours très suffisant. Vous courez à votre perte malgré Dieu. Il est vrai qu'il vous laisse libre; mais il emploie des secours très suffisants pour vous retenir. C'est vous seul qui foulez ses graces aux pieds pour vous jeter dans le précipice malgré lui en résistant à son attrait.

5°. Vous direz : Qu'ai-je fait à Dieu pour n'avoir que la grace suffisante dont je ne me servirai point, et pour n'avoir pas cette autre grace dont je me servirois avec certitude? Et mon voisin qu'a-t-il fait à Dieu pour avoir cette grace dont il se servira certainement pour son salut, et pour n'être pas réduit à cette autre grace qui ne serviroit qu'à le rendre coupable comme moi? Je réponds, 1°. Qu'il ne tient qu'à vous de faire autant avec cette grace, très parfaitement suffisante, que votre voisin avec cette autre grace avec laquelle il se sauve. La prescience que Dieu a de votre résistance à cette grace n'empêche pas sa pleine suffisance. La grace de votre voisin et la vôtre sont toutes deux précisément de même nature. Elles ont toutes deux une parfaite suffisance;

comme saint Augustin le suppose. [1] *Quand on dit que la grace nommée efficace est plus abondante que celle qui est nommée suffisante, ce n'est pas qu'elle soit d'une autre nature, ni même qu'elle soit toujours donnée à un plus haut degré. Elle n'est dite plus grande qu'à cause qu'elle est jointe à la prescience qui assure Dieu de l'effet qu'elle produira. L'efficace n'est telle que de fait; la suffisante est réellement en soi aussi suffisante que l'efficace, si vous voulez y consentir comme votre voisin y consent. Toute la différence qu'il y a entre elles, est que Dieu prévoit que l'une persuadera votre voisin, et que l'autre, pouvant aussi pleinement vous persuader, ne vous persuadera point, par la pure faute de votre libre arbitre. Mais cette prescience ne fait rien ni pour rendre une grace inégale à l'autre en degré, ni pour indisposer votre volonté en comparaison de celle de votre voisin.* Ainsi tout se réduit, dans le cas supposé par le saint docteur, au mauvais usage qu'il vous plaît de faire de votre libre arbitre malgré l'égalité du secours divin, pendant que votre voisin se détermine librement à y correspondre. Je réponds, 2°. Qu'en vain vous chercherez la raison de la prédilection de Dieu dans la volonté de deux hommes, puisque cette

(1) De Civit. Dei, lib. XII, cap. VI.

prédilection est purement gratuite. Elle précede tout mérite; elle ne présuppose aucun bien dans l'homme, car c'est elle qui donne tout à l'homme en le prévenant. [1] *Vous ne m'avez pas choisi*, dit Jésus-Christ, *mais c'est moi qui vous ai choisis.* Il ne trouve rien; c'est lui qui fait tout ce qu'il veut trouver. Il se complaît, non dans ce qu'il trouve, mais dans ce qu'il lui plaît de faire et de donner gratuitement. O profondeur! etc. *O altitudo! etc.* Les hommes ne peuvent rien choisir prudemment qu'autant qu'ils sont déterminés par une raison de vouloir, c'est-à-dire par un bien qui leur paroît plus grand d'un côté que celui que l'autre côté leur présente. Mais Dieu est libre d'une liberté bien plus haute. Il n'a besoin d'aucune raison qui le détermine, parcequ'il met la raison du côté de son choix, et qu'il porte le bien de quelque côté qu'il se tourne. Il ne choisit pas un homme parcequ'il le trouve bon; mais il le fait bon parcequ'il le choisit; et c'est son choix qui porte dans cet homme ce qui le rend digne d'être choisi.

6°. Vous direz que ces réponses sont dures et hautaines, qu'elles ne sont point proportionnées à la délicatesse des hommes, et qu'elles consternent le

(1) Jean, 15, v. 16.

cœur humain. J'avoue qu'elles sont dures à la nature dépravée par l'amour-propre. Ce qui est hautain est déplacé et odieux dans toute créature; mais il est naturel et en sa place quand c'est le créateur qui joint la hauteur avec la bonté libérale en donnant la loi à sa créature. J'avoue que ces réponses sont hautaines à toute hauteur superbe qui raisonne avec Dieu. J'avoue qu'elles irritent tout homme qui ose examiner la religion pour entrer en marché avec son souverain maître, et qui ne veut lui engager sa liberté qu'à des conditions sûres et commodes. J'avoue que, jusqu'à ce que l'homme soit dépossédé de lui-même par un amour supérieur à l'amour-propre, ces vérités l'accablent et le mettent dans une espece de désespoir. Il veut entrer en jugement avec Dieu. Il ne se contente pas que Dieu lui vienne mettre son royaume céleste et éternel dans les mains, sans le lui devoir, afin qu'il n'ait qu'à vouloir pour le posséder: il veut encore que Dieu l'assure de vaincre sa mauvaise volonté pour le rendre bienheureux; autrement il rejette tous les dons très abondants de son créateur. Que diroit-il si on vouloit le réduire à croire, comme les prétendus disciples de saint Augustin se l'imaginent, que Dieu laisse les trois quarts et demi du genre humain livrés à une délectation inévitable et invincible pour le mal, qu'il est néces-

saire qu'ils suivent, parceque Dieu ne leur donne aucun secours intérieur pour vouloir le bien commandé? Que diroit-il si on venoit lui soutenir qu'il sera peut-être damné éternellement après quatre-vingts ans de vie pieuse et sans tache, parceque Dieu lui refusera peut-être tout-à-coup dans ce dernier moment le secours *quo*, c'est-à-dire, selon eux, un secours de grace intérieure qui est inévitable et invincible pour la persévérance finale, et sans lequel il lui sera aussi impossible de persévérer qu'il est impossible de [1] *naviger sans navire, de parler sans voix, de marcher sans pieds et de voir sans lumiere?* Voilà ce qui doit faire horreur, moins pour l'intérêt de l'homme, qui n'est qu'une vile créature, que pour l'honneur de Dieu, qui est trop juste pour commander rien d'impossible et pour punir éternellement l'homme quand il ne fait pas sans grace les actes surnaturels auxquels la seule nature ne peut jamais atteindre. Mais pour les hommes qui périssent parcequ'ils [2] *méprisent la miséricorde* de Dieu *dans ses dons* très effectifs et très suffisants par rapport à la persévérance et au salut; mais pour les hommes qui, par le choix entièrement libre de leur volonté,

(1) De Gest. Pelag. cap. I, n. 13.

(2) S. Aug. l. de Spir. et Littera, c. XXXIII.

malgré le secours abondant de la grace, foulent aux pieds le salut que Dieu leur avoit mis dans les mains; mais pour les hommes qui n'ont rien tant au pouvoir de leur propre volonté que leur propre vouloir, quand ils sont aidés par cette grace; il faut qu'ils s'humilient, et qu'ils confessent que s'ils périssent c'est malgré Dieu, qui dit : (1) *Qu'ai-je dû faire à ma vigne que je n'aie pas fait?* Il a donné, comme saint Augustin le suppose, la même grace à deux hommes également disposés en tout. L'un demeure fidele par son libre arbitre très suffisamment secouru; l'autre tombe par ce même libre arbitre malgré le même secours. Tout est égal du côté de la grace intérieure et des forces de ces deux hommes. En ce cas supposé par saint Augustin, l'homme qui tombe et qui périt éternellement ne peut s'en prendre qu'au seul libre arbitre que Dieu ne nous avoit donné que pour le mérite. Voilà les principes fondamentaux sur lesquels saint Augustin a justifié Dieu contre l'impiété des manichéens, et que nul chrétien ne peut ébranler. Mais pour le conseil profond et impénétrable par lequel il a voulu ajouter à sa volonté sincere en faveur de tous les *appelés* une volonté spéciale en faveur des *élus*, et ajouter au secours

(1) Isaïe, 3.

très suffisant, qui est général, un secours de certitude préparé par sa prescience en faveur des seuls prédestinés, c'est sur quoi il faut l'adorer et se taire.

7°. Vous me direz encore que si c'est une vérité elle est une de celles que les hommes ne peuvent porter. Que s'ensuit-il de là? Qu'elle est une des dernieres qu'on doit dire aux catéchumenes ou aux chrétiens ignorants, imparfaits et pleins des faux préjugés de l'amour-propre, qu'il faut instruire peu-à-peu comme on instruisoit les catéchumenes de l'antiquité. Que s'ensuit-il de là? Qu'il faut au moins adoucir cette vérité par toutes les réflexions les plus consolantes sur la fidélité de Dieu, qui ne demande jamais de nous que ce que nous avons déja reçu de lui, qui donne à tout homme [1] *et une volonté libre et un très suffisant pouvoir* pour parvenir à sa derniere fin; qui nous donne de quoi [2] *chercher pieusement* quand nous n'avons pas encore trouvé; qui [3] *ne refuse à personne de connoître pour son bien ce quil ignoroit pour son dommage;* [4] *qui aide l'homme par sa grace afin que le commandement ne soit pas fait sans raisonnement à sa volonté;* enfin

(1) De lib. Arbitr. lib. III, cap. XVI.

(2) Ibid. c. XXII.

(3) Ibid. c. XIX.

(4) Lib. de Grat. et de lib. Arbit. c. XVIII.

qui [1] *n'abandonne personne sans en avoir été auparavant abandonné.* Que si l'homme, aveuglé par son amour-propre, se sent irrité contre le conseil impénétrable de Dieu, que la foi chrétienne nous présente lors même que nous avons soin de l'adoucir, à l'exemple de saint Augustin, par tant de vérités consolantes; que sera-ce quand les faux disciples de saint Augustin ajouteront à ce conseil si effrayant les faux dogmes d'une grace donnée à un si petit nombre d'hommes, et d'une concupiscence inévitable et invincible qu'il est nécessaire que tout le reste du genre humain suive dans tous ses actes?

8°. Je viens à votre conclusion: *Je ne me calme sur cela*, dites-vous, *qu'en me souvenant que Dieu est l'être infiniment parfait; qu'un tel être ne peut rien faire que de parfaitement juste; et qu'ainsi, quand les hommes lui attribuent quelque conduite qui ne s'ajuste pas à cette idée, c'est qu'ils ne connoissent sa conduite qu'en partie, c'est qu'ils ne la regardent que d'un côté, et qu'ils ne voient pas tout son plan, dont la vue parfaite dissiperoit toutes les contradictions.* Tenez-vous-en là, mon révérend pere. Les esprits foibles et bornés des hommes ne sauroient embrasser toute l'étendue du plan de Dieu. Ils ne le voient que par

(1) Serm. 88 de Temp.

petits morceaux détachés sans en pouvoir comprendre tous les rapports. Ils n'en jugent que par une sagesse intéressée et rétrécie dans les bornes d'un amour-propre qui décide de tout par rapport à soi, et qui n'est capable de souffrir que ce qui le flatte. Les hommes malades de cet amour-propre ne savent approuver que ce qui leur convient, ni blâmer que ce qui choque leur délicatesse. Ils sont eux-mêmes leur propre regle et n'en peuvent supporter aucune autre. Le *moi* flatté ou piqué est la raison décisive de tout dans leur cœur.

Vous allez plus loin, Dieu merci, et vous ajoutez ces paroles qui m'édifient au-delà de toute expression : *Je vous avoue que, de quelque maniere que Dieu ait décidé de mon sort, je me sens par sa miséricorde dans la disposition de ne vouloir pour rien du monde me départir de son service et de son amour, quoique je ne sois guere content ni de ce service ni de cet amour.* La controverse que vous avez si bien soutenue contre le pere Malebranche vous engage à être dans ce sentiment. Mais je suis persuadé que l'esprit de grace vous y engage bien plus fortement. A Dieu ne plaise qu'on affoiblisse jamais par aucune voie indirecte l'exercice de l'espérance, nécessaire en tout état de la plus haute perfection! Ce seroit une illusion que j'ai toujours eu intention de rejeter,

et que je condamnerai toute ma vie avec le zele le plus sincere. Vous connoissez à fond mes sentiments là-dessus, et je crois n'avoir pas besoin de vous en renouveler une explication. Il ne s'agit ici que de la nature de la charité, qui, loin d'exclure l'espérance, en commande les actes en toute occasion. Voici les réflexions que je fais conformément à vos paroles.

1°. Si on demande à ceux qui paroissent penser autrement que vous s'ils voudroient se *départir* du *service* et de *l'amour* de Dieu, en cas qu'ils sussent par une révélation certaine et extraordinaire que Dieu, prévoyant qu'ils ne persévéreroient pas jusqu'à la fin par leur pure faute, a décidé de leur sort et ne les a pas prédestinés, que répondroient-ils? Voudroient-ils en ce cas se révolter contre Dieu, comme les démons, et dire, Puisque nous n'aurons point son bonheur céleste, nous nous *départons* de son *service* et de son *amour?* Pour moi je suis persuadé qu'ils auroient horreur de prendre un tel parti et même de tenir un si monstrueux langage. Il est donc vrai que dans le fond de leurs cœurs ils pensent d'une maniere confuse et enveloppée, comme vous pensez d'une façon plus distincte et plus explicite.

2°. Plus les ames sont fideles à Dieu, plus on voit que Dieu les éprouve et qu'elles augmentent en humilité. Plus une ame est humble, moins elle est

contente de *l'amour* qu'elle a pour Dieu et du *service* qu'elle lui rend. Plus une ame est éprouvée, plus elle est, pendant le trouble de la tentation, dans un obscurcissement où elle ne trouve plus en elle ni vertu, ni *amour* ni *service* de Dieu. En cet état si elle ne tenoit à *l'amour* de Dieu et à son *service* qu'autant qu'elle compteroit sur sa prédestination, elle courroit grand risque de se *départir du service et de l'amour* de Dieu. Ce qui la soutient le plus dans l'extrémité de l'épreuve est de dire comme vous : *De quelque maniere que Dieu ait décidé de mon sort..... je ne veux pour rien du monde me départir de son service et de son amour.* Voilà dans la pratique ce qui calme l'orage. Voilà ce qui n'introduit nullement le désespoir, mais qui au contraire en dissipe la tentation. Voilà ce qui nourrit une secrete et infinie espérance, qui est alors toute concentrée au fond du cœur. Voilà le sentiment d'une ame prédestinée. C'est par là qu'on impose silence au tentateur. On ne s'écoute plus soi-même; on n'écoute plus que l'amour, et on aime de plus en plus. Voilà ce qui fait passer du trouble de l'épreuve à la paix la plus simple où une ame dit, *Le bien-aimé est à moi et je suis à lui;* ce qui renferme sans doute la pleine confiance de l'époux et la plus haute espérance de

le posséder à jamais. Alors une ame ne veût plus que Dieu seul : *De Deo Deum sperare*, dit S. Augustin.

3°. Cette paix, qui est un petit commencement de celle des saints de la Jérusalem d'en haut, ne s'acquiert point par des raisonnements philosophiques sur la prescience de Dieu, sur l'ordre de ses décrets, sur la nature de ses secours intérieurs, sur les divers systêmes des écoles touchant la grace. Saint Paul nous apprend que, [1] *comme le monde n'a point connu Dieu dans sa sagesse par la sagesse qui est en eux, il a plu à Dieu de sauver les fideles par la folie de la prédication.* Notre mal ne consiste que dans la passion que nous avons pour raisonner. C'est notre sagesse intempérante et éloignée de toute sobriété, laquelle nous travaille comme une fievre ardente qui met en délire. C'est la vaine curiosité d'un esprit qui veut toujours tenter l'impossible, et ne peut ni sortir de son ignorance, ni la supporter humblement en paix. C'est ce mésaise et cette rêverie de malade que nous n'avons pas honte d'appeler une noble recherche de la vérité. Voulons-nous comprendre les jugements incompréhensibles? Espérons-nous de pénétrer les voies impénétrables? L'homme prétend,

---

(1) I Cor. 1, v. 21.

à force de raisonner, se guérir d'un mal qui est l'intempérie du raisonnement même : c'est en arrêtant notre raisonnement téméraire que nous guérirons notre raison. Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie cette sagesse vaine et inquiete ? La sagesse qui n'est point folle est celle qui ne présume point d'être sage, et qui est contente de s'abandonner au conseil de Dieu sur toutes les vérités auxquelles elle ne peut atteindre. O qu'il y a de consolation à savoir qu'en ce genre on ne sait et on ne peut rien savoir ! O qu'on est bien quand on demeure les yeux fermés dans les bras de Dieu, en s'attachant à lui sans mesure ! O la merveilleuse science que celle de l'amour qui ne voit et qui ne veut voir que la bonté infinie de Dieu avec notre infinie impuissance et indignité ! La paix se trouve, non dans un éclaircissement qui est impossible en cette vie, mais dans une amoureuse acceptation des ténebres et de l'incertitude où il faut achever d'aimer et de servir Dieu ici-bas, sans savoir s'il nous jugera dignes de sa miséricorde éternelle. La paix se trouve, non en se troublant, en s'inquiétant et en se tentant soi-même de désespoir, mais en aimant Dieu et en méritant par là son amour. La paix se trouve, non dans une philosophie seche, vaine, discoureuse,

qui court sans cesse après une ombre fugitive; et qui veut à contre-temps se donner des sûretés où il n'y en a aucune, mais dans un amour de préférence de Dieu à nous, et dans une confiance en sa bonté qui répond sans subtilité à toutes les tentations les plus subtiles dans la pratique. La paix se trouve, non dans les raisonnements abstraits, mais dans l'oraison simple; non dans les recherches spéculatives, mais dans les vertus réelles et journalieres; non en s'écoutant, mais en se faisant taire; non en se flattant de pénétrer le conseil de Dieu, mais en consentant de ne le pénétrer jamais, et en se bornant à aimer malgré l'incertitude de notre béatitude qu'on ne cesse jamais d'espérer.

Je suis de plus en plus, mon révérend pere, tout à vous avec tendresse et vénération.

AUTRE LETTRE

AU PERE LAMI,

BÉNÉDICTIN.

Sur la prédestination.

L'ÉTAT de votre santé m'alarme, mon cher pere: je bénis Dieu de ce qu'il vous en détache; mais je suis affligé de vous savoir dans la douleur, et je crains les suites de cet état. Faites-moi mander simplement de vos nouvelles sans vous donner la peine d'écrire vous-même.

Pour la question qui vous occupe, il n'y a aucune réelle diversité de sentiment entre nous: vous m'accordez tout ce que je demande, et je rejette tout ce que vous ne m'accordez pas. En voici la preuve.

D'abord vous rapportez ces paroles qui sont de moi : « Pourquoi il ne me donne que la pleine pos-« sibilité du salut et qu'il n'y ajoute pas la certitude; « pourquoi, prévoyant que je ne ferai aucun usage « des secours très suffisants, il ne m'en donne pas « d'autres auxquels je correspondrois; pourquoi il « n'a pas été également bienfaisant envers tous les « hommes; pourquoi, me donnant de vraies marques

« de son amour, il ne m'a pas aimé autant que plu-
« sieurs autres ». Ensuite vous ajoutez : « Non,
« monseigneur, rien de tout cela ne fait ni le sujet
« de mes peines ni celui de mes recherches. Je ne
« vois rien que de juste en tout cela, etc. ». Vous
allez jusqu'à dire : « Je vous avoue que je ne trouve
« rien là de si surprenant qu'il faille adorer et se
« taire; et je ne vous dirai jamais que ce soit là une
« vérité que les hommes ne puissent porter, s'il est
« vrai que le reste des hommes ait des graces très
« suffisantes pour persévérer et pour se sauver.....
« En voilà plus qu'il n'en faut pour justifier la justice
« et la bonté de Dieu ».

Voilà précisément tout ce que je demande. Je veux seulement une prédilection purement gratuite, qui prévienne tous les mérites, et qui les prépare pour assurer le salut de certains hommes, pendant que Dieu se contente de donner aux autres la pleine possibilité du salut par des secours très suffisants pour y parvenir. La prédestination n'est autre chose que cette prédilection antécédente à tout mérite, laquelle prépare les mérites mêmes comme des moyens très certains pour arriver à la délivrance ou gloire céleste. [1] *Praeparatio beneficiorum Dei, quibus*

(1) S. August. de bono persever. c. XIV.

certissimè liberantur quicumque liberantur. Cette prédilection ou surabondance de bonne volonté pour les uns ne diminue ni n'affoiblit en rien pour les autres l'amour sincere de leur salut, la pleine possibilité de ce salut pour eux et la parfaite suffisance des secours qui leur sont donnés pour y parvenir. Voilà le systême sur lequel vous dites : *Rien de tout cela ne fait le sujet de mes peines.... Je ne vois rien que de juste en tout cela.... Je ne trouve rien de si surprenant....* C'est là néanmoins tout ce que je demande; et je ne crois pas que vous puissiez trouver dans mes paroles un seul mot qui aille au-delà de ce systême. Que si par hasard il m'étoit échappé, contre mon intention, quelque terme qui parût aller plus loin, il faudroit le corriger pour le réduire à ces bornes précises. Encore une fois, tout se réduit à dire que Dieu aimant très sincèrement tous les hommes et voulant d'une volonté très véritable leur salut, il veut néanmoins, par une prédilection ou volonté plus spéciale, le salut de tous les hommes choisis. Tout se réduit à dire que, donnant aux uns des secours très suffisants afin qu'ils aient la pleine possibilité du salut et qu'ils soient sauvés s'ils le veulent être, il va pour les autres jusqu'à leur préparer des moyens de persuasion et de persévérance jusqu'à la fin, en sorte qu'ils veulent très certainement

tout ce qu'il faut pour être sauvés. Voilà toute la doctrine de saint Augustin. Voilà, selon ce pere, le secours *quo* qu'Adam n'avoit point reçu pour persévérer jusqu'à la fin de son temps d'épreuve, et qui est donné, dans l'état présent,[1] *à ceux qui sont prédestinés au royaume de Dieu.* (*Haec de his loquor*, dit le saint docteur, *qui praedestinati sunt in regnum Dei*). Cette prédestination est la grace qui *mene inévitablement et invinciblement la volonté de l'homme* à la fin. C'est *la grace par laquelle nous sommes prédestinés* (*gratia quâ praedestinati sumus*). D'où vient qu'elle nous conduit *inévitablement et invinciblement* à notre fin? Saint Augustin en rend la raison par la prescience divine : *Quia Deus non fallitur nec vincitur.* Cette grace n'est pas la grace intérieure actuelle, qui est donnée *ad singulos actus*, à tous les hommes que Dieu aide. C'est une grace spéciale qui est réservée *aux seuls prédestinés au royaume de Dieu.* (*Haec de his loquor, qui praedestinati sunt in regnum Dei*). Entendez de la grace intérieure et actuelle ce qui est dit ici de cette grace, vous en dites tout ce qu'ont dit Luther et Calvin; car vous établissez une grace si nécessitante, que la nécessité en est inévitable et invincible au libre arbitre. De plus vous n'accordez

(1) De Cor. et Grat. c. XIII, n. 39.

cette grâce qu'aux *prédestinés au royaume de Dieu*. Voilà ce que vous ne pouvez vous dispenser de dire, selon le texte de saint Augustin, du secours *quo*, si vous le prenez pour la grace intérieure et actuelle. Mais entendez de la prédestination ce que saint Augustin dit du secours *quo*; tout est applani. Alors il est vrai de dire que la prescience de Dieu ne peut être trompée, et que la préparation des moyens de délivrance très certaine, qu'il donne aux seuls élus, ne peut être ni vaincue ni frustrée de son effet. *Non fallitur, non vincitur Deus*. Voilà l'unique but que saint Augustin s'est proposé dans les quatre principaux livres contre les demi-pélagiens qui nioient la prédestination. Dès que vous admettrez la prédilection purement gratuite des uns, sans préjudice de l'amour sincere et effectif pour tous les autres, vous admettrez tout ce que saint Augustin a soutenu dans cette controverse. A Dieu ne plaise que je veuille jamais aller plus loin !

Pour la réprobation on peut la considérer en deux manieres. 1°. On peut la considérer comme purement négative, c'est-à-dire comme une pure et simple non-prédestination. 2°. On peut la regarder comme positive et absolue, c'est-à-dire comme une positive condamnation et comme une absolue exclusion de la gloire céleste. Suivant la premiere notion

il est évident que la réprobation de tous les hommes qui sont *appelés* sans être *élus* précede tout démérite. En voici la preuve tirée de l'aveu même que vous me faites. Vous avouez une prédilection purement gratuite, et un décret que cette prédilection forme en faveur d'un certain nombre d'hommes. Or il est visible que la totalité des hommes ne peut pas être comprise dans ce décret spécial, que cette prédilection ne peut pas embrasser tout le genre humain. La prédilection ne seroit plus une prédilection, mais elle seroit un amour général si elle s'étendoit généralement sur tous les hommes. La volonté spéciale seroit confondue avec la volonté générale. L'élection n'auroit rien de plus particulier que la simple vocation. En un mot il n'y auroit plus de vocation *secundùm propositum*, comme parle saint Augustin après saint Paul, supposé que tous les *appelés* fussent indifféremment compris dans le décret de l'*élection*. En ce cas il n'y auroit qu'une volonté égale et indifférente de Dieu pour sauver tous les hommes; en sorte qu'ils ne seroient distingués que par le démérite des uns et par le mérite des autres. Ce seroit rejeter toute prédestination comme les demi-pélagiens, et nier un dogme que saint Augustin tire de saint Paul, en assurant qu'il est fondé sur une tradition prophétique et apostolique.

Il est vrai que quand saint Augustin parle à Simplicien de l'élection, en tant qu'elle est la récompense du mérite, il dit que [1] *l'élection ne précede point la justification, mais que la justification précede l'élection, parceque personne n'est élu qu'autant qu'il est déja différent de celui qui est rejeté.* Il est vrai qu'il ajoute qu'il ne voit pas comment cette élection peut être faite *avant la création du monde si ce n'est par la prescience.* Il est vrai que saint Prosper a parlé à-peu-près de même, et qu'il veut que la prescience des volontés futures des hommes ait dirigé l'élection divine. Mais il y a une grande différence entre l'élection qui sépare ceux qui méritent d'avec ceux qui déméritent, et la prédestination qui, précédant tout mérite, prépare les mérites mêmes afin qu'ils assurent la délivrance ou la gloire céleste. Pour cette prédestination saint Augustin dit sans cesse qu'on ne peut trouver aucune raison de la part des mérites ou des démérites des hommes. C'est sur cette prédilection purement gratuite qu'il s'écrie après l'apôtre : *O profondeur, etc.* C'est là-dessus qu'il cite les exemples des enfants auxquels Dieu procure le baptême ou ne veut pas le procurer, [2] *Deo volente.* C'est là-dessus

(1) Lib. I. ad Simplic. Quæst. n. 2.

(2) Epist. 107, ad Vitalem, de corrept. et grat. c. VIII.

qu'il propose aussi les exemples des hommes que Dieu se hâte d'enlever quand ils sont justes, pour prévenir leur *chûte prochaine*, (*imminentem lapsum;*) ou qu'il laisse à la fragilité de leur libre arbitre lorsqu'il prévoit qu'ils tomberont. Ces exemples, comme il le remarque, sont décisifs et montrent une prédilection indépendante de tout mérite ou démérite futur. Voilà ce qui fait dire à saint Augustin en parlant de tous les justes non prédestinés : [1] *Ils n'ont jamais été tirés de la masse de perdition... Ils n'étoient pas d'entre nous, etc.* Toutes ces expressions ne signifient pas que ces hommes ne sont pas réellement justes pour un temps, car saint Augustin assure que dans ce temps-là ils sont tellement justes, que s'ils mouroient en cet état ils recevroient sans doute la gloire céleste comme la récompense de leur justice. Ces expressions signifient donc, non pas qu'ils ne sont point tirés de la masse des enfants d'Adam, condamnés à l'enfer pour le péché originel, mais seulement qu'ils ne sont point tirés de la masse générale de ceux qui, faute de prédestination, ne parviendront point à la gloire céleste quoiqu'ils aient des secours très suffisants pour y arriver s'ils le veulent. Tout se réduit à dire que les *appelés ne sont pas élus*, et

(1) De corrept. et grat. c. VII. De bono persever. c. VIII.

qu'il n'y a que les seuls prédestinés qui entrent dans le décret de la prédestination. Ce n'est pas que les autres n'aient pas en leur faveur une volonté très sincere et très effective de Dieu, qui leur donne par des secours très suffisants la pleine possibilité du salut; mais ils n'ont pas en leur faveur cette volonté spéciale et prédestinante qui prépare avec certitude les moyens de la délivrance des autres. En un mot, ces expressions signifient seulement que les hommes *appelés* sans être *élus* sont dans une espece de réprobation purement négative en ce qu'ils ne sont pas prédestinés. Mais comme cette prédestination ne prépare les moyens que par la simple prescience, et que la certitude de ces moyens vient, non de leur nature nécessitante, mais de l'infaillibilité avec laquelle Dieu prévoit que ces moyens feront vouloir le bien aux hommes, il s'ensuit que ces hommes, en correspondant librement à ces graces, [1] *rendront leur élection certaine;* parcequ'en effet leur élection, quoique très infailliblement préparée par la prescience divine, ne s'accomplit en la façon prévue que par leur très libre consentement. Il s'ensuit aussi que les *appelés*, nonobstant leur réprobation purement négative, c'est-à-dire quoiqu'ils soient non-

(1) II Pet. 1, 10.

prédestinés, ont le salut néanmoins entièrement dans les mains de leur conseil; en sorte que leur non-prédestination ne diminue en rien leur plein pouvoir d'être sauvés, et qu'ils ne sont exclus du salut que par le seul refus de leur libre arbitre que Dieu prévoit simplement.

Pour la réprobation positive, elle est un juste jugement de condamnation que Dieu ne prononce jamais que sur les démérites de l'homme qui a rejeté librement le salut quoiqu'il fût dans ses mains. En ce sens la réprobation est uniquement fondée sur la prescience des démérites. Dieu ne condamne jamais, comme dit saint Augustin, les hommes qu'à cause qu'il *ne leur a pas ôté le libre arbitre pour le bon et le mauvais usage duquel ils sont très justement jugés*. Il condamne ceux [1] *qui se fraudent eux-mêmes du grand et souverain bien*. Il tourne sa puissance contre ceux *qui ont méprisé ses miséricordes dans les dons* de sa grace.

Voilà, si je ne me trompe, mon cher pere, le systême dans lequel vous ne trouvez *aucun sujet de peines...., rien que de juste.... rien de si surprenant*. *En voilà*, dites-vous, *plus qu'il n'en faut pour justifier la justice et la bonté de Dieu*. En suivant ce

(1) De spir. et litt. c. XXXIII.

système vous remplissez dans toute la rigueur de la lettre tout ce que saint Augustin a soutenu contre les demi-pélagiens. Il est facile de démontrer dans ses livres d'un bout à l'autre qu'il ne va jamais plus loin. Et ce système bien compris avec ses adoucissements suffit *pour justifier la justice et la bonté de Dieu*, comme vous le dites très bien.

Pour les prétendus disciples de saint Augustin, ils veulent que Dieu ne tire de la masse de perdition condamnée pour le péché originel que les seuls prédestinés; qu'il n'y ait aucun secours médicinal dans l'état présent, que le seul secours *quo*, qui *n'est point laissé au libre arbitre*, qui ne peut être *ni mérité ni perdu*, et auquel *les volontés ne peuvent résister* parcequ'il n'y a point de plus grande nécessité que celle qui est *inévitable et invincible.* Ils veulent que tout homme, même juste, qui n'a pas ce secours *quo* précisément pour l'acte surnaturel commandé, dans le moment où le commandement le presse ne puisse non plus s'empêcher de violer le commandement, selon la comparaison de saint Augustin, [1] que *personne ne peut naviger sans navire, parler sans voix, marcher sans pieds et voir sans lumiere.* Je ne

(1) De Gest. Pelag. c. I, n. 3.

m'étonne nullement que ceux qui sont attachés à un tel systême ne puissent répondre rien d'intelligible aux libertins, ni même aux ames tentées de murmure ou de désespoir. L'histoire très curieuse et très remarquable que vous me racontez fait voir combien ils sont dans l'impuissance *de justifier la justice et la bonté de Dieu*, et de dire avec saint Augustin : *Les commandements ne sont point tyranniques.* Une prédestination qui n'est qu'une prédilection pour les uns sans préjudice de l'amour très sincere pour tous les autres, et laquelle se borne à ne donner pas aux uns la surabondance qu'elle prépare aux autres, sans diminuer rien de la parfaite suffisance à ceux-ci, laisse tout le genre humain avec le salut dans les mains de son propre conseil, en sorte que la perte d'un chacun d'eux ne vient que de son libre arbitre rebelle à la grace. (1) *Perditio tua, Israël.* Leur non-prédestination ne leur a ôté rien d'effectif pour un très parfait pouvoir de se sauver. Mais une prédestination qui ne prépare à aucun homme dans l'état présent que le seul secours *quo*, et qui ne le donne, au moins pour la persévérance finale, qui est le coup décisif, qu'aux seuls prédestinés, laisse pour le reste

(1) Osée 13.

des hommes, même des justes non élus, la même impuissance de persévérer dans ce moment décisif où tout homme se trouve *de naviger sans navire, de parler sans voix, de marcher sans pieds et de voir sans lumiere.* Voilà une doctrine qui mene tout droit au désespoir, et par conséquent au libertinage le plus incorrigible. Pour remédier à ces maux, allez dire à un homme que cette impuissance de faire le bien et de résister au mal est une juste punition du péché originel; il vous répondra que nul de ceux que Dieu punit ainsi ne peut ni ne doit résister à cette punition divine et inévitable. Dites-lui qu'il a la grace pour l'acte surnaturel qui lui est commandé; il vous répondra : Si je l'ai je ferai l'acte avec une nécessité invincible; pourquoi craignez-vous que j'évite ce qui est inévitable et que je vainque ce qui est invincible? Représentez-lui que la grace n'est point nécessitante, et que la concupiscence aussi ne l'est pas, quoique l'une détermine la volonté inévitablement et invinciblement au bien comme l'autre la détermine au mal; il rira de cette subtilité puérile qui est si indigne du profond sérieux d'une telle question. Il vous répondra avec moquerie et indignation : Hé! quelle nécessité peut être plus forte que celle qui prévient inévitablement et qui déter-

mine invinciblement ma volonté, tantôt au bien et tantôt au mal? N'avouez-vous pas vous-même qu'il est nécessaire que ma volonté suive toujours tout ce qui la délecte le plus? N'est-ce pas là ce que vous n'avez pas de honte d'attribuer à saint Augustin? Ai-je besoin d'aucun autre principe pour m'autoriser dans une liberté épicurienne? On n'a qu'à mettre d'un côté le plus grand docteur du parti, et de l'autre une personne qui n'a que le sens commun avec ce principe dont elle se prévaudra en faveur de son libertinage; plus le docteur sera habile, plus il sera confondu et honteux des réponses absurdes auxquelles il sera réduit.

Mais j'abuse de la patience d'un malade. Pardon, mon cher pere. Je suis avec vénération tout à vous sans réserve.

AUTRE LETTRE

AU PERE LAMI,

BÉNÉDICTIN.

Sur le même sujet.

Je suis persuadé, mon révérend pere, que nous sommes tellement d'accord sur le point essentiel que les choses déja accordées suffisent pour nous accorder sur celles dont nous ne convenons pas encore.

1°. Vous admettez la prescience infaillible de Dieu pour toutes nos volontés futures.

2°. Vous admettez aussi sans peine une prédilection de Dieu pour un certain nombre d'hommes sans préjudice à la dilection très sincere en vertu de laquelle il donne à tous les autres des secours très suffisants pour rendre leur salut possible. Voilà les deux points que vous m'accordez : vous m'en demandez un troisieme que voici.

Vous voulez qu'un certain nombre de ces hommes, auxquels Dieu donne sans prédilection des secours très suffisants, se sauvent par le secours de ces graces si suffisantes qui leur rendent le salut si parfaitement possible. Pourquoi, dites-vous, arriveroit-il que de

tant d'hommes à qui il ne manque rien pour pouvoir se sauver, aucun ne se sauvât jamais; et si le défaut de prédestination est un obstacle invincible à leur salut, d'où vient que Dieu, qui veut avec tant de bonté les sauver tous, ne veut pas lever cet obstacle? Voici mes réponses que je tire des deux propositions que vous m'accordez.

1°. Je veux bien vous abandonner toute inégalité de secours entre les prédestinés et ceux qui ne le sont pas. Je veux bien supposer une grace commune et égale pour tous les hommes, comme saint Augustin semble l'avoir bien voulu supposer en écrivant à Simplicien. Dans cette supposition, que je fais ici sans conséquence, la prédestination pourroit encore rester tout entiere, puisque la prédestination, selon saint Augustin, ne consiste qu'en deux points, savoir la prédilection et la prescience divine. Dans cette supposition Dieu pourroit encore aimer quelques hommes plus que tous les autres, leur vouloir un plus grand bien et vouloir s'assurer de les y faire parvenir. Dieu pourroit aussi se servir de sa prescience pour faire en sorte qu'une certaine grace commune et égale pour tous persuaderoit ceux-ci quoiqu'elle ne persuadât point les autres. Ainsi dans cette supposition d'une grace générale et également donnée à tous, dans les mêmes dispositions au dedans

et les mêmes circonstances au dehors, je trouve encore la prédestination que je cherche et qui ne consiste que dans la prédilection et dans la prescience. Vous m'avez accordé la prédilection sans préjudice de la dilection sincere. Vous m'avez accordé aussi la prescience infaillible. Vous ne pouvez donc plus rejeter la prédestination que je borne à ces deux points. Dans cette supposition la prédestination n'est ni un secours intérieur de grace, ni aucune cause réelle qui influe dans le salut des hommes prédestinés. Sans la prédestination un homme a tous les secours les plus suffisants et la plus parfaite possibilité du salut. Le salut n'est pas plus prochainement possible au prédestiné qui se sauve qu'au non-prédestiné qui ne se sauve pas. La non-prédestination n'est la privation d'aucun secours réel de grace, puisque nous supposons que les uns et les autres ont la même grace générale sans ombre de distinction. La différence de l'évènement entre ces deux sortes d'hommes ne vient ni du principe de la prédilection de Dieu pour les uns, puisqu'on suppose que cette prédilection n'opere aucune inégalité de grace entre eux, ni de la prescience, puisque ce n'est point la prescience qui fait que les hommes veulent ni le bien ni le mal, mais qu'au contraire c'est la détermination libre des volontés des hommes qui regle la prescience;

en sorte que cette prescience, comme S. Augustin l'assure, n'influe pas plus sur nos volontés futures que le souvenir d'un particulier influe sur nos volontés passées. Dans cette supposition que vous ne pouvez pas nier puisqu'elle ne contient que les deux points que vous avez déja accordés, voilà une prédestination tellement certaine qu'aucun prédestiné ne périt et qu'aucun non-prédestiné ne se sauve. Il faut donc que vous admettiez comme moi ce qui vous paroît faire une si grande difficulté.

2°. Vous demandez d'où vient que nul de ces hommes qui ont le salut *dans la main de leur conseil*, et qui peuvent aussi prochainement que les prédestinés mêmes se sauver, puisqu'ils ont précisément la même grace, ne se sauvent pourtant jamais. Je vous réponds que ce qui empêche leur salut n'est point leur non-prédestination. Avec cette non-prédestination ils ont une grace entièrement égale à celle des prédestinés qui se sauvent; le défaut de prédilection ne les prive d'aucun secours réel. Quoiqu'ils soient moins aimés que les autres, ils ne sont pas moins secourus par la grace. La prescience même, par laquelle Dieu voit leur infidélité en même temps que la fidélité des prédestinés, ne leur nuit en rien de réel; car cette prescience, comme je l'ai déja remarqué, ne contribue en rien à leur

infidélité; c'est au contraire leur infidélité, qui, étant future par leur seul libre arbitre, se présente à la prescience de Dieu. Les hommes non-prédestinés ne manquent donc d'aucun secours réel que les prédestinés reçoivent; et il n'est pas permis de demander comment est-ce que Dieu veut sincèrement qu'ils se sauvent, puisqu'il les prive de la prédestination sans laquelle ils ne sauroient être sauvés. La prédestination ne consiste que dans deux choses jointes ensemble : l'une est une prédilection qui n'agit point sur les volontés et qui ne donne aucune grace au-dessus de la générale, en un mot le salut n'est pas plus possible avec cette prédilection que sans elle, et sans elle le salut est aussi possible que quand on l'a. L'autre chose qui entre dans la prédestination est la prescience. Or la prescience ne donne rien aux prédestinés, et ne prive de rien celui qui n'est pas prédestiné. Il est vrai que sans cette prescience du salut futur d'un homme il est impossible que cet homme soit sauvé; mais ce n'est qu'une impossibilité purement *conséquente*, comme celle qui fait qu'il est impossible qu'une chose ne soit pas arrivée autrefois quand je me souviens de l'avoir vue en son temps. Il ne faut donc que bien entendre la prédestination, et que la réduire aux deux seules choses dont elle est composée, pour conclure que la non

prédestination ne rend nullement le salut impossible aux non-prédestinés, et qu'elle ne leur diminue même en rien la possibilité du salut qui leur est commune avec les prédestinés. Vous n'avez qu'à dire de la prescience ce que vous dites de la prédestination pour sentir combien votre objection est facile à résoudre. En un sens de nécessité purement conséquente, il est vrai de dire que nul homme ne peut être sauvé si son salut n'est pas prévu de Dieu comme futur : en voudriez-vous conclure que la prescience de la perte d'un grand nombre d'hommes rend leur salut impossible et leur damnation nécessaire?

3°. Allons plus loin et faisons une autre supposition, qui est de nous représenter Dieu voulant le salut de tous les hommes d'une volonté égale et conditionnelle sans en prédestiner aucun. Dans cette supposition Dieu dit en lui-même : Je les aime tous également; je leur donne à tous le même secours de grace; je les sauverai tous si tous y correspondent par leur libre arbitre. Je les condamnerai tous si tous y résistent par leur libre arbitre. Enfin les uns y correspondent, les autres n'y correspondent pas. Je récompenserai dans le ciel ceux qui se trouveront y avoir correspondu, et je punirai dans l'enfer ceux qui auront refusé d'y correspondre. Dans

cette supposition il n'y auroit aucune prédestination, faute de prédilection pour les uns au-dessus des autres. Mais il resteroit une pure et simple prescience de la fidélité future des uns et de l'infidélité future des autres. Je soutiens néanmoins que dans ce systême toute votre difficulté réelle resteroit, et qu'on pourroit faire encore votre objection. On pourroit dire : D'où vient que Dieu n'a pas donné à tous un certain degré de grace qu'il voit dans les trésors infinis de sa puissance, et avec lequel il prévoit par sa prescience infaillible qu'il assureroit le salut de tous les hommes sans exception? Il est impossible d'être sauvé sans la prescience de Dieu; nul ne peut être sauvé si Dieu ne prévoit qu'il le sera. Pourquoi donc Dieu, qui veut sincèrement, dit-on, sauver tous les hommes, en laisse-t-il un si grand nombre dont le salut n'est pas compris dans sa prescience, et qui par conséquent ne peuvent pas être sauvés? Vous ne pouvez pas désavouer, mon révérend pere, que cet argument ne conserve encore toute sa force contre vous après que vous aurez supprimé toute prédestination. Le salut de chaque homme est impossible, sans une prescience de la part de Dieu que cet homme sera sauvé: Ainsi sans la prescience comme sans prédestination son salut ne peut jamais être futur. L'unique solution que vous puissiez donner à

cette objection, c'est de dire que la simple prescience ne fait rien au salut, ni pour le procurer, ni pour l'empêcher; que la prescience présuppose, pour ainsi dire, son objet futur, sans contribuer à le rendre tel, et que la nécessité qui en résulte n'est que purement *conséquente :* mais qu'au contraire la prédestination est une volonté de Dieu qui décide, qui prépare, qui arrange, et sans l'arrangement de laquelle il est impossible que le salut d'aucun homme arrive jamais. Mais ma réponse se réduit à ce que j'ai déja établi. La prédestination n'est qu'un composé de la prédilection et de la prescience. Nous avons déja vu que la prédilection seule n'opere rien, ni comme cause efficiente sur la volonté, ni comme cause distributive de certaines graces, puisque, suivant nôtre supposition, Dieu, nonobstant cette prédilection pour les uns, ne leur donne que la même grace précisément qu'il donne à tous les autres. Ce n'est donc pas la prédilection d'un tel homme qui assure son salut, puisqu'elle ne lui donne rien pour l'assurer plus qu'aux autres qui périssent, mais c'est la prescience qui se joint à la prédilection pour lui assurer le salut de certains hommes. Toute la sûreté de l'évènement futur vient de cette prescience. Or la prescience ne peut jamais produire qu'une nécessité purement *conséquente*, soit qu'elle se trouve

jointe à une prédilection en faveur de quelques hommes, soit qu'elle se trouve sans prédilection. Il est donc évident que dans les deux systêmes l'un de la prédestination, l'autre de la simple prescience sans prédestination, il n'y a jamais qu'une nécessité purement *conséquente* qui n'ôte ni aux hommes qui se sauvent le pouvoir prochain de se perdre, ni à ceux qui se perdent le pouvoir prochain de se sauver. Vous convenez qu'il y a une prédilection outre la prescience. Vous êtes donc obligé, tout autant que moi, de répondre à l'objection, puisque vous n'admettez pas moins que moi les deux parties qui composent la prédestination. De plus quand même vous voudriez supprimer la prédilection que vous admettez, et par conséquent anéantir toute prédestination, vous n'auriez pas moins besoin que moi de répondre à votre argument, puisque c'est la prescience seule et non la prédilection qui fait toute la difficulté dont vous êtes en peine, savoir celle de la certitude inévitable de l'évènement futur. Je serai toujours en droit de répondre mot pour mot sur la prédestination tout ce que vous répondrez sur la prescience. Vous n'avez qu'à voir ce que saint Augustin dit des *élus*. Il les nomme sans cesse *praesciti*, et il met toujours la certitude de leur salut dans l'infaillibilité de la prescience de Dieu.

4°. Vous voudriez au moins qu'il y eût un certain nombre d'hommes non-prédestinés qui parvinssent au salut, afin qu'il parût par leur exemple qu'on peut se sauver et qu'on se sauve en effet sans prédestination; alors vous seriez consolé par les non-prédestinés qui peut-être se sauveront. Ainsi vous mettriez trois classes d'hommes. Les premiers seroient les saints prédestinés; les seconds, les saints non-prédestinés; et les derniers, les non-prédestinés qui périssent; mais permettez-moi de vous représenter mes difficultés.

1°. Où trouvez-vous les saints non-prédestinés? En voyez-vous quelque trace dans la tradition? Est-il permis d'avancer un systême si nouveau et si inconnu aux anciens? *Nova sunt quae dicitis, etc.*

2°. Ce tempérament ne leve point la difficulté : on reviendra toujours à vous dire que Dieu a prévu que les saints non-prédestinés se sauveroient avec une telle grace; qu'il a eu pour eux la bonne volonté de la leur donner précisément telle qu'il la prévoyoit convenable pour assurer leur salut; qu'il ne l'a point fait au hasard d'une façon aveugle et indifférente; et qu'il a prévu que leur salut en seroit la suite. On ne manquera pas d'ajouter que Dieu a vu de même la grace précise qui auroit sauvé pareillement les autres hommes non-prédestinés qui périssent, et qu'il n'a

pas voulu la leur donner. Voilà, vous dira-t-on, la prescience et la prédilection qui étant jointes ensemble font une prédestination complete. Ainsi votre systême rassemble les défauts et les inconvénients des deux extrémités opposées. D'un côté on vous soutiendra que vos saints non-prédestinés ont une prédestination véritable, puisqu'ils ont une prescience de Dieu jointe à une bonne volonté spéciale de leur donner la grace précise qu'il prévoit convenable pour les sauver : *Quomodo scit congruere, etc.* C'est ce qui doit nous paroître dur à l'égard des autres hommes non-prédestinés, qui périssent par le refus d'une pareille grace, sans laquelle il est impossible qu'ils soient jamais sauvés. D'un autre côté vous ne pouvez pas dire que certains hommes se sauvent étant privés de toute prédestination, sans énerver le dogme de la prédestination même. La tradition est toute contraire à cette nouveauté. Si certains hommes se sauvoient sans prédestination ils se discerneroient eux-mêmes. En ce cas-là les plus grands saints, comme la sainte Vierge, saint Jean-Baptiste, les apôtres, etc. seroient discernés par une élection purement gratuite ; mais les saints d'un ordre inférieur, qui se seroient sanctifiés sans prédestination, se seroient discernés eux-mêmes ; ils pourroient dire : Quoique Dieu ne nous ait pas

prédestinés ; comme ces saints privilégiés, nous n'avons pas laissé néanmoins de parvenir sans ce privilege à la même fin. Ce système rassemble les inconvénients que vous sentez dans les deux autres.

3°. Vous me demanderez encore comment il se peut faire que de tant de millions d'hommes qui ont reçu des graces très suffisantes pour leur rendre le salut pleinement possible, il n'y en a jamais aucun qui use d'un pouvoir si complet, et qui parvienne à ce salut qu'ils ont tous, pour ainsi dire, *dans la main de leur conseil*. Je vous réponds que la cause de leur infidélité à ces graces n'est autre que leur libre arbitre ; qu'il ne faut point remonter plus haut que leur volonté, et qu'il ne faut pas s'étonner que nul de ces hommes ne se sauve point, puisque Dieu voit par sa prescience infaillible qu'aucun d'eux ne voudra faire ce qui dépend de lui pour se sauver. Vous reviendrez peut-être encore à me demander : D'où vient qu'un si prodigieux nombre d'hommes, comme de concert, refusent de se servir d'un pouvoir si complet ? Je ne puis vous en donner aucune autre cause ni source que leur libre arbitre que Dieu leur laisse. Pour expliquer ceci permettez-moi de faire une parabole : Un roi offre à dix millions de ses sujets une récompense avec tous les moyens pour la gagner. Ce prince est prophete. Il prévoit

infailliblement par l'esprit de prophétie qu'il n'y aura parmi ces dix millions d'hommes, pas même un seul homme qui se veuille donner la peine nécessaire pour remporter le prix offert, et que cette multitude innombrable s'en privera par sa mauvaise volonté qui sera néanmoins très libre ; il voit seulement cent mille hommes qui se détermineront autrement et qui remporteront le prix négligé par ceux-ci. Ce prince prophete voit infailliblement cet évènement futur sans y avoir aucune part. Il ne produit nullement cette mauvaise volonté future de tant d'hommes. Il ne la voit qu'à cause que tous ces hommes, parfaitement libres de gagner le prix offert, se détermineront d'eux-mêmes, malgré lui, à ne le pas vouloir ; il voit cet évènement futur sans y contribuer, comme je vois une campagne que mes yeux regardent sans l'avoir faite, comme ma mémoire me rappelle les actions passées d'autrui où je n'ai eu aucune part, et comme le sens commun me fait prévoir, sur des vraisemblances très fortes, certaines actions futures de mon prochain dont je voudrois le détourner. L'unique différence qui est entre la prévoyance de Dieu et la mienne, est que la sienne est infaillible et que la mienne peut faillir. Du reste sa prévoyance n'influe pas plus que la mienne sur son objet futur. La comparaison du

prince prophete est très propre à faire entendre combien la prévoyance de Dieu est infaillible sans être cause de ce qu'elle prévoit. Ne dites point que c'est la prévoyance du prince prophete qui est cause que tant de millions d'hommes, comme de concert, refusent de gagner le prix qu'il leur offre. Ne demandez point d'autres raisons de ce refus si universel que leur volonté libre et mal disposée par son propre choix. Mais dès que vous avez supposé que ce prince prophete a prévu infailliblement que les dix millions d'hommes ne voudront pas gagner son prix que cent autres mille hommes gagneront, il ne vous est plus permis de vouloir supposer qu'il y aura quelques hommes au-delà des cent mille prévus qui voudront gagner cette récompense. Ce n'est nullement à ce prince, mais à des hommes innombrables, que vous devez demander pourquoi est-ce qu'ils sont tous comme d'accord pour ne vouloir pas ce qu'il ne tient qu'à eux de vouloir. Pour le prince, il les prévient, il les excite, il les exhorte, il leur donne tous les secours dont ils ont un vrai besoin pour pouvoir remporter le prix qu'il leur promet : il ne tient nullement à lui, il ne tient qu'à eux ; mais étant pleinement libres de vouloir ou de ne vouloir pas, ils choisissent de ne point vouloir. Le prince qui est prophete ne fait que prévoir infailliblement leur

mauvaise volonté future. Or il est évident que dès qu'il la voit par une prévoyance prophétique, on ne peut plus supposer qu'elle n'est pas future, puisque cette prévoyance ne peut pas être fautive. Ce seroit se contredire visiblement et renverser sa propre supposition, que de supposer d'un côté que le prince prophete voit le refus futur de tous les hommes, et que de supposer de l'autre côté que ce refus infailliblement prévu n'arrivera jamais pour une partie de ces gens-là. Il ne reste qu'à changer simplement les noms, et qu'à dire de la prescience divine, qui est infaillible, ce que vous êtes obligé de dire de celle du prince prophete. Elle voit d'une façon toute nue et purement spéculative ce que le libre arbitre des hommes décidera, comme mes yeux regardent un tableau que je n'ai pas fait, ou comme je me souviens d'une action d'autrui, ou bien, pour revenir à notre comparaison, comme le prophete prévoit une faute et un malheur de son prochain, qu'il ne peut empêcher par toutes ses offres.

6°. Quand on embrasse dans toute son étendue le plan de la prédestination, il n'y a que deux points qui doivent nous étonner. Le premier est que Dieu, qui aime sincèrement tous les hommes pour les conduire à leur derniere fin, savoir leur salut, ne donne pas à tous sans exception ce qu'il donne aux seuls

élus, savoir une grace qu'il voit convenir pour assurer le salut de chacun d'eux, *quomodo scit congruere*, etc. Dieu tient ces graces dans les trésors de sa puissance; il les voit distinctement : s'il les donnoit, tous sans exception seroient sauvés. Il ne veut pas les donner, quoiqu'il donne à tous des graces très suffisantes, avec lesquelles ils auront la pleine et parfaite possibilité du salut dont ils ne voudront pas se servir. Le second point est que Dieu préfere d'une façon purement gratuite les uns aux autres pour les graces congrues ou assaisonnées, *quomodo scit congruere*, etc. Ces graces, si vous voulez, sont au même degré que celles des hommes non-prédestinés; elles ne sont pas plus fortes, elles ne donnent point plus de facilité; en un mot je veux bien supposer qu'elles sont entièrement les mêmes quant à leur degré ou force, quant aux circonstances extérieures, et même quant à la tentation qui est à vaincre au dedans. Mais Dieu prévoit que cette même grace, qui fera vouloir Jacques par le seul choix de son libre arbitre ainsi prévu et aidé, ne fera point vouloir Antoine par le choix de son libre arbitre qui résistera librement à cet attrait et à ce secours. Dieu, en prévoyant que cette grace sauvera l'un et ne sauvera pas l'autre, la donne également à tous les deux avec une dilection qui paroît très inégale. D'où vient

que Dieu aime plus l'un que l'autre par cet amour si gratuit et si prévenant? C'est sur ces deux points que l'église dit après saint Paul et avec saint Augustin, *O altitudo!* etc.

7°. Pour moi, dans cette incertitude, je ne puis trouver aucun repos que dans l'amour de préférence de Dieu à moi. Je sais que le nombre des non-prédestinés est incomparablement plus grand que celui des prédestinés. Ainsi toutes les fois que je m'arrêterai aux vraisemblances humaines, sur-tout en rappelant le souvenir de mes infidélités, je serai dévoré par une frayeur que rien n'appaisera de ne me point trouver du petit nombre des prédestinés. L'incertitude seule doit suffire pour causer le plus intolérable tourment quand il s'agit d'une décision telle que celle du salut éternel. On en peut juger par les inquiétudes mortelles d'un homme qui tireroit au billet pour être pendu, avec une apparence cent fois plus grande de l'être que de ne l'être pas. Dans cette horrible incertitude pour le salut éternel, qui est-ce qui peut calmer mon cœur? Sera-ce la certitude de la volonté sincere de Dieu pour me sauver? Hé! ne vois-je pas que la multitude innombrable périt nonobstant cette sincere volonté? Quoi donc? Sera-ce la prédestination? C'est elle-même qui me fera trembler de

n'y être pas compris. Sur quoi donc me rassurerai-je? Ou bien serai-je tranquille et content à la veille d'une décision, non seulement si incertaine, mais encore où je vois tant de motifs de craindre pour mon éternité? Encore une fois, sur quoi est-ce que je fonde le repos de mon cœur? Si c'est sur mon salut, c'est sur le sable mouvant, non par l'incertitude des promesses de Dieu, mais par l'incertitude qui vient de ma propre fragilité. Puis-je appaiser mon cœur; puis-je respirer, puis-je vivre, si je ne m'appuie que sur une espérance si incertaine de ma part, quoique très certaine de la part de Dieu? Sera-ce l'incertitude qui nourrira mon cœur? Hé! c'est elle qui le rongeroit. De quoi donc puis-je vivre comme suspendu par un cheveu au-dessus de l'abyme de l'enfer? Je puis m'étourdir, m'enivrer, me mettre dans une espece de délire, et goûter une joie de frénétique dans cette horrible situation; mais je ne puis être mis dans une véritable paix que par un amour de préférence de Dieu à moi, qui soit indépendant de mon incertitude. Si je n'aimois Dieu que pour mon salut, ce salut si incertain ne pourroit pas me mettre en paix; plus je le voudrois, plus je serois troublé par son incertitude. Ma paix ne viendra donc que d'un amour qui m'attache à Dieu indépendamment

même de la récompense, quoique je la desire, l'espere et la demande en tout état, selon la volonté très expresse de Dieu.

AUTRE LETTRE

AU PERE LAMI,

BÉNÉDICTIN.

Sur la nature de la grace.

Vous me demandez, mon révérend pere, en quoi consiste la grace. Je vous réponds que la grace (sans examiner, selon la philosophie de l'école, son entité) est Dieu opérant dans l'ame; 1°. la grace donne à l'entendement une illustration; 2°. elle donne à la volonté un attrait prévenant, un plaisir indélibéré, un sentiment doux et agréable qui est en elle sans elle; 3°. elle augmente la force de la volonté afin qu'elle puisse actuellement, dans ce moment, vouloir le bien; 4°. elle l'excite à se servir de cette force nouvellement donnée. Jusques-là cette grace n'est que prévenante et en nous sans nous. Or rien de tout ce qui est en nous sans nous ne nous détermine; autrement notre détermination seroit mise

en nous sans nous; nous ne nous déterminerions pas, mais nous serions déterminés *ad unum* comme les bêtes, ainsi que parle saint Thomas; ce seroit se jouer des termes que de dire dans cette supposition; L'homme est dans l'indifférence active et dans la liberté d'exercice, l'homme délibere et se détermine lui-même et choisit. Tous ces termes deviendroient ridicules. Pour ce qui est d'augmenter la force de la volonté, c'est le moyen le plus décisif pour faire vouloir l'homme sans le nécessiter. Aussi voyons-nous que saint Augustin, après avoir dit, *Facit ut velimus*, ou quelque autre chose semblable, s'explique en ajoutant *adjuvando*. En effet comme le péché n'est qu'une défaillance de la volonté, et qu'au contraire le bon vouloir est une force de la volonté qui se tourne au bien, c'est tourner la volonté au bien et la soutenir contre le mal aussi efficacement qu'il est possible sans la nécessiter; c'est opérer le bon vouloir en elle et avec elle, que de lui donner une force nouvelle pour le bien : *adjuvando*.

On peut dire même que la grace médicinale doit être principalement une grace de force pour aider la puissance, parceque le mal ne consiste que dans l'affoiblissement de cette même puissance : ainsi le mal étant l'impuissance de vouloir, le remede doit être une grace de pouvoir vouloir; mais de pouvoir

si proportionné à l'affoiblissement actuel, que la volonté dans ce moment se trouve aussi forte par la grace que si elle étoit saine et entiere. Il faut encore ajouter que Dieu voit cette proportion telle que la volonté voudra ce qu'elle doit vouloir : *Quomodo eis vocari aptum est. . . . . . quomodo scit ei congruere, ut vocantem non respuat.*

Mais enfin la liberté qu'Adam a perdue est la même que Jésus-Christ a rendue à ses enfants. Or celle d'Adam étoit de pleine indifférence active : donc la grace qui prévient et qui fortifie la volonté de l'homme, loin de la nécessiter au bien, doit la remettre dans le véritable équilibre entre le bien et le mal, comme Adam y étoit avant son péché. Il faut encore observer que saint Augustin n'a jamais disputé avec les pélagiens de la nature de la liberté de mérite et de démérite ; il l'a toujours supposée telle précisément avec eux qu'il l'avoit établie contre les manichéens sans en rien rétracter. Il n'a été question pour saint Augustin que de soutenir que la grace que Dieu donne pour s'assurer du bon vouloir des élus ne détruit point cette liberté. Ainsi il est évident qu'il faut trouver, selon saint Augustin, sous l'impression actuelle de cette grace prévenante, la même liberté qu'il avoit établie contre les manichéens, et que les pélagiens vouloient défendre.

contre lui. Voilà ce qui regarde la grace prévenante qui est en nous sans nous, qui est une grace tout ensemble de secours et d'attrait, de force et d'invitation : elle donne et elle demande; elle donne la force de vouloir, et elle excite au vouloir même.

Venons à la grace de coopération. Dieu, après nous avoir fortifiés et excités, agit avec nous; c'est ce qui est marqué dans les prieres de l'église aussi bien que dans les ouvrages des théologiens. Dieu produit avec nous notre acte qui est notre bon vouloir; il en est la cause avec nous, mais cause immédiate et indivisible avec nous; mais tout ce qui n'est que secours, forces nouvelles, coopération sans prévention de causalité par essence, ne peut nécessiter. Je ne nécessite point un goutteux à marcher quand je ne fais que le soutenir, que l'aider, que l'inviter, que lui donner des aliments propres à remplir ses nerfs d'esprits abondants, pourvu que je ne l'entraîne point. Ainsi nous pouvons prendre à la lettre ces paroles, *Deus operatur in nobis velle et perficere*, sans admettre autre chose que le concours surnaturel pour la grace coopérante et concomitante, *Facit ut velimus :* mais c'est toujours *adjuvando*. Il est vrai seulement que Dieu proportionne si bien pour ses *élus* la grace prévenante, excitante et fortifiante, au besoin de la volonté, qu'il s'assure de sa coopération : *Quomodo scit*

ei congruere, ut vocantem non respuat. Ita suadetur, ut persuadeatur. Il le fait parcequ'il a une prédilection pour ses *élus* et une volonté spéciale pour leur salut, qu'il n'a point pour celui des hommes qui ne sont qu'*appelés* quoiqu'il veuille sincèrement sauver ceux-ci; 1°. en ce qu'il leur donne des moyens suffisants de salut; 2°. en ce qu'il veut effectivement les sauver, s'ils y coopèrent comme ils le peuvent.

C'est de cette volonté spéciale du salut des élus qui ne peut être frustrée de son effet, c'est d'elle et non pas de la grace, dont saint Augustin dit souvent qu'elle est invincible, indéclinable, toute-puissante. La grace n'est point indéclinable par sa nature ou essence : si elle l'étoit, il faudroit de bonne foi admettre avec les contre-remontrants de Dordrecht le systême de l'irrésistibilité de l'homme à la grace; car irrésistible et indéclinable sont termes synonymes entre gens de bonne foi. C'est se moquer de dire qu'on puisse résister à ce qui est indéclinable et tout-puissant. Donnez aux contre-remontrants l'indéclinabilité ou l'irrésistibilité, ils n'en demanderont jamais davantage. Mais saint Augustin n'emploie ces termes que pour la volonté prédestinante : si elle n'est que congrue, son effet n'est que très vraisemblable et non absolument certain. Mais faut-il s'étonner que son effet soit certain et indéclinable,

puisque Dieu le voit déja présent à ses yeux? Dieu voit comme présent tout ce qu'il veut. Ce qui est présent devant lui ne sauroit point ne pas-être : en tout cela, il n'y a qu'une nécessité conséquente ou identique.

Mais la grace est-elle par son essence une cause nécessaire de mon vouloir? Est-il vrai que non seulement Dieu produise avec moi mon vouloir, ce qui n'est que le simple concours surnaturel, mais encore que sa grace, mise en moi sans moi, soit la cause qui me détermine à vouloir? En un mot est-il une cause prévenante qui détermine nécessairement son concours et le mien pour mon acte? Si on le dit, les contre-remontrants n'ont plus rien de réel à desirer. Voilà l'indéclinabilité ou l'irrésistibilité qui vient de l'essence de la grace même; en sorte que l'irrésistibilité sera aussi absolue que les essences sont immuables. Si vous voulez nier sérieusement l'irrésistibilité, il ne vous reste plus qu'à dire que la volonté prédestinante est indéclinable et toute-puissante par une nécessité ou irrésistibilité purement conséquente et identique. Il n'est pas possible que ce qui est ne soit pas : or le bon vouloir de l'homme est déja présent aux yeux de Dieu. Mais comment Dieu s'est-il assuré de ce bon vouloir de l'homme? Saint Augustin ne l'explique pas, et il y auroit de la témérité à aller

plus loin que lui. Il dit : [1] *In nobis mirabili modo et ineffabili operatur.* Il dit ailleurs, parlant des peuples qui s'attacherent à David : [2] *Numquid corporalibus ullis vinculis alligavit ? Intus egit, corda tenuit, corda movit, eosque voluntatibus eorum, quas ipse in illis operatus est, traxit.* Mais il dit ces choses autant pour l'ordre naturel que pour le surnaturel ; il le dit autant des mauvaises volontés des impies, par exemple ; de Nabuchodonosor, de Cyrus, d'Artaxerxès, de Saül et d'Achitophel, que des amis de Dieu. Il ne s'agit point précisément de la grace médicinale pour les actes méritoires. Sa these est générale ; qu'il donne comme une vérité qu'on ne peut révoquer en doute sans être impie, savoir que Dieu a une puissance toute-puissante d'incliner les cœurs où il veut : *Sine dubio habens humanorum cordium quò placeret inclinandorum omnipotentissimam potestatem.* Mais c'est sur de tels passages que les contre-remontrants établissent leur irrésistibilité ; et ils ne manquent pas d'attribuer à la nature ou essence de la grace ce que saint Augustin ne dit que de la volonté de Dieu. Ils ne manquent pas de citer ces

(1) De Præd. Serm. cap. XIX, n. 42.

(2) De Corrept. et Grat. cap. XIV, n. 45.

paroles du même endroit : [1] *Non est itaque dubitandum voluntati Dei, qui et in cœlo et in terra omnia quaecumque voluit fecit, et qui etiam illa quae futura sunt fecit, humanas voluntates non posse resistere quominùs ipse faciat quod vult, quandoquidem etiam de ipsis hominum voluntatibus, quod vult, cùm vult, facit.* Si vous dites que cette irrésistibilité dont parle saint Augustin quand il dit, *Humanas voluntates non posse resistere*, vient de la nature de la grace même, voilà l'*irrésistibilité* de Dordrecht. Si au contraire vous dites que la grace n'est point par sa nature irrésistible, c'est-à-dire indéclinable ou nécessitante, mais que c'est seulement le décret ou la volonté de Dieu, qui ne peut être frustrée de son effet, puisqu'il voit déja comme présent tout ce qu'il veut, vous ne mettez l'efficacité de la grace que dans sa congruité : *Ita suadetur, ut persuadeatur. Quomodo scit ei congruere, ut vocantem non respuat.* Alors vous dites avec saint Augustin que la nécessité qu'impose la volonté toute-puissante n'est pas une nécessité nécessitante, puisqu'elle n'est qu'identique. Dieu voit ce que nous appelons futur contingent comme une chose déja présente et déja faite :

---

(1) Ibid.

Qui etiam illa quae futura sunt fecit. Il a déja fait ce bon vouloir qui est encore futur à l'égard de l'homme, et par conséquent il en est bien assuré : *Certissimè liberantur, indeclinabiliter, insuperabiliter, omnipotentissimâ voluntate.* Tout cela est vrai ; il le voit déja fait : faut-il s'étonner que l'homme ne puisse résister à une volonté quand il est déja vrai qu'il ne lui résiste point ? D'ailleurs il est vrai que Dieu a dans les trésors de sa toute-puissance et de sa sagesse des moyens infinis et inépuisables de gagner les cœurs des hommes, de les persuader, de les toucher, de les incliner, de leur faire vouloir ce qu'il veut, de tourner même, selon ses desseins, leurs volontés les plus impies : *In nobis mirabili modo et ineffabili operatur.* Ce n'est point par des liens grossiers, par des causes nécessitantes de leur propre nature qu'il s'assure de notre vouloir. Si un ami d'un génie supérieur à son ami est souvent sûr de le persuader *certissimè*, quoiqu'il ne puisse ni mettre quelque chose en lui ni en ôter quelque chose; s'il est vrai qu'il peut tout sur cet ami pour la persuasion raisonnable; à combien plus forte raison Dieu, qui sait tout et qui porte dans les cœurs toute la force qu'il lui plaît, peut-il s'assurer de faire vouloir le bien à l'homme quand il l'a résolu ! Eh ! qu'y a-t-il de plus naturel, pour ainsi dire, que de vouloir ce

qui est véritablement bon? Qu'est-ce que le péché sinon une erreur et une déraison? Encore une fois, qu'est-ce que le péché sinon une chûte, une foiblesse, une défaillance de la volonté? Plus Dieu éclaire et fortifie l'homme, plus il l'éloigne de la défaillance, de l'erreur et du vice. Il s'assure donc de l'entendement et puis de la volonté de l'homme ; 1°. en le persuadant, *Ita suadetur, ut persuadeatur;* 2°. en le fortifiant contre sa foiblesse, *adjuvando.*

Pour les moyens de persuader et de fortifier ils sont infinis dans les trésors de Dieu, *Mirabili modo et ineffabili.* Il ne seroit pas Dieu s'il ne savoit pas s'assurer quand il lui plaira du cœur de chaque homme, et pour faire le bien et pour régler le mal. Voilà la vérité générale, tant pour l'ordre naturel et même pour toutes les actions des impies, que pour l'ordre surnaturel et pour les bonnes œuvres des saints. Il ne reste qu'à dire, après saint Augustin, que Dieu fait par sa grace médicinale, dans un pécheur pour sa conversion, ou dans un juste pour sa persévérance, ce qu'il a su faire dans le cœur des impies, par exemple, dans le cœur des Juifs qui condamnerent et crucifierent Jésus-Christ, pour s'assurer de l'accomplissement de son décret sur la mort du Sauveur, *Quod consilium et manus tua decreverunt fieri.* C'est seulement en ce sens que saint Augustin

dit, *Eosque voluntatibus eorum, quas ipse in illis operatus est, traxit:* c'est-à-dire seulement qu'il invite, qu'il attire, qu'il incline, *quomodo scit ei congruere, ut vocantem non respuat;* qu'il s'insinue et invite si bien qu'il persuade, *ita suadetur ut persuadeatur;* qu'il aide et fortifie l'homme contre lui-même, *adjuvando;* qu'enfin il opere avec l'homme, comme cause, le vouloir de l'homme même, *eosque voluntatibus eorum, quas ipse in illis operatus est, traxit.* Aussi voyons-nous que saint Augustin déclare que la prédestination n'ajoute rien à la simple prescience que le seul don des graces qui aident, qui persuadent, et qui sont si congrues, que la volonté qui peut les rendre inefficaces ne veut pas le faire, *quomodo scit ei congruere, ut vocantem non respuat.* Voilà la derniere borne entre cette doctrine et l'irrésistibilité des contre-remontrants de Dordrecht, c'est-à-dire les plus outrés protestants. Il n'y a aucun milieu réel dont un homme sincere et sérieux puisse s'accommoder.

AUTRE LETTRE
AU PERE LAMI,
BÉNÉDICTIN.

Du motif de la délectation et de la fin de notre vouloir.

La délectation ni délibérée ni indélibérée ne doit jamais être la cause finale non plus que l'efficiente de notre vouloir.

Pour la délectation indélibérée et involontaire, elle ne peut être qu'un sentiment agréable. Vouloir la vertu pour son plaisir, c'est tomber dans l'épicurisme. Épicure mettoit la derniere fin dans la volupté, c'est-à-dire dans le plaisir en général. Que ce plaisir vienne à l'occasion du corps ou non, n'importe; c'est toujours également le plaisir de l'ame, c'est-à-dire la modification de la substance pensante et incorporelle. Or cette modification de mon ame n'est point distinguée d'elle: agir pour mon plaisir c'est agir pour moi; plus le plaisir est grand, plus nous agissons pour nous-mêmes en le recherchant comme notre fin. Les plaisirs courts et imparfaits

sont une espece de félicité très imparfaite et momentanée. La parfaite félicité de l'ame est un plaisir parfait, suprême et permanent; mais enfin c'est un plaisir: et quiconque se propose pour fin ce suprême plaisir, se propose soi-même pour fin; sa fin est d'être heureux par le plus grand plaisir. C'est ce qu'Épicure se proposoit: il avoit pour fin derniere le plaisir en général, quel qu'il fût, ou du moins l'exemption de toute douleur, parceque cette exemption mettoit l'ame en état de jouir d'elle-même et de se faire heureuse. Si vous supposez que l'ame peut pratiquer la vertu pour le plaisir, vous voulez qu'elle rapporte son vouloir délibéré et vertueux, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus parfait et de plus sublime en elle, à ce qu'il y a de moins parfait, c'est-à-dire à un plaisir indélibéré, involontaire et aveugle, semblable à celui qu'on attribue d'ordinaire aux bêtes. C'est renverser l'ordre; c'est tomber dans l'erreur d'Épicure que tous les sages païens ont détestée. Que le plaisir vienne à l'occasion du corps ou non, il n'en est pas moins un plaisir indélibéré et involontaire de l'ame auquel la vertu ne peut être rapportée sans la dégrader.

Pour la délectation délibérée, comme elle n'est que notre propre vouloir, elle n'est que la vertu même quand le vouloir est bon. Or est-il que la

vertu ne peut jamais être sa propre fin derniere; et c'est en quoi les stoïciens se sont trompés grossièrement. 1°. La vertu de l'homme est la modification de sa volonté qui n'est point réellement distinguée de sa volonté même. Ainsi si sa vertu étoit sa derniere fin, il seroit réellement lui-même sa derniere fin. La derniere fin qu'il se proposeroit ce seroit soi-même, parfait et orné de toutes les beautés de la vertu et de la sagesse : c'est le renversement de la derniere fin qui doit être Dieu seul. 2°. Nos actes délibérés, comme saint Thomas l'a très bien remarqué, ne peuvent jamais par leur nature être notre derniere fin. Qui dit un acte délibéré, dit un acte qui a une fin pour laquelle il est fait et à laquelle il se rapporte. Or il y a une évidente contradiction à dire qu'un acte est la derniere fin de lui-même, puisque lui-même est fait pour une fin ultérieure à soi. Comme voir dit un objet qu'on voit (c'est la comparaison de saint Thomas), tout de même vouloir dit un objet, c'est-à-dire un bien qu'on veut comme fin de son vouloir. De même que la vision a toujours un terme ou objet au-delà de soi, c'est-à-dire un corps lumineux, coloré, figuré, etc. de même le vouloir ne peut donc jamais être la fin derniere, puisque le vouloir lui-même tend à un objet, c'est-à-dire à quelque bien au-delà de soi, dont il fait sa

fin et auquel il se rapporte. D'où il faut conclure avec évidence que la vertu ne peut être sa propre fin, mais qu'elle doit avoir un objet, c'est-à-dire un bien qui est sa fin au-delà d'elle, de même que ma vision ne peut être l'objet que je vois. L'homme peut bien, en exerçant une vertu, vouloir en acquérir ou augmenter une autre, et se la proposer alors pour objet ou motif; mais cette autre vertu qu'il veut doit toujours avoir une fin ultérieure. L'homme peut bien aussi vouloir toutes les vertus réunies en lui pour devenir parfait; mais alors c'est lui-même parfait dont il fait la fin de toutes ces vertus. La béatitude même, en quelque sens que vous la preniez, ne peut jamais être notre derniere fin proprement dite. Si vous entendez par béatitude le parfait amour de Dieu, qui est un amour de complaisance, il est évident que cet acte n'est point à lui-même sa propre fin, et que Dieu seul est l'objet ou fin ultérieure qui doit le terminer. Il est vrai qu'on veut aimer l'objet qu'on aime; c'est la spontanéité du vouloir: mais le vouloir n'est pas l'objet ou la fin du vouloir même; en voulant, on agit pour une fin ultérieure à son vouloir; on veut quelque chose; cette chose qu'on veut dans l'acte de béatitude c'est Dieu glorifié. Ainsi Dieu est une fin réellement ultérieure à l'acte d'a-

mour suprême qu'on nomme béatitude, et par lequel il est aimé. Ce dernier acte est ce qu'on nomme la béatitude. Elle est le dernier acte et non la derniere fin; car ce dernier acte a une fin ultérieure à soi, savoir Dieu qui est son objet.

Ainsi le plaisir indélibéré et involontaire ne peut jamais être la fin d'aucun vouloir vertueux; et le plaisir délibéré, qui est le vouloir vertueux même, a toujours une fin ultérieure à soi : ainsi le plaisir n'est ni la cause efficiente ni la finale du vouloir.

AUTRE LETTRE

AU PERE LAMI,

BÉNÉDICTIN.

De la priere, par rapport à la délectation sensible.

Les principes que j'ai réfutés ne sont pas seulement absurdes en métaphysique, ils sont encore pernicieux en morale et incompatibles avec la solide piété : en voici en abrégé les principaux inconvénients.

1°. Si le plaisir ou la délectation est la cause

efficiente et nécessaire de tout bon vouloir, il faut conclure qu'on n'a le bon vouloir qu'autant qu'on a le plaisir.

2°. Le plaisir étant un sentiment de l'ame il ne peut être que sensible. Je n'entends point par sensible ce qui passe par le canal des sens corporels : je veux dire seulement que tout sentiment de l'ame doit être senti par elle; autrement il ne seroit pas sentiment, puisque sentiment ne dit que l'action ou passion de sentir. Par exemple il y auroit une contradiction évidente à dire que j'ai un sentiment de dépit, d'orgueil, purement spirituel, et à dire que je ne le sens pas. Tout de même il y auroit de la contradiction à dire que les démons ont un sentiment de douleur, et à dire que c'est une douleur qu'ils ne sentent pas. D'où il s'ensuit que tout plaisir, comme toute douleur, étant un sentiment, tout plaisir est un goût et une délectation sensible. Il faudra conclure, sur les principes ci-dessus posés, qu'il n'y a point de bon vouloir dans l'homme quand il n'y a point en lui de plaisir ni de goût sensible pour le bien. Ce plaisir pourra être plus ou moins vif et sensible, plus ou moins apperçu par réflexion; mais enfin quand l'homme ne le pourra point trouver en soi, il s'ensuivra qu'il n'y sera point.

3°. Il faudra dire qu'il est inutile de s'efforcer à prier, à demander, à desirer, à vouloir le bien, si on n'en a aucun plaisir sensible, et si en se tâtant bien soi-même on n'y peut trouver aucun sentiment de délectation; car il est inutile de tenter l'impossible. Or on ne peut former le bon vouloir sans son unique et essentielle cause efficiente qui est le plaisir sensible; ce seroit produire une chimere, c'est-à-dire un triangle sans côtés, une montagne sans vallée. Il faut donc attendre ce plaisir sensible qui vient en nous sans nous; et par lequel seul nous pouvons vouloir le bien.

4°. Il faut conclure que le bon vouloir diminue à proportion qu'on sent diminuer le sentiment de plaisir à l'égard du bien, et que tous les dégoûts intérieurs qu'éprouvent les saints sont autant de diminutions de la grace et de la bonne volonté.

5°. Bien loin de s'efforcer inutilement à prier et à vouloir aimer, etc. quand les aridités, les privations de goûts sensibles, les dégoûts, les épreuves, les tentations viennent, il faut alors croire que tout est perdu, et se désespérer pour le salut, supposé qu'on ne trouve plus en soi aucun reste de goût et de plaisir; car le plaisir sensible ne peut point venir sans que nous le sentions : donc il ne vient point

quand nous ne le sentons pas; et quand il ne vient pas il est extravagant de s'imaginer qu'on puisse former aucun vouloir de bien sans lui.

6°. Tous les peres, tous les auteurs ascétiques, tous les contemplatifs approuvés de l'église sont donc des insensés quand ils assurent que l'oraison, l'amour, en un mot la perfection, se consomment par les épreuves où l'on est privé des goûts et consolations sensibles. Saint Jacques même a tort de dire, *Si quis vestrûm tristatur, oret.* Eh! comment pouvoir prier, c'est-à-dire vouloir le bien, pendant qu'on manque de la cause efficiente de ce bon vouloir, savoir le plaisir sensible ou la joie prévenante qui le produit? Ainsi il faut renverser toutes les maximes et les expériences des saints, depuis les apôtres jusqu'à nous, pour ne juger plus de la vie intérieure que par le plaisir, comme on juge du froid et du chaud par un thermometre.

7°. Il faudra aussi conclure qu'on aime Dieu, qu'on fait une merveilleuse oraison, et qu'on est parfait dès qu'on sent un grand plaisir ou délectation par rapport aux choses de Dieu. Si le plaisir sensible est la cause nécessaire du bon vouloir, ce signe du bon vouloir ne peut jamais être équivoque : partout où est la cause nécessaire, là est l'effet · donc on pourra, sans craindre de se flatter se juger soi-

même infailliblement pour son intérieur, sur le degré de plaisir qu'on sent actuellement par rapport à Dieu.

8°. C'est nier l'état du purgatoire, où les ames privées de tout plaisir sensible, et souffrant actuellement une très grande douleur, ont néanmoins le bon vouloir à un très haut degré. Peut-on voir une plus pernicieuse illusion que celle qui naît de ce principe? Quand l'homme, qui par sa corruption n'aime que le plaisir et la gloire, n'a plus qu'à chercher le plaisir pour se croire parfait, qu'est-ce que son imagination ne lui fournira point pour nourrir sa vaine présomption par une ferveur douce et flatteuse? Jamais les fanatiques n'ont présenté aux ames simples un poison si subtil et si dangereux.

En général tout dépendra du plaisir sensible dans les exercices de la vie intérieure. Quand le goût sensible viendra, on sera transporté et on se croira ravi au troisieme ciel; dès que le goût sensible manquera, on désespérera de tout, on quittera tous les bons exercices. Jugez des suites affreuses de cette espece de désespoir où l'ame ne cherchera plus d'aliment intérieur, n'en connoissant point d'autre que le plaisir qui lui échappe.

Vous me demandez ce qu'il faut établir en la place de cette monstrueuse spiritualité. Je vous réponds

qu'il faut s'en tenir à celle de tous les saints et de toute l'église, qui est de croire qu'on doit persévérer patiemment dans l'amour et dans l'oraison en pure foi, quand Dieu nous prive de tout plaisir et de tout goût sensibles, de toute lumiere consolante; et qu'on aime d'autant plus purement alors, qu'on aime sans sentir, comme on croit avec plus de mérite lorsqu'on croit sans voir. Le sentir ne dépend pas de nous, mais le vouloir en dépend. Dieu ne nous demandera pas d'avoir senti, puisqu'il n'a pas mis le sentiment dans la main de notre conseil; mais il nous demandera d'avoir voulu et persévéré dans le bon vouloir, parcequ'il nous en a donné la liberté véritable. Renversez ce fondement, vous renverserez toute la vie chrétienne, tout l'ouvrage intérieur de la foi, et toutes les voies de perfection dans les épreuves. Aussi voyons-nous que ceux qui s'attachent à cette délectation sensible ne comptent pour rien que la seule ferveur d'imagination: ils ne veulent qu'une ivresse spirituelle, qu'un goût empressé des bonnes œuvres, qu'un zele ardent pour les austérités, qu'une méditation raisonnée et consolante, qui est plutôt une étude agréable de tête échauffée qu'une oraison: ils croient que tout est perdu en eux dès que cette chaleur et ce plaisir leur manquent; et ils se scandalisent d'autrui d'une maniere âpre, noire et farouche, dès

qu'ils n'y trouvent point ce goût et cette ferveur d'imagination. Pour le véritable homme intérieur, il demeure en paix et en égalité de cœur dans les inégalités qu'il éprouve, suivant ce qui est si bien enseigné dans le troisieme livre de l'Imitation de Jésus-Christ et dans saint François de Sales.

Vous me demandez si l'oraison doit être longue. Je vous réponds que les anciens demandoient d'abord des oraisons courtes, mais fréquentes; c'est ce que saint Augustin a enseigné à Proba; c'est ce que vous trouverez dans les saints qui ont donné des regles communes pour la multitude des commençants qui veulent se convertir et travailler à leur perfection dans la solitude. En effet ce qu'ils appellent oraison, qui est une espece d'oraison jaculatoire, ne peut être que court. Ils lisoient, ils méditoient, ils récitoient des psaumes, ils varioient leurs occupations intérieures. De temps en temps ils revenoient à de vives affections et à une présence de Dieu amoureuse et sensible : ces traits enflammés et véhéments ne pouvoient être que courts, et demandoient de fréquents intervalles; ils auroient épuisé les ames et se seroient tournés peu-à-peu en formules gênantes. Aussi voyons-nous que nos offices sont pleins de lectures de l'écriture, de chant des pseaumes, et de courtes oraisons ou demandes. Mais nous apprenons, par

saint Clément, par Cassien et par les autres ascetes, que le but de ces fréquentes et courtes oraisons étoit d'accoutumer peu-à-peu les solitaires à une contemplation presque continuelle. Lisez les Conférences 9, 10 et 11 de Cassien; vous voyez que S. Antoine passoit la nuit en oraison; vous voyez que les autres contemplatifs étoient dans une présence de Dieu familiere et presque perpétuelle. Lisez le Trésor ascétique; alors ces oraisons jaculatoires n'étoient plus si vives ni si marquées, mais étoient plus profondes, plus familieres, plus paisibles et presque sans relâche. Tant que vous n'appellerez oraison que des actes vifs et formés avec ardeur et goût sensible, vous n'en pourrez jamais faire long-temps de suite, et vous ignorerez toujours la maniere d'accomplir le précepte de Jésus-Christ et de l'apôtre pour l'oraison sans intermission; vous demeurerez sec, raisonneur, critique, toujours ombrageux sur votre propre oraison, et cherchant sans cesse le goût sensible qui tantôt vous fuira et tantôt vous éblouira dangereusement.

Il faut donc assujettir les ames à une oraison réglée, d'abord courte à la vérité, pour modérer leur ferveur naissante et ménager leurs forces, mais qui croisse à mesure que vous voyez la grace agir en elles, pour les rendre capables d'être plus long-temps

de suite et plus paisiblement dans la présence amoureuse de Dieu. Si dans la suite ces ames sont dans l'obscurité, dans la sécheresse, dans la privation de ce plaisir et de cette ferveur sensible qui leur rendoit d'abord la vertu si douce, elles doivent se souvenir que les apôtres passerent des douceurs du Tabor aux horreurs du Calvaire; que saint Pierre, enivré sur le Tabor, ne savoit ce qu'il disoit en disant, *Bonum est nos hìc esse; si vis, faciamus hìc tria tabernacula;* qu'enfin Jésus-Christ parloit dès lors de sa passion avec Moïse et avec Élie, parceque les consolations préparent aux croix. Il faut accoutumer peu-à-peu ces ames à vouloir sans sentir, ce qui est le martyre intérieur. La plus pure oraison commence, dit sainte Thérese, dans ces épreuves et ces privations où l'on est tenté de croire qu'elle cesse, et où l'on la quitte souvent par découragement. Il faut pourtant juger de l'arbre par les *fruits*, c'est-à-dire examiner si ces ames qui perdent le goût sensible sont fideles, dociles, sinceres, humbles, mortifiées. Il faut aussi leur faire éviter l'oisiveté intérieure. Si elles ont besoin de lectures, de méditation, de pratique, il ne faut ni les leur soustraire à contre-temps ni craindre de les y mettre, si on éprouve qu'elles en tirent *quelque suc*, comme parle le bienheureux Jean de la Croix.

Mais enfin rien n'est si pernicieux à la piété que de supposer que la délectation sensible décide de tout. Que ceux qui ne veulent écouter que S. Augustin l'écoutent au moins sur ceci. Il assure qu'il nous est souvent utile de ne voir point notre ouvrage et de n'y prendre point de plaisir : [1] *Ideo quisque nostrûm bonum opus suscipere, agere, implere, nunc scit, nunc nescit, nunc delectatur, nunc non delectatur; ut noverit non suae facultatis, sed divini muneris esse, vel quod scit, vel quod delectatur : ac sic ab electionis vanitate sanetur.* Quoique la délectation involontaire, c'est-à-dire le goût, manque, la délectation délibérée, qui est la fidélité du bon vouloir, peut persévérer et se perfectionner.

---

(1) De Pecc. Merit. et Remiss. lib. II.

AUTRE LETTRE

AU PERE LAMI,

BÉNÉDICTIN.

Pardon, mon révérend pere, de n'avoir pas répondu à votre question. Il n'y a eu dans mon silence rien qui doive vous faire aucune peine ni qui vienne d'aucune réserve. Voici seulement ce que je pense là-dessus.

Notre corps n'a besoin que d'être nourri; il lui suffit que l'ame qui le gouverne soit sensiblement avertie de ses besoins, et que le plaisir facilite l'exécution d'une chose si nécessaire. Pour l'ame elle a un autre besoin : si elle étoit simple elle pourroit recevoir toujours une force sensible et en bien user: mais, depuis qu'elle est malade de l'amour d'elle-même, elle a besoin que Dieu lui cache sa force, son accroissement et ses bons desirs. Si elle voit, du moins ce n'est qu'à demi, et d'une maniere si confuse qu'elle ne peut s'en assurer; encore ne laisse-t-elle pas de regarder ces dons avec une vaine complaisance malgré une incertitude si humiliante : que ne feroit-elle point si elle voyoit clairement la grace

qui l'inspire et sa fidele correspondance? Dieu fait donc deux choses pour l'ame, au lieu qu'il n'en fait qu'une pour le corps. Il donne au corps la nourriture avec la faim et le plaisir de manger; tout cela est sensible. Pour l'ame il donne la faim, qui est le desir de la nourriture; mais en accordant ce don il se cache, de peur que l'ame ne s'y complaise vainement : ainsi, dans les temps d'épreuves où il veut nous purifier, il nous soustrait les goûts, les ferveurs sensibles et les desirs ardents. Comme l'ame tournoit en poison, par orgueil, toute force sensible, Dieu l'a réduite à ne sentir que dégoût, langueur, foiblesse, tentation. Ce n'est pas qu'elle ne reçoive toujours les secours réels; elle est avertie, excitée, soutenue pour persévérer dans la vertu : mais il lui est utile de n'en avoir point le goût sensible, qui est très différent du fond de la chose; l'oraison est très différente du plaisir sensible qui accompagne souvent l'oraison. Le médecin fait quelquefois manger le malade sans appétit; le malade n'a aucun plaisir à manger, et ne laisse pas de digérer et de se nourrir. Sainte Thérese remarquoit que beaucoup d'ames quittoient par découragement l'oraison quand elle commence à se perfectionner. La vraie oraison n'est ni dans les sens ni dans l'imagination; elle est dans l'esprit et dans la volonté. On peut se tromper beau-

coup en parlant de plaisir et de délectation. Il y a un plaisir indélibéré et sensible qui prévient la volonté; celui-là peut être séparé d'une très véritable oraison : il y a le plaisir délibéré qui n'est autre chose que la volonté délibérée même. Cette délectation, qui est notre vouloir délibéré, est celle que le psalmiste commande et à laquelle il promet une récompense : [1] *Delectare in Domino, et dabit tibi petitiones cordis tui.* Cette délectation est inséparable de l'oraison en tout état, parcequ'elle est l'oraison même : mais cette délectation, qui n'est qu'un simple vouloir, n'est pas toujours accompagnée de l'autre délectation prévenante et indélibérée qui est sensible; la premiere peut être très réelle et ne donner aucun goût consolant.

C'est ainsi que les ames les plus rigoureusement éprouvées peuvent conserver la délectation de pure volonté, c'est-à-dire le vouloir ou l'amour tout nu, dans une oraison très seche, sans conserver le goût et le plaisir de faire oraison; autrement il faudroit dire qu'on ne se perfectionne dans les voies de Dieu qu'autant qu'on sent augmenter le plaisir des vertus, et que toutes les ames privées du plaisir sensible par les épreuves ont perdu l'amour de Dieu

(1) Ps. 37, v. 4.

et sont dans l'illusion; ce seroit renverser toute la conduite des ames et réduire toute la piété au plaisir de l'imagination; c'est ce qui nous meneroit au fanatisme le plus dangereux: chacun se jugeroit soi-même pour son degré de perfection par son degré de dégoût et de plaisir. C'est ce que font bien souvent des ames sans y prendre garde; elles ne cherchent que le goût et le plaisir dans l'oraison; elles sont toutes dans le sentiment; elles ne prennent pour réel que ce qu'elles goûtent et imaginent; elles deviennent en quelque maniere enthousiastes. Sont-elles en ferveur? Elles entreprennent et décident tout; rien ne les arrête, nulle autorité ne les modére. La ferveur sensible tarit-elle? Aussitôt ces ames se découragent, se relâchent, se dissipent et reculent; c'est toujours à recommencer: elles tournent comme une girouette à tout vent; elles ne suivent Jésus-Christ que pour les pains miraculeusement multipliés; elles veulent des cailles au désert; elles cherchent toujours, comme saint Pierre, à dresser des tentes sur le Tabor, et à dire: O que nous sommes bien ici! Heureuse l'ame qui est également fidele dans l'abondance sensible et dans la privation la plus rigoureuse! (1) *Sicut mons Sion non commovebitur.*

(1) Ps. 124, v. 1.

Elle mange le pain quotidien de pure foi, et ne cherche ni à sentir le goût que Dieu lui ôte, ni à voir ce que Dieu lui cache : elle se contente de croire ce que l'église lui enseigne, d'aimer Dieu d'une volonté toute nue, et de faire, quoi qu'il lui en coûte, tout ce que l'évangile commande et conseille : si le goût vient, elle le reçoit comme le soutien de sa foiblesse; s'il échappe, elle en porte en paix la privation et aime toujours. C'est l'attachement au sensible qui fait tantôt le découragement et tantôt l'illusion; au contraire c'est cette fidélité, dans la privation du sensible, qui préserve de l'illusion. Quand on perd le goût sensible, sans se procurer cette perte par infidélité, on ne perd que ce que perd un enfant que ses parents sevrent : le pain sec et dur est moins doux mais plus nourrissant que le lait; la correction d'un précepteur fait plus que les caresses d'une nourrice.

Cessons de raisonner en philosophes sur la cause, et arrêtons-nous à l'effet. Comptons que nous ne devons jamais tant faire oraison que quand le plaisir de faire oraison nous échappe; c'est le temps de l'épreuve et de la tentation, et par conséquent celui du recours à Dieu et de l'oraison la plus intime. D'un autre côté il faut recevoir simplement les ferveurs sensibles d'oraison, puisqu'elles sont données

pour nourrir, pour consoler, pour fortifier l'ame; mais ne comptons point sur ces douceurs où l'imagination se mêle souvent et nous flatte. Suivons Jésus-Christ à la croix comme saint Jean; c'est ce qui ne nous trompera point. Saint Pierre fut dans une espece d'illusion sur le Tabor. Il est aisé de se dire à soi-même, J'aime Dieu de tout mon cœur, quand on ne sent que du plaisir dans cet amour; mais l'amour réel est celui qui aime en souffrant; *Noli credere affectui tuo qui nunc est.*

Je suis fort aise, mon révérend pere, d'apprendre que vous êtes content et édifié de la personne que vous avez vue. J'espere que L. de B. m'apportera de vos nouvelles. Quand Dieu suspend vos études, il vous réduit à faire quelque chose de bien meilleur que d'étudier. Priez pour moi comme je prie pour vous. Mille fois tout à vous sans réserve.

AUTRE LETTRE

AU PERE LAMI,

BÉNÉDICTIN.

Je ne veux point, mon révérend pere, former aucun sentiment sur la sincérité de la personne que vous avez examinée, ni me mêler de juger des choses qu'elle prétend éprouver : vous pouvez bien mieux en juger, après avoir observé de près le détail, que ceux qui, comme moi, n'ont rien vu ni suivi qu'en général. Je craindrois fort que la lecture des choses extraordinaires n'eût fait trop d'impression sur une imagination foible. D'ailleurs l'amour-propre se flatte aisément d'être dans les états qu'on a admirés dans les livres. Il me semble que le seul parti à prendre est de conduire cette personne comme si on ne faisoit attention à aucune de ces choses, et de l'obliger à ne s'y arrêter elle-même jamais volontairement: c'est le vrai moyen de découvrir si l'amour-propre ne l'attache point à ces prétendues graces. Rien ne pique tant l'amour-propre et ne découvre mieux l'illusion, qu'une direction simple qui compte pour rien ces merveilles, et qui assujettit la personne en

qui elles sont à faire comme si elle ne les avoit pas. Jusqu'à ce qu'on ait fait cette épreuve on ne doit pas croire, ce me semble, qu'on ait éprouvé la personne, ni qu'on se soit précautionné contre l'illusion. En l'obligeant à ne s'arrêter jamais volontairement à ces choses extraordinaires, on ne fera que suivre la regle du bienheureux Jean de la Croix, qui est expliquée à fond dans ses ouvrages : *On outrepasse toujours*, dit-il, *ces lumieres, et on demeure dans l'obscurité de la foi nue*. Cette obscurité et ce détachement n'empêchent pas que les impressions de graces et de lumiere ne se fassent dans l'ame, supposé que ces dons soient réels ; et s'ils ne le sont pas, cette foi qui ne s'arrête à rien garantit l'ame de l'illusion. De plus, cette conduite ne gêne point une ame pour les véritables attraits de Dieu ; car elle ne s'y oppose point : elle ne pourroit que contrister l'amour-propre qui voudroit tirer une secrete complaisance de ces états extraordinaires ; et c'est précisément ce qu'il importe de retrancher. Enfin quand même ces choses seroient certainement réelles et excellentes, il seroit capital d'en détacher une ame et de l'accoutumer à une vie de pure foi : quelque excellence qu'il puisse y avoir dans ces dons, le détachement de ces dons est encore plus excellent qu'eux ; *Adhuc excellentiorem*

viam vobis demonstro. C'est la voie de foi et d'amour, sans s'attacher ni à voir, ni à sentir, ni à goûter, mais à obéir au bien-aimé : cette voie est simple, droite, abrégée, exempte des pieges de l'orgueil. Cette simplicité et cette nudité font qu'on ne prend point autre chose pour Dieu, ne s'arrêtant à rien. Si vous n'agissez que par cet esprit de foi que vous devez inspirer à cette personne, Dieu vous fera trouver ce qui lui convient pour être secourue dans sa voie, ou du moins ce qui vous conviendra pour n'être point trompé. Ne suivez point vos raisonnements naturels, mais l'esprit de grace et les conseils des saints expérimentés, comme le bienheureux Jean de la Croix, qui sont très opposés à l'illusion. Dieu sait à quel point je suis, mon révérend pere, tout à vous à jamais en lui.

LETTRE

SUR LA DIRECTION.

Les meilleures choses sont les plus gâtées, parceque leur abus est pire que celui des choses moins bonnes. Voilà ce qui fait que la direction est si décriée. Le monde la regarde comme un art de mener les esprits foibles et d'en tirer parti. Le directeur passe pour un homme qui se sert de la religion pour s'insinuer, pour gouverner, pour contenter son ambition ; et souvent on soupçonne dans la direction, si elle regarde le sexe, beaucoup d'amusement et de misere. Tant de gens, sans être ni choisis ni éprouvés, se mêlent de conduire les ames, qu'il ne faut pas s'étonner qu'il en arrive assez souvent des choses irrégulieres et peu édifiantes.

Cependant il sera toujours vrai de dire, au milieu de toutes ces choses déplorables, que la fonction de mener les ames à Dieu est le ministere de vie confié aux apôtres par Jésus-Christ. La direction est donc une fonction toute divine, qu'il n'est jamais permis de mépriser, quoique les hommes indignes d'une si haute fonction l'avilissent souvent et la déshonorent. Quelle folie de mépriser un diamant parcequ'on l'a

vu enfoncé dans la boue! Après tout, Jésus-Christ n'a rien fait en vain: il a donné des pasteurs à son troupeau, et ces pasteurs doivent diriger; car le devoir du pasteur est de conduire les brebis, de les connoître, comme dit Jésus-Christ, chacune en particulier, de discerner leurs besoins, d'étudier leurs maladies, de chercher les remedes, de supporter leurs foiblesses, de redresser celles qui s'égarent, de les rapporter sur ses épaules au bercail, de conduire les saines dans les bons pâturages et de les défendre du loup ravisseur. Voilà le vrai directeur; il n'en faudroit point d'autre que le pasteur même, si les pasteurs chargés de troupeaux innombrables, et quelquefois trop peu appliqués au travail pastoral, ne manquoient ni de temps, ni de zele, ni d'expérience pour mener les ames jusqu'à la perfection de l'évangile. Ils manquent souvent de quelqu'une de ces trois choses: c'est pourquoi on choisit parmi les plus saints prêtres qui peuvent travailler au nom du pasteur et avec son autorité, celui qui paroît le plus propre à être l'homme de Dieu pour chacun de nous. C'est le supplément au défaut du pasteur. Voilà l'idée qu'on doit, ce me semble, avoir de la direction. Ce directeur, comme dit saint François de Sales, doit être choisi entre mille, et même entre dix mille. Il faut le chercher sage, éclairé, mortifié, expérimenté,

détaché de tout, incapable de nous flatter, exempt de tout soupçon de nouveauté sur la doctrine et de tout excès dans ses maximes, mais pourtant droit, ferme, prêt à compter pour rien le monde et les grandeurs les plus éblouissantes, en un mot, qui, étant le vrai homme de Dieu, ne cherche que lui seul dans tous les conseils qu'il donne. Il est, me direz-vous, plus aisé de peindre cet homme merveilleux que de le trouver. Il est vrai; mais on le trouvera pourtant pourvu qu'on le cherche bien. Voici la maniere de le chercher.

Il faut premièrement avoir égard à la réputation publique pour éviter ce qui n'est point approuvé. Ce n'est pas qu'il faille aller chercher les gens qui sont à la mode et qu'on voit en estime parmi les grands; mais il faut éviter ce qui est suspect ou désapprouvé par le commun des personnes sages. Les mauvaises réputations ainsi que les bonnes, quand elles sont fort répandues, ont souvent quelque fondement. Pour les gens qui ont une certaine vogue, il est ridicule de les chercher; c'est porter le goût du monde et de la vanité jusques dans les choses les plus sérieuses de la religion; c'est vouloir être remarqué, se mettre au rang des personnages considérables, s'intriguer, se donner de l'appui et des liaisons; en un mot, c'est une espece de vanité hypocrite qui

éloigne de Dieu et qui éteint l'esprit de grace. Cherchez donc un directeur loin du monde et à qui le monde ne soit rien, qui, loin de vous en pouvoir enivrer, vous en désabuse.

Pour le trouver informez-vous des personnes les plus simples, les plus solides, les plus éloignées des vaines apparences, et qui par leur conduite vous fassent espérer que leurs conseils seront bons; qu'à voir la maniere dont ces personnes profitent des soins d'un directeur, vous ayez sujet de croire qu'elles l'ont bien choisi, et qu'elles sauront bien vous le dépeindre.

Il faut même voir plusieurs fois le directeur qu'on veut choisir, et l'éprouver en le consultant pour voir si on pourra avoir l'ouverture qui est nécessaire, et si on trouvera en lui tout ce qu'on a besoin d'y trouver. Je dis qu'il faut faire cette expérience avant que de choisir, pour ne s'exposer pas à une inconstance après un choix. Il faut donc bien se garder de choisir jamais un directeur ni par complaisance, ni par politique, ni par un embarquement insensible, ni par aucune autre raison que celle de trouver l'homme de Dieu. Un choix fait par des vues humaines seroit capable de tout ruiner pour le salut; si on étoit assez malheureux pour être tombé dans cette faute, l'unique remede seroit de rompre courageusement, et

de mettre sa conscience en liberté pour chercher ailleurs un secours selon son besoin.

Mais, direz-vous, à quoi sert tout cet examen pour une personne qui n'est point capable de discerner les qualités d'un directeur? J'avoue que la plupart des gens ne sont guere capables de faire ce discernement, et il faudroit désespérer pour eux d'un bon choix si on ne comptoit que sur leurs talents naturels; mais Dieu infiniment bon supplée, quand il s'agit du choix des moyens pour aller à lui, ce qui manque dans l'esprit des hommes. Suivez simplement ce que Dieu vous mettra au cœur, après que vous vous serez humilié sous sa main et abandonné à sa conduite paternelle. La bonne volonté, la simplicité, le détachement de tout intérêt où l'amour-propre rapporte tout à soi, la crainte de tomber dans les mains qui ne sont pas les plus propres aux desseins de Dieu, enfin la confiance en la grace seront vos guides : Dieu verra votre cœur et vous donnera suivant la mesure de votre foi. Ne cherchez donc un directeur que pour mourir à vous-même sans réserve, que pour ne tenir à rien. Dieu, qui ne manque point à ceux qui ont le cœur droit, vous donnera la demande de votre cœur; l'ange Raphaël vous sera envoyé. Ce n'est point sur votre esprit que je compte, c'est sur celui de Dieu : priez

sans cesse, humiliez-vous, détachez-vous de tout intérêt propre où on n'a que soi-même pour objet, ne laissez rien en vous qui vous rende indigne du secours que vous attendez, arrachez de votre cœur tout ce qui vous empêcheroit d'être docile à celui qui doit vous conduire; et ce conducteur ne vous sera point refusé : il viendra je ne sais comment, mais il viendra. Une conversation, un hasard, un rien vous ouvrira les yeux, et vous verrez celui que vous attendez.

Il aura ses défauts comme un autre homme; je dis des défauts naturels qui pourront rebuter et tenter contre l'obéissance ; mais il faudroit n'obéir jamais aux hommes si on vouloit attendre qu'ils fussent parfaits. Il aura aussi des imperfections par rapport à la grace ; ces imperfections feront encore plus de peine; mais elles ne gâteront rien, pourvu que le directeur ne les conserve point volontairement en résistant à l'esprit de grace : mais si ses intentions cessoient d'être pures et droites, Dieu ne permettroit pas qu'il continuât de conduire les ames simples et recueillies qui se seroient mises de bonne foi sous sa conduite. A l'égard des légeres imperfections qui restent dans les plus saints directeurs pour les humilier, il est très important de ne s'en scandaliser pas. Ces imperfections sont souvent très utiles,

car elles rendent un homme doux, humble, petit, compatissant, par sa propre expérience, aux foiblesses de ceux qu'il conduit, patient pour attendre l'opération lente de la grace, attentif aux moments de Dieu, incapable d'être surpris quand il trouve de l'infirmité, enfin modéré dans son zele. C'est par le reniement exécrable de Jésus-Christ que S. Pierre, comme remarquent les peres, devint propre à être le pasteur de tout le troupeau et à compatir à l'infirmité de chacune de ses brebis. Pour la perfection du directeur, il est juste sans doute de la chercher; mais on ne peut ni comparer les perfections des hommes, ni connoître même le fond de leur intérieur : ainsi il faut se borner aux principales marques extérieures, telles que le détachement, la vie retirée, la conduite constante dans les divers emplois, la patience, la douceur, l'égalité, la franchise, l'éloignement de tout amusement et de toute mollesse, la fermeté dans les bonnes maximes sans âpreté et sans excès, l'expérience de l'oraison et des choses intérieures, enfin une certaine retenue pour donner le secours nécessaire aux personnes qu'il conduit, sans tomber néanmoins dans des conversations inutiles; il ne doit jamais y avoir rien que de sérieux, de modeste et d'édifiant dans ces entretiens où il s'agit purement de la vie éternelle. Le directeur perd son

autorité, avilit son ministere, s'en rend indigne, et nuit mortellement aux ames quand il a une conduite moins grave et moins réservée. Cette réserve n'empêche point l'ouverture de cœur, la condescendance paternelle et la simplicité avec laquelle il doit agir pour attirer les ames : car la véritable gravité est simple, douce, accommodante, et même pleine d'une gaieté modeste. Elle est bien éloignée d'une austérité farouche ou affectée qu'on n'ose aborder. Le malheur est que les personnes lâches et molles, telles que sont souvent les femmes, trouvent trop froid et trop sec ce qui est sérieux et éloigné de l'amusement : elles croient qu'on ne les écoute point si on ne leur laisse dire cent choses inutiles avant que de venir à celle dont il est question. Ainsi elles se rebutent des directeurs qui leur seroient les plus utiles, et elles en cherchent qui veuillent bien perdre du temps avec elles. Oh ! si elles savoient ce que c'est que le temps d'un prêtre chargé de prier pour soi-même et pour toute l'église, de méditer profondément la loi de Dieu, et de travailler pour ramener tant de pécheurs, elles craindroient de profaner un temps si précieux et de l'user en discours superflus. Il faut parler à l'homme de Dieu d'une maniere simple, ingénue, précise et courte, songeant qu'il doit son temps à beaucoup d'autres œuvres. C'est parce-

qu'on n'est ni humble ni simple, qu'on n'entre point d'abord en matiere, et qu'on fait de si longs détours avant que de venir au but; d'ailleurs on cherche plus un commerce de vaine consolation qu'un conseil droit et vigoureux pour aller à Dieu en mourant à soi.

Si on ne cherchoit que des conseils évangéliques, il faudroit peu de temps dans la direction. Quand il n'est question que de se taire, d'obéir, de souffrir, de se cacher, de supporter les autres sans vouloir être supporté, de résister à ses inclinations et à ses habitudes, de se conformer au cours de la Providence sur nous, de compter pour rien ses jalousies et ses délicatesses, il ne faut point tant de consultations. Peu parler et faire beaucoup, voilà le partage des ames droites. Il y a encore moins à consulter quand on est dans une communauté réguliere; alors tout est presque réglé par les constitutions, par les exercices journaliers, et par les ordres des supérieurs. La volonté de Dieu est dans le cœur. Quand même ils se tromperoient ou décideroient avec passion, leurs ordres, quoique mauvais pour eux, ne laisseroient pas d'être bons pour nous, et leurs défauts nous servent souvent d'une maniere plus efficace que leurs vertus à mourir à notre propre volonté.

Dieu met tout en œuvre pour sanctifier ses enfants quand ils tendent à lui avec un cœur droit.

J'ajoute que quand le supérieur ou la supérieure d'une communauté ont les qualités, la vertu et l'expérience nécessaires pour nous conduire, ils sont préférables aux gens du dehors; comme le pasteur, à choses égales, devroit être préféré à l'étranger. Il ne faut point faire un si grand mystere de la direction. C'est un conseil qu'on prend pour tendre à la perfection. Une supérieure bien morte à elle-même et d'une expérience consommée verra de plus près ce qu'il y a à corriger dans son inférieure; elle étudiera mieux son naturel et ses habitudes, elle lui dira des choses plus convenables à ses besoins dans ses fonctions journalieres, qu'une personne de dehors qui ne la voit point agir, et qui ne sait que ce qu'elle lui dit de soi-même suivant ses préventions. Cela n'empêche point qu'on ne demeure toujours inviolablement attaché au ministere des prêtres pour les sacrements, pour la doctrine, et pour tous les cas difficiles. Je ne parle ici que des conseils de perfection, qu'une supérieure bien sainte et bien expérimentée peut quelquefois donner, comme saint François de Sales a jugé nécessaire de l'établir chez les filles de la Visitation, pour éviter la multitude des

directeurs de dehors, auxquels on s'attache trop quelquefois. Mais comme il arrive fort souvent qu'une supérieure, quoiqu'excellente, n'ait point encore ce parfait détachement et cette expérience fonciere dont nous parlons, il faut en ce cas avoir recours à quelque bon directeur, mais avec toute la sobriété que nous avons déja marquée.

On me dira peut-être, Quelle nécessité de prendre un directeur, puisque la regle est un directeur par écrit, et qu'on a remis sa volonté dans les mains de ses supérieurs? Je réponds que les supérieurs ne peuvent pas toujours avoir toute l'attention nécessaire à vos besoins intérieurs : cependant il est capital de ne vous conduire pas vous-même; vous serez aveuglé sur votre intérêt ou sur une passion déguisée qui trouble votre paix. Vous ne connoissez point la source de certaines peines qui vous dégoûtent de vos devoirs et qui vous rendent lâche dans votre état; vous avez besoin d'être soutenu et encouragé dans une croix qui vous surmonte; vous vous trouvez dans des tentations pénibles et dangereuses : dans tous ces cas rien n'est plus dangereux que de n'écouter que soi-même; il faut, comme je l'ai déja remarqué, un homme de Dieu qui supplée au défaut du pasteur, et qui s'applique à vous conduire

au milieu de tant de précipices. Qui est-ce qui vous conduira et vous soutiendra? Sera-ce vous-même? Eh! c'est vous qui avez besoin de conduite, qui êtes tenté, foible, aveugle, découragé, aux prises avec vous-même; c'est de vous que vous viennent vos plus subtiles tentations; vous êtes votre plus cruel ennemi : il vous faut quelqu'un qui n'ait ni vos erreurs, ni vos passions, ni les penchants de votre amour-propre; quelqu'un qui soit hors de vous, qui vous aide à en sortir, et qui ait autant de zele pour vous corriger que vous avez d'inclination secrete à vous flatter vous-même.

D'ailleurs l'oraison, qui est le canal des graces et le commerce d'union avec Dieu, est exposée à toutes sortes de chimeres et d'illusions, si vous n'y êtes conduit par une personne qui connoisse par expérience les voies de Dieu. Le remede qui doit guérir toutes vos miseres se changera en poison mortel. Il vous faut une direction douce et modérée, mais droite et ferme, qui vous arrache à tous vos desirs, qui rabaisse votre esprit, qui vous ôte toute confiance en vous et en votre vertu, qui vous ôte toute volonté propre, et qui vous désabuse même de votre sagesse, qui vous empêche de vous arrêter aux dons de Dieu pour ne chercher que Dieu seul. Bien loin qu'un

tel secours ne soit pas nécessaire, il faut s'écrier, Hélas! que ferois-je sans lui? mais où pourrai-je le trouver? est-il sur la terre? Dieu l'y mettra pour vous, et vous le fera trouver si vous le méritez par la droiture de votre volonté.

O mon Dieu! si j'osois former quelque plainte, l'unique chose dont je me plaindrois seroit que vous n'en donnez point assez à votre église de ces hommes. Combien qui conduisent sans science ni piété avec quelques apparences trompeuses! Combien qui n'ont qu'une science seche et hautaine, incapables d'entrer dans vos voies, et que vous rejetez justement! Je vous rends graces, Seigneur, de leur cacher vos mysteres de grace, puisqu'ils sont grands et sages, et que vous ne les révélez qu'aux petits. Combien qui ont la science et la piété, mais une piété sans expérience, et qui ne connoissent que les dehors de votre maison sans avoir jamais été attirés dans votre sanctuaire! Hélas! que de tels directeurs, avec de droites intentions, retardent et gênent les ames; qu'ils rétrécissent toujours, pendant que l'Esprit saint veut les élargir! Mais enfin combien d'autres qui n'ont que l'expérience sans science, ou, pour mieux dire, qui présument d'avoir l'expérience sans l'avoir effectivement! Quels dangers d'illusion

et d'égarement! Où sont donc, ô mon Dieu, les autres, ces lampes luisantes et ardentes, posées dans votre maison pour éclairer et pour embraser vos enfants? Que le nombre en est petit! Où sont-ils? et qui osera espérer de les trouver? Heureux ceux qui les trouvent! qu'ils en rendent graces et qu'ils en profitent. Ames droites, ames simples, où êtes-vous? qu'on me dise où vous êtes, et je dirai où sont les bons directeurs : car c'est à vous que Dieu les donnera; vous les ferez par vos prieres; Dieu les formera exprès pour les desseins qu'il a sur vous, puisque vous êtes sans réserve livrées à sa grace : le reste gémira avec des secours imparfaits, mais le reste n'est pas digne de mieux. Le Pere céleste donne à chacun de ses enfants selon la mesure de sa foi et de la simplicité de son abandon.

LETTRE

SUR LA CONFESSION ET LA COMMUNION.

Vous m'avez fait, madame, une question à laquelle il me semble que je n'ai répondu qu'à demi, sur les confessions et sur les communions.

L'eucharistie a été instituée comme un pain, c'est-à-dire comme l'aliment le plus familier; et les peres l'appellent le pain quotidien. Les premiers siecles rompoient tous les jours ce pain sacré avec joie et simplicité de cœur. En vain, dit saint Chrysostome, célébrons-nous les mysteres si personne n'y participe. Assister à la messe sans y participer à la communion est une action comme estropiée; c'est ne remplir qu'à demi l'intention de Jésus-Christ quand il a institué ce sacrement. Il n'y a que notre indignité qui doive nous exclure de cette communion du pain quotidien. Tous les chrétiens y sont appelés; ils font violence au sacrement quand ils s'en privent. Toute notre vie doit donc tendre à nous rendre dignes de recevoir ce pain de vie le plus souvent que nous pouvons. Il ne faut point croire avoir rempli notre devoir à cet égard jusqu'à ce que nous puissions atteindre à la communion de tous les jours. L'eucha-

ristie n'est offerte par le prêtre qu'afin que le fidele en vive : ces deux actions se rapportent l'une à l'autre; et il manque quelque chose au sacrifice quand le laïque se tient comme interdit loin des autels, n'osant manger la victime offerte pour lui.

Cependant les idées présentes sont bien éloignées de ces idées pures : on est presque mal édifié d'un prêtre qui ne dit point la messe tous les jours, et on seroit surpris de voir un laïque qui communieroit tous les jours de la semaine. Pourvu que le laïque vive en bon laïque, il peut et doit communier tous les jours, s'il est libre, comme le bon prêtre, s'il est libre, peut et doit offrir tous les jours. J'excepte seulement les personnes qui sont assujetties ou à des regles de communauté, où tout tire à conséquence, ou à des engagements du monde dans lesquels il faut garder des mesures : j'avoue aussi que les gens qui aiment leurs imperfections et qui sont volontairement dans des péchés véniels sont indignes de cette communion quotidienne; mais pour les ames simples, droites, prêtes à tout pour se corriger, dociles et humbles, c'est à elles qu'appartient le pain quotidien; leurs infirmités involontaires, loin de les exclure, augmentent leur besoin de se nourrir du pain des forts.

Rien n'est donc plus contraire à l'institution du

sacrement et à l'esprit de l'église que de vouloir respecter l'eucharistie en la recevant rarement : pourvu qu'on soit pur, le vrai respect est de la recevoir fréquemment. On ne peut point se dire Je suis pur ; mais il ne faut jamais se juger soi-même, il faut se laisser juger par un conseil pieux et modéré.

La regle pour la confession est contraire à celle de la communion. La communion est un aliment de vie ; plus on peut le prendre, plus on se nourrit et on se fortifie : au contraire la confession est un remede ; il faut tendre à en diminuer le besoin. Je sais bien que le besoin ne cessera jamais entièrement, car nous commettrons toujours des fautes en cette vie ; mais du moins il faut tâcher de diminuer un besoin que nous ne pouvons faire cesser absolument.

Le pouvoir que Jésus-Christ a donné à ses ministres de lier et de délier, de remettre et de retenir les péchés, est absolu et sans restriction. Ils ne sauroient remettre les péchés secrets qu'on ne leur découvre point. Ce ministere suppose donc la déclaration des péchés, ou publique, ou du moins secrete. Voilà la confession. Quand elle n'est qu'auriculaire, c'est le moins que l'église puisse demander ; mais enfin il faut que le pécheur s'accuse. Pour le ministre, il a une puissance sans restriction pour remettre tous les péchés mortels, à plus forte raison

les véniels. Il ne paroît point dans l'antiquité qu'on se confessât aussi fréquemment qu'on le fait parmi nous de ces péchés véniels. Les peres, sur-tout saint Augustin, assurent qu'ils sont remis par l'oraison dominicale, par les jeûnes de l'église et par les aumônes; principalement ces péchés sont effacés par l'amour de Dieu. Ce feu consume nos imperfections comme la paille. Beaucoup de péchés légers sont remis à l'ame qui aime beaucoup. Nous lisons les vies de ces anciens peres de l'église, et leurs historiens nous racontent leur mort avec un grand détail sans parler des fréquentes confessions de nos jours. C'est qu'ils vivoient très purement, et qu'il ne paroît pas qu'on se confessât régulièrement en ce temps-là, quand on n'avoit à s'accuser que de ces fautes légeres et vénielles qu'on n'aime point quand on aime Dieu bien sincèrement.

J'avoue que l'usage présent de l'église est bien différent. Mais ce changement de discipline ne doit pas étonner. La puissance de remettre les péchés véniels est constamment donnée au prêtre. Le fidele peut donc y avoir recours quand cet usage lui devient salutaire. Beaucoup de grands saints l'ont pratiqué avec fruit. Il y a des ames qui se purifient admirablement par cette voie. Ce seroit une indiscrétion scandaleuse que d'ôter cette consolation

et cette source de grace à quantité de consciences délicates qui en ont besoin. Il est vrai qu'il faut craindre d'en faire une pure habitude, un appui sensible et trompeur, une décharge de cœur sans se corriger. On croit souvent avoir tout fait en disant ses péchés; on se confie avec excès à l'efficace de l'absolution : on trouve un amusement et un ragoût d'amour-propre à parler si souvent de soi : celui à qui on parle est un confesseur qu'on a choisi et dont on est quelquefois entêté. Autant que la confession est amere aux grands pécheurs qui la pratiquent rarement, autant devient-elle douce et commode à ces personnes dévotes qui s'y apprivoisent, et qui y cherchent une certaine routine de dévotion qui tient lieu de tout.

Les confesseurs sages et fermes doivent donc discerner le besoin de leurs pénitents, et l'usage qu'ils font de leurs confessions pour les rendre plus ou moins fréquentes. J'ose dire en général que la matiere fort souvent n'est pas traitée avec assez de sérieux et de sobriété. Pour les personnes droites et éclairées, elles doivent, ce me semble, faire deux choses; l'une, de se confesser autant qu'il le faut, même au-delà de leur besoin, pour le bon exemple; l'autre, de se conformer avec respect à la discipline

présente, qui est très sainte, et de tâcher d'en tirer du fruit en se confessant avec un cœur abaissé et docile.

LETTRE PREMIERE

A UNE RELIGIEUSE CARMÉLITE.

Que direz-vous de moi, *ma chere sœur?* je n'ai pas encore eu un moment libre pour lire votre vie du B. Jean de la Croix; mais je m'en vais la lire au plutôt et bien exactement. Pour vos lettres où vous me parlez de ses maximes, je les approuve du fond de mon cœur : ces maximes sont de l'esprit de Dieu; et il ne peut jamais y en avoir de contraires qui ne soient pernicieuses : il y a même dans ces maximes bien entendues de grands principes de vie intérieure qui demandent beaucoup d'expérience et de grace. Ce que je souhaite de vous, ma chere sœur, c'est que vous ne vous fassiez jamais un appui des talents humains dans votre obéissance. N'obéissez point à un homme parcequ'il raisonne plus fortement ou parle d'une maniere plus touchante qu'un autre, mais parcequ'il est l'homme de Providence

pour vous, et qu'il est votre supérieur, ou que vos supérieurs agréent qu'il vous conduise, et que vous éprouvez, indépendamment du raisonnement et du goût humain, qu'il vous aide plus qu'un autre à vous laisser subjuguer par l'esprit de grace et à mourir à vous-même. Le directeur ne nous sert guere à nous détacher de notre propre sens, quand ce n'est que par notre propre sens que nous tenons à lui. O ma chere sœur, que je voudrois vous appauvrir du côté de l'esprit! Écoutez saint Paul : *Vous êtes prudents en Jésus-Christ pour nous; nous sommes insensés pour lui.* Ne craignez point d'être indiscrete. A Dieu ne plaise que je veuille de vous aucune indiscrétion! mais je ne voudrois laisser en vous qu'une sagesse de pure grace, qui conduit simplement les ames fideles, quand elles ne se laissent aller ni à l'humeur, ni aux passions, ni à l'amour-propre, ni à aucun mouvement naturel. Alors ce qu'on appelle dans le monde esprit, raisonnement et goût, tombera. Il ne restera qu'une raison simple, docile à l'esprit de Dieu, et une obéissance d'enfant pour nos supérieurs, sans regarder en eux autre chose que Dieu. Je le prie d'être lui seul toutes choses en vous.

LETTRE II

A LA MÊME.

J'AI beaucoup pensé à vous devant Dieu depuis deux ou trois jours. Je ne saurois souffrir votre esprit ni le goût que vous avez pour celui des autres. Je voudrois vous voir pauvre d'esprit et ne vous reposant plus que dans le commerce des simples et des petits. Les talents sont de Dieu, et ils sont bons quand on en use sans y tenir; mais quand on les recherche, quand on les préfere à la simplicité, quand on dédaigne tout ce qui en est dépourvu, quand on veut toujours le plus sublime dans les dons de Dieu, on n'est point encore dans le goût de pure grace. Au nom de Dieu laissez là votre esprit, votre science, votre goût, votre discernement. Le B. Jean de la Croix donnoit bien moins à l'esprit que vous. Plus d'autre esprit que l'esprit de Dieu. La véritable grace nous fait tout à tous indistinctement; elle rabaisse tous les talents, elle applanit tout, elle fait qu'on est ravi d'être avec les gens les plus grossiers et les plus idiots, pourvu qu'on y soit pour faire la volonté de Dieu. Pardon, ma chere

sœur, de mes indiscrétions. Mille et mille fois tout à vous en notre Seigneur Jésus-Christ.

LETTRE III

A LA MÊME.

J'AI pensé, ma chere sœur, à tout ce que vous m'avez dit en si peu de temps; et Dieu sait combien je m'intéresse à tout ce qui vous touche. Je ne saurois assez vous recommander de compter pour rien toutes les lumieres de grace et les communications intérieures qu'il vous paroît que vous recevez. Vous êtes encore dans un état d'imperfection et de mélange où de telles lumieres sont tout au moins très douteuses et très suspectes d'illusion. Il n'y a que la conduite de foi qui soit assurée, comme le B. Jean de la Croix le dit si souvent. Sainte Thérese même paroît avoir presque perdu toute lumiere miraculeuse dans sa septieme demeure du Château de l'Ame. Vous avez un besoin infini de ne compter pour rien tout ce qui paroît le plus grand, et de demeurer dans la voie où l'on ne voit rien que les maximes de la pure foi et la pratique du parfait

amour. Je me souviens de vous avoir écrit autrefois là-dessus une lettre. Si elle contient quelque chose de vrai, servez-vous-en comme de ce qui est à Dieu; et si j'y ai mis quelque chose qui soit mauvais, rejetez-le comme mien. J'avoue que je souhaiterois pour votre sûreté que M. votre supérieur, qui est plein de mérite, de science et de vertu, vous tînt aussi bas que vous devez l'être. Il s'en faut beaucoup que vous ne soyez dans la véritable lumiere qui vient de l'expérience de la perfection. Vous n'êtes que dans un commencement, où vous prendrez facilement le change avec bonne intention, et où l'approbation de vos supérieurs et de vos anciennes est fort à craindre pour vous. Vous avez une sorte de simplicité que j'aime fort : mais elle ne va qu'à retrancher tout artifice et toute affectation; elle ne va pas encore jusqu'à retrancher les goûts spirituels, et certains petits retours subtils sur vous-même. Vous avez besoin de ne vous arrêter à rien, et de ne compter pour rien tout ce que vous avez, même ce qui vous est donné; car ce qui vous est donné, quoique bon du côté de Dieu, peut être mauvais par l'appui que vous en tirez en vous-même. Ne tenez qu'aux vérités de la foi pour crucifier sans réserve encore plus le dedans que le dehors de l'homme. Gardez

dans votre cœur l'opération de la grace, et ne la panchez jamais sans nécessité. Il y auroit mille choses simples à vous dire sur cette conduite de foi; mais le détail n'en peut être marqué ici, car il seroit trop long et on ne sauroit tout prévoir. J'espere que Dieu vous conduira lui-même, si vous êtes fidele à contenter toute la jalousie de son amour sans écouter votre amour-propre. Je le prie d'être toutes choses en vous, et de vous préserver de toute illusion; ce qui arrivera si vous allez, comme dit le B. Jean de la Croix, toujours par le non-savoir dans les vérités inépuisables de l'abnégation de vous-même: n'en cherchez point d'autres. Tout à vous en Jésus-Christ notre Seigneur. A lui seul gloire à jamais.

LETTRE IV

A LA MÊME.

Si je vous ai écrit, ma chere sœur, sur les précautions dont vous avez besoin, ce n'est pas que je croie que vous vous trompiez, mais c'est que je voudrois que vous fussiez loin de tous les pieges. Celui de l'approbation de toutes les personnes de votre maison n'est pas médiocre. D'ailleurs vous n'avez point d'expérience; vous n'avez que de la lecture avec un esprit accoutumé au raisonnement depuis votre enfance ; on pourroit même vous croire bien plus avancée que vous ne l'êtes. Voilà ce qui me fait tant desirer que vous marchiez toujours dans la voie de la plus obscure foi et de la plus simple obéissance. Vous ne sauriez trop abattre votre esprit, ni vous défier trop de vos lumieres et de toutes les graces sensibles. Il ne faut pas les rejeter, afin que Dieu en fasse en vous tout ce qu'il lui plaira, supposé qu'elles viennent de lui : mais il ne faut pas s'y arrêter un seul instant; et cela n'empêchera point leur effet si c'est Dieu qui en est la source. Tout ce que vous m'avez écrit me semble bon, et je vous prie de n'aller pas plus loin. Communiquez-vous

peu aux autres ; ne le faites que par pure obéissance et dans une maniere proportionnée au degré de chaque personne. Il faut que les ames de grace se communiquent comme la grace même, qui prend toutes les formes. Ce n'est pas pour dissimuler, mais seulement pour ne dire à chacun que les vérités qu'il est capable de porter, et réservant la nourriture solide aux forts pendant qu'on donne le lait aux enfants. Le dépôt entier de la vérité est dans la tradition indivisible de l'église : mais on ne le dispense que par morceaux, suivant que chacun est en état d'en recevoir plus ou moins. Je serai très aise de savoir de vos vues et de vos dispositions tout ce que Dieu vous mettra au cœur de m'en confier; mais je crois que le temps le plus convenable pour cette communication sera celui de mon retour. Alors j'irai vous rendre une visite où nous pourrons parler ensemble; après quoi vous me confierez par écrit ou de vive voix tout ce que vous voudrez, pourvu que vos supérieurs l'approuvent. En attendant je prierai notre Seigneur de vous détacher de tous vos proches, pour ne les aimer plus qu'en lui seul, et pour vous faire porter la croix dans l'esprit de Jésus-Christ : tout le zele empressé que vous aurez pour le salut de vos parents leur sera peu utile. On voudroit par principe

de nature communiquer la grace : elle ne se communique que par mort à soi-même et à son zele trop naturel. Attendez en paix les moments de Dieu. Jésus-Christ dit souvent, *Mon heure n'est pas encore venue.* On voudroit bien la faire venir; mais on la recule en voulant la hâter. L'œuvre de Dieu est une œuvre de mort et non pas de vie; c'est une œuvre où il faut toujours sentir son inutilité et son impuissance. Telle est la patience et la longanimité des saints. Plus on a de talents et plus on a besoin d'en éprouver l'impuissance. Il faut être brisé et mis en poudre pour être digne de devenir l'instrument des desseins de Dieu. Vous m'obligerez sensiblement si vous voulez bien témoigner à la mere prieure et aux autres de votre maison combien je les révere.

LETTRE V

A LA MÊME.

Je ne puis assez vous redire ce que j'ai pris la liberté de vous dire tant de fois : craignez votre esprit et celui de ceux qui en ont : ne jugez de personne par là. Dieu, seul bon juge, en juge bien autrement; il ne s'accommode que des enfants et des petits pauvres d'esprit. Ne lisez rien par curiosité, ni pour former aucune décision dans votre tête sur aucune de vos lectures : lisez pour vous nourrir intérieurement dans un esprit de docilité et de dépendance sans réserve. Communiquez-vous peu, et ne le faites jamais que pour obéir à vos supérieurs. Soyez ingénue comme un enfant à leur égard. Ne comptez pour rien ni vos lumieres ni les graces extraordinaires. Demeurez dans la pure foi, contente d'être fidele dans cette obscurité, et d'y suivre sans relâche les commandements et les conseils de l'évangile expliqués par votre regle. Sous prétexte de vous oublier vous-même et d'agir simplement sans réflexion, ne vous relâchez jamais pour votre régularité ni pour la correction de vos défauts : demandez à vos supérieurs qu'ils vous en avertissent. Soyez

fidele à tout ce que Dieu vous en fera connoître par autrui, et acquiescez avec candeur et docilité à tout ce qu'on vous en dira et dont vous n'aurez point la lumiere. Il faut s'oublier pour retrancher les attentions de l'amour-propre, et non pour négliger la vigilance qui est essentielle au véritable amour de Dieu. Plus on l'aime, plus on est jalouse contre soi pour n'admettre jamais rien qui ne soit des vertus les plus pures que l'amour inspire. Voilà, ma chere sœur, tout ce qui me vient au cœur pour vous : recevez-le du même cœur dont je vous le donne. Je prie notre Seigneur qu'il vous fasse entendre mieux que je ne dis, et qu'il soit lui seul toutes choses en vous. Il sait à quel point je suis en lui intimement uni à vous.

LETTRE VI

A LA MÊME.

J'AI reçu, ma très honorée sœur, une réponse de la personne qui vous est si chere : elle ne tend qu'à entrer en dispute et qu'à vouloir m'y engager avec ses ministres. Cette dispute avec eux n'aboutiroit à rien de solide. Je me bornerai à lui répondre doucement sur les points qui peuvent toucher le cœur, en laissant tomber tout ce qui excite l'esprit à des contestations. La priere ôte l'enflure du cœur, que la science et la dispute donnent. Si les hommes vouloient prier avec amour et humilité, tous les cœurs seroient bientôt réunis; les nouveautés disparoîtroient, et l'église seroit en paix. Je souhaite de tout mon cœur que Dieu vous détache à mesure qu'il vous éprouve. Les dépouillements les plus rigoureux sont adoucis dès que Dieu détache le cœur des choses dont il dépouille. Les incisions ne sont nullement douloureuses dans le mort; elles ne le sont que dans le vif. Quiconque mourroit en tout porteroit en paix toutes les croix. Mais nous sommes foibles et nous tenons encore à de vaines consolations. Les soutiens de l'esprit sont plus subtils que

les appuis mondains; on y renonce plus tard et avec plus de peine. Si on se détachoit des consolations les plus spirituelles dès que Dieu en prive, on mettroit sa consolation, comme dit l'Imitation de Jésus-Christ, à être sans consolation dans sa peine. Je serois ravi d'apprendre l'entiere guérison de vos yeux: mais il ne faut pas plus tenir à ses yeux qu'aux choses plus extérieures. Je serai jusqu'au dernier soupir de ma vie intimement uni à vous et dévoué à tout ce qui vous appartient avec le zele le plus sincere.

LETTRE VII

A LA MÊME.

Du 25 décembre 1711.

Je voudrois, ma très honorée sœur, être à portée de vous témoigner plus régulièrement par mes lettres combien je vous suis dévoué. Ce que Dieu fait ne ressemble point à ce que les hommes font. Les sentiments des hommes changent; ceux que Dieu inspire vont toujours croissant, pourvu qu'on lui soit fidele.

On ne peut être plus touché que je le suis de vos maux: je leur pardonne de vous empêcher de faire

des exercices de pénitence. Les maux qu'on souffre ne sont-ils pas eux-mêmes des pénitences continuelles, que Dieu nous a choisies, et qu'il choisit infiniment mieux que nous ne les choisirions? Que voulons-nous sinon l'abattement de la chair et la soumission de l'esprit à Dieu? A l'égard de vos lectures, je ne saurois les regretter pendant qu'il plaît à Dieu de vous en ôter l'usage. Tous les livres les plus admirables mis ensemble nous instruisent moins que la croix. Il vaut mieux d'être crucifié avec Jésus-Christ que de lire ses souffrances : l'un n'est souvent qu'une belle spéculation, ou tout au plus qu'une occupation affectueuse; l'autre est la pratique réelle et le fruit solide de toutes nos lectures et oraisons. Souffrez donc en paix et en silence, ma chere sœur : c'est une excellente oraison que d'être uni à Jésus sur la croix. On ne souffre point en paix pour l'amour de Dieu sans faire une oraison très pure et très réelle. C'est pour cette raison qu'il faut laisser les livres; et les livres ne servent qu'à préparer cette oraison de mort à soi-même. Vous connoissez l'endroit où S. Augustin, parlant du dernier moment de sa conversion, dit qu'après avoir lû quelques paroles de l'apôtre, il quitta le livre, *et ne voulut point continuer de lire, parcequ'il n'en avoit plus besoin et qu'une lumiere de paix s'étoit répandue dans son cœur.* Quand Dieu

nourrit au dedans, on n'a pas besoin de la nourriture extérieure. La parole du dehors n'est donnée que pour procurer celle du dedans. Quand Dieu, pour nous éprouver, nous ôte celle du dehors, il la remplace par celle du dedans pour ne nous abandonner pas à notre indigence. Demeurez donc en silence et en amour auprès de lui. Occupez-vous de tout ce que l'attrait de la grace vous présentera dans l'oraison pour suppléer à ce qui vous manque du côté de la lecture. O que Jésus-*Christ*, parole substantielle du Pere, est un divin livre pour nous instruire ! Souvent nous chercherions dans les livres de quoi flatter notre curiosité et entretenir en nous le goût de l'esprit. Dieu nous sevre de ces douceurs par nos infirmités ; il nous accoutume à l'impuissance et à une langueur d'inutilité qui attriste et qui humilie l'amour-propre. O l'excellente leçon ! Quel livre pourroit nous instruire plus fortement ? Ce que je vous demande très instamment, est de ménager vos forces avec simplicité, et de recevoir dans vos maux les soulagements qu'on vous offre comme vous voudriez qu'un autre à qui vous les offririez les reçût dans son besoin. Cette simplicité vous mortifiera plus que les austérités que vous regrettez et qui vous sont impossibles. Au reste Dieu se plaît davantage dans une personne accablée de maux, qui met sa

consolation à n'en avoir aucune pour le contenter, que dans les personnes les plus occupées aux œuvres les plus éclatantes. *Sur qui jetterai-je mes regards de complaisance*, dit le Seigneur, *si ce n'est sur celui qui est pauvre, petit, et écrasé intérieurement ?* Leurs lumieres, leurs sentiments, leurs œuvres, soutiennent les autres; mais Dieu porte ceux-ci entre ses bras avec compassion. Pleurez sans vous contraindre les choses que vous dites que Dieu vous ordonne de sentir: mais j'aime bien ce que vous appelez *votre stupidité;* elle vaut cent fois mieux que la délicatesse et la vivacité de vos sentiments sublimes, qui vous donneroient un soutien flatteur. Contentez-vous de ce que Dieu vous donne, et soyez également délaissée à son bon plaisir dans les plus grandes inégalités. Encore une fois, ménagez votre corps et votre esprit; l'un et l'autre est abattu. Au reste je réponds à votre lettre le lendemain de sa réception, c'est-à-dire le 25 décembre, quoiqu'elle soit datée du 30 d'août. Je n'oublierai pas devant Dieu la personne que vous me recommandez, et je serai jusqu'à la mort intimement uni à vous avec zele en notre Seigneur.

LETTRE VIII.

A la même.

Au sujet de la mort de M. l'abbé de Langeron, son fidele et plus ancien ami.

JE n'ai point la force que vous m'attribuez ; j'ai ressenti la perte irréparable que j'ai faite avec un abattement qui montre un cœur très foible. Maintenant mon imagination est un peu appaisée, et il ne me reste qu'une amertume et une espece de langueur intérieure. Mais l'adoucissement ne m'humilie pas moins que ma douleur. Tout ce que j'ai éprouvé dans ces deux états n'est qu'imagination et qu'amour-propre. J'avoue que je me suis pleuré en pleurant un ami qui, faisoit la douceur de ma vie et dont la privation se fait sentir à tout moment. Je me console, comme je me suis affligé, par la lassitude de la douleur, et par besoin de soulagement. L'imagination qu'un coup si imprévu avoit saisie et troublée s'y accoutume et se calme. Hélas! tout est vain en nous, excepté la mort à nous-mêmes que la grace y opere. Au reste, ce cher ami est mort avec une vue de sa fin qui étoit si simple et si paisible, que vous

en auriez été charmée. Lors même que sa tête se brouilloit un peu, ses pensées étoient toutes de grace, de foi, de docilité, de patience, et d'abandon à Dieu. Je n'ai jamais rien vu de plus édifiant et de plus aimable. Je vous raconte tout ceci pour ne vous représenter point ma tristesse sans vous parler de cette *joie de la foi* dont parle S. Augustin, et que Dieu m'a fait sentir en cette occasion. Dieu a fait sa volonté, il a préféré le bonheur de mon ami à ma consolation. Je manquerois à Dieu et à mon ami même, si je ne voulois pas ce que Dieu a voulu. Dans ma plus vive douleur, je lui ai offert celui que je craignois tant de perdre. On ne peut être plus touché que je le suis de la bonté avec laquelle vous prenez part à ma peine. Je prie celui pour l'amour de qui vous le faites de vous en payer au centuple.

FIN DU NEUVIEME VOLUME.

TABLE

De ce qui est contenu dans ce neuvieme volume.

Suite des lettres spirituelles.

Fin de la table.

